

ED 483 ScSo
UMR 5600 EVS Environnement, ville, société

Thèse pour l'obtention du Doctorat en Géographie, Aménagement et Urbanisme

LES ENJEUX DU PATRIMOINE AU LIBAN

Baalbek : quelles échelles pour quels patrimoines ?



Ghada SALEM

Jury :

Isabelle LEFORT, Professeur, Université de Lyon - Lyon2, directeur

Michael DAVIE, Professeur, Université François Rabelais, Tours, co-directeur

Vincent VESCHAMBRE, Professeur, Ecole nationale supérieure d'Architecture de Lyon

Henri CHAMUSSY, Maître de conférences honoraire, Université Joseph Fourier, Grenoble

Edith FAGNONI, Maître de conférences habilitée, IUFM, Paris Sorbonne

20 Décembre 2011

Remerciements

Ma reconnaissance va tout d'abord à trois personnes sans lesquelles ce travail n'aurait pas pu aboutir :

- ma directrice thèse, Mme Isabelle Lefort, pour son soutien moral et son encadrement scientifique,
- mon directeur de thèse, M. Michael Davie, pour ses consignes toujours sages, pertinentes et efficaces,
- et mon frère, Osman, pour son soutien financier.

Je tiens aussi à remercier la famille de Mme Lefort et celle de M. Davie pour m'avoir accueillie gentiment à leurs domiciles.

Je remercie également la région Rhône-Alpes pour la bourse de six mois qu'elle m'a accordée en début de ma thèse.

Mes remerciements vont aussi à mes confrères et consœurs du laboratoire : Marion, Laura, Pauline et Ferréol, ainsi qu'à tous les membres de L'IRG et enfin, à toutes les personnes qui ont contribué, directement ou indirectement, à la réalisation de ce travail.

Aux Libanais qui cherchent à s'émanciper des barrières communautaires...

Avant-propos

Mon engagement dans ce projet de thèse s'inscrit dans une histoire personnelle de recherche de « sens » ; une histoire qui remonte à mes premières interrogations sur le monde. Ces interrogations sont longtemps demeurées « étouffées dans l'œuf » parce que les apprentissages dans mon pays fonctionnent par transmission, non par raisonnement. « Tais-toi, c'est tabou », « ce sont des principes qu'on ne discute pas », « c'est comme ça », « c'est une ligne rouge à ne pas toucher » : ces expressions rebondissaient à chaque fois que je cherchais à comprendre un fait social, religieux, culturel ou politique. J'ai ainsi fini par intérioriser des attitudes, des opinions, des *a priori* et des clichés au détriment de ma propre réflexion.

Je suis Libanaise. Je fais partie de ce qu'on appelle dans mon pays « la génération de la guerre ». Je ne retiens de mon enfance que des images de cauchemar : déplacements forcés, voitures piégées, bruits des bombardements et mitraillages, recherche d'abris, sirène des ambulances ... Ma jeunesse non plus n'était pas simple : j'ai appris que j'appartiens à une communauté religieuse, que je dois aveuglement soutenir mes coreligionnaires, que je dois me méfier quand je noue des amitiés en dehors de ma communauté, qu'il est dangereux de sortir de mon quartier... Les représentations que je me forgeais ainsi allaient à l'encontre de ce que j'apprenais dans les livres d'histoire et de géographie. Les informations qu'ils donnaient à lire sur un Liban où tout concourt à « l'harmonie », ont nourri une double construction mentale : d'un côté l'imaginaire et le désir de ce qu'exprimaient ces textes, de l'autre, les faits réels et violents de la vie quotidienne. Ce creux, cette tension entre discours et réalité libanaise m'ont poussée à réfléchir - précocement - sur des questions plus larges, des questions existentielles, épistémologiques, ontologiques ainsi que sur les relations entre discours et connaissances d'une part, expériences et vécu d'autre part.

Mes études universitaires du premier cycle ont mis en sommeil ces interrogations. En effet, durant les quatre années d'études portant sur le tourisme que j'ai menées à l'Université Libanaise, les apprentissages étaient centrés sur les aspects opérationnels et techniques. Les cursus y privilégiaient la vision de « l'industrie touristique » resserrée aux dimensions

économiques et de gestion des ressources. Le DESS-Master¹ d'Ingénierie culturelle et touristique que j'ai ensuite préparé m'a permis de comprendre les enjeux pluriels du tourisme, sans toutefois me fournir complètement les éléments nécessaires à une lecture élargie et réellement transdisciplinaire de l'objet « tourisme ». Ces approches, je les ai effectivement découvertes durant mon Master de recherche en Urbanisme (Institut de Beaux Arts de l'Université Libanaise), Master ouvert dans le cadre du programme européen TEMPUS². En effet, cette formation m'a été d'un apport considérable : elle m'a permis de réfléchir sur mon objet d'étude de façon pluridisciplinaire et systémique et m'a aidée à cerner les principes de base de la recherche scientifique en sciences humaines et sociales. D'une certaine manière, je suis passée d'une formation où l'on privilégie la synthèse à une effective démarche de thèse.

Ainsi, en enrichissant et complétant ma formation initiale opérationnelle en tourisme par celle de la recherche, j'ai finalement décidé, et avec enthousiasme, de m'engager dans un projet doctoral sur des problématiques touristiques au Liban. Ce choix de faire du Liban un « laboratoire » de recherche était, en fait, sous-tendu par plusieurs motifs dont les plus importants s'inscrivent dans ma quête personnelle de clés de compréhension de sa complexité intrinsèque et de la pluralité des points de vue sur le Liban. À cela s'ajoute d'autres motifs, d'ordre opérationnel : je pensais que les enquêtes du terrain seraient plus aisément faisables dans une société dont je connais la langue, la culture et les mœurs ; j'estimais également que l'accès à l'information serait plus commode pour une Libanaise qui connaît les rouages du système libanais. Mon souhait était donc de conjuguer à la fois proximité et mise à distance. Ce projet, au final, a été difficile et n'a pu être mis en œuvre qu'avec patience et maturation progressive.

Munie d'une première ébauche de projet de recherche sur le Liban, j'ai sollicité le Professeur Isabelle Lefort pour diriger ma thèse qui elle même a invité M. le Professeur Davie à co-encadrer ce travail. Il s'agissait au départ d'une étude comparative des processus de développement touristique dans trois villes libanaises disposant chacune d'un site classé par l'Unesco : Baalbek, Byblos et Tyr. Mais les conditions matérielles et conjoncturelles m'ont conduite à modifier ce premier projet. J'ai alors décidé dans un premier temps de

¹ Ce DESS-Master est géré conjointement par la faculté de tourisme et d'hôtellerie de l'Université libanaise et l'UFR STHI de la faculté de Sports, Tourisme, Hôtellerie Internationale (STHI) de l'Université de Perpignan.

² Le programme TEMPUS est un programme européen de coopération qui soutient la modernisation des systèmes d'enseignement supérieur des pays partenaires des Balkans occidentaux, de l'Europe orientale, de l'Asie centrale et de la Méditerranée.

réduire le périmètre du terrain à Byblos et Baalbek et de reconstruire ma problématique autour des rapports entre l'appartenance religieuse de la communauté dominante dans ces villes, et l'état du développement touristique entrepris. Toutefois mes premières enquêtes du terrain ont changé la donne : l'appartenance religieuse n'est pas un facteur discriminant du développement touristique ; aucune communauté libanaise ne refusera de se lancer dans un tourisme qui s'avérera rentable pour son développement local. Ces enquêtes ont en revanche révélé des mutations touristiques remarquables dans les régions à connotation communautaire : une forme de tourisme religieux se développe avec la prolifération des objets et lieux patrimonialisés au nom de leurs valeurs sacrées.

Après plusieurs rencontres avec mes directeurs, j'ai réussi à restructurer mes observations de terrain autour d'une piste de recherche. Elle consistait à étudier les logiques de la construction patrimoniale au Liban ; piste qui m'a évidemment intéressée parce qu'elle renvoie à une palette large et problématique d'enjeux libanais, conjuguant politique, économique, socioculturel et tourisme. La singularité libanaise – le Liban est un des rares pays à rassembler 17 communautés religieuses -, sa pluralité sociale et culturelle sont porteurs de questionnements patrimoniaux stimulants dans la perspective de la mise en tourisme. Le dispositif libanais interroge la validité des concepts patrimoniaux dans les sociétés composites. Cette piste de recherche met donc l'accent sur les valeurs communes dans une entité politique à tissu socioculturel pluriel ; elle renvoie à des processus de construction du passé commun, de la mémoire collective et de l'identité nationale ; elle souligne l'exploitation touristique de la ressource identitaire ; elle met en évidence les différents sens qu'acquiert la notion patrimoniale au Liban, et partant, les références, les idéologies, les acteurs et les enjeux qui sont derrière la construction patrimoniale libanaise.

À l'intersection de plusieurs disciplines, mon sujet de recherche m'a permis d'intégrer le monde de la géographie humaine. N'étant pas géographe à l'origine, j'ai eu à me familiariser avec cette discipline et à m'approprier ses manières de faire. Ce travail a été difficile mais enrichissant : il m'a permis de construire progressivement ma problématique, de poser mes hypothèses et de définir les outils méthodologiques les plus adéquats. Le terrain s'est réduit davantage pour porter exclusivement sur la ville de Baalbek où le phénomène patrimonial, objet de ma recherche, est particulièrement remarquable. Mon itinéraire de recherche en géographie humaine s'est effectué durant un temps où j'ai alterné immersion bibliographique, ouverture disciplinaire et expérience de terrain. À travers cette approche, j'ai

cherché à identifier les liens qui existent entre des objets transdisciplinaires en sciences humaines et sociales, surtout entre identité, patrimoine, territoire et tourisme. C'est ainsi que j'ai pu identifier la triangulation patrimoine - territoire - tourisme par laquelle s'effectue une médiation et une construction identitaires. J'ai mobilisé cette triangulation pour analyser les processus de construction nationale et communautaire au Liban, dont les enjeux, les logiques et les référentiels participent à Baalbek d'un phénomène de bipolarité patrimoniale, au final mon objet de recherche spécifique.

Ce préambule a pour objet d'explicitier l'itinéraire qui a été le mien et les questions qui m'ont intéressée durant ces années de recherche doctorale. Autant que de séduire le lecteur et le pousser à plonger sérieusement dans les pages qui suivent, je voulais me présenter, souligner les différentes étapes d'évolution / maturation de ma problématique de recherche pour mieux en cadrer le sujet. Dans ce qui suit, j'essaie de « raconter scientifiquement » ma posture théorique de recherche, ma problématique et les hypothèses que j'ai élaborées ainsi que les approches méthodologiques que j'ai privilégiées. Je souhaite que ce travail participe à la connaissance des questions touristiques et patrimoniales du et au Liban et qu'il recevra des échos favorables chez ses lecteurs ; je souhaite aussi qu'il me permette de continuer dans la voie de la recherche.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE	13
<u>PREMIERE PARTIE: PATRIMOINE, TERRITOIRE, TOURISME : ENJEUX D'UNE PROBLEMATIQUE IDENTITAIRE CROISEE AU LIBAN</u>	21
INTRODUCTION.....	23
CHAPITRE 1. ENVIRONNEMENT ET MANIERES DE FAIRE : VERS UNE CONSTRUCTION DE LA PROBLEMATIQUE	25
CHAPITRE 2. APPROCHER LE PATRIMOINE : REGARDS CROISES FRANCO ARABES.....	43
CHAPITRE 3. LE PATRIMOINE AU LIBAN : UN BIEN COMMUN PRIS EN TENAILLES ENTRE NATIONALISME ET COMMUNAUTARISME	63
CHAPITRE 4. LA CONSTRUCTION LIBANAISE : DU LEXIQUE IDENTITAIRE A LA REPRODUCTION DU MODELE NATIONAL OCCIDENTAL	85
CHAPITRE 5. PATRIMOINE ET IDENTITE LIBANAISE : LES ELEMENTS D'UNE NOTORIETE TOURISTIQUE	113
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	131
<u>DEUXIEME PARTIE : BAALBEK : CAISSE DE RESONNANCE DES ENJEUX IDENTITAIRES LIBANAIS</u>	133
INTRODUCTION.....	135
CHAPITRE 6. LE SITE DE BAALBEK : DE LA SEDIMENTATION CULTURELLE A LA POLYSEMIE DES REGARDS PATRIMONIAUX	137
CHAPITRE 7. LE MAUSOLEE DE SIT KHAWLA : PARADIGME DE LA PATRIMONIALISATION COMMUNAUTAIRE A BAALBEK.....	163
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE.....	193
<u>TROISIEME PARTIE : LA BIPOLARITE PATRIMONIALE : PERFORMATIVITE DES DISCOURS ET/OU CONCURRENCE DES VALEURS. LA PAROLE AUX ACTEURS</u>	195
INTRODUCTION.....	197
CHAPITRE 8. LE PAYSAGE PATRIMONIAL A BAALBEK : EMBOITEMENT DES REGARDS OU GENESE D'UNE TRANSITION PATRIMONIALE ?	199
CHAPITRE 9. LE FAIT PATRIMONIAL A BAALBEK : LES DONNEES DE L'ENQUETE PAR QUESTIONNAIRE.....	235
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE.....	275
CONCLUSION GENERALE	279

Introduction générale

Lorsque j'ai décidé de travailler sur la question patrimoniale au Liban, je n'avais guère conscience de la richesse et de la complexité de la notion et des études qu'elle avait déjà nourries. Je pensais que sa définition était partout unanime et que patrimoine, *heritage* en anglais, ou *tourass* en arabe, n'étaient que des versions linguistiques différentes pour désigner « un bien transmis des pères aux fils ». C'était donc une « définition simple » avec laquelle je pensais pouvoir éclairer le processus de patrimonialisation communautaire qui se dessine de plus en plus au Liban, entité politique singulière sinon rarissime dans le monde, par sa structure sociale, son système politique consensuel et son économie extravertie. À ces spécificités d'ordre constitutionnel, s'ajoute une hypersensibilité au jeu géopolitique moyen-oriental qui en fait le théâtre de règlement des comptes entre les grandes puissances. Mais définition simple, et naïve également, qui estompe toutes les différences culturelles entre un monde arabe puisant ses références culturelles, semble-t-il, dans la religion et une Europe occidentale pour qui la culture est une construction permanente et mouvante. Simple et banale définition aussi, alors même que les sciences humaines et sociales qui en partagent l'intérêt ne la construisent pas à l'identique, mais l'exploitent comme objet passerelle trans et interdisciplinaires.

Ma recherche se situe donc aux croisements de ces trois axes : une définition théorique du patrimoine à géométrie variable, une acception classique ou évolutive du patrimoine et un contexte libanais original. En effet, la particularité communautaire de la société libanaise soulève des questions stimulantes sur la pertinence et l'opérationnalité d'un héritage collectif. Ces questions se complexifient avec l'histoire et les enjeux politiques contemporains libanais. Le Liban, dans sa forme politique actuelle, est une entité jeune qui n'a pas de racines profondes dans l'histoire. Il est vrai que le sol libanais a connu une succession de civilisations due à sa localisation géographique stratégique au Proche Orient, mais aucune filiation n'existe entre ces civilisations et la société libanaise du XXème siècle, sinon les mythes fondateurs convoqués par la construction nationale. Le Liban politique est une création occidentale, stimulée par l'orientalisme et achevée par le Mandat français. Or le système politique confessionnel libanais, hérité de l'époque française, ne semble pas aboutir à une véritable construction étatique. L'État libanais est constitué d'un groupe de chefs de communautés qui se partagent le pouvoir au *pro rata* de chaque communauté. Dans le cadre

de ce système politique que l'on voudrait consensuel, dans quelle mesure peut-on parler d'un patrimoine national, qui, au-delà d'un formalisme superficiel et des clichés, répondrait à une véritable construction nationale ? À quel point ce patrimoine national induit-il des sentiments d'appartenance collective chez les membres de toutes les communautés libanaises ? Comment s'est effectuée la construction patrimoniale au Liban et sur quel(s) référentiel(s) repose-t-elle ? Quelles sont ses logiques ? Qui sont ses acteurs ? Et quel(s) modèle(s) suit-elle aujourd'hui ?

Les enjeux sociaux communautaires et politiques nationaux informent sur le mode de production du patrimoine au Liban qui mobilise des relations entre patrimoine, territoire et identité nationale. Cette trilogie a fait l'objet de nombreux travaux dans le cadre des recherches en sciences sociales occidentales : ma recherche vise à les exploiter pour en tester la validité dans le cadre de sociétés arabes en général et communautaires en particulier. La société libanaise étant une société arabe et communautaire, il est intéressant d'en faire le laboratoire pour saisir l'opérationnalité de ces concepts patrimoniaux occidentaux, d'autant que le Liban est un pays créé par les puissances occidentales mais appartenant au Tiers-Monde, ayant connu une guerre civile, frappé par des crises identitaires, politiques et économiques et en proie à des enjeux géopolitiques. Le cas libanais offre ainsi une opportunité particulière pour comprendre la question patrimoniale dans un contexte arabe, durant une époque caractérisée par une transition vers la postmodernité, les défis de mondialisation, la confusion entre islamisme et terrorisme, le campement géopolitique et enfin l'écart entre pays développés et pays en voie de développement.

La complexité libanaise invaliderait donc toute lecture du « patrimoine » qui ferait l'économie des enjeux intrinsèques et extrinsèques au Liban. Le Liban a été frappé par une guerre civile qui a constitué un tournant décisif dans la vie politique du pays : une coupure nette existe entre la période d'avant-guerre où l'État libanais détenait, dans une large mesure, les rênes du pouvoir, et une période d'après-guerre où plusieurs acteurs ont intégré le jeu politique libanais, dont les communautés. Durant la première période, une construction nationale inspirée du modèle de l'État-Nation a prévalu, avec la laïcité en moins, qui mobilise le patrimoine national comme un élément fédérateur de la société libanaise communautaire ; en revanche, la seconde période voit se mettre en place une reconstruction communautaire qui sollicite de nouveau du patrimoine pour forger une personnalité communautaire et religieuse propre, voire une distinction territoriale. Dans les deux cas, le patrimoine au Liban se saisit et

relève en même temps des dimensions identitaires, territoriales et stratégiques. On ajoutera que ce processus est de surcroît assujéti aux enjeux politiques libanais et géopolitiques moyen orientaux. Leur enchevêtrement invite alors à des lectures et à des analyses « relationnelles » (systémique, dialectique, typologique, généalogique, factorielle, etc.) qui seront au cœur de ma démarche.

Plus précisément, ma thèse cible des phénomènes de bipolarité patrimoniale à Baalbek, ville libanaise de réputation internationale. Ils se manifestent par la coexistence sur un même espace urbain de deux « objets » patrimoniaux, l'un communautaire, l'autre dont la reconnaissance est à la fois nationale et mondiale. Le mausolée de Sit Khawla, patrimoine communautaire chiite, se caractérise fondamentalement par son référentiel religieux ; le site archéologique de Baalbek, patrimoine national et international, est au contraire un emblème national et un haut-lieu de l'humanité, consacré par le label de l'Unesco. Cette dualité, conjuguée à une pluralité de référentiels identitaires, interroge doublement : d'une part sur la multiplicité des valeurs patrimoniales de la société libanaise - ces valeurs s'associent-elles ? S'interfèrent-elles ? S'affrontent-elles ? S'excluent-elles ? - ; d'autre part sur les processus de construction identitaire et territoriale, de légitimation des pouvoirs, et leurs relations dans le cadre d'une exploitation touristique des patrimoines.

Le phénomène patrimonial à Baalbek renvoie donc à un maillage d'échelles, de regards et de logiques, d'horizons culturels et idéologiques, d'acteurs et d'enjeux territoriaux. Ce maillage complexe s'est effectué et s'effectue différemment selon le moment historique : le moment nationaliste libanais et le moment communautariste chiite. L'analyse de ces maillages problématiques, dans leurs contextes historiques et politiques, doit *permettre* d'analyser les relations triangulaires qui existent entre patrimoine-territoire-tourisme.

Notre approche du fait patrimonial à Baalbek cherche enfin à dévoiler les modes de pensée et d'action des différentes familles et groupes d'acteurs dans une perspective historique, puisque c'est dans le temps que s'effectuent les tris et sélections de lieux pour forger des liens socio-spatiaux et asseoir des projets idéologiques. La composante paternelle du patrimoine (héritage transmis des pères aux fils) est mobilisée dans sa construction qui est une construction purement politique. En effet, les deux moments libanais se manifestent à Baalbek par deux constructions identitaires menées par le haut et caractérisées par ce que D. Poulot appelle la révélation, ou reconnaissance d'un bien à travers un projet (Poulot, 1997).

Ces constructions invoquent des mythes fondateurs pour assurer l'adhésion sociale aux projets politiques et procèdent à un investissement économique de la ressource patrimoniale pour stimuler l'intérêt et le recrutement collectif.

Si les deux constructions suivent le même mécanisme de création et de diffusion identitaires (la triangulation patrimoine-territoire-tourisme), leurs référentiels, leurs logiques et leurs acteurs ont changé selon les conjonctures politiques et géopolitiques. En effet, la montée des idéologies politico-religieuses au Moyen Orient durant la deuxième moitié du XXème siècle, et la recomposition des acteurs impliqués dans le jeu géopolitique, a engendré au Liban la politisation des communautés libanaises. Il s'ensuit une construction communautaire qui instrumentalise le triangle patrimoine-territoire-tourisme pour légitimer et manifester son adhésion à telle ou telle idéologie. À Baalbek particulièrement, la montée du chiisme au Moyen Orient, parrainé par l'Iran, se traduit par la création du Hezbollah, un parti politique libanais, mais qui puise ses sources idéologiques dans la mouvance révolutionnaire iranienne. Ce parti procède à une construction identitaire de la communauté chiite conforme au référentiel du chiisme iranien. Dans ce sens, il marque l'espace de la ville de ses signes et symboles à connotation politiques et religieuses chiites, il patrimonialise un lieu, y édifie un mausolée (le mausolée de Sit Khawla) et le mobilise pour promouvoir le tourisme religieux chiite. Or, la ville dispose déjà d'un site patrimonialisé au nom de l'idéologie nationale libanaise et inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité. L'étude des rapports entre les deux objets permet de comprendre non seulement les enjeux du patrimoine au Liban, mais également les infiltrations idéologiques et les relations qu'elles entretiennent entre elles (supplantation, concurrence, coexistence). Elle révèle de plus l'émergence de nouvelles échelles territoriales au Liban (la communauté), et souligne la dégradation du modèle régalien de l'État-nation face au nouveau modèle politique d'axes et réseaux qui se mettent en place.

Encore plus, l'étude du fait patrimonial à Baalbek permet de souligner les contours plastiques de la définition de la notion patrimoniale au Liban. L'acception du patrimoine oscille entre la vision constructiviste du bien commun, la vision transmissible de l'héritage communautaire et la vision mémorielle du patrimoine mondial de l'humanité. Il est dès lors intéressant d'interroger cette acception et de la croiser avec les acceptions théoriques arabes et occidentales du patrimoine afin de comprendre les réflexions de la société libanaise sur elle-même, sur son espace, sa culture, son identité, son économie et son organisation politique.

Mon approche consiste donc à aborder le patrimoine au Liban sur plusieurs fronts : tout à la fois comme un réceptacle d'enjeux pluriels, une thématique « laboratoire » pour cerner les rapports et les jeux d'acteurs, une vitrine d'affichage identitaire, une ressource touristique, une forme d'appropriation de l'espace et un instrument de légitimation des projets politiques au service d'idéologies.

Cette approche positionne le patrimoine à la croisée des sciences sociales, des sciences de l'espace et des sciences politiques. Ainsi, un va-et-vient entre les concepts patrimoniaux établis trans-disciplinairement est nécessaire afin de définir le cadre théorique le plus pertinent pour cette recherche. Dans un pays où les valeurs attachées au patrimoine se recomposent au gré des enjeux, des conjonctures et des projets politiques, la consécration patrimoniale repose sur des rapports théoriquement paradoxaux. Le patrimoine est à la fois un objet transmis et un objet construit ; il est en même temps héritage paternel et bien collectif ; il est une mécanique statique et une dynamique évolutive ; il est vecteur d'identité et d'idéologie ; il est porteur de mémoire du passé et de discours actuels ; il est élément de reconnaissance nationale et d'appartenance communautaire ; il est à référentiel laïc et religieux. Cette étude peut donc apporter sa pierre à l'édifice de la compréhension du fait patrimonial puisqu'elle porte sur des processus où un même « objet » porte plusieurs valeurs patrimoniales et sur un espace qui tolère plusieurs objets patrimoniaux.

La restitution de cette recherche suit une démarche classique : après un cadrage contextuel et problématique, s'appuyant sur une bibliographie théorique, les concepts signifiants pour cette recherche sont présentés et discutés. Les recherches empiriques, d'entretien, de sources et d'enquêtes de terrain sont alors mobilisées pour analyser la situation à Baalbek qui constitue le cœur de ma démonstration. L'ensemble de la thèse poursuit la résolution de la question centrale de cette recherche - qu'est ce qui fait qu'une société supporte plusieurs échelles et lectures patrimoniales ? - en articulant une idée directrice (construction identitaire) et des matériaux empiriques collectés.

La première partie élabore la problématique en croisant grilles de compréhension théoriques et grilles de lectures sur les questions identitaires et patrimoniales au Liban. Le premier chapitre définit le champ de la recherche et son objet d'étude, développe les hypothèses et présente les approches méthodologiques. Le deuxième chapitre s'essaie à une comparaison des lectures sur le patrimoine, françaises et arabes à la recherche des repères

théoriques pour analyser le patrimoine au Liban. Le troisième chapitre retrace l'histoire et les enjeux du patrimoine au Liban sur un horizon historique et géopolitique libanais et moyen oriental. Le quatrième chapitre cherche à cerner l'identité nationale libanaise, l'objectif étant de définir les référentiels de la construction patrimoniale nationale, son modèle et les logiques qui l'ont sous-tendue. Le cinquième chapitre examine l'insécabilité de l'identité touristique et nationale au Liban et souligne la pertinence de l'approche touristique pour interroger les questions patrimoniales et identitaires au Liban.

La deuxième partie aborde et construit la problématique patrimoniale à Baalbek. Son premier chapitre porte sur le site archéologique de Baalbek, présente la sédimentation culturelle caractéristique de ce site et analyse les différentes échelles du regard patrimonial qui y sont projetées. Il mobilise l'enjeu touristique du site pour montrer comment le déséquilibre et/ou la rupture des relations à l'intérieur de la triangulation patrimoine-territoire-tourisme a discrédité les valeurs patrimoniales et identitaires portées par le site. Le deuxième chapitre examine l'émergence d'un objet du patrimoine communautaire : le mausolée *de* Sit Khawla. Après l'analyse des enjeux pluriels qui ont engendré la migration du référentiel identitaire local vers le religieux, ce chapitre procède à un va-et-vient entre le site et le mausolée pour décrire, comprendre et interpréter le nouveau paysage patrimonial à Baalbek.

La troisième partie sollicite enfin le terrain pour comprendre le phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek. Le premier chapitre interroge le discours officiel de chacune des trois échelles concernées par la question patrimoniale à Baalbek. Le deuxième chapitre poursuit la démonstration mais en s'appuyant sur les publics, par l'intermédiaire des enquêtes. Des typologies patrimoniales permettent alors une lecture dialectique du phénomène et documentent sur le système des variables/facteurs en jeu.

Les trois parties sont montées selon le principe du « sablier ». Chaque partie fournit de la matière à celle qui la suit. Le mouvement de pensée est progressif, allant du général au spécifique ; la démonstration cherche à croiser continûment données théoriques et données empiriques, dans une démarche toujours multi-scalaire, en essayant, tout au long de la rédaction, de serrer au plus juste l'idée directrice pour éviter les dérives.

Comprendre et « décortiquer » le phénomène de dualité patrimoniale, dans ses composantes de marqueur spatial et de pratiques en particulier, à Baalbek est une affaire qui a

Introduction générale

nécessité pour moi un investissement en temps, un défi personnel, un mûrissement des réflexions, un développement de mes capacités communicationnelles et des efforts physiques, mentaux et psychologiques. J'espère avoir réussi à expliciter les zones d'ombre qui régissent la construction patrimoniale au Liban et je souhaite que mon travail contribue, si tant soit peu, à la marche du savoir en matière de patrimoine.

Première partie :
Patrimoine, territoire, tourisme : enjeux
d'une problématique identitaire croisée
au Liban

Introduction

Cette partie présente le sujet de ma recherche et s'attache à construire mon objet d'étude par un va-et-vient entre théorie et terrain. Elle définit dans un premier temps le champ de la recherche, négocie la problématique, pose les hypothèses et définit les outils méthodologiques mobilisés pour construire le corpus informatif. Elle fait ensuite le tour du bilan de l'état de l'art pour identifier les concepts applicables à la question patrimoniale au Liban. Les apports théoriques s'associeront par la suite aux lectures pluridisciplinaires sur le Liban et au travail du terrain (essentiellement observations, entretiens et enquêtes).

L'analyse croisée des notions que sont l'identité, le patrimoine, le territoire avec l'objet « tourisme » soulève toujours les enjeux socioculturels, politiques et géopolitiques libanais. Elle débouche sur l'épineuse question de la construction nationale dans un pays constamment menacé par des forces centrifuges. L'analyse part des éléments identitaires pour comprendre les logiques de la construction patrimoniale au Liban et identifier les facteurs, les échelles, les enjeux et les acteurs qui participent de et à sa dynamique patrimoniale.

Chapitre 1

Environnement et manières de faire : vers une construction de la problématique

*Le savant n'est pas celui qui donne les
bonnes réponses, mais celui qui pose les
bonnes questions*

Claude Lévi-Strauss

Le Liban est un terrain fertile pour analyser des phénomènes socio-politico-culturels. De la pluralité socioculturelle à l'économie de rente en passant par le système politique confessionnel, la construction nationale et les échos des conflits géopolitiques au Moyen Orient, les axes se croisent au Liban pour mettre en évidence une organisation socio-spatiale « autre », unique dans son modèle et complexe dans ses structures. En effet, le maillage des échelles, des acteurs, des enjeux, des espaces et des idéologies caractérise ce pays à texture sociale communautaire. Ce maillage oblige à une approche globale, multidisciplinaire et systémique pour toute éventuelle compréhension du fait patrimonial libanais.

À cette complexité du terrain libanais s'ajoute la complexité théorique de la notion patrimoniale. En effet, le patrimoine fait partie des notions « métisses » travaillées par différentes disciplines en sciences humaines et sociales. Par sa nature à la fois spatiale et socioculturelle, ses dimensions matérielles et idéelles, son essence identitaire, ses enjeux politiques, ses liens avec les questions territoriales et touristiques, le patrimoine nécessite obligatoirement une approche croisée des disciplines.

Devant cette complexité du champ scientifique patrimonial et de la réalité libanaise, j'ai procédé à un va-et-vient entre les apports de la connaissance théorique sur le patrimoine, la littérature des recherches sur le Liban et mes observations de terrain pour construire ma problématique de recherche. Cela m'a permis d'émerger mon objet de recherche par un double jeu de confrontation-articulation entre la théorie et le terrain.

Ce chapitre retrace le travail réflexif nécessaire à la construction de mon objet de recherche. Il en présente le cadre théorique, explicite les hypothèses et informe sur la méthodologie mise en œuvre.

1. Identité, patrimoine, territoire, tourisme : des notions achevées

Un état de l'art bibliographique en matière de patrimoine (Di Méo 1991, 1995, 2002 Amougo, 2004 ; Poulot, 1998, 2006 ; Gravari-Barbas, 1999, Veschambre, 2007) permet de souligner son affinité avec trois autres notions complexes : l'identité, le territoire et le tourisme, objets également d'études transversales en sciences humaines et sociales. La transdisciplinarité de ces notions rend difficile leur encadrement dans des définitions strictes. L'absence de définitions unanimes en fait des notions plastiques dont le sens se recompose en fonction de l'échelle, des attributs et de la nature du regard porté. À titre d'exemple, l'identité peut être analysée comme individuelle ou collective ; le patrimoine comme naturel, historique, culturel, industriel ; le territoire comme national, communautaire, d'outre-mer ; le tourisme comme balnéaire, urbain, rural, national, international, régional. Au final donc « l'identité », le « patrimoine », le « territoire » et le « tourisme » constituent des notions polysémiques aux contours poreux. Toutefois, ils présentent entre eux des correspondances qu'il est utile d'éclairer pour poser le cadre théorique de la problématique.

L'identité est une représentation qu'une personne ou un groupe se fait de lui-même. C. Lévi-Strauss la définit comme « *une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de référer pour expliquer un nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle* » (Lévi-Strauss, 1979). L'identité se donne à lire alors comme une référence (ensemble de normes, de valeurs, de croyances, etc.), que la personne ou le groupe mobilise pour lire/interpréter/légitimer un ordre actuel. Le patrimoine et le territoire, quant à eux, sont des vecteurs identitaires. Ils constituent une assise socio-spatiale de l'identité ; le patrimoine permet « *d'inscrire les références identitaires dans l'espace et donc dans la durée* » (Veschambre, 2007). Le territoire forme « *la figure visible et lisible de l'identité sociale* » (Di Méo, 2002).

L'identité d'un territoire est une construction où se joue un système complexe d'acteurs, de stratégies, d'intérêts idéologiques et politiques. De là, on comprend pourquoi elle n'est pas figée et pourquoi elle se mute au gré des contextes. La construction identitaire

n'est pas exempte d'instrumentalisation. G. Di Méo souligne à ce propos que : « *si l'identité constitue une construction sociale de caractère idéologique et culturel, elle reste une structure fondamentale de l'humain et s'avère un outil politique de premier ordre* » (Di Méo, 2007). Les représentations identitaires sont donc des inventions humaines, sujettes à l'investissement et à la mobilisation. La fabrication des identités nationales en est un exemple particulièrement illustratif : l'identité nationale correspond à un projet qui a ses lignes directrices, ses objectifs, ses stratégies et ses actions (Thiesse, 2001 ; Lacoste, 1991). L'identité, par sa capacité à mobiliser les groupes sociaux, constitue par conséquent un enjeu politique qui se déploie à travers des formes socio-spatiales patrimoniales territorialisées.

Le tourisme renvoie à un ensemble d'aménagement, de mobilités, d'activités, de pratiques, etc., qui l'inscrivent dans le champ des relations socio-spatiales et ce faisant revêt une dimension identitaire, par l'intermédiaire des images communiquées et valorisantes d'un lieu ou d'un territoire (Gravari-Barbas, 1997 ; Amourou, 2000 ; Cousin, 2009). En effet, le tourisme est mis en œuvre par des acteurs pour sa capacité à construire et à propager une certaine image d'une certaine collectivité. Cette image est doublement investie et fonctionne dans les deux sens : elle nourrit le regard touristique extérieur et la collectivité s'en empare aussi pour s'auto-identifier. La valorisation touristique, en particulier du tourisme culturel, s'effectue par la sélection d'objets, de lieux et la construction de représentations qui en retour permettent à un groupe de promouvoir sa culture et d'étayer sa singularité.

On fait ici l'hypothèse que le patrimoine, le territoire et le tourisme constituent trois des supports/vecteurs d'identité. Ils donnent forme aux représentations identitaires, consolident les liens entre une société et son espace et permettent de comprendre le processus de construction identitaire qui les instrumentalise dans la sphère politique. Les relations systémiques à l'intérieur de la matrice identitaire m'ont conduite à privilégier une approche qui permet de saisir le patrimoine simultanément comme langage, construction, ressource et enjeu.

2. Le « making of » de la problématique :

Pour élaborer la problématique, j'ai eu recours à une approche de type constructiviste qui consiste à élaborer progressivement l'objet d'étude en faisant dialoguer des apports théoriques, des matériaux empiriques et des interrogations successives. Cette approche est

apparue comme la plus adaptée à la recherche dans ce qu'elle négocie continûment le conceptuel et l'empirique. La confrontation des connaissances - filtres et grilles de lectures théoriques - avec les observations, les discours, les représentations, les actions, les pratiques et les attitudes des acteurs (politiques, professionnels, touristes, population locale) a permis de dessiner un cheminement intellectuel pour cerner la « réalité » et l'actualité baalbekiennes.

2.1. Les lignes directrices de la problématique :

Les lectures que j'ai effectuées en Histoire, Sciences politiques, Sociologie et dans le champ du tourisme, ainsi que celles portant sur le contexte libanais¹ m'ont aidée à en comprendre sa réalité et ses enjeux contemporains. Parallèlement, le bilan de l'état de l'art sur les entrées « patrimoine », « territoire », « identité » et « tourisme »² m'ont permis de saisir les enjeux qui convergent sur la question de la construction identitaire. Mes premières observations de terrain m'ont également apporté des matériaux « exploitables ». Au final de ce premier temps, deux pistes problématiques se sont spécifiquement dégagées : le patrimoine au Liban par le prisme du particularisme religieux d'une part, par celui des interprétations nationales et communautaires d'autre part. J'ai toutefois opté pour la seconde, la première nécessitant une connaissance approfondie dans le champ théologique et philosophique, ce qui me semblait d'autant plus complexe que le Liban est un pays où, en plus de la pluralité religieuse, les communautés se définissent par rapport à des confessions au sein d'une même religion. J'ai considéré, au regard de mon parcours antérieur et de mes compétences, relevant davantage des sciences sociales, que je n'avais pas les moyens de suivre cette première approche. En outre, j'étais plus encline à suivre la seconde dans la mesure où elle apparaissait sensiblement plus opératoire pour établir des passerelles entre patrimoine, territoire et tourisme et saisir quelques uns des enjeux et questions centrales du Liban (identité nationale, communautarisme, culturalisme, campements politiques idéologiques, etc.).

Cette première détermination effectuée, l'étape suivante a consisté à identifier un questionnement et/ou un point nodal pour poser l'idée directrice de la recherche. J'ai eu recours alors à une deuxième période de terrain, plus rigoureuse et méthodique cette fois, puisqu'elle était désormais cadrée par une problématique affinée et informée par des clés et des acquis théoriques. Ce travail de terrain m'a permis de constater que **les lieux de culte au Liban deviennent des marqueurs identitaires de façon accrue**. En effet, Notre Dame du

¹ Cf. Bibliographie - Section C.

² Cf. Bibliographie - Section A et B.

Liban (connue communément au Liban sous le nom de *Harissa*) est un lieu de pèlerinage pour la communauté maronite ; il se dresse sur un espace habité majoritairement par les maronites ; le mausolée du prophète *Ayoub* est un lieu de culte pour la communauté druze qui, pareillement, est situé dans un espace à dominante druze ; de même, le mausolée de Sit Khawla est un lieu de culte pour la communauté chiite et symbole de l'emprise chiite sur la ville de Baalbek. Ce marquage clair de l'espace par le groupe social communautaire qui l'occupe semble remonter à la période de la guerre civile libanaise. En effet, cette guerre a entraîné une reconfiguration communautaire du peuplement au Liban ; autrement dit, la répartition des communautés sur le territoire libanais répond à un zonage d'influence où la communauté majoritaire « territorialise » l'espace. Un des modes d'appropriation communautaire de l'espace est la multiplication du bâti « confessionnel », conformément au principe religieux de ces communautés. Au Sud du Liban par exemple, zone peuplée majoritairement par des musulmans, deux complexes cultuels islamiques de grande envergure ont été édifiés à la sortie de la guerre : la mosquée « *Bahaa el-dine Hariri* » à Saida, symbolise par son emplacement stratégique à l'entrée principale de la ville, son architecture de type ottoman et son financement par un commanditaire politique sunnite, l'emprise de la communauté sunnite libanaise sur la ville. En revanche, la mosquée « *Msayleh* » dressée sur une colline surplombant l'intérieur du sud libanais et financée par un chef politique chiite, marque l'espace d'une panoplie de petites villes et villages habités majoritairement par des Libanais de la communauté chiite. Du côté du Metn et du Kesrouan, zones étiquetées comme relevant du domaine de la communauté chrétienne et/ou maronite, les crucifix et les icônes représentant la Vierge prolifèrent sur les points stratégiques et les articulations routières. La statue de *Yassou El Malak*, inspirée du modèle du Christ rédempteur à Rio de Janeiro, couronne à titre d'exemple la baie de Nahr el Kaleb, comme le fait d'ailleurs la statue de Notre Dame de Zahlé qui « bénit » les chrétiens habitant la ville de Zahlé et son entourage, ou encore la statue de Notre Dame de Maghdouché qui « protège » les chrétiens, particulièrement les grecs catholiques nombreux dans la région.

De surcroît, ces lieux sont de plus en plus désignés par leurs communautés comme objets de patrimoine, retraçant leurs mémoires et portant leurs valeurs. Au-delà du marquage spatial et de la projection identitaire de la communauté, les lieux de culte participent à l'économie du territoire communautaire en drainant les pèlerins coreligionnaires des autres régions libanaises ainsi que de l'extérieur du Liban. Une forme de tourisme religieux se dessine alors ; elle est appréciée par les locaux parce que compatible avec leurs valeurs d'une

part, et rentable pour l'économie locale de l'autre. Ainsi, la première observation que j'ai retenue est que **les lieux de culte au Liban relèvent du patrimoine communautaire ; ils renvoient à une appropriation communautaire de l'espace et participent d'un tourisme religieux.**

Conjointement, il existe un patrimoine national fort ancré dans les représentations nationales des Libanais : les colonnades de Baalbek, les Cèdres, les arcades de Anjar, le château de la mer de Sidon, le château de Beaufort, etc. Au vu de la liste du patrimoine libanais³, la sélection d'un objet national semble tenir compte de trois critères principaux : la valeur historique, la valeur archéologique et la valeur touristique⁴. Ainsi, le patrimoine national porte sur une combinaison de valeurs « non-libanaises » (ou virtuellement libanaises) sollicitées pour façonner une identité à cette échelle dont il faut rappeler qu'elle date politiquement du Mandat français après la Première Guerre mondiale. Cette chronologie est de fait très réduite au regard de l'histoire sur le sol « libanais » où plusieurs civilisations se sont séculairement succédées. Cette compilation, cette stratification de cultures sur ce sol sont patentes dans les abondantes traces et ruines que l'État libanais a ultérieurement convoqué pour construire son iconographie nationale. Il en résulte donc un patrimoine national, qui à l'instar de l'identité libanaise, est « récent » et fabriqué *ad hoc*.

Le patrimoine national libanais se caractérise en outre par le mythe fondateur des Phéniciens (Traboulsi, 2001 ; Debs, 2010), les ancêtres « présumés » des Libanais. Ce mythe est mobilisé pour les inscrire dans une continuité historique, une lignée et une « civilisation », et donc asseoir une identité qui légitime le projet politique. Enfin, l'examen des « objets » ou lieux patrimoniaux au Liban montre assez combien ils sont également issus de leur reconnaissance par les Européens (Français et Britanniques surtout), qui les ont précocement visités et fabriqués par leur intérêt même. C'est là aussi bien sûr une des origines du succès et de la notoriété touristique dont ils font l'objet. Ainsi, la deuxième remarque à retenir est que **le patrimoine national porte sur des ruines renvoyant à une ou plusieurs civilisations qui se sont historiquement succédées sur le sol libanais ; il s'inscrit dans un projet de construction nationale et participe d'un tourisme culturel.**

³ Il n'existe pas de liste officielle pour le patrimoine national libanais. L'inventaire pourrait être en revanche reconstruit à partir des discours historiques officiels, des emblèmes nationaux mobilisés sur les timbres postaux, billets de monnaie libanaise et autres documents officiels ainsi que des objets référents de l'imaginaire national.

⁴ J'ai conclu ces valeurs des lectures historiques (Rabbath, 1986 ; Salibi, 1965 ; Labaki, 1993 ; Stétié, 1994), politiques (Alem, 1985 ; Ammoun, 1997 ; Kassir, 2003, 2004 ; Corm, 2003 ; Picard, 1998 ; Beydoun, 1986) et touristiques (guides touristiques, publications et dépliants du Ministère de tourisme) que j'ai faites sur le Liban.

Ces deux postulats opposent à première vue deux échelles distinctes du patrimoine : national d'une part et communautaire d'autre part, disposant chacune de son référentiel, de ses acteurs, de ses valeurs et enjeux. Or, ces deux patrimoines cohabitent actuellement au Liban et ce, malgré la différence de logiques. Cette cohabitation patrimoniale soulève une série d'interrogations sur la nature des rapports que les deux objets patrimoniaux entretiennent entre eux - concurrence ? confrontation ? complémentarité ? coopération ? - et invite à s'interroger également sur les processus à l'œuvre. Ces questionnements généraux m'ont alors orientée dans la définition de la problématique dont les fils restaient toutefois à construire, à tirer et à nouer autour d'un terrain défini.

2.2. La structuration de la problématique :

Afin de structurer ma problématique, j'ai inscrit ces interrogations dans le champ théorique de la construction identitaire et revu alors le bilan bibliographique initial pour le resserrer plus spécifiquement (cf. chapitre 2). J'ai ensuite retravaillé mes dossiers sur le contexte libanais dans la perspective de mes questionnements et en faisant levier sur la coupure de 1975. À l'amont, le « parrainage » européen du Liban dont l'influence n'a pas décliné avec la fin du Mandat français et l'Indépendance du Liban en 1943, mais au contraire est restée fort prégnante durant toute la période d'avant-guerre. L'attestent la construction des institutions libanaises sur le modèle français ainsi que la perpétuation des lois, du système politique et économique hérités du Mandat (Corm, 1986, 2003). Cette influence se manifeste aussi par la présence significative des Occidentaux au Liban durant cette période, qu'ils soient touristes, investisseurs ou résidents. D'ailleurs, l'intervention militaire des Américains en 1958 à Beyrouth pour sauver le régime en crise montre que le Liban était sous le protectorat de l'Occident.

La guerre civile a bouleversé ce dispositif en en élaborant un autre, sous la forme d'un contrepoids régional, structuré autour de complexes politico-religieux. En effet, la montée en puissance des courants politico-religieux en Moyen Orient (chiisme suite à la Révolution Islamique en Iran, fondamentalisme sunnite en Egypte, wahabisme en Arabie Saoudite, etc.) se propage au Liban avec la guerre civile libanaise. Ces mouvements « intégristes » ont nourri les tensions intercommunautaires au Liban au service de leurs projets géopolitiques. L'enjeu du Liban était dans sa structure sociale communautaire facilement manipulable de l'extérieur, les liens qu'il garde avec l'Occident ainsi que sa

situation géographique frontalière avec Israël⁵. Cet État est considéré par les Arabes en général et les musulmans en particulier comme « intrus », violateur du territoire palestinien et surtout une base américaine dans la région moyen-orientale. Ainsi, déstabiliser le Liban en fait une piste de conflits entre le projet occidental en Moyen Orient (dont Israël constitue les prémices), et les projets politico-religieux des puissances régionales.

Donc, à l'ordre libanais pro-occidental d'avant la guerre correspond un patrimoine national, alors qu'à l'ordre libanais recomposé (ou en voie de recomposition) de l'après guerre correspond une dualité patrimoniale : communautaire et nationale. En croisant l'articulation identité/patrimoine/territoire/tourisme avec les deux ordres, j'ai ainsi mis à jour les deux périodes opératoires pour ma démonstration. Cela signifie qu'il y a bien deux moments dans les processus de construction identitaire dont les configurations et les marqueurs spatiaux devenaient alors stimulants à analyser.

Restait alors à choisir un terrain d'étude propre et illustratif de ces mutations. Après de longues réflexions, j'ai retenu la ville de Baalbek. Ce choix a été guidé par plusieurs éléments : en premier lieu, Baalbek dispose d'un site considéré comme emblème national ; ensuite, ce même site est classé patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco. Il sollicite également un imaginaire européen et plus largement occidental qui s'origine dans la construction orientaliste, dont témoignent par exemple les récits de voyageurs en Orient. De surcroît, Baalbek a connu une recomposition à l'issue de la guerre avec la territorialisation de la communauté chiite. Le Hezbollah la prend comme quartier central. Un marqueur patrimonial chiite y est établi dès le lendemain de la guerre. Donc, deux objets patrimoniaux se côtoient à Baalbek : les ruines du site de Baalbek, patrimoine à la fois national, occidental et international, et le mausolée de Sit Khawla, patrimoine communautaire. Chacun génère une activité touristique effective. D'un côté, un tourisme culturel dans un site labellisé Unesco et cadre d'un festival artistique de réputation internationale ; de l'autre, un tourisme religieux dans un mausolée intégré à l'itinéraire pèlerin chiite.

Mon sujet de recherche s'est donc ainsi charpenté : rendre et compte et intelligible une bipolarité patrimoniale et touristique à Baalbek, hier icône des pratiques de voyages et de visites qui ont « inventé l'Orient », aujourd'hui haut lieu du chiisme. Dans l'espace-temps de

⁵ Le Liban a selon Georges Corm un statut d'État tampon entre forces rivales qui s'affrontent au Moyen Orient (Corm, 2005)

chaque période, l'articulation identité - patrimoine - territoire - tourisme produit de nouvelles valeurs et (re)hiérarchise le système de valeurs existantes. Ce sont ces valeurs mobiles qui s'agencent en fonction de l'échelle du regard qu'on y porte, des enjeux évolutifs, des courants idéologiques et des acteurs puissants que j'essaie d'explicitier dans cette thèse. Ainsi, mon analyse du fait patrimonial à Baalbek consiste dans un premier temps à définir les fondements théoriques et conceptuels avec lesquels j'aborde les interrelations « patrimoine - territoire - tourisme » à Baalbek durant la première période puis leur renégociation ultérieure.

Pour comprendre le modèle patrimonial actuel à Baalbek, ma démarche a ainsi consisté à déconstruire dans un premier temps les deux moments libanais - enjeux, valeurs, idéologies et acteurs - pour les reconstruire ultérieurement selon une nouvelle triangulation patrimoine - territoire - tourisme. Ce travail de déconstruction - reconstruction met à jour la complexité des enjeux qui commandent les rapports socio-spatiaux au Liban, en explorant les coulisses de la construction nationale et communautaire dans ses relations au patrimoine.

3. Questionnements et hypothèses de recherche :

3.1. Questionnements de recherche :

Le cœur de cette thèse pivote autour de la signification et de l'interprétation du paysage patrimonial à Baalbek. Quatre registres de questions en structurent le mouvement, *decrecendo* pour ainsi dire, du général au spécifique :

- Le premier registre est d'ordre théorique. Il concerne *l'opérationnalité des concepts patrimoniaux occidentaux et/ou européens dans le monde arabe*. En effet, le patrimoine dans son acception de « bien commun à la nation » est une notion française qui semble avoir été exportée dans le monde arabe avec la modernité (El Jabiri, 2006 ; Mohafaza, 1998 ; El Khoury, 1999 ; Naimeh, 1997). Toutefois, une autre acception du patrimoine, inspirée du Coran, y existe depuis fort longtemps. Son sens renvoie à la transmission des biens par héritage. À ces deux acceptions s'est ajoutée récemment celle de l'Unesco qui universalise le patrimoine. Devant cette pluralité de définition patrimoniale, quels sont les outils théoriques les plus adaptés à la compréhension du cas libanais ? Existe-t-il un système théorique arabe sur le patrimoine ? Et dans quelle mesure « mon » triangle, transféré des analyses françaises permet-il une lecture pertinente du patrimoine libanais ?

- Le deuxième registre de questions est d'ordre libanais : il porte sur **la construction nationale au Liban**. Contrairement à la France qui s'est définie historiquement à la fois comme État/Nation, le Liban est une construction politique unique dans son genre. Il s'agit d'un partage consensuel de pouvoir entre les chefs des différentes communautés selon des proportions relatives au poids démographique supposé de chacune d'entre elles. Dans ces conditions, chaque chef religieux est le porte-parole de sa communauté et veille à ses intérêts (Salibi 1998 ; Corm, 2003). L'intérêt général décline devant les intérêts particuliers ce qui pousse à s'interroger sur la validité de la notion politique d'État au Liban. Avec l'Indépendance, cet État œuvre à la construction d'une identité nationale libanaise en décalquant le modèle français ou européen (Corm, 2003 ; Kassir, 2004 ; Traboulsi, 2001 ; Debs, 201). Ainsi, dans quelle mesure la transcription du modèle de construction nationale à la française est-il capable d'induire et de forger un sentiment national, un patriotisme et un contrat social au sein des communautés libanaises ? Peut-on parler de nationalisme libanais dans une société communautaire qui privilégie une approche religieuse du nationalisme ? Et comment le triangle patrimoine-territoire-tourisme peut-il contribuer à la compréhension des enjeux de cette construction nationale ?

- Le troisième registre de questions est d'ordre baalbekien. Il porte sur **la construction communautaire à Baalbek**. La guerre civile a, de fait, accentué les regroupements spatio-communautaires au Liban (Labaki, Abou Rjeili 1993 ; Beydoun, 1994 ; Kiwan, 1994). L'espace libanais hétéro-communautaire se transforme - suite à la guerre - en une juxtaposition d'espaces à dominante mono-communautaire. Chaque communauté façonne son espace selon ses propres codes. La ville de Baalbek est particulièrement représentative de cette territorialisation communautaire. La communauté chiite y affichant clairement sa présence, par une appropriation de l'espace conforme à ses référentiels et codes religieux et politiques, le dispositif socio-spatial urbain se recompose. Quels sont ses outils ? Quels rapports entretient-il avec la construction nationale ? Dans quelle mesure les identités communautaires sont-elles solubles dans l'identité nationale que l'on peine à définir d'ailleurs ? Et comment la triangulation patrimoine-territoire-tourisme s'effectue-t-elle dans la construction communautaire chiite à Baalbek ?

- Le quatrième registre est d'ordre infra-baalbekien. Il porte sur le **site archéologique de Baalbek**. Ce site qui se caractérise par une sédimentation des couches historico-culturelles, est touristiquement valorisé au titre de son « moment » romain depuis que la littérature orientaliste s'en est saisie (Champdor, 1959 ; Awad, 1972 ; Sayegh, 1962). Cet aspect du sujet suscite également une batterie d'interrogations sur la compatibilité de valeurs patrimoniales nationales libanaises sur le site avec les valeurs touristiques ancrées dans le monde roman, ainsi que sur la compatibilité de ces dernières avec les valeurs arabes de la société locale. Ainsi, dans quelle mesure l'exploitation touristique « romaine » du site dévalorise-t-elle son statut de patrimoine national ? La promotion touristique du site comme les « Temples romains de Baalbek » génère-t-elle des attitudes de répulsion à son égard parmi la population locale monothéiste ? Pourquoi les *Baalbekis* désignent-ils le site par « *Qalaa* » ? Et comment le triangle mobilisé interprète-t-il les différentes échelles du regard patrimonial et touristique sur le site ?

3.2. Hypothèses de recherche :

Elucider ces interrogations requiert, conformément à ma démarche constructiviste⁶, l'élaboration d'hypothèses. Aux quatre registres de questions correspondent alors quatre hypothèses générales, alimentée chacune par une série de sous-hypothèses :

- Première hypothèse : **Au vu des caractéristiques géographiques, historiques, socioculturelles, économiques et politiques qui font du Liban une « interface » entre le monde arabe et l'Occident, le patrimoine au Liban est une notion polysémique, plastique et scalaire.** Cette hypothèse s'appuie sur le discours officiel libanais qui mobilise l'histoire politique et économique du Liban pour en faire un pays à cheval entre « l'occidentalité » et « l'arabité » (Chiha, 1964 ; Rabbath 1986 ; Ismail, 1965). Ce qui se traduit sur le plan patrimonial par l'absence d'une définition unanime et par des approches patrimoniales variables en fonction des représentations. Cette situation est due à des facteurs libanais (composition sociale communautaire et lecture

⁶ Partant du concept qu'une réalité sociale n'est jamais figée, qu'elle évolue en permanence en fonction des enjeux multidimensionnels, qu'elle est trop complexe et diverse pour être comprise en tant que telle, ma posture scientifique est *in fine* dans la mouvance du constructivisme. Ma recherche du sens et de significations sera donc guidée par la négociation continue entre ma problématique, mes hypothèses, la connaissance théorique, la lecture contextuelle des faits et l'interrogation du terrain.

religieuse de la culture), à des enjeux géopolitiques (ambitions des puissances occidentales et régionales en Moyen Orient) mais aussi à des facteurs culturels arabes (Renaissance arabe et rapports avec la modernité, mondialisation et laïcité).

- **Deuxième hypothèse : La construction nationale libanaise repose sur des mythes fondateurs, des stéréotypes orientalistes et des représentations de l’imaginaire occidental.** Cette hypothèse stipule que, lors du Mandat français, la France a jeté les bases de la construction libanaise en référence à l’imaginaire forgé par la littérature orientaliste (Beyhoun, 1994 ; Beydoun, 1994). Le patrimoine national libanais se définissait *a priori* en fonction du sens qu’il représentait pour les Français. L’État libanais de l’Indépendance a, à son tour, suivi le modèle occidental ou français de construction nationale (Corm, 2003 ; Beydoun, 1994) : mythologie des ancêtres de la Nation, emblèmes et figures nationaux, costumes, chants, gastronomie... Il en a résulté une identité nationale hétéronome, et par conséquent, la fabrication d’un patrimoine national dont les valeurs lui ont été apposées par des références culturelles extérieures.

- **Troisième hypothèse : La construction communautaire chiite à Baalbek émane d’une redéfinition identitaire de nature politico-religieuse. Elle traduit les mutations idéologiques et les enjeux géopolitiques au Proche et Moyen Orient. Elle se concrétise par une patrimonialisation des biens religieux et leur mise en concurrence avec les objets du patrimoine national.** Cette hypothèse stipule que la construction identitaire à Baalbek s’inscrit dans le cadre des projets géopolitiques de redynamisation du nationalisme religieux (Israël foyer des Juifs, les États « purs » du Pakistan ou d’Arabie Saoudite, la théocratie chiite iranienne, ...) (Corm, 2006). Ce nationalisme religieux concurrence l’ordre politique laïc (nationalisme arabe, Baathisme syrien) qui s’est établi au milieu du XXème siècle. Il y a donc une sorte de basculement de l’identitaire culturel, dans cette région du monde, du commun géographique et linguistique (arabisme) vers le commun religieux (sunnisme, chiisme). La phase actuelle correspondrait à une confrontation / concurrence / coexistence entre le courant religieux ascendant et le courant laïc déjà établi. Le paysage patrimonial à Baalbek schématise la coexistence toujours en vigueur de ces deux courants idéologiques.

- **Quatrième hypothèse : La valeur symbolique nationale du site archéologique de Baalbek s'avère résiliente en dépit des tensions engendrées par son exploitation touristique et la concurrence d'un objet patrimonial communautaire.** Cette hypothèse souligne la force des mythes fondateurs nationaux (Thiesse, 2007) et touristiques dans la perpétuation de la valeur patrimoniale d'un site. Le site se caractérise en fait par une sédimentation des couches historico-culturelles et sollicite par là des regards identitaires différents selon trois échelles : locale, nationale et occidentale. L'enjeu touristique du site pousse à privilégier les représentations occidentales construites et mises en forme par le discours orientaliste des voyageurs en Orient⁷. Conjointement, l'investissement touristique du site se fait dans une optique sectorielle et privée. Cela entraîne des tensions locales qui se manifestent par un clivage socio-spatial entre la ville et le site⁸ qui devient de fait une enclave touristique. Toutefois, l'émergence d'un objet patrimonial communautaire représentatif de la nouvelle définition identitaire à Baalbek n'a pas pu - du moins pour l'instant - éclipser ni le symbolisme national du site, ni son attractivité touristique. Le site continue d'être un symbole national et il occupe le premier rang des sites touristiques au Liban.

4. Les manières de faire sur et avec le terrain :

Il s'agit ici de présenter les conditions et les modalités de la recherche sur le terrain ainsi que sur les différentes méthodes d'enquête que j'ai exploitées pour expliciter et développer la problématique et valider les hypothèses.

4.1. Les difficultés et blocages du terrain :

Après un retour relatif du calme au Liban vers l'an 2000, la situation s'est déstabilisée de nouveau en 2005 suite à l'assassinat du Premier ministre Hariri. Le pays est entré à la suite dans une crise politique aiguë et une période de tensions sociétales qui n'étaient pas favorables pour des enquêtes du terrain. La guerre de Juillet 2006 a de plus eu des conséquences dévastatrices sur l'infrastructure libanaise ainsi que sur la psychologie des Libanais. Ce contexte particulier dans lequel j'ai entamé ma thèse n'a pas été sans incidence négatives sur le déroulement de ma recherche.

⁷ Les publications touristiques sur Baalbek (dépliants, périodiques et magazines du Festival International de Baalbek) recourent à des citations des grands voyageurs occidentaux pour présenter et valoriser le site.

⁸ Entretien avec M. Raad, ex-chef de la municipalité de Baalbek.

Le rassemblement des matériaux informatif sur le terrain était l'enjeu principal de ma recherche : faire de l'observation à Baalbek durant cette période de tensions politiques, solliciter des responsables pour des interviews, interroger des personnes dans la rue, recueillir des cartes, des brochures, des études de projets, prendre des photos ... tout cela nécessitait un long souffle, de la patience, de la persévérance et aussi une certaine prise de risques. En effet, la particularité de Baalbek, foyer de Hezbollah et donc cible de l'espionnage pour le compte d'Israël, m'a obligée à des démarches lourdes, en particulier pour solliciter et obtenir des permis d'enquête. Cela ne m'épargnait pas cependant de l'obligation de répondre aux interrogations méfiantes des personnes qui ne sont pas *a priori* au courant de ce que je faisais. Quant aux interviews, les personnes ciblées étaient peu motivées. Ce qui m'a obligé à relancer les contacts plusieurs fois, de passer par des réseaux, des personnes-clés, des figures communautaires... Que de personnes m'ont raccroché au nez, m'ont mise à la porte, m'ont fait attendre des heures et des heures pour finir avec une excuse banale, voire ont finalement refusé de s'entretenir avec moi⁹.

Aux aléas de ce travail de terrain durant une période d'instabilité et de clivages politiques aigus, se sont ajoutées des difficultés d'accès à l'information. En effet, les ressources documentaires représentent un grand handicap au Liban : absence de bibliothèques municipales à portée scientifique au Liban, absence de gestion centralisée des bibliothèques de l'Université libanaise¹⁰ ce qui fait que l'accès est conditionné par le bon gré des responsables, consultation payante ou soumise à condition dans les bibliothèques des universités privées, absence d'archives dans les administrations publiques ou interdiction d'accès lorsqu'ils existaient, etc.

La dimension empirique représentait donc la partie la plus difficile à mettre en œuvre de ma recherche. J'ai essayé d'en constituer le *patchwork* en tentant de nombreuses portes. C'est face aux discours idéalistes, standardisés, clichés que j'ai réellement pris conscience de la dimension des « représentations » et que j'ai réalisé combien ce travail de terrain devait débusquer les « non-dit » et les impensés en travaillant et retravaillant ces matériaux à travers plusieurs filtres.

⁹ C'est ainsi que G. Corm, après avoir accepté de me recevoir, n'a pas souhaité continuer l'entretien (qui fut donc très bref) au motif que j'effectuais cette recherche avec un encadrement européen qui me faisait privilégier une optique orientaliste dans la construction de mon objet de recherche.

¹⁰ À l'époque, chaque faculté de l'Université libanaise disposait de sa propre bibliothèque.

4.2. Approches et méthodes :

J'ai effectué trois séquences de terrain, durant les années 2007, 2008 et 2010. Mes premières approches (2007) exploratoires - observation, repérage de situations intéressantes et prise de contacts de clichés photographiques - furent d'abord fondamentalement heuristiques. Au terme de ce travail, je disposais d'un matériau de base qui m'a permis, en le confrontant aux concepts théoriques et à la capitalisation de mes connaissances du contexte libanais, de définir une démarche méthodologique en deux temps forts : collecte de données (cartographique, entretiens, recherche de sources...) puis enquête par questionnaires.

J'étais particulièrement soucieuse de rassembler les matériaux les plus diversifiés, ajoutant aux discours recueillis durant les entretiens, plans, cartes, documents officiels, mais également supports de communications (brochures, les bulletins, etc.). Fondamentalement, j'ai cherché à pister par l'analyse des discours et de leurs déclinaisons de quoi différencier des profils d'acteurs (locaux, nationaux, internationaux). Ainsi, la confrontation de ces différents niveaux de discours permet de mettre en évidence ce qui est « dit » et ce qui est « tu ». Dans ce sens, je me suis attachée à rassembler les éléments nécessaires à la consolidation du corpus: images de communication, reproductions graphiques, communiqués de presse, statistiques, études réalisées ... En somme, j'ai essayé de nourrir mon stock de matériau dans la mesure du possible avec des informations utiles.

Pour comprendre le discours des acteurs, j'ai eu recours aux entretiens semi-directifs (2008 et 2010). J'ai dressé une liste des personnes dont la fonction et le statut en faisaient des sources d'information potentiellement utiles pour ma recherche. La majorité d'entre elles n'a pas donné suite à ma demande. Au final cependant, j'ai réussi à mener des entretiens auprès de 20 personnes dont :

- deux spécialistes universitaires (M. Kaï, professeur de sociologie à l'université NDU et M. Hammoud, professeur de géographie à l'Université Libanaise),
- trois fonctionnaires administratifs (Mme. Farès, chef du Département « Développement touristique » au Ministère du tourisme, Mme Kabrit, chef du Département « Études et recherches » au Ministère du tourisme et M. Rifaï, responsable du service « Monuments historiques » à la Direction Générale des Antiquités (DGA)),

- cinq élus locaux (M. Raad, chef de la municipalité de Baalbek pour le mandat 2006 - 2010, M. Osman, chef de la municipalité de Baalbek pour le mandat 2010 - 2014, M. El Ghezz, membre du conseil municipal de Baalbek pour le mandat 2002 - 2006 (et membre du Conseil Islamique Supérieur), M. Sarkiss, membre du conseil municipal de Baalbek pour le mandat 1998 - 2002 et M. Solh, *mokhtar*¹¹ du quartier Solh de Baalbek),
- deux professionnels du tourisme (M. Abboud, chef du syndicat des tours opérateurs libanais et M. Wehbi, chef du syndicat des guides touristiques libanais),
- une figure religieuse chiite éminente à Baalbek (Cheikh J. Al Mouhajer),
- une représentante du Festival International de Baalbek (Mme. Halabi, coordinatrice au service de communication du FIB),
- un député de la région de Baalbek (M. Sahili) qui fait parti du groupe de députés de Hezbollah au Parlement ;
- un historien spécialiste de Baalbek (M. Nasralla) qui a publié plusieurs ouvrages historiques sur Baalbek,
- deux responsables à la municipalité de Baalbek (M. Arafat, architecte, et M. Wehbeh, ingénieur et qui est aussi adjoint au Conseil de Développement et de Reconstruction (CDR¹²),
- un architecte au CDR et coordinateur des projets financés par des organisations internationales (M. Itani),
- un responsable du mausolée de Sit Khawla (M. Moussawi)

¹¹ Le *mokhtar* dans le système administratif libanais est l'élu du quartier

¹² Le Conseil de Développement et de la Reconstruction (CDR) est un organisme public créé durant la guerre (décret-loi du 31 janvier 1977). Sa mission est de planifier la reconstruction et le développement du pays, assurer le financement des projets et assumer la supervision ou l'exécution de ces projets sur instruction du Conseil des Ministres.

	Originaire de Baalbek	Académique	Institutionnel	Municipal	Professionnel	Religieux	Année	Lieu
M.Hammoud	X						2008	Dans un café à Beyrouth
M. Kaï							2008	Son bureau à l'Université NDU, Louayzé
Mme Farès	X						2008	Son bureau au Ministère du tourisme - Beyrouth
Mme Halabi							2008	Au local du FIB, Beyrouth
M. Osman	X						2010	Son bureau à la municipalité de Baalbek
M. Rifai	X						2008	Site de Baalbek
M. Al Ghezz	X						2008	Son bureau à Beyrouth
Mme. Kabrit							2007	Son bureau au Ministère du tourisme, Beyrouth
M. Nassralla	X						2010	Son domicile à Baalbek
C. Al Mohajer	X						2010	Son domicile à Baalbek
M. Raad	X						2008	Dans un restaurant à Baalbek
M. Wehbeh	X						2008	Son bureau au CDR, Beyrouth
M. Arafat	X						2008	Son bureau à la municipalité de Baalbek
M. Sarkiss	X						2008	Ordre des Ingénieurs, Beyrouth
M. Sahili	X						2010	Son bureau à Beyrouth
M. Itani							2008	Son bureau au CDR, Beyrouth
M. Wehbi	X						2008	Son bureau au CDR, Beyrouth
M. Abboud							2008	Son bureau à Beyrouth
M. Moussawi	X						2010	Mausolée de Sit Khawla, Baalbek
M. Solh	X						2008	Son bureau, Baalbek

Tableau 1 : Liste des personnes ressources et leurs domaines de compétences ; 15 d'entre eux sont originaires de Baalbek et six disposent de fonctions dans deux ou plusieurs domaines.

Ces personnes ressources relèvent globalement de cinq domaines : académique, institutionnel, municipal, professionnel et religieux. Nombre d'entre eux sont originaires de Baalbek et disposent de fonctions qui articulent deux ou plusieurs domaines à la fois, ce qui est d'un apport considérable parce qu'il permet une lecture croisée et éventuellement dialectique des discours des acteurs.

Conjointement aux entretiens, j'ai rassemblé un corpus documentaire textuel, cartographique et iconographique. J'ai ensuite tamisé toutes les informations collectées, les ai classées par types et les ai analysées (analyse sémantique, sémiologique, visuelle, etc.). Au terme du premier moment de travail du terrain, je disposais d'une cueillette de données de valeur. L'analyse dialectique des différents matériaux collectés a soulevé d'autres interrogations, révélé des attitudes, des comportements, des opinions, souligné les transmutations des regards patrimoniaux simultanément à l'évolution des contextes politiques. Cette analyse a satisfait le côté descriptif (*Que se passe-t-il ?*) et exploratoire (*Comment ça se passe ?*) de la recherche ; elle a de surcroît consolidé mes hypothèses. Mais pour étayer la démonstration, étoffer la mise à jour des ressorts explicatifs (*Pourquoi cela se passe-t-il ?*) et tester les hypothèses, j'ai procédé à une approche quantifiée, par l'intermédiaire d'un questionnaire portant sur les connaissances, les représentations et les pratiques autour du patrimoine à Baalbek.

Le premier moment de mon travail de terrain articulait donc différentes méthodes d'investigation et visait la construction de la problématique et des hypothèses de recherche par une confrontation/rapprochement/négociation entre le conceptuel et le terrain. En revanche, l'enquête par questionnaire, mobilisée dans un dernier temps (2010), cherche à collecter des matériaux susceptibles d'identifier au plus près des « profils » de discours et de représentations ; le questionnaire étant conçu pour permettre aux enquêtés de s'exprimer librement s'ils le désirent (questions à choix simple, multiple ordonné ou à option ouverte).

Au final, mon travail de terrain se caractérise par un début incertain fait de tâtonnements qui a, cependant mûri et évolué vers un plan de travail structuré. Une fois les objectifs de terrain définis, ce dernier est devenu mon « laboratoire » de recherche où je puisais puis peaufinais mes hypothèses et tentais de les valider.

Chapitre 2

Approcher le patrimoine : regards croisés franco-arabes

Lieu de la personne publique, lieu de l'histoire patriotique, lieu de l'identité culturelle : tels pourraient se décliner très grossièrement les imaginaires du patrimoine occidental

Dominique Poulot

إن الشحنة الوجدانية والمضمون الإيديولوجي المرافقين لمفهوم التراث كما نتداوله اليوم تخلو منهما تماما مقابلات هذه الكلمة في اللغات الأجنبية.

محمد عابد الجابري

La charge émotionnelle et le contenu idéologique sous-jacent au concept du tourass tel que nous l'entendons aujourd'hui, n'ont absolument pas d'équivalents dans les langues étrangères.

*Mohammad Abed El Jabiri
(Traduit par Ghada Salem)*

Pour un doctorant, le point de départ de sa recherche est souvent la théorie. Aussitôt le thème défini et les observations faites, le travail consiste à recenser ce qui a été dit, énoncé et validé scientifiquement en rapport au sujet. C'est la fameuse partie bibliographique qu'appréhendent tous les doctorants et qui m'a personnellement surchargée. Faire le bilan de l'état de l'art en vue de dégager les concepts pertinents à mon objet de recherche fut une tâche délicate parce que le Liban serait un « cas particulier », ce qui oblige à une grande prudence quant à l'application des concepts théoriques généraux.

En effet, la particularité du Liban ne se limite pas à une structure sociale pluricommunautaire (présente également en Syrie, en Jordanie, etc.), à son histoire en strates (partagée dans l'ensemble du Proche Orient), ou à son système politique confessionnel (présent aussi en Israël et en Arabie Saoudite), ou même à son économie de rente (Emirats Arabes Unis) ; elle porte sur la double influence occidentale et arabe qui règne sur ce pays et qui d'ailleurs figure dans le préambule de la Constitution de l'Indépendance¹. Cette double

¹ Le préambule de l'ancienne Constitution libanaise (celle du 23 Mai 1926) stipulait que le Liban est un pays à visage arabe (Loubnan zou wajh arabi). Ce qui favorisait des interprétations en faveur d'un autre visage, occidental en l'occurrence (gharbi) ou encore qu'il n'était arabe qu'en apparence. Cet article fit l'objet d'amendements lors de la révision de la Constitution libanaise suite à l'accord de Taëf (23 Octobre 1989). Le contentieux sur l'arabité du Liban est tranché par la rectification de l'article en cause comme suit : le Liban est arabe dans son identité et son appartenance.

imprégnation invalide toute lecture théorique monodimensionnelle que ce soit par le prisme occidental ou arabe, et oblige à des lectures croisées occidentalo-arabes dans toute tentative de compréhension des faits socio-spatio-culturels au Liban.

C'est dans cette optique que j'ai sollicité la littérature arabe et occidentale à la recherche des concepts opératoires au Liban. Mes enquêtes bibliographiques portaient majoritairement sur une documentation en langue arabe et française. J'ai consulté des ouvrages en langue anglaise et j'en ai tiré des notions prometteuses. Toutefois, je me contente dans ma thèse de faire la navette entre deux écoles patrimoniales : l'école française et l'école arabe. Ceci est dû essentiellement à la nature historico-culturelle de mon terrain d'étude où l'influence française imprègne profondément les pratiques sociales. Ainsi, par souci de pertinence et de conformité du champ théorique avec le terrain d'étude, j'ai privilégié parmi la documentation non-arabe, les sources françaises. Toutefois, la référence à des travaux anglais ou autres ne pouvait que s'imposer parfois au fil de l'analyse.

1. Le patrimoine de « l'école » française :

Nombreuses sont les disciplines en sciences humaines et sociales qui se sont intéressées au patrimoine. Si la perspective et le champ d'intérêt diffèrent de l'une à l'autre, toutes sont unanimes sur les *musts* du patrimoine, à savoir la triade : une société, une histoire et un espace (Di Méo, 2002, 2007 ; Poulot, 1998 ; Leniaud, 1992). Presque tous les sens attribués dans les réflexions scientifiques sur le patrimoine dépendent de la configuration de cette triade ainsi que des relations entre ses éléments. Une lecture géométrique unidimensionnelle de cette triade révèle que le patrimoine est une projection socio-spatiale du passé et explique par là son rattachement à la notion d'héritage (Fig. 1). Une lecture géométrique tridimensionnelle et à interaction unilatérale permet de retenir que le patrimoine cristallise une existence socio-spatiale du passé et souligne sa fonction territorialisante (Fig. 2). Une lecture systémique interactive de la triade met en évidence une dynamique socio-spatio-historique et renvoie à sa dimension identitaire (Fig. 3).

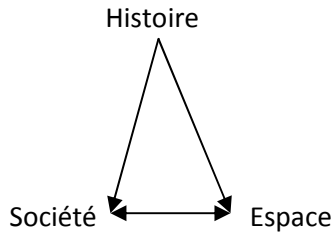


Fig. 1 : Patrimoine comme projection socio-spatiale du passé.

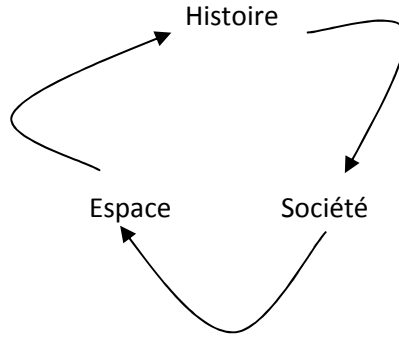


Fig. 2 : Patrimoine comme élément territorialisant.

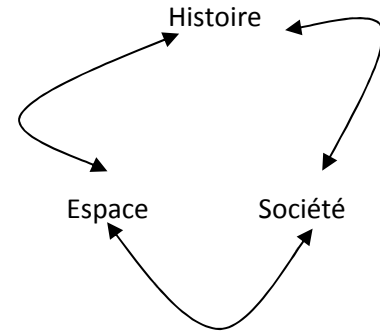


Fig. 3 : Patrimoine comme dynamique identitaire.

1.1.L'évolution du patrimoine en France : objet de réflexions en SHS

En France, la notion du patrimoine se caractérise par l'évolution historique des périmètres successifs qu'elle recouvre. D'un bien familial à un bien national, la notion du patrimoine acquiert un nouveau sens à chaque fois qu'un nouvel ordre s'établit. C'est ce que J-P. Babelon et A. Chastel (Babelon, Chastel, 2000) ont démontré à travers l'étude des couches historiques de la notion patrimoniale. Sous l'ordre religieux, c'est le sens du sacré qui fait de l'objet un bien commun aux membres d'une communauté. Sous l'ordre familial, c'est le sens du lien familial qui fait du patrimoine, une propriété commune entre les membres d'une famille. Sous l'ordre national, c'est le sens d'une construction nationale qui fait de l'objet patrimonial un bien commun entre les membres d'une nation. Entre un ordre et l'autre, le sens qui oriente le regard patrimonial varie, mais la conception du patrimoine en tant que bien commun à un groupe reste la même. Ces moments charnières dans l'évolution de la notion patrimoniale correspondent à des moments de transition idéologique dans l'histoire politique française (Monarchie, Révolution, République). Cela situe le patrimoine au cœur des enjeux de pouvoir.

En effet, le patrimoine résulte, on vient de le voir, d'une interaction entre ses trois constituants : le temporel (histoire), le spatial (espace) et le social (société). L'épaisseur temporelle chère aux historiens sous-tend toute une lecture historique qui fait de l'objet patrimonial un vivifiant d'un passé pris communément pour mort (Poulot, 2006). Vu de son angle temporel, le patrimoine assure une sensibilité à l'égard du passé, permet sa (ré)appropriation et contribue de la sorte à la pérennisation des mémoires collectives. C'est un

médiateur, un objet de transition entre le passé et le présent. L'approche du passé par le patrimoine, entraîne selon P. Nora (1988), une attitude active, constructive et directive vis-à-vis de ce passé. On passe ainsi d'un patrimoine aboutissement d'une histoire à un patrimoine agent de recomposition de l'histoire et donc lieu de débarquement des idéologies et des jeux de pouvoir. Cette approche participe d'une instrumentalisation du patrimoine dans l'objectif « *de faire servir le passé à la crédibilité du présent* » (Guillaume, 1980).

Au plan social, les sociologues et anthropologues privilégient la notion de « trace » dans leur approche de l'objet patrimonial. Il s'ensuit que « *le bien patrimonial peut revêtir soit une dimension matérielle (bâtiments, terres, forêts par exemple), soit une dimension idéale (langue, culture, tradition, comportement)* » (Di Méo, Castaingts et Ducournau, 1993). La traçabilité que permet le patrimoine participe en fait de sa fonction identitaire. En effet, que l'on considère l'identité comme un système de références et de valeurs propre à un groupe social (Béghain, 1998) ou comme « *la dynamique évolutive par laquelle l'acteur social donne sens à son être en reliant le passé, le présent et l'avenir* » (Vinsonneau, 1997) ou comme « *un phénomène social de reconnaissance individuelle et collective [qui] se construit dans la durée [et] s'inscrit dans une généalogie* » (Di Méo, 2002), la silhouette du patrimoine ne peut que se profiler lorsqu'il est question d'identité.

Inscrit dans un support visible ou véhiculé abstraitement, l'objet patrimonial est un marqueur identitaire. Il mobilise le passé pour tracer les contours d'un « nous » par rapport aux « autres », à travers d'une part une dialectique intrinsèque de continuité entre passé, présent et futur et d'autre part une dialectique extrinsèque de distance et de différence. Dans son *Lieux de mémoire*, P. Nora souligne le processus dialectique de la construction de l'identité sociale par le patrimoine. Ce sont « *les signes visibles de ce qui fut* » qui donnent à voir une différence et permettent « *l'éclat soudain d'une introuvable identité* » et « *le déchiffrement de ce que nous sommes à la lumière de ce que nous ne sommes plus* » (Nora, 1984). Sur ce, l'identité est une construction sociale et le patrimoine est par conséquent, une composante du projet identitaire. Si le fil d'analyse a débouché sur « l'identité projet », il est utile de mentionner que ce n'est pas une découverte. Le sujet est pleinement débattu en SHS et plusieurs chercheurs ont mis l'accent sur les enjeux de l'identité. Parmi eux, citons P. Béghain qui a évoqué le caractère délibéré de la construction identitaire « *pas plus qu'un individu n'a d'identité prédéterminée à laquelle il lui incomberait de se conformer, une société n'a d'identité collective à laquelle il conviendrait de se référer. Il n'y a pas de*

véritable identité que de projet, à partir d'éléments divers qui nous sont donnés pour construire, le plus librement possible, notre destin individuel ou collectif», et A-M. Thiesse qui a étudié la mobilisation des référentiels et supports identitaires dans les différentes phases de construction des identités nationales (Thiesse, 2001).

Si le patrimoine institue par sa dimension temporelle un lien entre le passé et le présent, et par sa dimension sociale un lien entre les membres d'un groupe social, il institue également par sa dimension spatiale un lien entre le groupe social et son espace. En effet, la société mobilise l'objet patrimonial pour légitimer son existence dans l'espace (Di Méo, 1995, 2002, 2004). Elle invoque le passé pour asseoir le présent. Elle utilise l'objet patrimonial pour répertorier son espace, le baliser, se l'approprier. Le patrimoine est donc un outil de territorialisation et d'enracinement de la société dans l'espace.

La notion du patrimoine en France a donc évolué d'un objet donné (héritage familial) à un objet construit (bien collectif). En tant que construction, le patrimoine a acquis une dimension idéelle et symbolique (une représentation), une dimension opérationnelle (une fonction) et une dimension actorielle (un enjeu). Les travaux des géographes français contemporains sur les problématiques patrimoniales en SHS (Di Méo, 2007 ; Gravari-Barbas, 2003 ; Veschambre, 2000 ; Péron, 2001 ; Poulot, 2006) soulèvent des questions à l'intersection des valeurs, des usages et des enjeux conditionnant les rapports socio-spatiaux institués par le patrimoine. Ces travaux s'accordent sur le substrat identitaire du patrimoine qui participe de son affinité avec d'autres leviers identitaires, particulièrement le territoire et le tourisme.

1.2. Patrimoine, territoire et tourisme : triangle de médiation socio-spatiale de l'identité

Le patrimoine résulte de l'interaction entre ses trois éléments constitutifs : une histoire dans laquelle il puise ses sources ou ressources, une société qui le reconnaît et l'intériorise, et un espace-territoire qui lui sert de cadre.

En revanche, l'identité résulte « *d'une construction tripartite mettant en interaction trois éléments majeurs : le sujet humain, la société et l'espace géographique* » et « *se construit dans la durée [et] s'inscrit dans une généalogie* » (Di Méo, 2002). Ainsi, l'identité est la résultante des rapports entre le social, le spatial et le temporel. À ces composantes, s'ajoute la culture, élément essentiel dans la construction identitaire (Balibar, 1994). Donc,

l'identité est un socle qui s'articule autour des rapports complexes entre le sujet, la société, la culture, l'espace-territoire et la temporalité. Elle est de ce fait une notion plus vaste que le patrimoine. Ce dernier étant une expression identitaire.

Quant au territoire, Di Méo le définit comme « *une appropriation [...] d'un espace par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leurs singularités et qui, de cette façon s'identifient* » (Di Méo, 2001). Cela signifie que le territoire est une construction qui résulte des rapports entre le binôme société - espace. Ces rapports sont informés soit par l'histoire, soit par la culture, soit par les signes et les symboles, soit par les idéologies politiques ou économiques, etc. Autrement dit, le territoire est une projection identitaire de la société sur son espace de vie ; c'est une traduction spatiale de la façon dont la société pense elle-même.

À son tour, le tourisme culturel est à la fois une locomotive identitaire et une modalité de conscientisation identitaire. En effet, le tourisme culturel véhicule l'image d'une formation socio-spatiale et constitue par là un outil identitaire stratégique. Il est sollicité dans les constructions identitaires pour sa capacité à mettre en valeur les représentations produites, les promouvoir et les diffuser tant auprès de la société concernée qu'à l'extérieur. L'image portée par le tourisme fixe l'identité locale dont « *l'affirmation se structure en relation avec le tourisme culturel* » (Cousin, 2006). L'« *image identifiante* » (Augé, 1994) caractéristique du tourisme culturel, favorise la canalisation des valeurs identitaires à la société locale par un mécanisme de reconnaissance dans la forme des images projetées. Il est donc un enjeu identitaire. Or, le tourisme culturel porte sur un ensemble de pratiques et d'objets socioculturels (dont le patrimoine) qui s'inscrivent dans un espace sociale (le territoire). La dimension identitaire du tourisme passe donc par le biais du patrimoine et du territoire.

À la base de ce qui précède, nous constatons des points de convergence entre les concepts d'identité, du patrimoine, du territoire et de tourisme : l'identité étant la matrice dans laquelle s'élaborent les différents rapports entre la société et son espace. Le patrimoine et le territoire sont deux configurations identitaires, en témoigne la correspondance dans leurs conceptions, fonctions et finalités qu'a mis en évidence G. Di Méo : « *[...] territoire et patrimoine offrent d'étonnantes correspondances. L'un et l'autre ne participent-ils pas, simultanément, d'une double nature matérielle et idéale ? Ne remplissent-ils pas, conjointement, une fonction mnémonique ? N'inscrivent-ils pas le tissu social dans la*

continuité historique, tout en constituant de solides phénomènes culturels ? » (Di Méo, 1995). Le tourisme culturel est une mise en scène de ces cristallisations identitaires, un outil de propagande identitaire. Il affirme l'identité, la valorise et la médiatise.

Vecteurs identitaires, patrimoine, territoire et tourisme n'existent pas *a priori* : ce sont des constructions socio-spatiales. La relation entre identité d'une part et le triptyque patrimoine, territoire et tourisme culturel de l'autre est une relation systémique. L'identité alimente le patrimoine et imprègne le territoire, le patrimoine légitime la territorialisation de l'espace, le patrimoine fournit de la matière au tourisme culturel, les trois concourent par voie de retour à consolider et cimenter l'identité. La dynamique identitaire passe donc par la triangulation patrimoine-territoire-identité, qui est instrumentalisée dans des projets de construction identitaire, le plus souvent de nature politique. En effet, la construction identitaire est un enjeu politique (Di Méo, 1991 ; Gravari-Barbas, Violier, 1999 ; Thiesse, 2001). C'est une démarche actorielle qui vise la mobilisation sociale et le recrutement idéologique. Les acteurs interviennent sur la culture et l'histoire pour fabriquer des représentations identitaires favorables à leurs projets. Ils cherchent à asseoir la fabrique identitaire en lui conférant une assise socio-spatiale : le patrimoine, le territoire et le tourisme sont alors de recours.

1.3. Le patrimoine, enjeu de la construction nationale :

Bien que récente, la notion du patrimoine en tant que bien collectif s'est vite élargie en France au XXème siècle. Le patrimoine s'est vu doté de nouvelles fonctions qu'il n'assumait pas avant, lorsque le rapport avec le passé était passif et que l'identité était perçue comme acquise. La prise de conscience du poids du patrimoine dans la détermination identitaire et la mémoire collective en a fait un enjeu dans les constructions nationales.

En effet, le patrimoine permet de jeter des ponts avec le passé, de maintenir le lien conducteur entre le passé et le présent, et par suite de légitimer le présent. Toutefois, « *pour que le passé existe socialement, il faut pouvoir le lier à des objets qui, à la manière d'évènements durables, constituent des repères classés dans le temps, communs à une collectivité ou du moins représentatifs de la vie et l'histoire d'un groupe social déterminé* » (Lamy, 1993). Ainsi, les acteurs procèdent à un tri du passé à la recherche d'objets qui permettent d'asseoir le présent, voire leurs projets idéologiques nationaux. Ce processus se fonde principalement sur des lectures sélectives de l'histoire et de la culture (parfois une

falsification) pour reconstruire des mémoires collectives et s'en servir dans la mobilisation sociale.

L'instrumentalisation du patrimoine au service de la construction nationale en France est en outre favorisée par le changement du regard identitaire chez les sociétés post-industrielles. Ce regard s'est déplacé selon F. Weidmann (2004), du « qui suis-je ? » vers le « que suis-je ? ». Parallèlement, le sens identitaire s'est glissé du sacré vers l'utile, engendrant de nouvelles réflexions sur l'identité. Celle-ci s'émancipe de l'aspect figé, transmis et étanche du sacré vers une conception construite, mouvante et perméable. Cela a permis l'infiltration d'idéologies politiques concurrentes dans le processus de construction identitaire et par conséquent l'intégration de l'identité et de ses supports dans les jeux de pouvoir.

Le patrimoine est un des supports identitaires sollicités dans les constructions nationales. Il permet à l'État, selon J. Stoessel-Ritz (2004), le regroupement social autour des idéologies nationales d'une part et le développement local et économique de l'autre. A-M. Thiesse (2001) va plus loin en décortiquant les discours identitaires de la construction nationale. Le patrimoine apparaît alors comme un élément dans la « check-list identitaire » nécessaire pour sensibiliser la société aux valeurs et/ou intérêts du nationalisme. En retraçant le processus de la construction nationale en France, A-M Thiesse inventorie les éléments nécessaires à la fabrique identitaire : pour qu'une société puisse devenir une nation, il faut qu'elle dispose d' « *une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière, des représentations officielles - hymne et drapeau - et des identifications pittoresques - costume, spécialités culinaires ou animal emblématique* » (Thiesse, 2001). Le patrimoine, dans ses deux dimensions idéelles et matérielles, apparaît donc comme un enjeu capital de la construction nationale française. A-M Thiesse indique également que la construction nationale emprunte des voies affectives, narratives, nostalgiques, idéelles et idéales². Celle-ci recourt aux médiums pour créer un imaginaire national et consolider l'assise socio-spatiale de l'identité. Le territoire par sa capacité à spatialiser l'identité et le tourisme culturel par sa capacité à la valoriser deviennent ainsi des enjeux de la construction nationale.

² La construction nationale fait appel aux idéaux : Solidarité, Égalité, Fraternité, Démocratie, Liberté, Indépendance, Souveraineté, etc. L'objectif étant d'impressionner la société et de stimuler le sentiment national en soulignant les vertus de l'appartenance nationale.

On retient des travaux scientifiques français que le patrimoine est une construction intimement liée aux questions identitaires. L'identité étant à son tour une construction plus projetée vers l'avenir que tournée vers le passé, elle est de ce fait instrumentalisée dans les projets nationaux. Il en résulte une mobilisation du patrimoine, ainsi que d'autres supports identitaires, dans les jeux de pouvoir.

2. Le patrimoine dans le monde arabe :

Ainsi définie l'orbite autour de laquelle tourne le patrimoine en France, je passe à l'analyse du patrimoine dans le monde arabe. En fait, eu égard aux spécificités culturelles, sociales, historiques, politiques et économiques du Liban, il serait peu performant d'examiner le Liban avec des lunettes purement françaises ou purement arabes. Il faut jongler entre les approches française et arabe afin d'adapter les concepts à la spécificité libanaise ou d'en tirer de nouveaux.

Avant d'attaquer cette partie, j'aimerais présenter les difficultés que j'ai rencontrées lors du recueil d'information théorique sur le monde arabe. En France, la documentation arabe n'est disponible que sur quelques sites (Institut du Monde Arabe à Paris, Maison de l'Orient Méditerranéen à Lyon et des rayons spécialisés dans les bibliothèques municipales et les bibliothèques universitaires). Il a fallu donc se déplacer pour consulter les fonds de ces établissements dont l'accès est, de surcroît, soumis à des conditions réglementaires (inscription sur lettre du directeur de thèse, lecture sur place, interdiction de faire des photocopies, etc.). Au Liban, le problème est inverse. La documentation arabe est disponible dans presque toutes les bibliothèques universitaires. Toutefois, l'accès était difficile du fait que chaque bibliothèque universitaire ciblait exclusivement le public inscrit à la faculté dont elle dépendait. Ne satisfaisant pas cette condition, j'étais obligée de solliciter des dérogations dont les formalités se révélaient complexes et pas toujours efficaces. À cela s'ajoute le peu d'ouvrages scientifiques portant uniquement sur le patrimoine arabe. En effet, le patrimoine dans le monde arabe n'est interpellé que lors des tournants historiques, de crises identitaires et des problématiques culturelles liées à la colonisation, à l'orientalisme, à la modernité et à la mondialisation. Il a fallu alors fouiller patiemment à la recherche de miettes d'informations, les assembler et les analyser pour en tirer des conclusions pertinentes.

2.1. La sémantique arabe autour du vocable patrimoine :

Il est difficile de trouver un synonyme exact du mot « patrimoine » en langue arabe. Le patrimoine dans le monde arabe est un concept très plastique dans son fond et sa forme. Etymologiquement, le mot *tourass* (تراث) dérive du verbe *warasa* (ورث - hériter). Les anciens dictionnaires le présentent comme un synonyme des mots *iriss* (ارث), *wirass* (وراثة) et *mirass* (ميراث) ; tous les trois, signifiant « héritage » en langue française. Ces dérivés sont en fait des noms communs utilisés pour désigner ce que la personne hérite de ses parents en termes d'argent, de statut social et de lignage.

Le premier emploi du mot *tourass* est évoqué par le Coran : (وتأكلون التراث أكلاً لماً) (Sourate Al Fajir, verset 19), en référence aux méchants qui prennent leurs parts de l'héritage et celles des autres. Dans ce contexte, le mot *tourass* signifiait l'argent laissé par une personne décédée. Toutefois, dans la jurisprudence islamique relative aux règles de la répartition de l'héritage familial, le mot *tourass* n'est jamais employé.

Il est à remarquer que le mot *tourass* est rarement employé dans la littérature et les discours arabes avant le XIX^{ème} siècle, qui correspond à l'époque de la Renaissance arabe. Lorsqu'il l'était, le mot désignait presque toujours l'argent, et en moindre mesure, le lignage. Aucun mot n'existait, semble-t-il, avant le XIX^{ème} siècle pour désigner l'héritage culturel et intellectuel ou le bien commun transmis d'une génération à l'autre.

2.2. Renaissance arabe et réflexions patrimoniales :

C'est avec la Renaissance arabe que le mot *tourass* a pris une nouvelle texture, différente de son homologue *mirass*, et libéré du cadre de l'héritage familial qui l'a longtemps lesté. La littérature de la Renaissance emploie le mot *tourass* pour désigner tout ce qui est commun aux Arabes, c'est-à-dire à l'ensemble des valeurs culturelles, spirituelles et intellectuelles qu'ils partagent et qui font d'eux réunis, les descendants d'une postérité (Al Jabiri, 2006). Ainsi, la notion du *tourass* se différencie de l'héritage et acquiert une certaine ressemblance avec la notion du patrimoine en France. En effet, l'héritage suppose la disparition du père et son remplacement par son fils alors que le *tourass* est la présence du père dans le fils, du passé dans le présent (Amara, 1984). De là, le *tourass* se caractérise par une charge affective et sentimentale (Al Jabiri, 2006) et une présence vive dans la conscience et l'inconscience (Choukri, 1973) qui rend difficile sa traduction en d'autres langues.

L'étude chronologique de la notion *tourass* dans le monde arabe révèle que l'intérêt pour le *tourass* s'inscrit en premier lieu dans le cadre d'une réaction des intellects arabes contre l'orientalisme et la colonisation. En fait, le monde arabe a connu une histoire particulière, caractérisée par une succession des empires et un empilement des civilisations parfois sans lien entre elles. Cela a permis aux Occidentaux de mettre en cause la culture arabe³. À cela s'ajoute l'Islam qui a fort imprégné la culture arabe, à tel point que s'est institué dans le monde un courant de pensée qui réduit la culture arabe à la culture islamique. Cette histoire arabe fragmentée, ajoutée à un islam regardé comme conquérant par les Occidentaux et des ambitions politiques occidentales sur une contrée géographiquement stratégique, ont alimenté chez les Arabes l'idée imaginaire d'une « conspiration » du monde occidental contre eux. L'orientalisme s'est chargé de préparer la voie à la mainmise occidentale (Said, 1978) à travers un discours qui considère la culture arabe comme non fondée, l'esprit arabe comme incapable de cogiter et la mentalité islamique comme incompatible avec la science et la philosophie (Fattah, 1980). En effet, E. Renan (1861) considérait qu'il était faux de parler d'une philosophie arabe, car à son avis elle n'était que de la philosophie grecque transcrite en langue arabe. À son tour, le philosophe anglais B. Russel (1945) trouve que les personnages de la dite philosophie arabe comme Ibn Sina et Avarroès (Ibn Rushd) ne sont que des interpréteurs et que les pensées philosophiques chez les Arabes remontent à Aristote et celles de la logique à Platon. De plus, L. Gauthier (1923) estime que le cerveau arabe est incapable de poser les hypothèses et les théories, et que la mentalité musulmane ne peut pas produire des doctrines scientifiques.

Ce discrédit de la culture arabe a éveillé la conscience patrimoniale chez les Arabes. Face à la mésestime des orientalistes, les Arabes se sont repliés sur leur culture, ont interrogé leur passé, leur mémoire, leurs pratiques, leurs valeurs à la recherche d'éléments identitaires qui permettent d'affirmer l'existence glorieuse de la personnalité arabe. Fattah (1980) pense à ce propos que l'orientalisme n'a pas réussi à atteindre ses objectifs dans le monde arabe : alors qu'il visait la fixation de l'impotence et de la dépendance culturelle chez les Arabes, il s'est avéré un facteur déclencheur dans le processus de la Renaissance arabe.

³ La culture arabe résulte d'une fusion entre toutes les civilisations qui ont parcouru le monde arabe : l'araméenne, la grecque, la perse, etc. Ce fait a poussé certains penseurs occidentaux (Ernest Renan, Léon Gautier, De Boer, Bertrand Russel) à nier l'existence d'une culture arabe en elle-même, et attribuer ses éléments aux Romains et aux Grecs.

Après les retours « positifs » de l'orientalisme sur la conscientisation culturelle des Arabes, la colonisation est venue pour conforter le besoin chez ces derniers d'une auto-évaluation critique (Fakhoury, 1981). Elle leur a permis de voir l'état d'avancement des Occidentaux et de s'apercevoir du retard qu'ils ont pris par rapport à eux. Ceci les a poussés à s'interroger sur les raisons derrière leurs décadences et à chercher les voies pour s'en sortir. En revanche, le souci des colonisateurs d'« occidentaliser » les peuples colonisés à travers certaines pratiques culturelles (telle par exemple l'institution du français comme langue officielle dans les écoles et les administrations au Liban et en Syrie) a entraîné un repli culturel chez les Arabes et a accéléré le processus de la Renaissance. Ainsi, le *tourass* fut parmi les éléments identitaires interpellés dans le discours de la Renaissance. En effet, l'invocation originelle au *tourass* dans le discours arabe s'inscrit dans un double mécanisme (Al Jabiri, 2006) :

- Un mécanisme de renaissance qui, similaire à tous les mouvements de renaissance dans le monde, appelle au retour aux sources pour s'y fonder dans son processus de relance.
- Un mécanisme de réaction, de défense et d'affirmation de soi contre les menaces extérieures, essentiellement occidentales.

Ainsi, l'orientalisme et la colonisation occidentale ont poussé les Arabes à invoquer le passé pour asseoir leur identité. Il en résultait une identité passéiste, idéelle, tournée vers l'héritage acquis et transmis des ancêtres. L'identité arabe fut reconstruite par les Arabes pour servir de point de renfort pour le présent et point de défense contre toute tentative d'anéantissement. De là, elle s'inscrit dans des mécanismes de quête de soi et d'affirmation culturelle face aux pressions externes. En effet, la « redéfinition identitaire » des Arabes a généré une redéfinition de leur *tourass* autour du « moi » arabe et de l'« autre » non arabe ; ce qui fait du *tourass* un bien commun aux Arabes et le rapproche par là de la définition française du patrimoine en tant que bien collectif. Toutefois, son instrumentalisation au service de l'autodéfense, l'affirmation de soi et la confirmation de l'existence d'une nation arabe en a fait une piste favorable aux idéologies (Atwi, 1998). Effectivement, le *tourass* n'a pas échappé aux idéologies « nationalisantes » (nassérisme, baathisme, unionisme syrien, etc.) qui appellent, chacune selon ses idéaux, à une nation arabe unie soit géographiquement, soit économiquement, soit politiquement comme elle l'est d'ailleurs culturellement aux yeux de certains, en particulier les musulmans.

J'ouvre ici une petite parenthèse sur la culture arabe et la polémique sur son référentiel religieux. Selon Al Khoury (1999), les constituants de la culture arabe peuvent être résumés autour de quatre éléments: la langue arabe, l'Islam, le prisme religieux du monde et la « mentalité » arabe résultant de l'interaction de ces trois éléments. Pour interpréter Al Khoury, la religion occupe une place centrale dans la culture arabe, qui à son tour, inspire dans une large mesure la « construction identitaire » chez les Arabes. En effet, le poids de l'Islam dans le façonnement de la culture arabe est prépondérant, parce que l'Islam est à la fois un système de représentations et un mode d'organisation de la vie sociétal. Le Coran a en outre forgé la langue arabe. L'épanouissement culturel (arts, architecture, littérature, calligraphie, sciences, etc.) qui a accompagné la période du règne musulman (surtout les Omeyyades et les Abbassides) a stimulé tout un courant de pensée dans le monde arabe qui considère la période musulmane comme le point de départ de l'histoire de la culture arabe (Al Joundi, 1982 ; Mohafaza, 1998 ; Al Tawil, 1985). Ceci a prêté à confusion d'une part entre culture musulmane et culture arabe (surtout que les musulmans constituent la grande majorité des Arabes), et d'autre part entre culture et religion. Quant à l'interprétation religieuse du monde, elle trouve ses origines dans la place importante qu'occupe la religion chez les peuples sémites (Al Alaoui, 1973). Les Arabes appartiennent, selon Al Alaoui, aux peuples qui ont assisté (et participé) à toutes les phases de l'évolution religieuse, du polythéisme au monothéisme. Dans ce contexte religieux, la mentalité arabe ne pouvait qu'en être influencée. Les Arabes ont une tendance à attribuer au surnaturel les phénomènes qui leur paraissent inexplicables (De Boer, 1901). Ils cherchent à afficher leurs convictions religieuses dans leur vie quotidienne et sont attachés aux rites et traditions. Loin de chercher à coller des clichés sur une éventuelle personnalité arabe, et toute vigilante que je suis à ne pas tomber dans les pièges du déterminisme et du généralisme, je cherchais à travers cette parenthèse à souligner l'importance des valeurs religieuses chez les Arabes, et partant, l'influence de la religion dans la définition identitaire, et éventuellement patrimoniale ; mon objectif étant de saisir le cadre culturel dans lequel opère le patrimoine dans le monde arabe, et de m'en servir pour analyser le patrimoine dans le cas de la pluralité religieuse libanaise.

De retour au *tourass*, la notion a donc connu un détournement conceptuel au moment de la Renaissance. D'un héritage restreint à la cellule familiale, elle est devenue un héritage commun à la « nation arabe ». La notion patrimoniale du bien commun dans le monde arabe s'est développée sous l'impulsion des *stimuli* extrinsèques (orientalisme, domination ottomane, colonisation, etc.) ; le *tourass* fut un outil parmi la boîte d'outil culturelle et

identitaire mobilisée pour créer un sentiment « national » vers le milieu du XIX^{ème} siècle chez les Arabes et les solidariser face aux dangers qui les guettent. Ce qui a favorisé l'embarquement des idéologies politiques dans les notions identitaires et patrimoniales.

2.3. Les enjeux du patrimoine dans le monde arabe :

À l'aube de la décolonisation, le monde arabe avait une physionomie géopolitique différente de celle de l'époque ottomane : des pays à frontières tracées et à systèmes politiques différents voient le jour. Ce découpage⁴ et/ou réorganisation politique a dilué les idéologies nationales à l'échelle du monde arabe et les a remplacés par des idéologies nationales à l'échelle des pays. Les nouvelles entités politiques arabes se sont tournées d'emblée vers leurs problèmes internes et quelques-unes avaient de sérieux problèmes nationaux à gérer, qui résultaient de l'hétérogénéité religieuse de leurs sociétés. Ce sont surtout les pays du Proche-Orient, connu pour être le berceau des trois religions monothéistes, le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam. Dans ces pays, la mobilisation d'un nationalisme pan-arabe ne semblait pas assurer efficacement une coexistence sociale intercommunautaire.

Sur un autre registre, s'est posée aux Arabes la question de la modernité et de ses enjeux culturels, identitaires et géopolitiques notamment. En fait, les Arabes ont eu leur premier contact avec la modernité à travers l'Occident envahisseur⁵. Ceci a engendré une ambiguïté de la définition de la modernité et donc une pluralité d'attitudes à son égard. En effet, trois courants pilotes de pensées se sont développés vis-à-vis de la modernité :

- Les conservateurs qui refusent définitivement la modernité et la considèrent comme une production occidentale étrangère à la société arabe. Cette modernité est pour eux synonyme d'occidentalité et ne peut, à leurs avis, qu'avoir des effets destructeurs sur la société arabe dont les valeurs sont inspirées de l'Islam. L'Islam étant considéré par les partisans de ce courant comme étant à la fois religion et culture (Al Khoury, 1999).

⁴ J'utilise le mot découpage en référence aux accords de Sykes-Picot qui ont débouché sur un réaménagement politique du Proche-Orient (Cf. chapitre 4). Les accords Sykes-Picot sont des accords conclus par échange secret de lettres entre la Grande Bretagne, représenté par Mark Sykes et la France, représenté par Georges-François Picot. Ils prévoyaient le partage des domaines de l'Empire ottoman au Moyen Orient en zones d'influence entre ces deux puissances. Ils furent signés le 16 mai 1916.

⁵ Napoléon et l'expédition d'Égypte.

- Les modernistes qui appellent à la laïcité⁶ et à la séparation entre culture et religion d'une part et nation et appartenance religieuse de l'autre. Ce groupe invoque le progrès occidental pour asseoir son point de vue, et incite les Arabes à suivre le modèle occidental. Il promeut les manifestations de la modernité occidentale, surtout la démocratie, les réalisations scientifiques, les essors technologiques, les doctrines littéraires et artistiques (Mohafaza, 1998). Les modernistes trouvent que la raison derrière la décadence des Arabes est leur enfermement dans des cercles traditionnels qui les empêchent d'évoluer dans un monde en perpétuel mouvement.
- Les réformistes qui appellent à la nécessité pour les Arabes de s'adapter aux exigences contemporaines tout en restant fidèles à leurs valeurs culturelles et identitaires. Ils invitent la nation arabe à s'ouvrir à la modernité et à profiter de ses avantages pour récupérer le retard scientifique et culturel pris suite aux siècles de domination étrangère (Al Jabiri, 2006).

Ces positions idéologiques, en accord ou en désaccord avec la modernité, ont retenti sur la construction nationale dans le monde arabe. Elles ont institué une division sur les questions nationales, culturelles, patrimoniales, politiques et autres. En effet, deux blocs de régimes politiques se sont développés : les régimes conservateurs et les régimes progressistes. Il est à remarquer que le régime conservateur fut adopté majoritairement par les pays dont la composition sociale était homogène, autrement dit, dont la société appartenait à une même religion (Arabie Saoudite, Émirats Arabes Unis, Koweït) ; en revanche, le régime progressiste fut apprécié dans les pays à structure sociale multiconfessionnelle comme le Liban, la Syrie, l'Irak et la Palestine. Dans ces pays se côtoyaient des musulmans, des chrétiens et des juifs mêlant des conservateurs, des modernistes et des réformistes. Toutefois, cette hétérogénéité sociale interpelle le défi de la construction nationale et les enjeux des questions identitaires, culturelles et patrimoniales qu'elle sous-tend.

De plus, la mondialisation vient en fin du XXème siècle compliquer les scissions idéologiques dans le monde arabe. Elle est perçue comme une nouvelle forme de colonisation occidentale qui cherche à instaurer une dépendance économique et culturelle entre les pays arabes et les centres commanditaires occidentaux (Belkaziz, 1998). Elle s'adosse, pour se

⁶ Laïcité dans son sens occidental, c'est-à-dire la séparation de la religion et de l'État.

propager largement, sur une culture audio-visuelle ou « la culture de l'image » (Belkaziz, 1998). Le débat sur les rapports entre arabité-modernité s'élargit avec la mondialisation. Des idéologies culturalistes et intégristes se développent face à la menace que représenterait la mondialisation destructrice des valeurs, des identités et des cultures. Le *tourass* constitue pour ces idéologies un enjeu capital, une fibre que les acteurs mobilisent pour influencer la société arabe et la mobiliser idéologiquement. La polyvalence du référentiel identitaire patrimonial (religieux, culturel et national) en a fait un enjeu de recrutement idéologique.

En somme, les travaux arabes sur le patrimoine tournent autour de sa nature (dynamique ou mécanique) (Arkoun, 1985), de son référentiel (religieux, culturel ou national) (Al Jabiri, 1985, 1986, 1995), de sa dimension identitaire (Amara, 1984 ; Al Jabiri 1995) et de ses enjeux en rapport avec la modernité et la modernisation (Arkoun, 1985 ; Belkaziz, 1998 ; Al Jabiri, 2006 ; Al Khoury, 1999). Ces travaux convergent avec ceux des Français en de nombreux points, en particulier sur la transversalité disciplinaire de l'objet patrimonial et la multiplicité des champs qu'il couvre. La pluralité de ces lectures sur le patrimoine explique que dans le monde arabe le terme *tourass* soit remplacé par le mot *iris* (héritage) auquel s'ajoute le champ visé. Ainsi des termes comme l'héritage culturel (الإرث الثقافي), l'héritage national (الإرث الوطني), l'héritage religieux (الإرث الديني), l'héritage scientifique (الإرث العلمي), l'héritage littéraire (الإرث الأدبي), etc. sont de plus en plus employés dans la théorie patrimoniale arabe et font l'objet de recherches à la fois sectorielles et croisées. Cette nouvelle approche du *tourass* dilue les équivoques que générerait un usage parfois trop général du mot, mais favorise les processus de patrimonialisation : les champs du *tourass* se dilatent davantage et portent sur de nouveaux objets le plus souvent patrimonialisés pour des investissements idéologiques.

Ainsi, le *tourass* dans le monde arabe est au centre des problématiques identitaires, culturelles et nationales. La transition « récente » de la notion, d'un bien transmis à un bien construit s'effectue dans un contexte de mobilisation des Arabes autour de l'idéologie nationale. Il en résulte une construction idéologique du *tourass*. Par ailleurs, la polyvalence du référentiel patrimonial dans le monde arabe et le poids de l'idéologie religieuse dans la définition identitaire confèrent au *tourass* une charge idéologique. Ce qui en fait un enjeu principal dans les conflits idéologiques qui traversent le monde arabe.

3. Le patrimoine, au croisement de deux mondes culturels français et arabe :

Les études portant sur le patrimoine dans le monde français (Di Méo, 1995, 2002, 2003, 2004 ; Poulot, 1998 ; Amougou, 2004 ; Veschambre, 2007 ; Leniaud, 1992 ; Choay, 2009) et arabe (Arkoun, 1985 ; Al Jabiri, 1984, 1986, 1995, 2006 ; Amara, 1974, 1984 ; Fakhoury, 1981 ; Mohafaza, 1998 ; Al Khoury, 1999) l'ont abordé toutes deux étymologiquement et conceptuellement. Le mot désignait originellement l'héritage familial avant que son sens chemine vers le bien commun d'une société, légué par les ancêtres et transmis à travers les siècles. Cet héritage collectif peut être d'ordre matériel ou idéal ; il est intimement lié à l'identitaire et l'épaisseur historique est une condition *sine qua non* dans la valorisation patrimoniale.

Dans le deux mondes, le patrimoine est étudié en tant que signifié, signifiant et référant. Les analyses se croisent dans la majorité des cas et présentent le patrimoine comme témoin du passé, vecteur identitaire, porteur de mémoire collective, fédérateur social, ciment de l'identité nationale, manifestation culturelle, etc. Illustration de valeurs ou d'enjeux ? Les deux. Car finalement il faut un motif pour valoriser et un objectif pour investir : « motif, valeur, objectif, investissement, enjeu », la boucle est ainsi bouclée et le patrimoine relève d'une construction humaine volontaire.

Cette construction se base sur une représentation du passé et rétablit la continuité historique avec la postérité pour des finalités d'affirmation identitaire et mécanismes de défense culturelle dans le cas arabe (Al Jabiri, 1995, 2006 ; Arkoun, 1985 ; Amara, 1984 ; Mohafaza, 1998), de réactualisation identitaire et de dynamisation nationale dans le cas français (Di Méo, 1995, 2002, 2004 ; Thiesse, 1998 ; Lacoste, 1991 ; Lamy, 1996 ; Leniaud, 1992). Le point commun entre le deux cas est la mobilisation du patrimoine dans la construction nationale, quoique dans des contextes différents.

En tant que construction nationale, le « patrimoine » résulte des projets et des actions menées par des acteurs au pouvoir. Cela lui confère une fonction mobilisatrice et un cachet idéologique. La première réfère à la charge affective du patrimoine. En effet le patrimoine renvoie au sentiment d'appartenance chez les individus (appartenance à un groupe, à un territoire, à une lignée ; mais également appartenance à une culture, à une identité, à une nation). Ce sentiment rassure l'individu et la société, guide leurs rapports sociétaux et

territoriaux et fixe leurs identités. Cette dimension affective fait du patrimoine un outil de choix dans la sensibilisation des sociétés. La dimension idéologique se manifeste par ailleurs par le référentiel, le sens et les valeurs attribués au patrimoine. Ceux-ci sont informés par la dynamique identitaire (projet national dans les cas français et arabe) qui à son tour répond à des logiques, des actualités et des enjeux conjoncturels.

Cette perception de l'identité comme dynamique ne fait cependant pas l'unanimité dans le monde arabe. Entre les conservateurs, les modernistes et les réformistes, l'identité balance entre le figé, le mobile et le flexible. Ce désaccord sur l'essence de l'identité est idéologique en soi. Les tenants de l'idéologie passéiste (les Salafistes) voient l'identité comme l'incarnation pure et authentique du passé (Ghalyoun, 1985). Ce groupe appelle à voir l'identité de l'intérieur, il s'intéresse à son contenu ; en revanche, les partisans de l'idéologie futuriste (les Modernistes et post-modernistes) voient l'identité comme une représentation du passé au service de l'avenir (Al Dayem, 1985). Leur regard est extérieur et s'intéresse plutôt au rendement identitaire moral (fierté, positionnement, réalisations, etc.) ; alors que les « modérés » ou centralistes considèrent que l'identité est élastique et peut tolérer des changements tant qu'ils sont utiles. Ce camp considère que l'identité se constitue de deux couches, l'une centrale et l'autre périphérique. La couche centrale est immuable car elle est le socle identitaire alors que la couche périphérique est adaptable aux besoins du moment (Khalafalla, 1981).

Les divisions idéologiques chez les Arabes se répercutent sur tous les éléments et vecteurs identitaires, du patrimoine au folklore, en passant par la langue, les modes de vie et les pratiques socioculturelles. Ce qui a fragilisé le nationalisme arabe et facilité son anéantissement par certaines puissances occidentales désireuses de mettre la main sur un Moyen Orient riche en ressources naturelles, minérales et pétrolières. La cacophonie idéologique a en outre favorisé les discordes sur la question identitaire et la prolifération des identités subalternes. Le Liban n'est particulièrement pas à l'abri de ces distorsions idéologiques qui frappent le monde arabe depuis l'effondrement de l'Empire ottoman : de la construction nationale à la construction communautaire, la construction identitaire au Liban se recompose en faveur des courants idéologiques animés par les acteurs puissants de la géopolitique en Moyen Orient.

De ce qui précède, je retiens que **le patrimoine constitue par sa valeur identitaire, un enjeu de la construction nationale et ceci dans les deux mondes, arabe et français. Cette construction est nourrie en France par un projet idéologique de nature territoriale et s'articule autour des supports identitaires dont les principaux peuvent être configurés selon une triangulation patrimoine-territoire-tourisme. Dans le cas arabe, la polyvalence du patrimoine, couplé au désaccord idéologique sur les questions identitaires et à des enjeux géopolitiques, empêchent la construction d'une identité nationale arabe en faveur des constructions étatiques ou idéologiques. Le patrimoine est vu et mobilisé différemment selon la perspective idéologique des acteurs.** Dans cette optique, il est intéressant d'analyser comment le Liban, pays arabe imprégné par la culture française et disposant d'une société pluricommunautaire mobilise le patrimoine dans sa construction nationale. Le modèle français est-il opérant dans un pays comme le Liban, très sensible aux conjonctures politiques régionales ? Le patrimoine national peut-il liquider ou dissoudre les identités communautaires d'ordre religieux ? Comment une communauté religieuse définit-elle son patrimoine et que se passe-t-il si le patrimoine national ne correspond pas au patrimoine communautaire ?

Chapitre 3

Le patrimoine au Liban : un bien commun pris en tenailles entre nationalisme et communautarisme

*Une société unie n'est pas une société sans
différences, mais une société sans frontières
intérieures*

Olivier Guichard

Que ce soit dans le monde arabe ou français, le patrimoine évoque une référence à un passé. Il est avant tout un legs, un bien transmis, à travers le temps, entre générations, dans une même unité, qu'elle soit familiale ou collective. Cependant, l'idéal de cette référence diffère d'une unité à une autre. Alors que la famille privilégie les notions du lien parental et de filiation, la collectivité – quel que soit son mode d'organisation sociale et/ou politique (communauté, nation...) - accorde plus d'importance à la cohésion du groupe. Dans les deux cas, la référence au passé est mobilisée pour rechercher des repères indispensables à la construction identitaire. Laissons de côté la famille et occupons-nous de la collectivité ; le chapitre 2 a montré que les valeurs assignées au patrimoine sont échelonnées différemment entre le monde arabe et français et que le référentiel patrimonial se noue autour des idéologies selon un processus qui implique divers acteurs, mobilise plusieurs valeurs, tient compte de multiples intérêts, investit des lieux et des objets ... Le patrimoine est donc une construction qui puise son sens dans le contexte socioculturel ainsi que dans les conditions politiques et économiques qui l'entourent.

Ce chapitre analyse les enjeux du patrimoine au Liban. Il cherche à retracer les différentes étapes de l'évolution de la notion patrimoniale dans un pays à composition sociale communautaire et mouvementé sur les plans politiques, économiques et socioculturels. L'objectif étant moins de faire une biographie du patrimoine libanais que de pister d'une part les différents sens et valeurs que le patrimoine a acquis au Liban et d'établir, d'autre part, des liens entre l'évolution patrimoniale et les mutations territoriales et sociétales qu'a connues ce pays. Quelles sont les étapes de l'évolution de la notion patrimoniale au Liban ? Quels sont les référentiels identitaires des communautés libanaises et dans quelle mesure la notion de

bien commun est-elle opératoire dans une société communautaire ? Quels sont les enjeux du patrimoine au Liban et qui sont les « constructeurs / inventeurs » de ce patrimoine ? Quels sont les impacts des conjonctures géopolitiques et politiques sur le patrimoine libanais ? Et à quel point les représentations communautaires sont-elles influencées/traversées par les idéologies politico-religieuses ?

1. Evolution de la notion et de l'enjeu patrimoniaux au Liban :

Le fait patrimonial au Liban a connu une évolution charpentée autour de cinq moments importants. Ceux-ci sont intimement liés avec l'histoire politique du pays qui, à son tour, fut influencée par les bouleversements géopolitiques et idéologiques qui ont frappé la région moyen orientale avec l'effondrement de l'Empire ottoman (Corm, 1986, 2003). Une perspective historico-politique permet de mettre en évidence ces moments et d'éclairer les différents enjeux du patrimoine au Liban.

1.1. Renaissance arabe :

Les prémices de l'histoire du patrimoine au Liban remontent à la Renaissance arabe (*Nahda*) où des intellectuels arabes¹, essentiellement des entités géographiques larges que l'on peut appeler l'Egypte et la Grande Syrie², appelèrent au nationalisme arabe en soulignant l'héritage culturel commun au monde arabe. La prise de conscience d'un héritage commun aux Arabes était déclenchée à l'époque par le développement de l'éducation et de l'imprimerie (Khoury, 1993). En effet, la multiplication des missions éducatives européennes (catholiques et protestantes) au Proche-Orient au XIXème siècle a favorisé l'apparition d'une classe d'intellectuels modernistes réfractaires à l'idée d'être dominés par une puissance étrangère (ottomane turque). Le développement de l'imprimerie a contribué à son tour à la prise de conscience et la diffusion du sentiment national arabe en offrant des canaux de communication entre les élites dirigeantes du mouvement et le peuple (grâce essentiellement aux journaux).

¹ Une grande partie de ces intellectuels était des Libanais, chrétiens et musulmans. C'étaient des modernistes qui appelaient à dépasser les clivages confessionnels et revendiquaient un nationalisme arabe basée sur l'histoire, la culture et la langue arabe. Parmi ces intellectuels, citons Nassif Al-Yaziji, Boutros Al Boustani et Amine Al Rihani.

² Je rappelle qu'au XIXème siècle, sous l'Empire ottoman, le Liban n'existait pas en tant qu'entité politique indépendante.

Le nationalisme arabe a réussi dans un premier temps à supplanter le nationalisme religieux qui régnait chez les Arabes sous l'Empire ottoman (Ammoun, 1997). D'un mouvement culturel et littéraire, l'arabisme se transforme à la veille de la Première Guerre mondiale en un courant politique avec les revendications de la création d'un État-nation arabe (Corm, 1986). La question de l'héritage commun prend ainsi une dimension politique et devient une cause pour imiter le modèle politique européen : l'État-nation. Toutefois, ce nationalisme, d'ailleurs fort encouragé par la France et la Grande Bretagne, décline au lendemain de la Première Guerre mondiale, devant les ambitions de ces deux puissances. En effet, le Mandat de ces puissances sur les territoires arabes a résulté - surtout au Proche Orient - en un réaménagement politique en faveur de mini-États religieux et par conséquent en un réveil du nationalisme religieux.

La notion du patrimoine a donc été évoquée pour la première fois au Liban dans le cadre du nationalisme arabe. Elle renvoyait à un bien commun d'ordre culturel et mobilisait l'identité arabe pour asseoir des revendications nationalistes arabistes.

1.2. Le Mandat français :

Le Mandat français au Proche Orient a consacré le Liban comme entité politique indépendante dotée d'une Constitution, des organes politiques et institutionnels ainsi que d'une infrastructure économique. Pour légitimer la création du Liban et afin de mettre fin à certaines revendications séparatistes, les Français ont mobilisé le patrimoine dans la construction nationale libanaise. La dimension identitaire de l'héritage commun se resserre avec les Français sur un nationalisme libanais, qui toutefois, reste à inventer vu que le Liban du Mandat n'a pas d'histoire singulière qui le différencie de ses voisins. Ainsi commence la sélection des faits historiques et le façonnage d'une histoire libanaise articulée autour de trois périodes : l'Antiquité, les Croisades et l'Indépendance (Davie, 1997). Les périodes arabes et turques ne sont pas considérées comme glorieuses et sont donc écartés. Les racines du Liban furent remontées aux Phéniciens, celles de la Syrie aux Araméens. M. Davie révèle l'enjeu que constituait l'invention du patrimoine libanais pour les Français mandataires : d'une part, accorder une profondeur historique aux découpages politiques effectués et partant délégitimer les revendications séparatistes, et d'autre part, construire une identité nationale libanaise assise, tel le modèle français, sur des mythes fondateurs (Davie, 1997).

S'il est vrai que les Français ont prêté une attention particulière au patrimoine libanais et qu'ils ont institué une administration³ chargée de dévoiler, valoriser et préserver les vestiges archéologiques du Liban, ils se sont réservés le privilège des fouilles archéologiques. Les missions archéologiques françaises conquièrent le sol libanais, guidées semble-t-il, par les récits des voyageurs orientalistes. Ces missions s'intéressaient presque exclusivement aux vestiges relevant de l'Antiquité et des Croisés, en d'autres termes ce qui faisait sens aux yeux des Français. C'est ainsi que la valeur romaine de certains sites (Baalbek, Tyr) était mise en avant au détriment des autres valeurs qu'ils portaient et c'est pourquoi les vestiges militaires et religieux médiévaux (forts, châteaux, forteresses, églises, cathédrales) occupent une place importante sur la liste du patrimoine libanais.

À côté de la dimension nationale, les Français ont œuvré à promouvoir les dimensions culturelle et touristique du patrimoine : un musée national fut inauguré officiellement en 1942, regroupant une collection d'objets antiques recueillies sur le territoire libanais, des travaux furent entrepris pour dégager les sites archéologiques et faciliter l'accès aux visiteurs, ainsi que pour restaurer certains châteaux et églises (Khoury, 1955). C'est au nom de leurs valeurs esthétique, artistique et historique que les objets du patrimoine libanais suscitaient l'intérêt touristique (Rajab, 1955). Toutefois, l'examen du profil des touristes qui fréquentaient à l'époque ces « objets et lieux de mémoire » révèle que c'étaient des Européens, surtout des Français qui « faisaient le Liban » soit dans le cadre de l'itinéraire de pèlerinage en Terre Sainte, soit dans le cadre d'un itinéraire touristique-culturel inspiré des recommandations des voyageurs orientalistes et des premiers guides de voyage (Nammour, 1967). Dans les deux cas, la visite des objets décrétés par le Mandat comme faisant partie du patrimoine libanais intéressaient les Occidentaux parce que leurs références patrimoniales se croisaient avec les leurs (époque romaine, médiévale, des Francs, etc.).

Les Français ont en outre développé l'infrastructure portuaire, ferroviaire et routière du Liban ce qui a favorisé le développement du tourisme. Pour accompagner ce développement, le Mandat a mis en place en 1935 la « Société d'encouragement du tourisme (S.E.T) » dont le but est « *d'encourager le tourisme et l'estivage au Liban et développer l'équipement touristique du pays* » (Kfoury, 1955). Cette société se sert de l'imaginaire touristique occidental dans la définition et la promotion des attractions touristiques libanaises.

³ Service des Antiquités du Haut-Commissariat créé en 1923.

Ainsi, Tyr, Sidon, Baalbek, Byblos, les Cèdres, la vallée de Qadisha deviennent les principales attractions touristiques du Liban tout en étant les figures emblématiques de son patrimoine national. Les objets du patrimoine national se dotent d'une fonction touristique et participent à l'économie libanaise, une économie que le Mandat a voulue tertiaire par excellence, au service de ses intérêts au Proche Orient et dans le *hinterland* arabe (Dagher, 1995).



Fig. 4: Arc de triomphe romain de Tyr : le site archéologique de Tyr valorisé par le mandat pour ses ruines romaines au détriment des autres ruines de l'Antiquité (Source : Ministère de tourisme).



Fig. 5: Château franc du 12ème siècle à Byblos : le Mandat français opère un tri des vestiges existants sur le sol libanais et met l'accent sur ceux qui renvoient aux valeurs occidentales. (Source : Ministère de tourisme).

Les Français ont donc mobilisé le patrimoine à la fois dans la construction nationale et dans le développement du tourisme. Acteurs puissants, ils ont construit le patrimoine libanais conformément à leurs idéologies politiques et économiques. Le courant idéologique arabiste cède la place à une idéologie libaniste. La charge idéologique du patrimoine s'affirme : le lien avec le passé légitime le présent ; encore faut-il que ce lien soit soumis à la logique de l'acteur politique dominant.

1.3. La Première République libanaise (de l'Indépendance jusqu'à 1975) :

La première République libanaise reposait sur le Pacte national de 1943 (Sfeir, 2001). Il s'agit *grosso modo* d'un consensus entre deux dirigeants⁴ qui consiste dans ses grandes lignes à pousser les communautés libanaises à renoncer à toute allégeance extraterritoriale afin d'assurer une loyauté absolue au territoire libanais. Pour le faire, l'État libanais a imité le modèle français dans la construction d'une identité nationale (cf. chapitre

⁴ L'un prétendant représenter les chrétiens libanais, l'autre les musulmans libanais.

4). Son objectif était de forger une identité, neutre et à mi-distance des communautés musulmanes et chrétiennes qui constituent le tissu social libanais. Trouva-t-il dans l'œuvre déjà commencée par les Français un point d'appui solide pour se lancer dans son projet national ?

L'histoire du Liban articulée sur trois périodes glorieuses (telles que définies par les Français) a été revue pour intégrer les périodes arabe et ottomane ; l'inventaire du patrimoine national s'élargit pour couvrir des vestiges islamiques, byzantins et turcs. Une quête des singularités géographiques et culturelles est également démarrée pour apporter les éléments nécessaires à la *checklist* identitaire (Thiesse, 2001) et qui seraient appréciées par toutes les communautés libanaises (Alem, Bourrat, 2000). Le patrimoine fut donc sollicité par l'État libanais, tout comme sous le Mandat français, pour sa valeur identitaire, non toutefois sans un remodelage de ses éléments pour satisfaire à la cause politique. La dimension identitaire qu'institue le rapport avec le passé fut donc retravaillée pour territorialiser et asseoir les communautés libanaises et déclencher un sentiment patriotique national.

L'État libanais de l'Indépendance se préoccupait d'élaborer un patrimoine national consensuel où figurent des éléments renvoyant à toutes les composantes de la mosaïque sociale libanaise (Salibi, 1989). Il a cherché à grossir la liste du patrimoine national établie sous le Mandat, au lieu de la réviser pour en dégager le rapport avec le passé le plus adéquat à mettre en évidence. L'instrumentalisation du patrimoine à des fins nationalisantes et territorialisantes, sans concertation préalable avec les communautés libanaises, a résulté en un patrimoine parachuté, polysémique et à référentiel flou amalgamant l'antique, le religieux, le monumental et le traditionnel. Ce patrimoine a toutefois été reconnu par la société libanaise. Plusieurs facteurs ont joué en faveur de cette accréditation : en premier lieu, cette société était lasse d'être « colonisée » et aspirait à l'Indépendance. Ensuite, elle était appauvrie matériellement et intellectuellement après la séquence des guerres qu'elle a subies (guerre civile en 1840 et 1860 et Première et Deuxième guerres mondiales). Enfin, l'exaltation de l'Indépendance a consolidé le peuple libanais autour de son élite dirigeante. La confiance qui s'y établit a facilité la reconnaissance des objets désignés par l'État comme patrimoniaux. De plus, l'État libanais s'est montré intéressé à l'égard d'une gestion correcte du patrimoine. Le Service des Antiquités du Mandat français a été basculé en une Direction Générale des Antiquités et se vit confié la mise en place des mesures juridiques et techniques ainsi qu'une

coopération avec les autres administrations (urbanistiques, touristiques et culturelles) pour valoriser le patrimoine libanais.

À l'enjeu territorial du patrimoine vient s'associer l'enjeu touristique. En fait, le boom touristique qu'a connu le Liban dans les années 50 et 60 et la place qu'occupent certains objets du patrimoine national dans la demande touristique ont poussé l'État libanais à rectifier son discours patrimonial pour satisfaire aux attentes des touristes (Sader, 1976). Le site de Baalbek fut ainsi désigné comme « les temples romains de Baalbek », le site de Tyr fut présenté comme « le site romain de Tyr », le site de Byblos, d'ailleurs phénicien, fut valorisé touristiquement au nom de ses monuments romains (thermes, colonnades, théâtre, ...) et de son château de l'époque des Croisés ; la ville de Sidon fut promue au nom de ses Château de la mer et de terre, tous deux remontant aux Francs, etc. L'enjeu touristique du patrimoine a été, par ailleurs, rendu évident par le discours économique libanais qui incitait à mobiliser toutes les composantes du potentiel libanais pour asseoir son économie. Ce potentiel - selon la logique des élites dirigeantes de l'époque - articule position stratégique à l'angle de trois continents, ressources naturelles et historiques, et vocation commerciale « héritée » des ancêtres phéniciens (Boustany, 2003). Le recours au potentiel dans la définition de l'économie libanaise a débouché sur une primauté du secteur des services où le tourisme occupe une place prépondérante (Dagher, 1975).



Fig.6 : Château de la mer à Saïda : objet du patrimoine national, ce château remonte aux Francs. L'État de la première République croise référentiels occidentaux et imaginaires touristiques dans la définition des objets patrimoniaux (Source : Ministère de tourisme).



Fig.7 : Les colonnades du temple de Jupiter à Baalbek : emblème national, ces colonnades sont des ruines du temple de Jupiter, édifié par les Romains. Les temples de Baalbek, promus comme objet du patrimoine nationale reflète l'enjeu touristique du patrimoine au Liban (Source : Ministère de tourisme).

L'État libanais de la première République a donc identifié le patrimoine comme enjeu territorial, terrain fertile pour la production de valeurs par l'élite dirigeante et leur diffusion auprès du peuple. Sur cet enjeu, s'en greffe un second, économico-touristique, générant un discours identitaire parfois contradictoire avec le discours national. Il en résulte un double discours patrimonial : un premier, tourné vers la société libanaise et alimenté par une idéologie nationale territorialisante, un second reposant sur l'idée que tout développement touristique est porteur de dynamique économique.

1.4. La guerre civile libanaise (1975 - 1989) :

Le clivage communautaire engendré par la guerre civile libanaise a remis en cause l'adhésion collective au système de valeurs nationales établi par la République libanaise. La désagrégation de l'État et la remontée des communautés comme acteurs politiques a favorisé la prolifération des identités de substitution. Ce que j'appelle une identité de substitution est la conscience par un groupe de sa spécificité ethnique et/ou socioculturelle au sein d'un ensemble social composite. Cette conscience ne vient pas de soi, elle est stimulée par des acteurs pour des finalités souvent politiques. Elle est un moyen de légitimer des revendications politiques pouvant aller jusqu'à réclamer l'indépendance. Ces identités de substitution se construisent au Liban sur la base des appartenances confessionnelles : chaque communauté se donne une représentation d'elle-même se référant à son histoire religieuse (Beydoun, 1994). Le bien commun est borné à la communauté et justifie une adhésion aveugle à ses aspirations, de quel qu'ordre soient-elles. Cela déstabilise l'idéologie du nationalisme libanais en la confrontant à des idéologies de confessionnalismes et de particularismes religieux.

Ces identités de substitution, en gestation durant la période de la guerre libanaise, se sont emparées de la notion du patrimoine comme bien collectif pour constituer, chacune, son *iceberg* identitaire ; un processus de patrimonialisation intra communautaire se met en route pour établir la liste de ce qui fait patrimoine pour chaque communauté. Tout élément susceptible de renvoyer à la mémoire religieuse de la communauté fut sacralisé (cf. chapitre 5). En parallèle, l'État libanais déchiré par les conflits armés, recourt à la labellisation Unesco pour reconforter et ranimer le patrimoine national et sa valeur identitaire. La Direction Générale des Antiquités présente auprès de l'Unesco des dossiers de classification pour un grand nombre de sites historiques et naturels libanais. Cinq sites ont effectivement été inscrits sur la liste du patrimoine mondiale de l'humanité : quatre en plein cœur de la guerre civile

libanaise (1984) : Tyr, Byblos, Baalbek et Anjar et un, la vallée de Qadisha en 1998 une fois le calme rétabli. Le classement Unesco fut perçu par l'État libanais comme une valeur ajoutée au patrimoine national, renforçant d'une part son attractivité touristique et réveillant de l'autre la fierté d'appartenir à la « nation » libanaise.

La guerre civile libanaise complexifie donc la question du patrimoine en la chargeant de deux nouvelles dimensions : l'une scalaire (trois échelles de patrimoines : communautaire, national et international) et l'autre complexifiant les enjeux (le patrimoine enjeu politique, géopolitique et de mobilisation-recrutement communautaire).

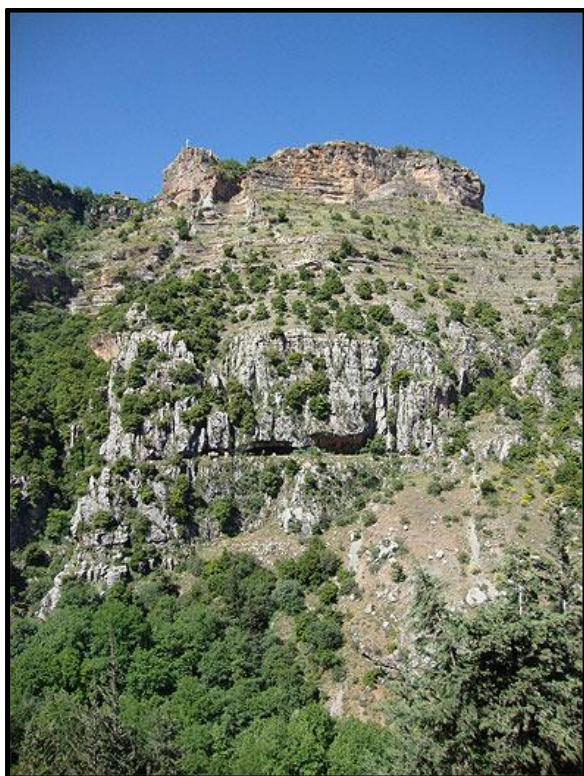


Fig. 8 : Monastère de Saint Antoine Qozhaya dans la vallée sainte de Qadisha : cette vallée est classée au répertoire de l'Unesco au titre d'un site d'établissement des premiers monastères chrétiens au monde. Ce monastère, juché tout en haut de la falaise est peu visible sur le cliché (Source : Vittorio Carlucci - juin 2011 / www.routard.com).

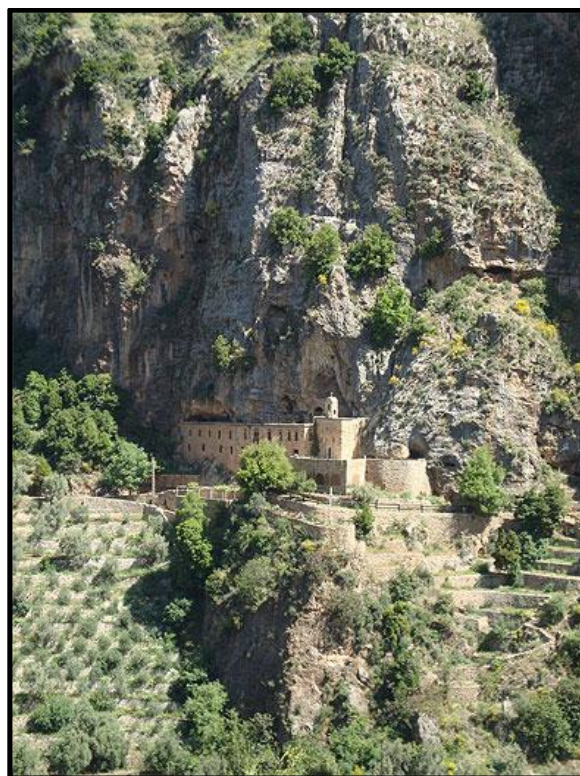


Fig. 9 : Monastère de Saint Elisée (Mar Elisha) dans la vallée sainte de Qadisha : creusés dans le rocher, les grottes monastères de la vallée sainte épousent les anfractuosités et s'inscrivent dans un paysage accidenté (Source : Vittorio Carlucci - juin 2011 / www.routard.com).

1.5. La Deuxième République (depuis 1990) :

La Deuxième République libanaise - terme employé par certains chercheurs libanais et français (Kiwani, 1994 ; Picard, 2001 ; Mouaness, 1994,) pour désigner la période de

l'après-guerre - voit le jour suite à l'accord de Taëf (cf. chapitre 5). La dite « réconciliation nationale » qui s'ensuivait, se manifestait par une réhabilitation de l'identité nationale ainsi que du tissu social libanais déstructurés par la guerre. Mais la reconduction des mêmes références identitaires nationales semble vouée à l'échec suite à un grand nombre de facteurs politiques, socioculturels et économiques nouveaux.

Sur le plan politique, l'État en tant « *qu'institution politique ayant une constitution écrite, un droit rationnellement établi et une administration orientée par des règles rationnelles ou lois, des fonctionnaires compétents* » (Weber, 1964) n'existe pas, tout comme d'ailleurs pendant la période de la Première République où l'État s'est établi suite à un consensus et s'adossait sur une Constitution boiteuse, conditionnant les droits des individus à leurs appartenances confessionnelles. Mais l'État de la première République disposait d'un pouvoir assez important sur la scène politique intérieure, alors que celui de la deuxième République n'est qu'un *failed state* incapable de contrôler le territoire, d'assumer ses responsabilités vis-à-vis des citoyens et de veiller à leur bien-être. La tutelle syrienne bloquait d'un côté le rétablissement de l'État libanais (Kiwani, 2003) et les partis politiques aux idéologies communautaristes privilégiant l'intérêt des coreligionnaires sur ceux des compatriotes, le rongeaient de l'autre côté. Cela pour dire que l'échiquier politique libanais de l'après-guerre est bondé d'acteurs ayant chacun leur projet politique. Chaque acteur cherchait à recruter des « clients » parmi la population libanaise en mobilisant la fibre confessionnelle. Le patrimoine s'est mis à constituer un tuyau pour ces acteurs, pour faire couler leurs valeurs idéologiques et impressionner leurs publics.

Sur le plan socioculturel, une conscience patrimoniale d'un nouveau type saisit les couches instruites de la société libanaise (Davie, 1997). Elle s'inscrit dans le cadre de l'intérêt mondial grandissant pour le développement durable, la préservation de l'environnement, de l'équilibre écologique ainsi que de l'authenticité des lieux et des cadres de vie. Elle émane également d'un besoin de préserver les objets qui permettent de renouer avec le passé, quelle que soit sa valeur (urbaine, architecturale, artisanale, folklorique, ...). A. Kaï, professeur de sociologie à l'université NDU au Liban nous explique dans une interview les facteurs qui ont contribué à son avis à cet éveil patrimonial : « *sous prétexte de modernisation de l'infrastructure libanaise, les intérêts privés ont changé le paysage libanais. Les Libanais perdaient alors leurs repères spatiaux. Ces repères d'ailleurs endommagés par la guerre, entretenaient chez les Libanais l'espoir et le désir de récupérer la période d'épanouissement* »

d'avant-guerre. Détruire ces repères, c'est étouffer le brin d'espoir qui anime les Libanais ; il est logique alors qu'ils se révoltent » (Kaï, 2008). Pour paraphraser Kaï, la reconstruction du pays passait par la modernisation de ses infra et superstructures afin qu'il puisse récupérer le retard qu'il a pris par rapport à ses voisins et relancer son économie de service. Les barres et les tours supplantaient les maisons et demeures anciennes relevant de la période ottomane ou celle du Mandat, les *souqs* cédaient la place à des *malls*, les boutiques artisanales et autres du centre-ville de Beyrouth furent évacuées au profit des investissements étrangers (salons de couture, boutiques de grande marque, prestataires de services, banques, etc.). Cela s'opérait sous prétexte que le coût de réhabilitation de ces structures vétustes et endommagées par la guerre, n'est pas abordable et/ou qu'elles n'ont pas de valeurs patrimoniales validées.

Sans trop s'attarder sur le jeu d'intérêts derrière ces reconversions, il m'importe de signaler que cela a éveillé la conscience patrimoniale chez une grande partie de la population libanaise : des associations se mettent en place pour défendre ce patrimoine national balayé au nom de la modernisation et appeler à la mise en place d'un dispositif juridique et réglementaire approprié. Des regroupements de spécialistes et universitaires se sont mis à révéler les valeurs des structures, métiers ou traditions « menacés » ; des voix s'élèvent pour demander que la population locale soit concertée dans les opérations et actions à mener... On constate donc des signes précurseurs d'une évolution progressive d'une société libanaise consommatrice d'idées et idéologies vers une société plus éclairée et participante, quoique le mouvement reste pour l'instant réservé à une élite sociale. Toutefois, l'acceptation de patrimoine semble désormais et de ce fait se banaliser et porter sur un attachement à la valeur d'ancienneté, d'exceptionnalité, de singularité et d'originalité de l'objet plutôt que sur sa valeur historique identitaire proclamée par une autorité⁵. **De ce fait, le patrimoine n'est plus uniquement un bien commun à la collectivité, mais tout bien existant sur le territoire libanais, qu'il soit ancien (dans le sens « d'avant »), ou menacé de disparition et devenu rare.**

Sur le plan économique, le libéralisme oriente de nouveau l'économie libanaise vers les services. Les secteurs immobilier, financier, commercial et touristique connaissent une effervescence, renforcés par les mesures entreprises par le gouvernement Hariri en leur faveur

⁵ Je me base pour avancer cette hypothèse sur ma synthèse des informations publiées sur les sites web des associations libanaises récentes autour du patrimoine (APPL : Association pour la protection du patrimoine libanais, PSF : Association patrimoine sans frontières, Association de Sauvegarde de Patrimoine de Tripoli, APSAD : Association pour la protection des sites et des anciennes demeures au Liban, etc.)

(Corm, 2004). En ce qui concerne le tourisme, la reconstruction de l'Aéroport International de Beyrouth fut entreprise dans l'optique d'accueillir cinq millions de visiteurs, l'obtention des visas touristiques fut facilitée et l'investissement hôtelier fort encouragé. La dynamique touristique qui s'en suit, favorise une diversification stratégique de l'offre touristique dans une double perspective : satisfaire aux goûts et besoins de tous les touristes et présenter (positionner) le Liban comme le pays touristique par excellence où tout concourt à satisfaire les touristes. À cet égard, M. Farès, chef du Département « Développement touristique » au Ministère du tourisme, nous déclare dans un entretien que : *« les changements touristiques dans le monde obligent à une révision de l'offre touristique libanaise. Celle-ci devrait se diversifier pour répondre aux nouvelles attentes de touristes et pour concurrencer les pays voisins qui nous ont dépassé touristiquement. Le Ministère de tourisme a pris toutes les mesures pour encourager l'investissement touristique afin que le Liban récupère sa position touristique pionnière au Moyen Orient »* (Farès, 2008).

Le patrimoine faisait partie de l'éventail de l'offre touristique libanaise. Il est perçu comme une ressource « exploitable » dans le processus de re-touristification du pays (Boustany, 2003 ; *Plan Directeur de reconstruction et de développement touristiques*, 1996). Cette exploitation passe par deux pistes : la mise en scène du patrimoine et la mise en valeur des objets à potentiel patrimonial. La mise en scène du patrimoine consiste en son usage comme décor ou médium pour des activités festives ou manifestations culturelles (festivals de Tyr, Byblos, Beiteddine, etc.) ; quant à la valorisation des objets à potentiel patrimonial, elle se manifeste par une patrimonialisation de tout bien - matériel ou immatériel - susceptible de porter une valeur culturaliste libaniste (mets libanais, costumes rustiques, objets d'artisanat, presses à huile ou de fabrication de cloches...). L'enjeu touristique-économique du patrimoine s'affirme de nouveau et lui confère une valeur vénale.

Les différents acteurs de la Deuxième République ont par conséquent activé, chacun selon son projet, le patrimoine. Celui-ci devient une caisse de valeurs et donc d'enjeux. L'analyse des différentes étapes d'évolution du patrimoine au Liban montre que c'est un « patrimoine de circonstance », qui fluctue au gré des conjonctures politiques, économiques et socioculturelles. Le trait d'union qu'il est censé représenter entre le passé et le présent est protéiforme, modulable selon les logiques des acteurs puissants.

2. Patrimoine et société libanaise :

Les forces géopolitiques centrifuges ne sont pas les seules déterminantes des soubresauts patrimoniaux au Liban. À ces forces externes s'associent des facteurs internes, essentiellement sociopolitiques, qui concourent à moduler la notion du bien commun au gré des intérêts privés.

2.1. La communauté au Liban : un mode d'organisation sociopolitique

La société libanaise est une société typiquement communautaire organisée autour du référentiel confessionnel. L'histoire socio-communautaire du Liban (Ismail, 1965 ; Salibi, 2006 ; Dib, 2006 ; Dubar, Nasr, 1976) montre que le peuplement de la terre devenue libanaise s'est opéré selon trois schémas :

- Le premier relevait d'un déplacement forcé des groupes sociaux persécutés à cause de leurs croyances religieuses considérées comme hétérodoxes par la majorité qui détenait le pouvoir. Ces groupes trouvaient refuge au niveau de la montagne libanaise (Maronites et Druzes)
- Le deuxième relevait d'un déplacement incité par le pouvoir islamique (surtout à l'époque des Mameloukes) afin de faire face à toute éventuelle incursion des Francs par la mer. Ces groupes s'installaient le long du littoral libanais (Musulmans).
- Le troisième relevait d'une sédentarisation préexistante (Grecs) ou volontaire (Catholiques, Protestants, Latins, ..), ce qui fait que la répartition de ces derniers sur le territoire libanais ne correspond à aucun des sous ensembles géographiques communément répertoriés dans l'organisation spatiale libanaise.

L'Empire ottoman s'accommodait bel et bien de la pluralité communautaire. L'accès aux hautes fonctions ne dépendait guère des appartenances confessionnelles, mais de la loyauté au gouvernement impérial. Le respect des normes et lois établis était le garant d'une entente intercommunautaire (Corm, 1986). Du moment où les grandes puissances européennes (essentiellement la France et la Bretagne) sont intervenues et se sont portées protectrices des droits de certaines communautés (rapprochement France - communauté maronite et Grande Bretagne - communauté druze), les deux communautés s'entrebattaient

(guerre civile entre les Maronites et les Druzes en 1840 et 1860). Sous le Mandat français, le confessionnalisme fut institué. L'article 95 de la Constitution libanaise établie par le Mandat stipulait que « [...] dans une intention de justice et de concorde, les communautés seront équitablement représentées dans les emplois publics et dans la composition du ministère » (Rabbath, 1986). Cela a rabattu la citoyenneté sur la communauté : les citoyens ne sont pas égaux devant l'État, leurs droits dépendent de leurs appartenances communautaires. La communauté devient ainsi le garant des droits de ses individus.

À l'Indépendance, le confessionnalisme est consacré davantage d'une part par le Pacte national⁶, d'autre part par la conservation de l'article 95 de la Constitution de 1926, ainsi que par la soumission du droit privé et du statut personnel aux juridictions des institutions confessionnelles. Ce confessionnalisme est toujours en vigueur malgré les mutations sociétales engendrées par la guerre civile. Il est entretenu, semble-t-il, par les acteurs du jeu géopolitique au Moyen Orient. Le *modus operandi* est simple : chaque puissance-joueur au Moyen Orient se rapproche d'une communauté, la soutient à tous points de vue et se porte défenseur de ses droits. La communauté devient ainsi une de ses « cartes » dans le jeu géopolitique. Elle la dresse contre la communauté partisane de son adversaire et ainsi de suite. Le Liban devient un terrain de règlements de comptes des belligérants extérieurs par communautés interposées (Corm, 1986).

L'affiliation des communautés libanaises à des puissances externes est à comprendre à la lumière de son organisation sociopolitique interne. Les communautés libanaises ont en fait une structure sociopolitique spécifique où le pouvoir est partagé entre le clergé et le(s) *zaim*(s) (chef descendant d'une famille féodale ou impliquée historiquement dans la question politique). Les deux dirigeants prétendent veiller à l'intérêt de la communauté (Picard, 1988). Cette prétention les amène à des choix politiques ou idéologiques qui ne tiennent pas compte de l'intérêt « national ». En effet, pour renforcer leurs positions, les dirigeants des communautés cherchent à développer le sentiment communautaire en entretenant la peur des autres (Corm, 1986, 2003). Cela passe par la présentation de la communauté comme toujours « menacée » : menacée par les autres communautés qui veulent empiéter sur ses droits, la déstabiliser, la déterritorialiser... Pour faire face à ces menaces, la communauté se rapproche d'une grande puissance au nom des valeurs partagées, le plus souvent d'ordre religieux. Un

⁶ Ce Pacte a institué un rite politique qui attribue la présidence de la République à un maronite, celle du Conseil des ministres à un sunnite et celle du Conseil des députés à un chiite.

protectorat implicite s'établit selon lequel la communauté adopte les idéologies (politique, religieuse et autre) de la grande puissance. Elle entre dans sa mouvance et adhère à ses valeurs au détriment des valeurs nationales.

Les logiques et intérêts privés des chefs des communautés libanaises, ajoutés à un système politique aberrant, empêchent ainsi le développement d'un nationalisme libanais. Ils engagent les communautés dans des cercles idéologiques qui favorisent le recrutement communautaire et le sectarisme. Cela retentit négativement sur le contrat social. Les communautés libanaises ne se voient pas partenaires sur le territoire libanais, leur particularisme religieux – source d'identification – empêche leur fusion dans une haute culture nationale.

2.2. Patrimoine communautaire et patrimoine national : complémentarité ou concurrence ?

Au sens étymologique, le mot communauté vient du latin « *cum munus* » qui signifie un groupe de personnes « *cum* » partageant quelque chose « *munus* », un bien, une ressource, une obligation, etc. Au sens juridique, la communauté est « *une collectivité de personnes vivant dans un pays ou une localité donnés, ayant une race, une religion, une langue et des traditions qui leur sont propres, et unies par l'identité de cette race, de cette religion, de cette langue et de ces traditions dans un sentiment de solidarité, à l'effet de conserver leurs traditions, de maintenir leur culte* »⁷. Au sens social, la communauté est l'antipode de la société : alors que la société est fondée sur le principe du contrat, la communauté est un mode de groupement d'individus basé sur le *status* (Durkheim, 1889). Le *status* est la conscience d'être uni par des liens organiques ; la famille est l'archétype de la communauté dont les membres sont unis par la consanguinité. Dans une communauté, la nature du lien organique peut relever de différents ordres : ethnique, culturel, historique, professionnel, ou religieux. Pour E. Durkheim, la communauté représente « *une unité absolue qui exclut la distinction des parties [...] c'est une masse indistincte et compacte qui n'est pas capable que des mouvements d'ensemble, que ceux-ci soient dirigés par la masse elle-même ou par un de ses éléments chargés de la représenter* » (Durkheim, 1975). Le lien organique donne donc lieu à des solidarités qui privilégient l'intérêt du groupe sur celui de l'individu. Le tout seul existe, les volontés particulières sont absorbées dans la volonté collective.

⁷ Répertoire des décisions et des documents de la procédure écrite et orale de la Cour permanente de Justice Internationale, in : Paul Guggenheim, « Les sujets du Droit international », Institut des Hautes Etudes Internationales, Genève, 1973.

De ces définitions, on retient que la communauté est un groupe social s'identifiant à un système de valeurs particulières. Ces valeurs assurent la cohésion entre les individus et l'unité du groupe. Elles se manifestent par des possessions collectives, des biens identitaires - matériels et idéels - qui reflètent la volonté et l'esprit de l'unité. C'est ce que confirme d'ailleurs E. Durkheim lorsqu'il dit que « *la vie du groupe est toute entière dirigée par les usages, les coutumes, les traditions, ...* » (Durkheim, 1975) et Hirschhorn qui ajoute en le commentant que « *la communauté trouve ses racines [...] non seulement dans le sang mais aussi dans la vie commune, dans un même espace ainsi que dans la propriété commune et les souvenirs d'un passé commun* » (Hirschhorn, 1994). Le patrimoine fait évidemment partie du cortège identitaire mobilisé par la communauté pour agglutiner les consciences et les agréger autour de ses idéaux.

Au Liban, les communautés se définissent par rapport à leurs croyances religieuses, voire confessionnelles. La confession est une ramification au sein de la religion ; elle reste branchée sur le socle religieux tout en disposant de détails particularisants. Une communauté confessionnelle est donc une sous-communauté religieuse, en d'autres termes une communauté religieuse peut porter plusieurs communautés confessionnelles ; tel est le cas au Liban où les 17 communautés confessionnelles existantes relèvent des deux religions : l'Islam et le Christianisme. Les communautés libanaises existaient sociologiquement et culturellement avant l'existence politique du Liban (Dib, 2006 ; Ismail, 1965). Chaque communauté avait sa personnalité et ses représentations identitaires, et - dans une large mesure - son patrimoine. Ce patrimoine consistait en un ensemble de biens et de valeurs renvoyant à l'histoire culturelle et religieuse de la communauté : rites, traditions, us, coutumes, bâti religieux... Ce patrimoine communautaire servait à donner conscience aux membres de la communauté de leur particularisme religieux, à les rassembler autour de leurs valeurs identitaires religieuses et à assurer la transmission de ces valeurs d'une génération à une autre. Le patrimoine communautaire représentait donc pour les communautés libanaises un enjeu identitaire.

L'inscription géographique des communautés au Liban a favorisé l'appropriation communautaire de l'espace : les communautés se projetaient sur leur espace de vie. Les rapports entre une communauté et son espace étaient à la fois de nature identitaire et identificatoire : la communauté façonne son espace conformément à ses représentations identitaires et, l'espace, par retour, consolide et ancre l'identité communautaire. L'espace

donne donc forme au contenu identitaire de la communauté qui l'habite et lui sert également de vitrine. Le patrimoine communautaire, en tant que vecteur identitaire fut fortement investi dans ces rapports.

Avec l'Indépendance du Liban et le souci de l'État de fusionner les particularismes communautaires dans un attachement national libanais, le patrimoine communautaire fut relégué au deuxième plan. À ce propos, A. El Ghezz, membre du Conseil Islamique Supérieur indique dans un entretien que : *« de tout temps, il existait un patrimoine communautaire représenté par les lieux et objets religieux, mais il fut endormi lorsque l'État libanais était puissant. Sous l'égide de l'État, les communautés libanaises n'étaient pas en danger, elles n'ont pas ressenti le besoin de réfléchir sur leur patrimoine parce qu'il faisait partie de la mosaïque patrimoniale nationale »* (El Ghezz, 2008). Le patrimoine national défini par l'État libanais ne concurrençait donc pas les patrimoines communautaires, au contraire, il comportait des objets relevant de la mosaïque socioculturelle libanaise. C'est pourquoi il a été « validé » par les communautés libanaises. En fait, le projet de construction nationale mené par l'État libanais visait à placer le sentiment d'appartenance nationale au dessus de celui de l'appartenance communautaire. Cet État, acteur puissant de cette période, mobilisait le patrimoine comme enjeu de territorialisation *nationale*. Cela a mis au sommeil le patrimoine communautaire par déplacement du bien commun du registre communautaire au registre national.

Avec la guerre civile et la politisation des communautés libanaises, la situation est à l'inverse. Le nationalisme communautaire l'emporte sur le nationalisme libanais (cf. chapitre 6). Une territorialisation communautaire s'effectue, re-morcelant l'espace libanais en zones territoriales communautaires. L'appropriation communautaire de l'espace était commandée cette fois par des idéologies politico-religieuses et par des engagements des communautés libanaises dans des projets géopolitiques. Y. Hammoud, Professeur de géographie à l'université libanaise nous fait part dans un entretien de ses réflexions sur la reterritorialisation communautaire au Liban : *« Bien que le territoire libanais reste physiquement une entité intégrale après la guerre, il est recomposé socialement et politiquement en aires d'influences ou territoires communautaires. Les communautés libanaises se sont en fait laissées impliquer dans le jeu des axes politico-idéologiques au Moyen Orient. Cela obligeait la communauté à s'affirmer en tant qu'entité politique en soi, ayant une identité propre, un régime politique et un système économique »* (Hammoud, 2008).

Ainsi, les communautés libanaises cherchaient à se tailler une existence politique en diffusant le nationalisme *communautaire*, tout en s'inspirant des modèles politiques de construction nationale : mythes fondateurs, récits historiques, figures emblématiques, objets patrimoniaux, etc. Le patrimoine communautaire est donc reconquis également comme enjeu de territorialisation communautaire. Il a été retravaillé pour légitimer les ambitions politiques des communautés ou justifier leurs adhésions à certains courants idéologiques régionaux. Afin d'assurer son intériorisation par les membres de la communauté, le patrimoine communautaire a été vite exploité dans la vie économique (touristique) et socioculturelle (lieux de rencontre, d'activités religieuses ou culturelles) de la communauté. Des usages et des fonctions lui ont été confiés en vue de le valoriser davantage aux yeux de la communauté.

La composition communautaire de la société libanaise a donc favorisé le développement d'un patrimoine communautaire à référentiel religieux confessionnel. À chaque communauté correspondait un patrimoine, à la fois vecteur et catalyseur de son particularisme religieux. Pour résumer, ce patrimoine communautaire a connu deux dynamiques différentes, intimement liées aux enjeux du pouvoir politique :

- **La première correspond à l'installation d'un nationalisme libanais qui a refoulé le communautarisme en faveur du patriotisme ; le patrimoine national a éclipsé le patrimoine communautaire, sans toutefois le disloquer.**
- **La deuxième correspond à la résurgence du communautarisme suite à la guerre civile, l'anéantissement de l'État et l'entrée des communautés comme acteurs puissants dans le jeu politique libanais et géopolitique moyen oriental. Le patrimoine communautaire entre en concurrence avec le patrimoine national. Il est instrumentalisé pour des enjeux territorial, sociétal politique et géopolitique.**

3. Patrimoine et acteurs au Liban : l'instrumentalisation de la représentation identitaire dans la course au pouvoir

La force du patrimoine est dans son symbolisme identitaire (Poulot, 1998). En effet, avant d'être un objet, le patrimoine est un système de représentations qui n'a pas d'existence en dehors de notre imagination (Roussillon, 2010). Ces représentations confèrent au

patrimoine toute sa batterie de valeurs et d'enjeux. Or, les représentations n'existent pas *a priori*. Elles se structurent autour des images, des discours, des récits, des ouï-dire, des écrits, etc. illustrant différemment la même information jusqu'à ce qu'elle devienne un stéréotype collé à l'objet. Les représentations sont donc des construits qui obéissent à des processus de sélection, de tri et d'action sur l'information. Ces processus sont animés par des acteurs qui interviennent sur l'information, l'investissent de valeurs et la présentent auprès du public. A. Bourdin souligne à cet égard le rôle des acteurs « *qui portent le processus, le font, le défont, le détournent* » (Bourdin, 1984). L'enjeu du patrimoine est donc dans sa capacité à « consacrer » les valeurs que les acteurs lui affectent et par ricochet à influencer l'opinion publique. Le patrimoine devient une stratégie, un moyen, un instrument pour atteindre des finalités. Celles-ci varient selon la nature, le type et le statut de(s) l'(l')acteur(s) qui détient(nent) le pouvoir.

La construction du patrimoine résulte en revanche des interactions entre des groupes sociaux divers (Choay, 1992 ; Leniaud, 1992 ; Di Méo, 1995). Les rapports de force entre ces groupes, toujours en recomposition, expliquent l'évolution des objets patrimoniaux et des valeurs qui leur sont attachées. Ces rapports de force consistent à positionner les groupes en acteurs de production et acteurs de consommation. Les premiers s'affirment en soumettant les seconds à leurs logiques. Le patrimoine est un des médiums pour véhiculer ces logiques. Il est un enjeu prisé dans la course au pouvoir. Chacun cherche à lui conférer le sens et à le manipuler conformément à ses objectifs.

Au Liban, le jeu d'acteurs est plus complexe qu'il n'y paraît : les acteurs sont multiples allant du niveau local au niveau international et du domaine politique au social, économique, religieux, culturel... Les communautés sont à leur tour traversées par des tensions à la fois internes et externes, des conflits d'intérêts et des positions idéologiques divergentes. Une communauté peut de plus avoir plusieurs acteurs politiques qui recrutent, chacun selon son projet idéologique, des « clients » parmi les membres de sa communauté. En tout état de cause, le pouvoir des acteurs politiques au Liban fluctue en fonction des conjonctures géopolitiques, et les rapports de force entre les acteurs se recomposent en permanence.

En effet, la création politique du Liban répondait à des nécessités géopolitiques et économiques au service des ambitions occidentales en Proche Orient, après l'effondrement de l'Empire ottoman et la Première Guerre mondiale. Cette conjoncture a positionné le

mandataire français comme le seul acteur décideur des domaines relevant de la zone du mandat qui lui était confié. Il s'ensuit la création politique du Grand Liban dont la construction nationale répondait au modèle de l'État-nation français, à référentiel historique non religieux (Dib, 2006 ; Ammoun, 1997 ; Lecerf, 1988). Le patrimoine national se construisait selon cette logique.

La Deuxième Guerre mondiale donne lieu à une nouvelle conjoncture au Proche Orient : le discours du Président américain Wilson sur « *les droits des peuples à décider de leurs avenir* », adopté plus tard par les Nations-Unies, ainsi que l'éveil des consciences nationales basées sur le commun culturel, historique ou géographique, a participé de l'Indépendance du Liban. La Première République libanaise, basée - dirait-on - sur le consensus entre les communautés libanaises (Rabbath, 1986), a participé d'un patrimoine national consensuel regroupant à la fois les objets des mythes nationales et les objets communautaires.

Le conflit arabo-israélien, la Guerre froide et l'affaire palestinienne ont ramené de nouveaux acteurs sur la scène politique régionale, et ont retenti négativement sur le Liban : des positions et des axes politiques se structurent, dressant les communautés et leurs factions politiques les unes contre les autres (Corm, 1986). Le patrimoine communautaire est sollicité par les chefs des milices et les partis recrutés par des puissances extérieures, pour perpétuer le clivage inter et intracommunautaire, garant de leurs pouvoirs sur les scènes politiques libanaise et moyen orientale. C'est ainsi que tout objet susceptible de porter une valeur religieuse est patrimonialisé, y compris aux dépens d'une valeur supérieure, nationale ou universelle potentielle. Le patrimoine devient un enjeu de recrutement communautaire et d'appropriation du territoire.

Dans la période contemporaine, les régimes arabes totalitaires qui procédaient à des appauvrissements de leurs peuples pour mieux les dominer (Abou El Majed, 1985), le déclin culturel et scientifique des Arabes (Fakhoury, 1981), l'influence politique accrue des États-Unis et d'Israël au Moyen Orient (Corm, 1986), la mondialisation galopante qui gomme les particularités des groupes (Belkaziz, 1998)... Tous ces facteurs - et bien d'autres - ont stimulé l'apparition des idéologies culturalistes, voire extrémistes dans le monde arabe. Et voilà que le conservatisme appelle à la protection des traditions et au retour à des valeurs établies, le fondamentalisme appelle au retour aux principes originels de la religion, le chiisme, le

sunnisme, le wahabisme, etc. - qui sont des courants idéologiques articulant intégrisme religieux et projet géopolitique - appellent à des agrégations à base religieuse face aux menaces qui guettent leur doctrine (Ghalyoun, 1985). Ces idéologies ont trouvé écho chez certaines communautés libanaises. Les acteurs religieux et politiques de ces communautés, en d'autres termes les acteurs producteurs des valeurs communautaires, cherchaient à établir des liens avec les puissances émettrices de ces idéologies afin de faire passer leurs communautés sous leur mouvance. Tel est le cas du rapprochement de la communauté chiite partisane de Hezbollah et de l'Iran par exemple, de la communauté sunnite partisane des Frères musulmans et de l'Égypte, ou celle partisane de l'orthodoxie sunnite et de l'Arabie saoudite. Ces coalitions extra-libanaises ou supra-libanaises et à base politico-religieuse travaillent pour asseoir un nationalisme religieux ; il s'ensuit une construction patrimoniale qui lie le patrimoine communautaire à l'idéologie politico-religieuse de la puissance commanditaire. Je cite à titre d'exemple le mausolée de Sit Khawla que je développerai plus loin. Ce mausolée n'est pas seulement patrimonialisé sous le référentiel communautaire chiite, mais avec un accent prononcé sur le chiisme iranien : son architecture est typiquement perse. Donc, à l'aube du XXIème siècle, le patrimoine au Liban est instrumentalisé au service d'idéologies politico-religieuses. C'est un enjeu de pouvoir parce qu'il permet, par sa dimension identitaire modulable selon les besoins de la conjoncture, le recrutement idéologique et sert à légitimer des revendications territoriales. L'État d'Israël n'a-t-il pas existé par ces logiques ?

Pour conclure, le patrimoine au Liban est une construction qui change de sens, d'échelle et de référentiel selon d'une part les mutations des courants idéologiques politiques et la recomposition des jeux géopolitiques en Moyen Orient, et de l'autre selon les intérêts des acteurs au pouvoir sur la scène politique libanaise. L'intérêt de l'étude du patrimoine au Liban réside dans son paysage patrimonial (*heritage-scape*) (Di Giovine, 2008) engendré par les tiraillements entre un nationalisme libanais et des nationalismes communautaires. La coexistence des deux types de patrimoines au Liban (national et communautaire) pousse à s'interroger sur la notion du « bien commun » dans les sociétés communautaires et ses échelles de validité. Elle pousse également à réfléchir sur les paradigmes de construction nationale à l'ombre des crises identitaires qui secouent actuellement les sociétés plurielles.

Chapitre 4

La construction libanaise : du lexique identitaire à la reproduction du modèle national occidental

Les identités nationales ne sont pas des faits de nature mais des constructions. La liste des éléments de base d'une identité nationale est aujourd'hui bien connue : des ancêtres fondateurs, une histoire, des héros, une langue, des monuments, des paysages et un folklore.

Anne-Marie Thiesse

Rares sont les pays qui présentent une texture sociale pluriconfessionnelle, et les quelques-uns que j'ai pu identifier, renvoient presque toujours aux notions de discorde et de conflits intercommunautaires. Autant en Occident¹ qu'en Orient², la fibre religieuse a été et (est toujours) un levier d'enjeux et de tensions. L'exemple le plus éminent est au Proche Orient, berceau des religions monothéistes, où la chute de l'Empire ottoman a donné naissance à une nouvelle géographie politique : des entités politiques indépendantes voient le jour au XXème siècle, conformément au projet géopolitique occidental. Ce projet visait essentiellement la destruction du nationalisme pan-arabe et la mainmise occidentale sur une région charnière entre les continents. Il mobilisait à cet égard le confessionnalisme et l'appartenance religieuse dans les nouvelles configurations politiques de la région.

Le Liban est une création politique française. Une chaîne de montagnes à laquelle les mandataires français ont rattaché une façade maritime et une plaine fertile. L'indépendance du Liban en 1943 institue un nouveau modèle étatique dans le monde : un tissu social coloré par les 17 communautés religieuses reconnues officiellement, une économie de rente basée presque exclusivement sur le tertiaire, un régime politique nécessairement consensuel qui mobilise l'importance numérique des communautés dans l'attribution du pouvoir et surtout, une identité culturelle composite au service de la construction nationale.

¹ Je pense à la balkanisation de l'ex-Yougoslavie.

² Les conflits entre les États africains de l'ex-colonisation française, le projet de démantèlement de l'Irak

Cet ordre a tenu tant bien que mal trente ans et a été renversé en 1975 par la guerre civile libanaise. Le territoire libanais éclate en faveur d'une juxtaposition de territoires communautaires ou à dominance mono-communautaire. Les identités communautaires surgissent à la surface et le tissu social libanais se déchire.

Le Liban a donc assisté à deux périodes politiques : la première, après l'indépendance du pays, où l'État cherche à « territorialiser » les différentes communautés libanaises par la construction d'une identité nationale ; la seconde, après la guerre civile, où les communautés se (re)territorialisent conformément à des idéologies religieuses. Ce chapitre analyse le processus de construction nationale entrepris par l'État régalien. Il retrace le contexte dans lequel s'est faite cette construction en interrogeant dans un premier temps l'histoire, la géographie physique, la société et la culture libanaise. Il consulte dans un deuxième temps la littérature de voyage en Orient pour comprendre le regard occidental sur le Liban : un regard qui a inspiré largement la construction nationale libanaise. Il reprend enfin le référentiel, les logiques et les enjeux de la construction nationale pour définir et identifier le modèle qu'elle a suivi.

1. Les fondements géo-historiques et socioculturels du discours national libanais :

« Terre d'accueil », « terre-refuge », « pays-étape », « plaque tournante entre l'Orient et l'Occident », « territoire-mosaïque », « berceau de civilisations »... tout un arsenal d'attributs (Eddé, 1964 ; Pinta, 1995 ; Alem, 1985 ; Stétié, 1994) pour désigner le Liban, un pays de la rive méditerranéenne orientale et dont la superficie exiguë le classe parmi les petits États du monde politique contemporain. Comment sont construites ces représentations ? À partir de quels socles de savoirs ? Sont-ce des réalités ou des clichés à l'appui du projet politique libanais ?

1.1. Le Liban : un « chef-d'œuvre » de la « géographie naturelle » ?

L'étymologie du mot « Liban » est controversée. Certains disent que le mot dérive du mot sémitique « *leben* » qui signifie blancheur et fut donné à la montagne du Liban (Mont blanc en langue sémitique) suite à la neige qui, en hiver, couvre ses cimes (Eddé, 1964). D'autres références disent que le mot « *leben* » est araméen et signifie « le lait caillé » (les Guides bleus, 1975). D'autres attribuent le mot à la langue arabe « *leben* » : le lait acide pour mieux tuer la soif, et disent qu'il fut donné par les Arabes du désert à cette contrée riche en

eau rafraîchissante qui donna satiété à leur soif (Pinta, 1995). Enfin, il y en a qui associe le vocable « *Loubnan* » (le Liban en Arabe) au « *louban* » qui signifie le parfum émis par les Cèdres, abondants dans ce pays (Guide estivage et tourisme Liban, 1955).

D'une surface de 10 452 km², le Liban s'étend sur une longueur d'environ 210 kilomètres depuis la frontière palestinienne jusqu'au Nahr el-Kébir à la trouée de Homs; sa largeur varie de 25 à 60 kilomètres. Sa façade martine est d'environ 250 km. En raison de l'exigüité de sa superficie, aucune région libanaise ne se trouve éloignée à plus de 100 km de la mer ce qui confère au Liban un double caractère maritime et terrien. Le Liban confine au Nord et à l'Est à l'État de Syrie, au Sud à la Palestine occupé actuellement par l'État d'Israël, et il est serré à l'Ouest contre la Mer Méditerranée.

Le relief du Liban fut précocement remarqué : une première chaîne parallèle à la côte, le Mont Liban qui domine l'étroite plaine littorale ; à l'Est, une seconde chaîne, l'Anti-Liban, se dresse parallèlement à la première ; entre les deux massifs, la longue plaine de la Béqaa. Dans l'Antiquité, l'on désignait ces deux chaînes parallèles sous le nom commun de Liban ; ce sont les Grecs qui, pour les différencier, donnèrent le nom de Liban à la chaîne occidentale et celui d'Anti-Liban à la chaîne orientale (Eddé, 1964).

Le climat du Liban est essentiellement de type méditerranéen. Toutefois, sa climatologie varie en fonction de son relief. La disposition du relief libanais détermine en fait trois zones climatiques différentes : le littoral, la montagne et l'intérieur (Nammour, 1967).

- Le littoral : le littoral libanais a un climat typiquement méditerranéen caractérisé par des hivers très doux mais pluvieux et des étés chauds et peu humides.
- La montagne : au fur et à mesure que l'on monte en altitude, le climat devient tempéré du fait que les températures s'abaissent. La pluviométrie augmente considérablement en saison froide et la neige tombe très fréquemment.
- L'intérieur : Le Liban intérieur comprend la plaine de la Béqaa et les versants orientaux du Mont-Liban et occidentaux de l'Anti-Liban. Cette région connaît un climat semi-continental avec un hiver rigoureux, où la température peut très souvent passer la barre du zéro, et un été très chaud, où les températures supérieures à 40°C sont très fréquentes.

Dans l'ensemble, c'est un climat où se mêlent les influences de la mer et celles de la steppe.

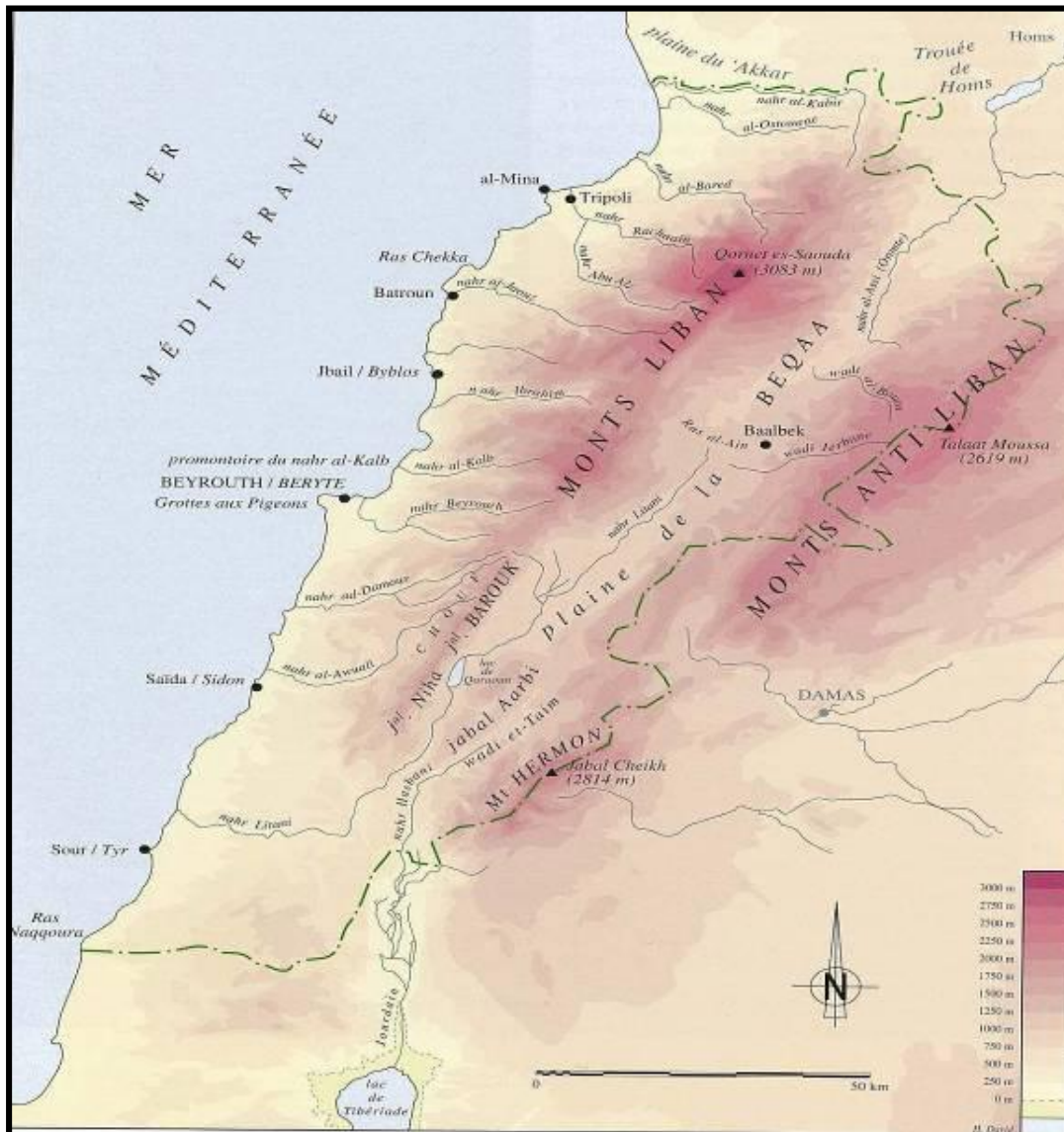


Fig. 10 : Carte du Liban : elle montre les deux reliefs parallèles : le Liban et l'Anti-Liban, la plaine de la Béqaa qui est serrée entre les deux et la façade maritime libanaise. Remarquons la proximité entre la montagne et la mer (Source : Schéma directeur d'aménagement du territoire libanais, Mai 2004).

La grande originalité du Liban réside dans son paysage naturel. Le pays bénéficie en effet du réseau hydrographique le plus dense du Proche-Orient (Du Buit, 1958). De nombreux ruisseaux jaillissent des flancs du Mont-Liban et de l'Anti-Liban et irriguent la plaine littorale et la Béqaa. Le Liban dispose également d'une couverture de végétation verdoyante et d'un arbre spécifique qui pousse dans ses hautes montagnes, le Cèdre ; cet arbre fut évoqué à plusieurs reprises dans la Bible (l'Ancien testament)³, ce qui pousse certains essayistes

³ Il y a 77 références au Cèdre dans la Bible, toutes dans l'Ancien testament. Dans la Bible, le Cèdre est habituellement associé à la région du Liban. Il est présenté comme un arbre très élevé, majestueux, imposant et qui dégage un parfum assez fort.

libanais (Stétié, 1975 ; Nammour, 1967) et publications touristiques (Guides bleus, 1975 ; dépliant du Ministère du tourisme, 1964, 1998) à le considérer comme arbre sacré et à le baptiser « Cèdres de Dieu »⁴. Ces caractéristiques géographiques diversifiées contrastent avec l'aridité des terres avoisinantes et différencient le Liban naturellement et physiquement des autres pays du Moyen-Orient.

À la base de cet inventaire de géographie physique puisé auprès du discours libanais officiel, **nous retenons que le Liban dispose par rapport à son environnement géographique, de singularités d'ordre naturel, climatique, paysagère et hydrologique.** Mais dans quelle mesure peut-on prendre ces singularités pour des traits identitaires et parler d'un « chef-d'œuvre » de la géographie naturelle ?

1.2. Le Liban : un « écho » de l'Histoire ?

Il est difficile de retracer l'histoire du Liban car les historiens libanais n'en partagent pas une même lecture. De plus, la région du Moyen Orient a connu une succession d'envahisseurs, de colonisateurs et d'empereurs qu'il est parfois difficile de les pister par ordre chronologique. Encore plus, le Liban, la Syrie, la Jordanie, ainsi que tous les pays du Proche Orient sont des configurations politiques récentes qui n'existaient pas avant le XXème siècle. Ce qui fait qu'il est difficile d'isoler l'histoire du Liban, de celle de la Syrie ou de la Palestine. Ces pays constituaient en fait un seul bloc géographique et ont connu quasiment le même parcours historique.

Ceci dit, je me fonde sur l'histoire de la région géographique nommée « Levant » ou « Proche Orient » afin de dresser l'historiographie du Liban. Dans un souci de clarté, mon approche de l'histoire du Liban se déroule selon une division chronologique en trois phases :

- L'Antiquité (3000 av. J.C. – 634 ap. J.C.)
- Le Moyen Age (634 – 1516)
- Les temps modernes (1516 – 1914)

⁴ L'expression « Cèdres de Dieu » réfère en plus de la référence biblique, au caractère solide et résistant au temps de cet arbre, un caractère considéré par certains comme emblématique de Dieu.

a) L'Antiquité (3000 av. J.C. - 634 ap. J.C.) :

i. Cananéens et Phéniciens :

L'histoire antique du Liban semble commencer avec les Cananéens, des sémites venus d'Arabie et de Mésopotamie, qui s'installèrent sur les côtes orientales de la Méditerranée au IV^{ème} millénaire avant J.-C. (Jalain, Boulad ; 1975). L'on baptisa « Cananéens » les sémites qui habitaient l'intérieur et le littoral sud de l'actuelle Syrie, et « Amorrhéens » ceux qui s'étaient fixés dans le nord. Plus tard, les Grecs appelèrent Phéniciens les sédentaires installés sur la côte « libano-syrienne ».

Ces Phéniciens fondent sur cette côte une série de ports organisés selon des cités autonomes et parfois même rivales (Ismail, 1965). Ils y établirent une série de comptoirs urbains qui ne dépassait pas le cadre d'un ruban de villes sans appui sur un arrière-pays. Selon A. Ismail, il n'y eut jamais un état phénicien unifié. Chaque ville formait un royaume indépendant, ayant son caractère propre : Tyr, Sidon, Arwad, Ugarit étaient des centres importants de commerce et de navigation ; Gébal (Byblos) et Béryte (Beyrouth) étaient des cités religieuses, rendues célèbres par les cultes de leurs divinités.

Il est courant d'attribuer aux Phéniciens l'invention de l'alphabet, bien que l'écriture hiéroglyphique d'Égypte (et sa forme démotique) et celle cunéiforme de la Mésopotamie existaient déjà avant eux. La particularité de l'alphabet phénicien fait que ses signes ne correspondent pas à des mots, mais à des consonnes. Avec l'alphabet phénicien, la liste des signes en usage à l'époque se substitue en 22 caractères ayant chacun une valeur phonétique propre. La plus ancienne

NOM	PROTOSINAÏQUE	PHÉNICIO-PUNIQUE	GREC	LATIN
alef		𐤀 𐤁	Α	A
bet	𐤂	𐤃	Β	B
gimel	𐤄	𐤅	Γ	C
dalet		𐤆 𐤇	Δ	D
he	𐤈 𐤉	𐤊	Ε	E
waw		𐤋 𐤌	Ϝ	F
zayn		𐤍 𐤎	Ζ	G
het		𐤏	Η	H
tet		𐤐 𐤑	Θ	
yod		𐤒 𐤓	Ι	I
kaf	𐤔	𐤕 𐤖 𐤗	Κ	K
lamed	𐤘 𐤙	𐤚 𐤛	Λ	L
mem	𐤜	𐤝 𐤞 𐤟	Μ	M
nun	𐤠 𐤡	𐤢	Ν	N
samek		𐤣 𐤤	Ξ	
'ayin	𐤥	𐤦 𐤧	Ο	O
pe		𐤨	Π	P
sade		𐤩 𐤪		
qof	𐤬 𐤭	𐤮 𐤯		Q
reo	𐤰	𐤱	Ρ	R
sin	𐤳	𐤴 𐤵 𐤶 𐤷	Σ	S
taw	𐤹	𐤺 𐤻	Τ	T

Fig. 11 : Tableau des correspondances entre les alphabets phéniciens, grecs et latins : les correspondances sont nettes entre l'alphabet grec et latin ; par contre, à part quelques lettres (O, L et T), les correspondances entre l'alphabet phénicien et les autres restent critiques (Source : Catherine Chauveau, 1998).

écriture en alphabet phénicien a été révélée sur le sarcophage d’Ahiram à Byblos, actuellement ville libanaise. Cela pousse certains archéologues (Dunand, 1945 ; Renan, 1864) à considérer que l’invention de l’alphabet s’est faite à Byblos, et donc au Liban.

Les villes phéniciennes de Tyr, Sarepta, Sidon, Béryte, Byblos et Tripoli sont aujourd’hui des villes côtières libanaises. Elles abritent toujours des vestiges phéniciens, les plus vastes sont à Byblos et à Sidon⁵.

ii. Hyksôs, Pharaons et Hittites :

À la fin du XVIIIe siècle av. J.-C., toute la région moyenne orientale était envahie par les Hyksôs, conquérants venus probablement de la haute Syrie ou l’Anatolie. Ils dominèrent les cités phéniciennes pour un siècle et demi avant d’être expulsés par les pharaons de l’Égypte, qui furent à leur tour renvoyés par les Hittites.

De la période pharaonique, le Liban conserve une stèle commémorative érigée par Ramsès II à Nahr El-Kalb, au nord de Beyrouth.

iii. Assyriens, Babyloniens et Perses :

Du milieu du IXe siècle et jusqu’au VIe siècle avant J.-C., les « cités phéniciennes »⁶ se soumirent respectivement aux Assyriens, aux Babyloniens et aux Perses. De l’époque babylonienne, Tyr garde un souvenir douloureux représenté par son fameux siège de 13 ans par Nabuchodonosor II qui a fini par sa sujétion au conquérant.

iv. Grecs, Séleucides, Romains et Byzantins :

Les Grecs rattachèrent les « cités phéniciennes » à leur empire. Encore une fois, Tyr fut assiégée et cruellement punie par Alexandre le Grand.

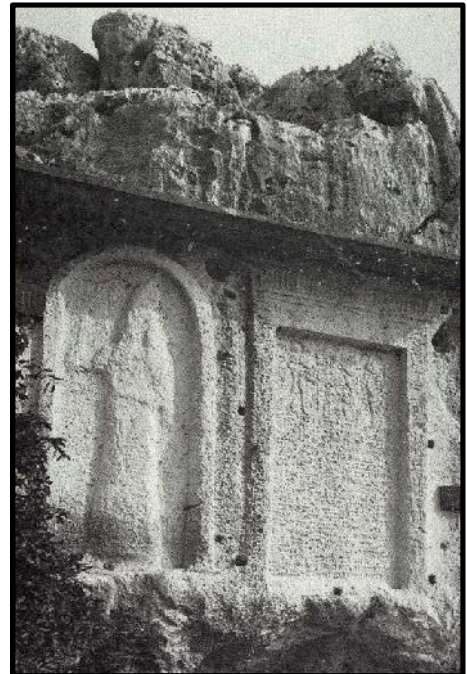


Fig. 12 : Stèle pharaonique de Nahr el Kalb : on voit une sculpture d’une figure pharaonique à gauche, et à droite, un texte hiéroglyphique décrivant la bataille entre les Pharaons et les Hyksôs (Source : Conseil National du Tourisme, 1965).

⁵ On trouve des villes phéniciennes en Syrie - de Tartous à Lattaquié - et en Palestine jusqu’à la latitude de Jaffa.

⁶ Les cités phéniciennes n’existaient plus à cette époque d’où la mise entre guillemets désormais de tout vocable qui y renvoie.

« Les cités phéniciennes » furent influencées par l'hellénisme. L'art connut des mutations avec une émergence des formes féminines, des divinités de l'amour et du goût de la beauté. Pour la première fois, les villes levantines disposent des monuments publics, des palais, des rues larges pavées de pierres et des mosaïques. Les jeux athlétiques, les festivités à l'occasion des cérémonies religieuses s'y répandirent également (Ismail, 1965).

Après la mort d'Alexandre, ses généraux disputèrent le vaste empire. Les Séleucides héritèrent la partie orientale de l'empire dont les « cités phéniciennes ». L'influence hellénistique se prolongea avec les Séleucides, qui ne tardèrent pas à être évincés par les Romains.

Sous les Romains, plusieurs « cités phéniciennes » deviennent romaines. La période romaine a duré sept siècles et fut la plus enrichissante pour ces cités. Beyrouth devint un centre important de commerce et Baalbek devint un centre culturel. La renommée de l'École de droit de Beyrouth et du centre d'études philosophiques de Tyr retentit dans tout l'Orient (Eddé, 1964). L'art romain avait le goût du colossal. Les temples de Baalbek, de Palmyre, de Djérach (en Jordanie) en sont des preuves éclatantes.

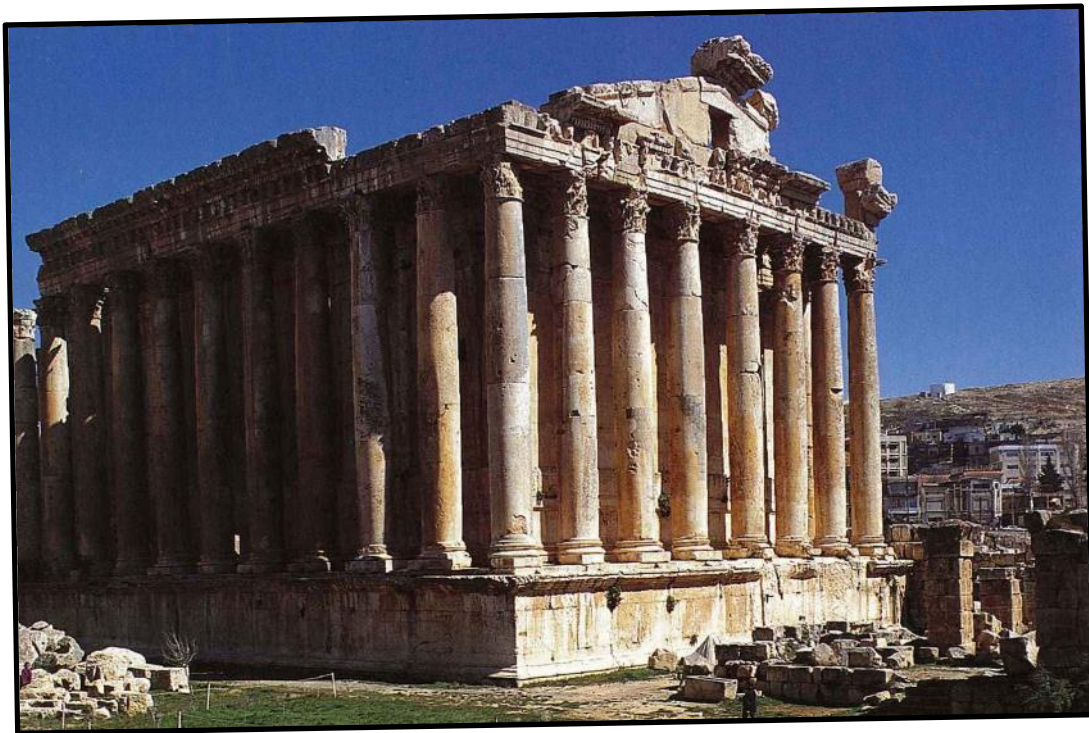


Fig. 13 : Le temple de Bacchus à Baalbek : il est l'édifice le mieux préservé de Baalbek et il est aussi l'un des plus beaux monuments romains monumentaux encore debout. C'est édifice immense qui se dresse sur un podium de 5 m de haut et était pourtant appelé « le petit temple », par rapport au gigantesque temple de Jupiter qui le côtoie (Source : Ghada Salem - avril 2007).

En 313 ap. J.-C, l'empereur Constantin proclama par l'édit de Milan « la liberté de la foi chrétienne ». L'Empire romain se christianisa et la région en fut très marquée, la « Syrie » constituant un haut lieu du christianisme monacal. Après la mort de Théodose I (395 ap. J.-C), l'Empire romain fut divisé en deux : l'Empire d'Orient et l'Empire d'Occident. Byzance (Constantinople) devint la capitale de l'Orient et Rome celle de l'Occident (Ismail, 1965). Chaque empire forma dès lors une entité indépendante avec des institutions propres. Les « cités phéniciennes » entrent sous le règne byzantin.

À l'époque byzantine, l'art religieux prit un essor remarquable. Églises et basiliques regorgèrent d'icônes et de richesses artistiques, sculpturales et décoratives en particulier. Le Liban dispose ainsi actuellement d'importants vestiges byzantins, surtout à Byblos et Tyr.

b) *Le Moyen Age (634 - 1516) :*

i. Arabes et Omeyyades :

La conquête de la côte levantine par les Arabes musulmans encouragea des tribus arabes à venir s'y installer, se mêlant ainsi aux populations autochtones. Cette contrée sera désormais baptisée la « Syrie » ou *Bilad Al Cham*.

À l'époque omeyyade, Moawiya, premier calife omeyyade, déplaça le centre de pouvoir de Médine à Damas. En vue de protéger les côtes syriennes, il y installa des garnisons et des colons arabes et encouragea le peuplement des villes littorales par des musulmans (Nantet, 1963) De l'époque omeyyade, le Liban a hérité la mosquée de Baalbek et un vestige architectural très prestigieux, le site d'Anjar.

ii. Croisades, Ayyoubides et Mameloukes :

Suite à des enjeux économiques habillés sous le motif de la « libération de la Terre Sainte », l'Europe chrétienne se lance dans une série d'expéditions militaires vers le Levant ; ces expéditions ont été désignées par le terme « Croisades ». Elles ont abouti à la fondation d'États latins en Orient⁷.

De l'époque des Francs, le Liban conserve aujourd'hui un réseau prestigieux de vestiges, essentiellement des châteaux forts et des forteresses. Ils témoignent de la

⁷ Quatre États féodaux quasi indépendants ont été instaurés en Orient par les Croisés : le comté d'Edesse, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem.

remarquable valeur de l'architecture militaire médiévale. Les forteresses édifiées par les Francs sont très souvent par couple : l'une veille sur la cité, l'autre protège le port. Nombre de ces édifices gigantesques sont encore debout : le château de Tripoli, attribué à Saint-Gilles, le château de la mer à Saïda (*Qalat Al-Bahr*), celui de Beaufort (*Chaqif Arnoun*) dans le Liban Sud.

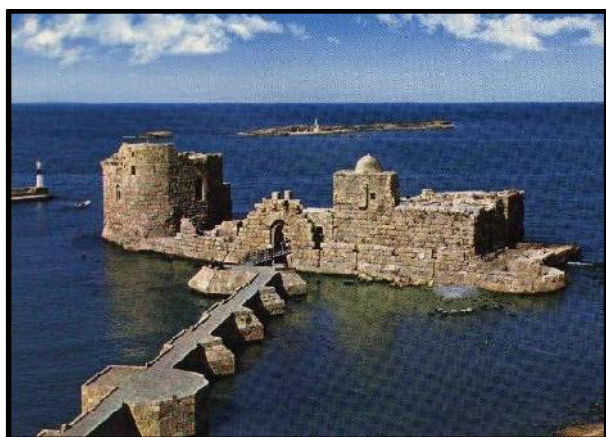


Fig. 14 : Château de la mer à Saïda : forteresse construite par les Croisés au cours du 13^{ème} siècle sur un îlot qui commande le port et qui était relié au rivage par un pont à moitié construit, à moitié mobile (Source : dépliant du Ministère de tourisme).



Fig. 15 : Château Saint Gilles à Tripoli : il fut construit au début du XIIe siècle par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Il a été ensuite l'objet de nombreuses restaurations et réfections au cours de son histoire (Source : site web du Ministère de tourisme).

Au XIII^{ème} siècle, les Mamelouks s'emparèrent de la côte levantine après des batailles acharnées avec les Francs. Les édifices religieux et civils de la vieille ville de Tripoli perpétuent toujours l'image d'une ville mamelouke des XIV^e et XV^e siècles. Plus que les mosquées, ses écoles religieuses au décor remarquable (en particulier celui de la *madrassa al-Qartâwiyyah*) témoignent du prestige de ses commanditaires (Dufour, 1998).

c) *Les temps modernes (1516 - 1914) :*

i. Les Ottomans et l'Émirat de la montagne libanaise :

En 1516, le sultan Sélim Ier écrasa les Mamelouks et s'empara des territoires qu'ils gouvernaient. Ainsi commence la période ottomane qui a duré jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Plus tard, les Ottomans opèrent un découpage administratif de la Syrie selon lequel le Mont Liban devient un émirat (Ismail, 1965 ; Rabbath, 1986). Ils confient la gestion des affaires de l'émirat libanais à la famille Maan. À cette époque, les puissances européennes cherchaient à avoir de l'influence politique au Proche Orient. Elles recrutaient des partisans

parmi les communautés libanaises au service de leurs ambitions politiques. Ce qui s'est soldé par une guerre sanglante entre les deux communautés druzes et maronites en 1840 (Corm, 2005).

De la période de l'émirat, le Liban garde le château de Deir el Kamar, le caravansérail de Saida et le célèbre palais de Beit Eddine.



Fig. 16 : Le palais de Beiteddine : sa construction a débuté vers la fin du XVIIe siècle sur l'emplacement d'une *khalwa*, maison de prière druze. Le palais se compose de trois parties : la demeure extérieure (ad-Dar al-Barania), la demeure moyenne (ad-Dar al-Wousta et la demeure privée (Dar al-Harim) (Source : site web du Ministère de tourisme).



Fig. 17 : Le caravansérail de Saida : ou Khan el-Franj est un établissement hôtelier construit par Fakhr ed-Dîne II pour accueillir des personnes et des marchandises. Son architecture est remarquable : une cour intérieure rectangulaire, un bassin, des galeries voûtées et des chambres d'accueil. (Source : Ministère du tourisme).

ii. Le Liban sous les deux Caimacamats (1842 - 1860) :

Afin de mettre fin aux événements qui ont frappé l'émirat libanais en 1841, les Ottomans établissent, en accord avec les puissances européennes, le régime de *Caimacamats*. Il s'agit d'un découpage politico-administratif de l'espace libanais en deux districts : l'un druze et l'autre chrétien (Rabbath, 1986).

Le système de deux districts (*Caimacamats*) n'a fait qu'approfondir le clivage communautaire et aggraver la discorde et la mésentente. En 1860, la guerre civile ravagea de nouveau le pays.

iii. Le Liban sous les Moutaçarrifs (1861 - 1915) :

Le régime de la *Caimacam* s'étant soldé par un échec, les Ottomans lui substituent la *Moutassarifia*. Il s'agit du gouvernement direct du Liban par les Ottomans, moyennant un représentant ottoman ou *Moutaçarrif* (gouverneur).

Un accord fut signé en 1861 entre la Turquie et les cinq puissances européennes approuvant le nouveau « Règlement organique du Liban » (Rabbath, 1986). D'après les dispositions de cet accord, le *Moutaçarrif* était investi de toutes les attributions du pouvoir exécutif et assisté par un conseil administratif consultatif représentant toutes les communautés libanaises.

Cette période s'est caractérisée par le calme politique, ce qui a permis des actions de développement local comme les travaux publics et l'établissement de chemins de fer Beyrouth-Damas, Rayak-Alep et Tripoli-Homs. Des missions étrangères (Jésuites, Lazaristes, frères Maristes) y installèrent également des écoles, des collèges et des universités⁸.

iv. Le Mandat Français (1920 - 1943) :

Le régime de *Moutassarifia* fut suspendu en 1914 avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale. La défaite des Ottomans a mis fin au règne ottoman sur le monde arabe, et l'a laissé aux convoitises des vainqueurs européens. C'est ainsi que des négociations furent entreprises entre la France et l'Angleterre pour le partage du « gâteau » arabe. Ces négociations ont débouché en mai 1916 sur le fameux accord Sykes-Picot (Rabbath, 1986 ; Corm, 2005). Il répartissait les acquisitions territoriales au Proche-Orient entre la France et la Grande Bretagne. Parallèlement, le ministre des affaires étrangères britannique, Lord Balfour, promet aux juifs la transformation de la Palestine en foyer israéliite.

En 1920, à la conférence de San Remo⁹, le Liban et la Syrie étaient placés sous Mandat français ; ainsi, le général Gouraud arrive au Liban, délégué par la France, pour « gouverner » les territoires qui lui sont confiés. Il proclame, par un arrêté du 31 août 1920, la

⁸ L'université américaine de Beyrouth fut fondée en 1866, suivie plus tard par l'université des Jésuites (en 1875).

⁹ La conférence de San Remo est une conférence internationale qui a eu lieu en avril 1920 à San Remo en Italie. Un comité supérieur, composé de représentants britanniques, français, italiens, grecs, japonais et belges, s'y réunit afin d'aborder les problèmes relatifs aux traités de paix conclus à la fin de la Première Guerre mondiale, dont celui des territoires de l'Empire ottoman.

formation de l'État du Grand Liban dans ses frontières actuelles, avec Beyrouth pour capitale. Le Grand-Liban resta sous le Mandat français jusqu'à son indépendance en 1943.

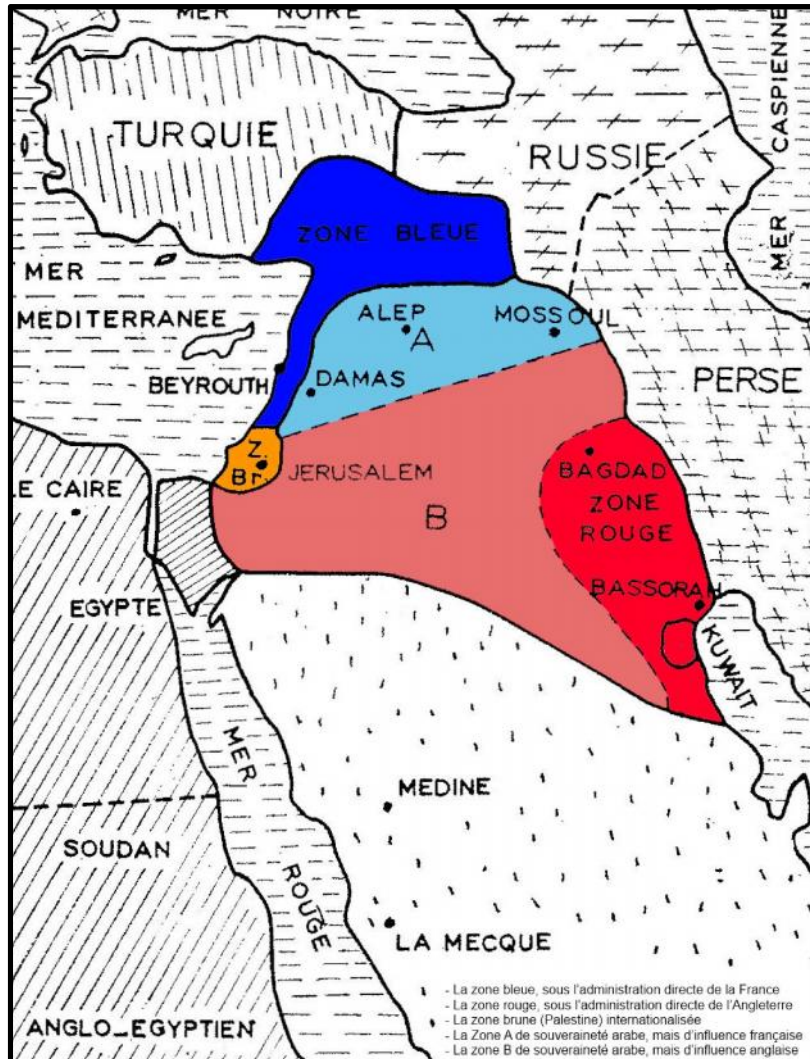


Fig. 18 : Carte schématisant l'accord Sykes-Picot : la zone bleue, sous l'administration directe de la France, est formée du Liban actuel et de la Cilicie (du littoral syrien jusqu'à l'Anatolie) ; la zone rouge, sous administration britannique directe, est formée de la Mésopotamie ; la zone arabe A, d'influence française comporte le nord de la Syrie actuelle et la province de Mossoul ; la zone arabe B, d'influence britannique, comporte le sud de la Syrie actuelle et la Jordanie actuelle ; la zone brune, d'administration internationale comporte Saint-Jean d'Acre, Haïfa et Jérusalem (Source : fond de carte : www.atlas-historique.net, carte élaborée par Ghada Salem)

Cette reconstruction de l'histoire du Liban se réfère en majorité à des sources historiques libanaises (Rabbath, 1986 ; Ismail, 1965). Elle cristallise de ce fait la version officielle du discours historique libanais. Elle se reproduit dans les ouvrages historiques occidentaux, avec toutefois une attention plus particulière sur certaines époques. Cette version fait remonter les origines des Libanais aux Phéniciens, et les institue comme les grands ancêtres des Libanais, ce qui est déraisonnable au vu de toutes les couches qui caractérisent

l'histoire de la région et les apports humains qui en résultaient. De plus, si l'on admet que les Phéniciens sont les ancêtres des Libanais, et si l'on croit que les cités phéniciennes étaient répandues sur toute la rive orientale de la méditerranée (ce que dit d'ailleurs cette version), les Syriens ne seraient-ils alors pas des Phéniciens au même titre que les Libanais ?

Il faut retenir de cet aperçu historique que l'histoire du Liban est présentée comme intimement liée à celle de son environnement géographique. Ce dernier a été de tout temps l'objet d'ambitions économiques et politiques. Elle permet également de retenir que l'histoire du Proche Orient - et donc du Liban - est une succession de « couches ». Ce qui favorise les interprétations et les détournements historiques selon que l'on considère cette succession horizontalement ou verticalement, avec ou sans lien, en continu ou en rupture.

1.3. Le Liban : une « mosaïque » socioculturelle ?

La société libanaise contemporaine est une société pluricommunautaire, composée de plusieurs communautés qui se définissent souvent chacune par rapport à sa confession religieuse. L'origine de cette hétérogénéité socioculturelle remonte, toujours selon le discours historique officiel, aux Maronites, adepte d'un anachorète qui s'appelait Maron et qui vivait vers le Ve siècle dans la vallée d'Oronte, près d'Antioche (Boulos, 1983 ; Ismail, 1965). Suite au schisme que générait le concile de Chalcédoine¹⁰ dans l'Église, les Maronites - relevant du dogme biphysite du Christ - furent persécutés par les byzantins ; ce qui les a poussés, affirment-ils, à se réfugier vers le IXe siècle dans la montagne libanaise.

À leur tour, les Druzes¹¹, fuyant les persécutions religieuses, se réfugièrent vers le XIe siècle dans la partie centrale de la montagne libanaise ainsi qu'au sud de la Syrie (Ismail, 1965 ; Boulos, 1983).

Les Mameloukes ont œuvré à peupler les villes du littoral par des musulmans et cela dans le cadre de leurs politiques de défense contre toute éventuelle invasion des Francs par la mer (Corm, 2005 ; Ismail, 1965). Dans ces villes vivaient depuis des centaines d'années des grecs orthodoxes et des juifs.

¹⁰ Tenu en 451, ce Concile œcuménique affirme la double nature du Christ, à la fois divine et humaine. Ce qui a amené différentes Églises orientales à rejeter ses conclusions et à se détacher de l'Église officielle.

¹¹ Le druzisme prend naissance en Egypte en 1017 sous la forme d'une scission du mouvement fatimide ismailien. Elle est considérée comme une secte dissidente de l'Islam par les Sunnites.

Au fil de l'histoire, de nouveaux groupes apparaissent et s'installent au Liban comme les Catholiques, les Latins, les Protestants, les Alaouites, les Arméniens, etc. formant des communautés de tailles variables.

L'histoire sociale du Liban est donc dans son essence un peuplement par migration des communautés religieuses ou des conversions sur place. Cette migration a pris deux formes : forcée et volontaire. La migration forcée se réfugiait au niveau de la montagne libanaise et la migration volontaire s'installait sur le littoral.

Avec l'institution de l'État libanais, ces communautés religieuses formaient le tissu social libanais. Chacune de ces communautés avait ses propres valeurs religieuses, ses pratiques et ses rituels. Cela a amené l'État libanais, dans sa construction nationale, à solliciter la pluralité communautaire pour asseoir une « pseudo » diversité culturelle et parler d'une « mosaïque socioculturelle » (Eddé, 1964 ; Ammoun, 1997 ; Messarra, 1997). Le discours libanais officiel sur la pluralité culturelle émane d'une volonté de tailler une culture libanaise propre, non religieuse et à laquelle chaque communauté peut s'identifier. La culture libanaise fut donc inventée au service de la construction nationale. C'est le souci de faire des Libanais une nation à part entière qui est à l'origine de cette culture. Or, la culture se compose de plusieurs éléments, dont la langue est l'élément-clé. Existe-t-il alors une langue libanaise qui nous permet de parler d'une culture libanaise ? Existe-t-il des langues propres à chaque communauté libanaise qui nous permettent de parler d'une pluralité culturelle ?

Pour développer ce point de vue, examinons dans un premier temps comment l'Unesco définit la culture : « *ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances*¹² ». La culture est, selon l'Unesco, l'ensemble des caractéristiques propres à une société et qui la font distinguer des autres. Ces caractéristiques peuvent être d'ordre cognitif (connaissances, savoirs, ..) ou idéologique (croyances, valeurs...).

¹² Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet - 06 août 1982.

Examinons ensuite la définition de la culture dans le monde arabe : l'Organisation Arabe pour l'Éducation, la Culture et les Sciences (ALECSO) définit la culture comme l'ensemble des caractéristiques d'une société et qui comporte « *son patrimoine matériel et spirituel, ses comportements et ses réalisations, ses valeurs motivantes, ses ambitions ainsi que tout ce qu'elle se fixe en termes d'objectifs futurs*¹³ » (traduit de l'arabe). Cette définition recoupe, dans une large mesure, celle de l'Unesco, sans réelles différences d'acception. On est donc en droit de se demander si les Libanais ont un héritage, des acquis, des connaissances, des valeurs, des normes, des arts, des traditions et des croyances religieuses qui leur sont propres et qui permettent d'identifier une culture libanaise à part entière, détachée de la culture arabe ? Sinon (ce qui est le cas), la culture libanaise est une invention au service du projet national.

Pour résumer ce qui précède, la construction nationale libanaise s'est référée à la triade géographie naturelle / histoire / culture pour y puiser des éléments d'identité nationale. Elle a soumis cette triade à des processus de tri et n'en a sélectionné que les éléments favorables à son idéologie libaniste nationale. Cette démarche renvoie au modèle français de construction nationale (Thiesse, 1998). En effet, l'État libanais intervient sur la géographie, l'histoire et la culture et les mobilise pour inventer des mythes fondateurs, des clichés et des imaginaires nationaux : « chef d'œuvre de la nature, écho de l'histoire, mosaïque culturelle, berceau de civilisation, territoire des Phéniciens ... ». L'objectif était de légitimer la présence (acquise comme héritage du Mandat français) d'un État-nation libanais et d'y faire croire par une société libanaise, elle même créée par ce processus.

2. La construction nationale libanaise : le prisme occidental

Après avoir analysé les éléments géo-historico-culturels mobilisés par l'État libanais dans la construction nationale, il est nécessaire maintenant d'examiner comment le regard occidental a participé au façonnage de l'identité libanaise.

¹³ المنظمة العربية للتربية والثقافة والعلوم، الخطة الشاملة للثقافة العربية، الكويت ١٩٨٦، المجلد الأول، ص. ٤٢.

En effet, l'identité libanaise a été pensée en grande partie à travers le prisme occidental, ses représentations et son imaginaire, prisme qui permettait dès lors de défendre et illustrer l'idée d'une spécificité libanaise, telle qu'élaborée par le regard occidental.

De ce fait, dans son processus de construction nationale, l'État libanais a mobilisé la littérature de voyage occidentale. Cette littérature portait essentiellement sur les récits de voyage des Occidentaux en Orient avant le XX^{ème} siècle. Elle relève alors du discours orientaliste qui présente l'Orient imaginé par l'Occident ; un Orient qui incarne les désirs de l'Occident, et contribue de la sorte à le dominer (Said, 1976).

Pour une meilleure compréhension du rôle de l'orientalisme littéraire dans la construction nationale libanaise, j'ai procédé à une analyse de la littérature du voyage au « Liban ¹⁴ ». Ainsi, j'ai pu dégager trois éléments nodaux autour desquels tournent les récits de voyage ayant évoqué le « Liban », et qui ont servi plus tard de référentiels pour l'imaginaire occidental sur le Liban. Ces éléments sont le sacré, le prestigieux et le pittoresque.

2.1. Le Liban, terre sainte :

Ce sont surtout les récits des pèlerins qui ont présenté le Liban comme faisant partie de la Terre sainte (Aboussouan, 1998). En effet, Tripoli et Beyrouth étaient les ports de débarquement des pèlerins désirant accéder à Jérusalem par voie terrestre ou voulant visiter la montagne libanaise mentionnée à plusieurs reprises dans la Bible (Habib, 1991).

La visite des Cèdres et de la « Vallée sainte » dans la montagne libanaise sont des itinéraires recommandées dans presque tous les récits de pèlerins (Aboussouan, 1998). La montagne libanaise est présentée comme le bastion de la chrétienté en pays d'Islam. De La Roque la décrit comme « *l'une des plus belles contrées de l'Orient & respectables dans notre religion par tant d'endroits différents* » (De La Roque, 1722). D'Arvieux reprend ce caractère sacré et « chrétien » en témoignant que « *La montagne du Liban si fameuse dans l'Écriture Sainte, est un amas de plusieurs montagnes [...] Les chrétiens y sont répandus partout. Il y a même bien des villages où ils sont seuls et sans mélange d'infidèles* » (D'Arvieux, 1982).

¹⁴ Il n'y a pas de récits de voyage portant exclusivement sur le Liban : le voyage en Orient portait sur des aires géographiques orientales comme l'Égypte, la Syrie, etc. Le Liban n'était qu'un point sur l'itinéraire de voyage en Proche-Orient.

Le caractère sacré des Cèdres¹⁵ a été évoqué par plusieurs voyageurs, entre autres Lamartine. Ce dernier présente les Cèdres comme un temple, un lieu saint qui témoigne de la majesté de Dieu : « *Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux ! et quel plus beau temple, quel autel plus voisin du ciel, quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban, le tronc des cèdres, et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore, tant de générations humaines, prononçant le nom de Dieu différemment, mais le reconnaissant partout dans ses œuvres, et l'adorant dans des manifestations naturelles !* » (Lamartine, 1835).

La « Vallée sainte » était un point « immanquable » dans l'itinéraire de pèlerinage. Cette vallée regorgeait, selon la description de De La Roque : « *de grottes, d'ermitages, & de chapelles des anciens Anachorètes, sans parler des Monastères remplis de bons Religieux qu'on y voit encore aujourd'hui, toutes choses qui ne respirent que la piété, & la sainteté. C'est par les mêmes raisons que cette vallée porte aussi le nom de vallée des Saints* » (De La Roque, 1722).



Fig. 19 : Le Cèdre du Liban : conifère particulièrement apprécié par son parfum, sa résistance et la taille de ses fûts, il est adopté comme symbole du Liban et sa silhouette figure au centre du drapeau libanais (Source : www.lebanon-tourism.gov.lb).

L'itinéraire de la terre sainte intégrait également Sidon, Tyr et Cana. En effet, ces villes disposent d'un symbolisme religieux chez les Chrétiens. Elles sont des lieux de mémoire des visites de Jésus. Jésus est venu prêcher à Tyr, il fit son premier miracle à Cana en transformant son eau en vin et en fit un autre à Sidon en guérissant la fille d'une Cananéenne.

¹⁵ Le Cèdre du Liban est mentionné dans la Bible comme utilisé par Salomon pour construire la charpente du temple de Jérusalem. Il est également mentionné dans le Psaume 104 :16 « *Les arbres de Jéhovah sont rassasiés, les cèdres du Liban qu'il a plantés* » et aussi dans le Psaume 92 : 13 « *Car les justes poussent comme le palmier, ils s'élèvent comme un cèdre du Liban* »

Donc, la montagne libanaise (y compris les Cèdres et la Vallée Sainte) ainsi que le Sud du Liban (Tyr, Sidon et Cana) sont devenus, à force d'être mentionnés et recommandés dans l'itinéraire de pèlerinage, des hauts-lieux religieux pour les Chrétiens. L'État libanais s'en est servi comme marqueurs de l'identité nationale au titre de la valeur qu'ils représentent aux yeux de l'Occident ou des descriptions qui en ont été faites.

2.2. Le Liban, terre prestigieuse :

À côté du pèlerinage, le voyage en Orient suscitait l'intérêt des Occidentaux parce qu'il leur permettait de renouer avec leurs passés (Yérasimos, 1991). En effet, l'Orient fut considéré par l'Occident comme immuable, une terre vierge qui détient les clés de lecture du passé (Berchet, 1985). Les voyageurs occidentaux en Orient cherchaient à se connecter avec leurs ancêtres à travers les traces qu'ils ont laissées sur cette terre orientale « figée ». L'abondance des ruines romaines et latines sur le sol devenu libanais, en a fait une terre prestigieuse aux yeux de voyageurs occidentaux, car abritant les témoins de leur passé et les ruines qui leur permettent de retracer leur histoire.

C'est ainsi que les sites de Baalbek et de Tyr deviennent, dans les relations des voyageurs, des héritages typiquement romains en dépit de toutes les stratifications historico-culturelles antérieures ou postérieures qu'ils ont connues. La sémantique du « grandiose », du « majestueux », du « colossal », du « monumental », de « l'artistique » et de « l'unique » revient dans ces relations à chaque fois qu'il s'agit des vestiges romains. La description du temple de Jupiter à Baalbek par Lamartine est parlante à cet égard : « *Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène, et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants* » (Lamartine, 1835). Cette description emprunte des images romantiques impressionnantes pour souligner la grandeur du temple de Jupiter. C'est comme si Lamartine commentait un tableau, ou une scène religieuse animée par des créatures d'un autre monde. Ce même temple est considéré comme étant unique au monde par le Vicomte de Vogüé : « *Il faut aller à Baalbek, ramper entre les débris fabuleux qui jonchent le sol [...] il faut surtout contempler les six colonnes encore debout du temple du Soleil, ces arbres de pierre uniques au monde* » (Vogüé, 1887). Ainsi les sites portant des traces romaines fixent le regard occidental. Ils permettent aux voyageurs occidentaux de se féliciter de la grandeur de l'empire romain dont ils prétendent être les héritiers.

La littérature orientaliste de voyage s'est attachée également à glorifier les traces de la présence latine au Liban. La forteresse Saint-Gilles de Tripoli, le château-fort de Byblos, le château de mer de Saïda et le château de Beaufort à Arnoun sont présentés comme des lieux de visite fascinants au « Liban ». Il semble que derrière cette évocation des vestiges de la période du Royaume latin en Orient, les orientalistes visent l'appropriation ou la réappropriation de l'Orient (Yérasimos, 1991). Ils considéraient ces sites comme relevant de leur propre patrimoine et regrettaient leurs dominations par les Arabes. Lamartine déplore l'état de Saïda, la ville qui était surnommée « seconde reine des mers » : « [...] jusqu'à Saïde, l'antique Sidon, belle ombre encore de la ville détruite, dont elle a perdu jusqu'au nom ; - point de traces de sa grandeur passée » (Lamartine, 1835). Il reproche aux Arabes l'état délabré de Tyr : « voilà Tyr qui m'apparaît [...]. Tyr, aujourd'hui appelée Sour par les Arabes, [...] n'est qu'une belle ombre qui s'évanouit en approchant. [...] voilà la Tyr d'aujourd'hui ! Elle n'a plus de port sur les mers, plus de chemins sur la terre » (Lamartine, 1835). N'y-a-t-il pas là un appel à la restitution de cet héritage ruiné par les Arabes ?

Le regard des voyageurs occidentaux ne se fixait donc que sur les objets qui les intéressent et qui renvoient au monde occidental. Ceci s'explique par le fait que le regard est à la fois révélateur et révéland. Il véhicule les représentations qu'a l'observateur sur un objet, mais aussi sur lui-même.

La littérature de voyage a donc forgé un imaginaire occidental sur le « Liban » dont les éléments ont été repris plus tard par l'État libanais, et instrumentalisés dans la construction nationale. Cela participe d'une identité extravertie, basée sur les stéréotypes de la littérature orientaliste.

2.3. Le Liban, terre pittoresque :

Avec le Romantisme, les voyageurs occidentaux en Orient montrent un intérêt pour la nature. Ils prêtent une attention particulière aux sensations et sentiments que le paysage naturel oriental éveille en eux. Leurs relations de voyage mobilisent le pittoresque pour décrire les paysages-tableaux que la nature peint dans cet Orient.

Nerval interprète le tableau qu'offre le paysage libanais : « *Quelque chose de biblique et d'austère résulte de l'impression générale du tableau : cette mer encaissée dans les hauts promontoires, ces grandes lignes de paysage qui se développent sur les divers plans*

des montagnes, ces tours à créneaux, ces constructions ogivales, portent l'esprit à la méditation, à la rêverie » (Nerval, 1851). Cette interprétation reflète un va-et-vient entre le vu, le senti et l'imaginé. En effet, Nerval croise le sacré, le prestigieux et le pittoresque pour expliquer « l'impression » donné par ce tableau. À la mer et la montagne, compénètrent harmonieusement les constructions « gothiques » relevant des Francs, pour donner à l'ensemble un cachet biblique.

Le paysage de Beyrouth s'avère familier à Nerval. Il lui rappelle le paysage des Alpes bordant le lac de Suisse : « [...] un paysage plein de fraîcheur, d'ombre et de silence, une vue des Alpes prise du sein d'un lac de Suisse, voilà Beyrouth par un temps calme. C'est l'Europe et l'Asie se fondant en molles caresses » (Nerval, 1851). Nerval rapproche le paysage libanais du paysage suisse. Cette comparaison est reprise par l'État libanais et intégrée dans la construction nationale. Le discours officiel présente le Liban comme étant la « Suisse de l'Orient », non sans référence implicite à la neutralité et aux activités bancaires. Cela singularise le pays par rapport à son entourage et le relie à l'Europe, ce qui lui confère une identité à cheval entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs c'est ce que trouve Nerval lorsqu'il parle du double cachet européen et asiatique de Beyrouth, un cliché sur lequel se dresse le socle identitaire libanais.

Dans le même sillage, Flaubert exprime son admiration pour le « Liban » : « *Mais le Liban n'est pas assez vanté. C'est aussi beau que les Pyrénées et sous un ciel d'Orient* » (Flaubert, 1990). Cette admiration vient du paysage naturel qu'il offre : un paysage européen sur une terre orientale. Ainsi se cristallise l'idée d'un « Liban » qui s'apparente à l'Occident par son cadre naturel pittoresque, comme il l'est d'ailleurs par ses liens religieux et historiques. Elle alimente l'imaginaire occidental et sert par voie de retour, de référence à la construction nationale.

Lamartine souligne avec un style littéraire remarquable la spécificité du « Liban ». Il emploie le mot « mélange » pour représenter la beauté du cadre géo-naturel libanais : « *Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus ; c'est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes avec la grâce des détails et la variété des couleurs, c'est une montagne solennelle comme son nom, ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs cimes aériennes dans la profonde sérénité d'une éternelle splendeur* » (Lamartine, 1835). Lamartine commence par présenter le caractère singulier du « Liban » qui

ne renvoie ni à l'Europe, ni à l'Asie (les montagnes Taurus sont en Turquie). Ensuite il parle d'un mélange : mélange de reliefs et de couleurs, mélange de l'Europe et de l'Asie, mélange de sérénité et de splendeur. À travers cette notion de mélange, Lamartine fait du Liban un produit du métissage entre l'Orient et l'Occident. Cette image servira d'appui à une construction nationale qui valorise le Liban comme un point de rencontre entre deux mondes.

Ainsi, dans son processus de construction nationale, l'État libanais a conjugué quatre références : le spatial géo-naturel, le temporel historique, le socioculturel pluriel et l'imaginaire occidental. Il en a opéré le croisement pour poser les fondements d'une identité libanaise singulière, située à la lisière des deux mondes, l'arabe et l'occidental. Cela dit, comment s'est déroulé le processus de construction nationale ? En phases ou en continu ? Quel modèle a-t-il suivi ? Et dans quelle mesure il a réussi à déclencher un sentiment « national » et/ou « patriotique » chez les Libanais ?

3. Le modèle de la construction nationale libanaise :

Pour assurer l'allégeance des communautés au territoire national, l'État libanais a œuvré à effacer les micro-identités communautaires et cela par la construction d'une identité nationale supra-communautaire. Pour ce faire, il a fait appel à des référentiels « mythifiés » et a eu recours au modèle national français.

3.1. Les référentiels de l'identité nationale libanaise :

Les référentiels de l'identité nationale libanaise sont puisés au croisement des quatre éléments analysés ci-hauts ; un croisement au service du projet national et d'une identité fédératrice, capable d'assurer la cohésion intercommunautaire et de territorialiser sous un même toit, les 17 communautés composant la société libanaise.

a) L'histoire : une fabrique de mythes fondateurs :

L'histoire du Liban a été réécrite selon un processus sélectif. L'accent est mis sur les récits fondateurs : Les Libanais deviennent les descendants des Phéniciens et ne sont donc ni Arabes, ni Occidentaux, mais une nation à part entière¹⁶ ; Fakhreddine II devient la figure

¹⁶ Je rappelle que la Phénicie en tant qu'empire ou peuple solidaire et uni n'existait pas. C'était juste un ensemble de cités éparpillées sur le littoral méditerranéen (Carthage (en Tunisie) est phénicienne, Ougarit et Arvad (en Syrie) de même, Kition (à Chypre) également, Motyé (en Sicile), Tharros et Nora (en Sardaigne)....

héroïque qui a unifié le Liban dans sa forme contemporaine deux siècles avant son indépendance¹⁷ ; les Libanais qui furent accusés de déloyauté et pendus par les Ottomans deviennent les martyrs du patriotisme libanais¹⁸ ... Ce remodelage de l'Histoire dépasse la sphère de la « *sélection des faits* » (Amougou, 2004), pour porter des jugements et « *interpréter l'évènement historique selon le besoin de la cause* » (Martin, 1998). L'Histoire du Liban a été donc pensée selon une logique légendaire, qui officialise une version du récit en la mythifiant, la rendant ainsi impressionnante pour la mémoire collective qu'elle est chargée d'instituer.

b) *Le « milieu naturel » comme marqueurs identitaires :*

Le paysage naturel a également été mobilisé dans la construction de l'identité nationale. « La mer vient rejoindre la montagne dans ce pays », fait naturel promu comme exclusif au Liban et donc preuve de la spécificité de ce territoire par rapport à son entourage « désertique ». À son tour, le climat « tempéré »¹⁹ qui résulte de ce jumelage, devient un trait de l'identité nationale. Il trace la frontière entre un « dedans » et un « dehors », au même titre que le fait le paysage naturel unique du Liban. D'ailleurs, l'adoption du Cèdre comme emblème du pays témoigne de l'importance du « *référentiel naturel dans la construction identitaire* » (Thiesse, 1998 ; Saunier, 1998). Arbre réputé par sa longévité et sa résistance aux intempéries²⁰, le Cèdre enracine la figure libanaise. Autrefois abondants dans la montagne libanaise, les Cèdres sont mobilisés pour réfuter la thèse d'un pays jeune sans racines et convaincre les Libanais de la profondeur historique du Liban.

c) *La culture comme réservoir de stéréotypes identificateurs :*

Dans son projet de construction d'identité nationale, l'État libanais cherche à « tailler » l'étoffe d'une culture libanaise propre, émancipée de la culture arabe, que l'on assimile à la culture islamique. Pour façonner cette mémoire collective, l'État interroge le

À noter que ces cités phéniciennes étaient rivales, comme le montre l'aide procurée par Sidon à Nabuchodonosor lors de son siège de Tyr.

¹⁷ Alors que Fakhreddine n'était qu'un simple émir délégué par les autorités ottomanes pour gouverner le Mont-Liban. Ses visées expansionnistes l'ont poussé à conquérir quelques villes du littoral comme Beyrouth et Saida, et du moment où les Ottomans doutaient de son allégeance, ils l'ont décapité.

¹⁸ Ces personnes ont cherché à renverser la domination ottomane sur la Grande Syrie en sollicitant l'aide de la France. Leurs noms figuraient dans les documents que les Turcs ont trouvés dans les casiers de l'ambassade de France en 1914 et ont été alors jugés espions et condamnés à mort.

¹⁹ Je me demande s'il est bien « tempéré » avec des températures qui peuvent atteindre en été 40°C dans l'intérieur du pays, et une humidité qui dépasse 95% sur le littoral...

²⁰ On estime que ces cèdres vivent plus de mille ans, et l'altitude de prédilection de ces gigantesques arbres se situe entre 1200 et 2200 mètres. Très résistants aux hivers, ils résistent à des températures de -30 degrés.

passé lointain et n'en retient que les éléments culturels favorables à son idéologie territorialisante. Il leur octroie des significations flatteuses et les présente « *hors du temps* » afin de « *situer le présent dans une continuité avec le passé* » (Guillaume, 1980). Byblos devient le lieu de l'invention de l'alphabet ; Tyr, le symbole de résistance aux conquérants ; Beyrouth, le lieu prestigieux de l'enseignement, etc. Quoique simplistes, ces « stéréotypes » sont investis de valeurs symboliques et alimentent un imaginaire national où le passé devient le garant du présent, sinon de l'avenir.

En outre, le discours sur la « mosaïque culturelle » traduit le souci de l'État de souder les cultures communautaires et de les fusionner dans une matrice culturelle globale. L'image de la mosaïque est ici sollicitée pour fixer la cohésion sociale et refléter une juxtaposition harmonieuse d'éléments constitutifs du tissu social libanais. Cette métaphore stipule une cimentation des particularités communautaires (les pièces) dans l'ensemble ; elle ne gomme pas les spécificités communautaires mais les fait participer à un desse(i)n commun. Parrainée par l'État, cette mosaïque a tenu tant que celui-ci était assez solide pour la protéger. En effet, l'anéantissement du pouvoir étatique a permis aux identités communautaires de resurgir. Il s'ensuit une recomposition territoriale marquée par une appropriation spatiale et un nouvel affichage culturel (cf. chapitre 7).

d) La littérature orientaliste comme source de clichés singuliers :

La littérature orientaliste a relevé les singularités libanaises conformément au regard d'appropriation qui caractérisait les voyageurs en Orient (Yérasimos, 1991). Sous-tendue par des ambitions politiques, cette littérature a forgé tout un imaginaire occidental sur le Liban à la base de clichés et de représentations, par nature toujours culturellement fabriqués. Ces représentations sont sollicitées par l'État libanais d'un côté à l'appui d'une identité gémisée (Liban à double visage), et de l'autre pour compléter la « *check-list* » identitaire.

En effet, les récits de voyage présentaient le Liban comme médiateur entre l'Orient et l'Occident. Ils mythifiaient des lieux, des paysages et des pratiques dans « l'espace libanais », offrant ainsi une matière première à la liste identitaire nationale. Les sites promus par les voyageurs occidentaux comme sacrés, prestigieux ou pittoresques deviennent ainsi des hauts-lieux, des monuments ou des emblèmes nationaux. Tel est le cas des temples romains de Baalbek, du site romain de Tyr, des châteaux byzantins, etc. qui deviennent des héritages nationaux libanais.

3.2. Le modèle national libanais :

La construction à « marche forcée » de la nation libanaise a suivi le modèle français. En effet, le Mandat français sur le Liban qui a duré plus de deux décades a largement influencé les réflexions entreprises par l'État libanais sur l'identité nationale.

À l'aube de l'Indépendance, le projet national consistait à mettre fin aux aspirations politiques divergentes des communautés libanaises et assurer leurs allégeances au Liban, désormais entité politique en soi (Rabbath, 1986). Pour le faire, l'État cherchait à prouver la singularité de l'identité que partagent les Libanais à la diversité de leurs appartenances communautaires. Le point de départ était l'identification des ancêtres fondateurs. C'est ainsi qu'a été consolidé le mythe des Phéniciens (équivalent des Gaulois pour la France). Il stipule que les Libanais ne sont ni Arabes, ni Occidentaux, mais des Phéniciens qui adoraient la liberté et le commerce et qui, de plus ont inventé l'alphabet. Ensuite, il fallait dresser une histoire capable de stimuler un sentiment patriotique et d'asseoir la légitimité de l'État-nation libanais. C'est dans ce cadre qu'est apparu le mythe d'un Liban dont les origines renvoient aux prémices de l'humanité²¹ et à la période biblique, d'un Liban transhistorique qui a résisté à tous les empires ayant dominé son sol, à l'image de sa figure emblématique, le Cèdre, qui résiste au temps et aux intempéries ; ou à l'image du Phénix, qui renaît de ses cendres après chaque épreuve. Telle l'histoire de la nation française, l'histoire de la nation libanaise est présentée comme un « *récit d'un combat continu à travers les siècles pour la liberté, contre l'oppression, vers la souveraineté* » (Thiesse, 2001), d'où la glorification de certains personnages et leur présentation comme héros nationaux (l'émir Fakhreddine II, l'émir Béchir Chéhab II, les martyrs de l'Indépendance, Riad Solh, Béchara El Khoury, etc.).

L'épaisseur historique « imaginée » et « inventée » devrait doter le Liban d'un héritage prodigieux et unique ; un héritage qui reflète l'histoire « honorable » du Liban, lieu de sédimentation de civilisations. Or, la succession des civilisations a porté sur tout le Levant. Ainsi, pour s'approprier l'histoire de la région, l'État libanais a inventorié tous les vestiges existant sur le sol libanais et les a intégrés sur la liste du patrimoine national. La stèle égyptienne du pharaon Ramsès à Nahr El-Kalb devient patrimoine national au même titre que les vestiges romains, byzantins, omeyyades, mamelouks, latins, etc.

²¹ E. Renan, dans sa *Mission de la Phénicie*, attribue les vestiges de Byblos au Néolithique et au Enéolithique, et s'en sert pour poser l'hypothèse d'une existence humaine préhistorique dans la région.

La collation/collection de l'héritage libanais a porté également sur les traditions, les coutumes et les rites. Pour asseoir un folklore libanais, l'État a interrogé les pratiques culturelles populaires. La *dabké*²² devient la danse représentative de la nation libanaise alors qu'elle est pratiquée par les Syriens, les Palestiniens et les Irakiens même. Le *zajal*²³ est présenté comme propre aux Libanais alors qu'il remonte aux Bédouins des tribus de la péninsule arabe. Le *chirwal*²⁴ et la *abaya*²⁵ sont désignés comme des costumes libanais alors qu'ils sont des vêtements moyen-orientaux. La *Taboulé*²⁶ et le *Homos*²⁷ sont promus comme des plats de la cuisine libanaise alors qu'ils font partie des cuisines de toute la région proche orientale.

Après l'identification des ancêtres, la mise en évidence de la profondeur de l'histoire et de l'affinité entre le peuple et son territoire, l'élaboration des facteurs identitaires s'est faite en référence à la nature. Les scènes rustiques présentant le villageois libanais qui laboure sa terre, ou le berger libanais qui chante pour son troupeau, abondent dans l'iconographie libanaise. La représentation illustrée du Liban est celle d'une montagne couverte de neige à ses cimes, caressée par la mer à ses pieds et entourée de verdure de tous les côtés. Le paysage naturel libanais toujours gai, verdoyant et harmonieux devient un marqueur de l'identité libanaise. Il est à noter que la notion d'harmonie est essentielle dans la construction nationale libanaise : harmonie entre Orient et Occident, entre Islam et Christianisme, entre montagne et mer, entre homme et nature, mais également harmonie entre les communautés libanaises comme le reflète l'image empruntée à la mosaïque. Cette représentation du Liban comme synthèse de la diversité est une large imitation du modèle français qui fait de la France l'alliance harmonieuse des contrastes et la terre de la modernité (Thiesse, 1997).

La première phase de la construction nationale consistait donc en le repérage et/ou l'invention de l'information identitaire. Cette information est puisée des quatre référentiels ci-hauts analysés. Ensuite, l'information est investie de valeurs et/ou de symboles afin d'être transformée en matériau identitaire. Le but de cette deuxième phase est de créer une mémoire collective. Ainsi pourrait s'esquisser la *check-list* identitaire (Thiesse, 2001) libanaise : le

²² Danse traditionnelle populaire qui se fait en groupe et en file au son du hautbois oriental (*mizmar*) et de la grosse caisse orientale (*tabl*).

²³ Le *Zajal* est une forme de poésie populaire, de joute oratoire et musicale où les poètes se rivalisent, chacun soutenu par son clan.

²⁴ Pantalon bouffant maintenu par une ceinture.

²⁵ La *abaya* est une longue et large robe, de forme carrée.

²⁶ La *taboulé* est une préparation froide à base de blé concassé et de persil.

²⁷ Le *hommos* est un plat à base de purée de pois chiches et de purée de sésame.

drapeau libanais prend le Cèdre comme emblème, la monnaie libanaise (billets et pièces) porte les monuments du patrimoine national, les timbres postaux véhiculent les figures des « héros » libanais, le folklore porte sur des codes vestimentaires, des rythmes musicaux, des pratiques populaires, etc. ; bref, tout le corpus nécessaire pour (re)penser, légitimer et représenter le lien entre la société et son espace.

Cela fait, la construction nationale passe à la phase de l'induction ou de la stimulation du sentiment national (Thiesse, 1998). Cela s'accomplit par « *un intensif travail d'éducation de masse, visant à inculquer dans l'ensemble de la population le sentiment d'appartenance commune* » (Thiesse, 2001). L'apprentissage national des Libanais commence à l'école avec les manuels scolaires représentatifs du discours identitaire libanais. La pédagogie nationale se fait aussi par un hymne national qui invoque le commun naturel, historique et culturel pour diffuser le sentiment patriotique ; elle se fait par les représentations picturales et littéraires qui suscitent la fierté ; elle se fait également par le répertoire des *videnda* nationaux (site de Baalbek, de Tyr, d'Anjar, grotte de Jeita, musée national, etc.).

Le sentiment national libanais se consolide en outre autour des souvenirs que raniment les fêtes nationales et les commémorations (fête de l'Indépendance, fête des Martyrs, etc.). Les manifestations folkloriques, par la dimension nostalgique qu'elles comportent, éveillent le sentiment d'appartenance commune. Encore plus, les manifestations artistiques (théâtre, chants, musiques) libanaises sont intégrés dans la création du sentiment national. Même les chanteurs libanais (Fairouz, Wadih El Safi, Sabah) sont mobilisés pour rassembler les Libanais autour de valeurs nationales.

La construction nationale libanaise a donc suivi, dans ses grandes lignes, le modèle français, sinon le modèle européen. Mais la construction nationale française émanait d'un travail collectif et d'une conscience pré-nationale. Cette dernière était le résultat d'une lente construction historique, d'une maturation sociale auxquels s'ajoutaient des enjeux politiques et économiques. Contrairement au cas français, la construction nationale libanaise résulte d'un projet entrepris par un État largement instauré de l'extérieur et disposant d'un système politique confessionnel. Cet État cherche alors à solder les identités communautaires et à les remplacer par une identité nationale. Pour le faire, il a eu recours à l'imaginaire occidental fondé sur l'orientalisme et les intérêts du Mandat français. Cet imaginaire voit le Liban comme un prolongement

occidental sur une terre orientale. Tout au long du processus national, l'État libanais s'inspira de cet imaginaire. Il en résultait une identité non concertée, parachutée et imprimée par un groupe de décideurs politico-économiques qui prétendaient représenter l'État libanais (et qui le faisaient, dans la mesure même où c'est ce qui justifiait leur pouvoir). Ces décideurs ont identifié la nation à l'unité politique. Ils cherchaient à légitimer une nation libanaise différente de la nation arabe dans une société qui partage avec ses voisins l'histoire, la culture et la langue. Ils réclamaient un État-nation dans un pays où le système politique est confessionnel, qui hiérarchise les Libanais selon leur appartenance communautaire.

Ce chapitre a analysé le processus de construction de l'identité nationale par l'État libanais avant 1975, date du déclenchement de la guerre civile libanaise qui a remis en cause les référentiels de l'identité nationale. Difficilement instituée, celle-ci se voit aujourd'hui concurrencée par les identités communautaires qu'elle n'a jamais évincées. Donc, les moments forts de l'identité nationale coïncident avec la période où l'État est le maître du jeu politique. Lorsque les rapports de force politique se recomposent, l'identité libanaise se reconfigure et redéfinit le patrimoine national ainsi que tous les éléments de la liste identitaire.

Chapitre 5

Patrimoine et identité libanaise : les éléments d'une notoriété touristique

L'amabilité du climat se conjugue à celle des hommes pour faire de ce jardin biblique un lieu de rencontres et d'accueil. Rencontres au plan culturel, avec la profonde empreinte occidentale [...] qui marque ce pays arabe [...] harmonie de la mer et de la montagne, du soleil et de la neige, de la vie nocturne de Beyrouth et des plaisirs plus culturels de la découverte du Liban antique.

Guides bleus, 1975

Le discours touristique libanais repose, depuis l'Indépendance et jusqu'à nos jours, sur la notion du « potentiel » : ressources naturelles, ruines historiques, richesses culturelles, caractère humain original et vocation climatique sont mobilisés pour asseoir une offre touristique libanaise et alimenter une économie de service. Ce potentiel investit à une large mesure les objets de l'identité nationale comme ressource touristique. Le patrimoine national devient un axe structurant du tourisme libanais. Le problème apparaît lorsque l'enjeu touristique du patrimoine oblige à recomposer les valeurs identitaires de l'objet patrimonial pour satisfaire à l'imaginaire des touristes. Les représentations identitaires nationales sont alors discréditées. Bien plus, l'apparition d'un patrimoine communautaire à valeurs identitaires fixes concurrence le patrimoine national : il est plus représentatif des identités communautaires qui s'affirment au Liban depuis la guerre civile et il est économiquement plus rentable pour les communautés.

Ce chapitre analyse l'exploitation touristique de la ressource identitaire au Liban. Il reconstruit dans un premier temps l'imaginaire touristique occidental sur le Liban et s'en sert pour dégager les traits de l'identité touristique libanaise. Cette identité rime avec l'identité nationale, toutes deux étant pensées à travers le regard occidental. Ensuite, il interroge le discours touristique libanais et montre comment le tourisme culturel constitue le noyau principal de l'offre touristique, sur lequel se sont greffés progressivement d'autres types de tourisme. Enfin, il procède à un état de lieu du patrimoine national dans la période

contemporaine en mettant l'accent sur les enjeux touristiques qui sous-tendent le fait patrimonial au Liban.

1. Imaginaire occidental et identité touristique libanaise :

Tout comme la création politique du Liban fut une œuvre française, les « *gatekeepers* » (Boyer, 2007) du tourisme libanais furent des Occidentaux, des Européens en majorité (Français, Italiens, Anglais). Leur regard se fixait sur des objets et des lieux qui se croisent avec la culture occidentale. Les descriptions qu'ils en ont faites, ont participé d'un imaginaire occidental sur le Liban, qui a été repris par les Libanais eux-mêmes pour définir leur identité nationale et touristique. L'analyse de cet imaginaire est utile parce qu'elle permet d'une part de retracer l'histoire des voyages au Liban, et éclaire davantage sur les fondements de l'identité libanaise de l'autre. Elle permet également d'identifier les objets et valeurs qui structurent cet imaginaire et d'en faire la liaison avec les discours patrimoniaux et touristiques libanais.

1.1. Le rôle des récits des voyageurs dans la construction d'un imaginaire touristique occidental sur le Liban :

Suite à la conclusion des Capitulations¹ entre François 1^{er} et le sultan ottoman Suleyman le Magnifique, l'Orient devient la destination privilégiée des voyageurs occidentaux (Yérasimos, 1991). Les motifs des voyages en Orient firent nombreux allant du commerce, aux missions diplomatiques, au pèlerinage, aux pérégrinations ... Une grande partie de ces voyageurs s'est mise à noter leurs observations ainsi que les choses qu'elles l'ont marqué en terre orientale dans des récits de voyage. Ces observations étaient néanmoins influencées – dans une large mesure – par les références culturelles occidentales, les nostalgies des temps impériaux où l'Orient était sous la domination des puissances européennes, ainsi que par les ambitions de restituer cette terre orientale qui renferme une partie de l'héritage des Occidentaux (Habib, 1991, Yérasimos, 1991, Berchet, 1985). Elles ont par conséquent débouché sur le fameux courant de pensée, l'Orientalisme, qu'E. Said (2005) a mis en évidence : c'est l'invention de l'Orient par l'Occident par démarcation selon un contraste « nous » - « eux », « autorité » - « soumission », « supériorité » - « infériorité », etc.

¹ Le premier fut conclu en 1535 ; les Capitulations sont un ensemble de traités qui garantissaient aux sujets des nations chrétiennes résidant sur les territoires de l'Empire ottoman le droit d'être soustraits à l'action des autorités locales et de relever de leurs autorités nationales, représentées par leurs agents diplomatiques ou consulaires.

Je reviens sur les récits des voyages en Orient pour dire qu'ils ont préparé la voie à un imaginaire touristique sur l'Orient. Cet imaginaire a fixé plus tard, avec le développement du tourisme, le regard touristique des Occidentaux sur certains lieux, sites et paysages et en a fait des attractions touristiques « immanquables ».

La contrée du Proche Orient, devenue libanaise au XX^{ème} siècle, fut une étape incontournable pour les voyageurs occidentaux. En effet, les ports « libanais »² furent les portes d'entrée des pèlerins en Terre Sainte. D'ailleurs la montagne libanaise renfermant des éléments sacrés du christianisme (les Cèdres évoqués par la Bible, la Vallée Sainte) et le Sud libanais (Tyr, Sarepta et Cana) faisaient partie de l'itinéraire de pèlerinage en Terre Sainte (Habib, 1991). Une fois embarqués sur un port libanais (ce fut souvent le port de Tripoli ou de Beyrouth), les pèlerins empruntaient deux chemins pour Jérusalem :

- Traversée du littoral libanais vers Jaffa, puis Jérusalem
- Traversée du Mont-Liban et de la Béqaa vers Damas, et de là vers Jérusalem à travers le Jourdain et la Galilée.

C'est en passant par ces chemins que les pèlerins s'arrêtèrent pour apprécier des sites archéologiques, des ruines et vestiges de l'Antiquité ainsi que des forteresses et châteaux médiévaux remontant à l'époque du Royaume latin en Orient. Leurs récits de voyage, - description élaborée de ce qu'ils ont fait, vu ou senti - poussèrent les voyageurs ultérieurs à visiter les sites qu'ils recommandaient. Ainsi s'établit un réseau d' « attractions touristiques » le long du littoral « libanais » (château des Croisés à Byblos, château de la mer à Sidon, ruines de Tyr, château de Beaufort), du Mont-Liban (Vallée Sainte et les Cèdres) et de la Béqaa (Baalbek).

Avec les Lumières, le voyage en Orient prit une nouvelle dimension. En effet, l'image propagée sur un Orient immuable, fossilisé, où continuent à s'exposer les ombres d'un passé occidental prestigieux ont engendré un sentiment nostalgique chez les Occidentaux (Hafid-Martin, 1995). Ceux-ci voyagèrent en Orient à la recherche de leurs racines, d'une trace qui leur permet de voyager dans le temps et de renouer avec leur passé. Les vestiges

² Le Liban n'existait pas en tant qu'entité politique indépendante avec des frontières bien définies, d'où l'emploi des guillemets à chaque fois que j'utilise le mot « Liban » pour désigner l'ensemble géographique devenu en 1920 le Liban.

romains furent recherchés et appréciés par ces voyageurs. Les ruines retraçant la gloire de Rome en Proche Orient furent vantées et mises en valeur dans les récits de voyages : Tyr, Baalbek, Byblos et Palmyre deviennent les nœuds de l'itinéraire de voyage au Proche Orient (Habib, 1991).

Avec le Romantisme du XIX^{ème} siècle, un intérêt pour les paysages naturels s'ajouta aux composantes religieuse et nostalgique du voyage au Proche Orient (Hafid-Martin, 1995 ; Berchet, 1985). Les voyageurs romantiques ont fortement contribué à dresser un imaginaire « touristique » occidental sur le « Liban ». Ces voyageurs, appartenant au milieu littéraire, se sont ingéniés à représenter les « tableaux » et les « scènes » qui les ont impressionnés au « Liban ». Lamartine souligne l'émotion qui l'a saisie au regard de la montagne libanaise : *« le capitaine du brick a reconnu les cimes du mont Liban. Il m'appelle pour me les montrer [...] je levai les yeux alors vers le ciel, et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous [...] sa tête seule apparaissait rayonnante et sereine dans le bleu du ciel. C'est une des plus magnifiques et des plus douces impressions que j'aie ressenties dans mes longs voyages »* (Lamartine, 1835). Pour voir le Mont-Liban, Lamartine leva la tête. C'est le premier signe de la grandeur de cette montagne : une grandeur physique avec la « crête » mais aussi une grandeur morale avec sa « tête ». Lamartine personnifia le Mont-Liban : c'est un homme de sagesse avec sa « tête rayonnante et sereine ». Il décrivit ce qu'il vit puis évoqua ce qu'il sentit ; c'est que le paysage ne s'arrêta pas au niveau de ses sens, mais pénétra profondément au niveau de son âme pour l'impressionner « doucement ».

Une autre description pittoresque de Lamartine est celle de la terre libanaise : *« C'était la terre où tendaient toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur ; c'était la terre où j'allais de si loin chercher les souvenirs de l'humanité primitive ; et puis c'était la terre où j'allais enfin reposer dans un climat délicieux, à l'ombre des orangers et des palmiers, au bord des torrents de neige, sur quelque colline fraîche et verdoyante »* (Lamartine, 1835). Lamartine trouva la terre libanaise à la fois mère (dimension maternelle, mère procréatrice de l'humanité) et femme (dimension sensuelle, les délices d'une femme). Il la regarda comme homme et comme voyageur : un homme qui cherche l'enrichissement et un voyageur qui cherche le dépaysement. Le Liban peint par Lamartine évoque les trois références de l'identité touristique telle que vue par les Occidentaux : c'est la terre (allégorie à la terre sainte) qui dispose de richesses humaines (c'est la terre mère) et de

richesses naturelles (terre maîtresse). Cela se croise avec la trilogie identitaire (Histoire-culture-nature) qui a été mobilisée par le Mandat français et ensuite l'État libanais dans la construction nationale.

Les récits de voyage des Occidentaux ont donc jeté les bases d'un imaginaire occidental sur le « Liban ». Cet imaginaire a été investi plus tard avec la création politique du Liban à la fois dans la construction nationale et la construction touristique. Les Libanais pensèrent le Liban (et le font toujours) à travers ces récits de voyage, à travers le regard occidental autocentré qui valorise les objets à l'aune des valeurs occidentales.

1.2. Le rôle des premiers guides touristiques dans la consécration de l'imaginaire touristique occidental sur le Liban :

Avec l'émergence du tourisme³, des guides touristiques firent apparition et se chargèrent de fournir les renseignements nécessaires et les recommandations utiles aux touristes. Leurs objectifs étaient de rendre commode le voyage et de prévenir les aventures risquées (Baedeker, 1882). Ce furent donc des conseillers de voyage, des intermédiaires entre le touriste et la destination visée⁴.

Les premiers guides touristiques référèrent à un découpage géographique de l'Orient pour asseoir les itinéraires qu'ils proposèrent : l'Égypte était considérée comme une zone à part, la Turquie également, de même pour la Mésopotamie, le Proche Orient, l'Extrême Orient, etc. Le « Liban » faisait partie du Proche Orient. Le guide Joanne de 1861 l'intègre dans une itinéraire qu'il désigne « Syrie proprement dite ou Syrie moyenne et Phénicie », le guide allemand Baedeker de 1882 l'intègre à un itinéraire qu'il nomme « la côte de l'ancienne Phénicie, et l'intérieur du Liban jusqu'à Damas ». Le guide Baedeker de 1906 évoque l'ancienne phénicienne lorsqu'il propose un itinéraire touristique allant de « Haïfa à Beyrouth

³ Au XIX^{ème} siècle, le mot « tourisme » fit son émergence dans la littérature française. Transcrit de l'Anglais, il désigna une forme spécifique du voyage, centrée principalement sur le loisir. Les origines du mot remontent au XVIII^{ème} siècle où l'expression « Grand tour » fut employée pour désigner le voyage initiatique qu'effectuèrent à ce siècle les jeunes de l'aristocratie anglaise avant de faire leurs entrées dans le monde. D. Nordam (Nordman, 1997) signale que le mot anglicisme « tourism » fut définitivement acclimaté en France grâce à Stendhal (Mémoires d'un touriste, 1838) et Hugo (Le Rhin, 1842). Le mot serait vulgarisé avec les premiers guides touristiques qui employèrent le mot « touriste » pour désigner les « voyageurs ».

⁴ Les premiers guides (Joanne et Baedeker) fournissaient des informations relatives aux moyens de déplacements, à la saison de voyage, aux vêtements à porter, aux hôtels et restaurants à fréquenter, aux us, coutumes et religions des autochtones, aux éthiques et codes sociaux, à la langue officielle, au régime politique, etc. ainsi que des renseignements pratiques sur le voyage en général comme les visas, la monnaie locale et les taux de change, les durées des déplacements d'une attraction à une autre, les horaires des moyens de transport.

par Tyr et Sidon » : « L'ancienne Phénicie comprenait le littoral fertile qui s'étendait de l'Eleuthérus (*Nahr el-kebîr*) au Nord jusqu'à Jaffa au Sud, [...] les possessions des Phéniciens ne s'étendaient que fort peu au-delà [...] » (Baedeker, 1906). Cela correspond à quelque limite près aux frontières politiques du Liban qui s'étend du *Nahr el kébir* au Nord jusqu'à *Ras Nakoura* au Sud. On voit là les ébauches d'une association entre le « Liban » et la Phénicie qui deviendra plus tard un élément déterminant de l'identité touristique et nationale du Liban.

L'examen des attractions « libanaises » proposées par ces guides montre qu'elles sont largement inspirées des récits de voyage : Baalbek, Tyr, Byblos, Sidon, les Cèdres et la Vallée Sainte continuent à être les substrats du voyage au « Liban ». Cela pousse à croire que les sites qui alimentent l'imaginaire touristique sur le Liban sont déjà définis et que les guides viennent les étayer. En effet, le guide Joanne de 1882 propose sous la rubrique « Phénicie » des itinéraires touristiques qui portent sur le littoral, avec Tyr, Sidon, Beyrouth, Byblos, Tripoli et Homs comme attractions centrales, sur le Mont-Liban (les Cèdres, Vallée Sainte et quelques villages libanais (Hasroun et Bécharreh), et sur ce qu'il désigne par « le col du Liban » (Yammouneh, Baalbek, Zahlé). Ces attractions sont valorisées soit pour leurs caractères paysagers et naturels singuliers, soit pour leurs héritages antiques et médiévaux, soit pour leurs valeurs religieuses. À son tour, le guide Baedeker de 1906 recommande des itinéraires dans l'ancienne Phénicie charpenté également autour du cordon littoral, de la montagne libanaise et de l'intérieur. Il reprend le vocabulaire romain pour valoriser les sites antiques. À titre d'exemple, le guide retrace l'histoire de Baalbek en insistant sur sa romanité : « [...] Auguste fit de la ville une colonie romaine ; en tout cas des monnaies du I^{er} siècle montrent qu'alors la ville était colonie romaine. Antonin le pieux (138-161 apr. J.C.) commença la construction d'un temple grandiose, consacré aux trois divinités d'Héliopolis et qui fut achevé par ses successeurs jusqu'à Caracalla » (Baedeker, 1906), avant de procéder à une description profuse et illustrée (10 pages) des éléments romains de son site. Il préconise par ailleurs la visite de Byblos qu'il désigne par « Djébeïl » en soulignant la présence du château des Croisés, des éléments chrétiens (Saint-Jean, Sainte-Thècle, chapelle *Seiyidet Mâr Nouhra*) et des éléments romains (colonnes, nécropole, sarcophage, etc.).

Les « nouvelles » attractions soulignées par ces guides sont présentées comme des attractions secondaires, pouvant faire l'objet d'excursions, et cela en opposition aux

attractions majeures dont la visite nécessitent une journée, parfois un séjour sur place. La classification des attractions en majeures et secondaires répondait - semble-t-il - à un seul critère : le rapport avec la culture européenne ; tout ce qui renvoie de près ou de loin à l'histoire de l'Europe, à sa culture, à ses paysages, à ses figures, ses arts... fut présenté comme centres d'intérêts touristiques. La renommée de ces sites, évoqués par les grands voyageurs occidentaux, favorisa davantage cette classification. Le cercle touristique au Liban est ainsi serré autour d'un réseau de sites romain, chrétien et médiéval.

En outre, les itinéraires recommandés par ces guides dépendaient largement des moyens de transport. Ces itinéraires s'alignèrent sur les réseaux de desserte routiers ou ferroviaires. Cela a favorisé l'émergence des points-nœuds (essentiellement les villes principales telles que Beyrouth, Zahlé, Tripoli, etc.) ou *hubs*, points de départ vers les destinations majeures. Le tour ou itinéraire en circuit fermé s'affirme ainsi comme modèle de déplacement touristique au Liban. Il fut conventionné plus tard par les décideurs touristiques libanais, ce qui nuit infiniment à la périphérie libanaise.

Les premiers guides touristiques qui mettent l'accent sur des attractions touristiques libanaises sont clairement européens et destinés principalement aux touristes occidentaux. Il s'ensuit une sélection des attractions en référence aux valeurs européennes. Ces premiers guides ont contribué à fixer l'imaginaire touristique occidental sur le Liban autour des sites culturels et religieux. Cet imaginaire situe le Liban comme un « esprit occidental dans un corps oriental ».

2. Imaginaire occidental et potentiel touristique au Liban :

À l'Indépendance du Liban, les éléments de l'imaginaire occidental furent considérés comme des potentialités touristiques et mobilisés dans le développement touristique du Liban (Habib, 1991 ; Rajab, 1955 ; Sader, 1976 ; Nammour, 1967). Or, cet imaginaire même avait référencé la construction nationale ; le patrimoine national devint une ressource touristique. Il fut exploité touristiquement et investi de valeurs variables selon le prisme choisi pour attirer tel ou tel type de touriste. Il est également magnifié et mythifié afin d'être « désiré » par les touristes. La valorisation du patrimoine national, construite à l'usage des touristes, s'oppose dans la majorité des cas, aux représentations traditionnelles des locaux. Les valeurs

identitaires s'emboîtent ainsi sur le même objet patrimonial engendrant parfois des distorsions qui s'expriment en termes de conflit, de frustration ou de rejet.

2.1. Le patrimoine national : un potentiel touristique

Le Mandat français avait orienté l'économie libanaise vers le secteur de services. La tertiarisation de l'économie libanaise fut consacrée à l'Indépendance du Liban par l'adoption du libéralisme économique⁵. Elle fut justifiée par l'absence de matières premières exploitables sur le sol libanais (Nammour, 1967 ; Boustany, 2003) et l'idée que le pays était comme naturellement favorable au commerce et aux affaires, comme une Suisse orientale. Le tourisme occupait une place importante dans l'économie libanaise. La notion du potentiel touristique fut le moteur du développement du tourisme libanais. Ce potentiel repose sur les éléments identitaires libanais, eux-mêmes puisés de l'imaginaire occidental sur le Liban.

Le discours du potentiel touristique plaçait l'identité du Liban au cœur des enjeux économiques et touristiques. L'extrait suivant de H. Boustany, archéologue-historien libanais, nous permet de comprendre les logiques de ce discours, ainsi que les paramètres qu'il mobilise à l'appui : *« Le Liban n'est pas un pays de grande agriculture et ni sa superficie, ni ses reliefs ne lui permettront jamais de le devenir et donc il ne peut compter sur sa production pour l'exporter et faire rentrer des devises dans sa trésorerie. Le Liban n'est pas et ne peut être un grand pays industriel. Il ne possède aucun gisement minier. Ce que le Liban est : Le Liban est un pays doté par Dieu d'un climat exceptionnellement tempéré. Il jouit de trois cents jours de soleil par an, de petites plaines côtières, de plages de sable fin, de hautes montagnes proches qui facilitent à l'extrême la transhumance en toutes saisons. De par sa situation géographique, le Liban s'est trouvé placé au carrefour de trois continents, donc lieu de passage obligé et, partant, de rencontres de tous les peuples de la région. Il a eu la chance de conserver sous son sol et sur sol les vestiges de toutes les cultures, de toutes les civilisations des peuples de l'Antiquité, du Moyen Âge et des temps modernes. Le territoire du Liban est un raccourci de l'histoire de l'humanité. Toutes les civilisations du Moyen et du Proche-Orient, de l'Antiquité classique, de l'Égypte et de l'Afrique du Nord se chevauchent et se complètent ici. [...] c'est un merveilleux livre d'histoire des civilisations pour petits et*

⁵ Le libéralisme économique fut encouragé à l'Indépendance par Michel Chiha, un conseiller du Président Khoury. Sa vision économique partait du principe que le Liban ne dispose pas de richesses naturelles (minéraux, pétroles, gaz, ...), ni d'une grande superficie favorable à l'agriculture, d'où le besoin du libéralisme pour assurer le développement économique du pays : « les pays qui n'ont pas de richesses naturelles à tirer de leur sol, il faut leur donner la liberté économique pour richesse. Autrement, comment vivraient-ils ? [...] c'est le cas du Liban, de façon la plus saisissante ; et c'est ce qui fait qu'ici, il faut défendre la liberté [...] » (Michel Chiha, propos d'économie libanaise, Juillet 1948, www.michelchiha.org, consulté le 2 février 2009).

grands qui raconte l'homme depuis la Préhistoire [...] jusqu'à nos jours » (Boustany, 2003). Le capital du Liban, selon Boustany, est donc dans sa trilogie histoire-culture-nature. Les éléments identitaires deviennent ainsi des ressources qu'il faut exploiter. L'identité nationale se colle à l'identité touristique pour constituer la matière première économique du pays.

Le discours sur le potentiel et la vocation touristique du Liban a accouché d'une offre touristique où les éléments du patrimoine national occupent une place prépondérante. Le tourisme culturel, prototype du tourisme libanais (Sader, 1976), consiste en un ensemble d'activités dont la visite des sites classés patrimoine national. Durant la première moitié du XX^{ème} siècle, le tourisme culturel connut un essor remarquable. En effet, les touristes occidentaux représentaient une majeure partie de la clientèle touristique libanaise. Le Liban était une destination privilégiée pour ces touristes pour plusieurs facteurs : en premier lieu, l'imprégnation occidentale instaurée par le Mandat continue avec le discours identitaire national faisant du Liban un pays à double visage arabe et occidental ; l'adoption de la langue française comme deuxième langue du pays perpétue cette imprégnation. Ensuite, les liens entre le Liban et l'Occident ne se sont pas coupés avec l'Indépendance. Les missions éducatives, religieuses ou laïques, se multiplient, encouragées par l'attitude favorable de l'État libanais (le « laisser-faire ») vis-à-vis du développement du secteur privé et des institutions communautaires. Enfin, l'image propagée par le Mandat sur un Liban - « petite France » - encourageait les Français à venir « chez eux ». À ces facteurs favorisant s'ajoutent les motifs des touristes occidentaux avant les *Trente Glorieuses* et la vulgarisation du tourisme ; ces motifs s'inscrivent dans une perception élitiste du tourisme (Urbain, 2002) : c'est le voyage-enrichissement, le voyage-apprentissage, le voyage spirituel et non charnel.

La demande touristique occidentale portait prioritairement sur les sites et les lieux qui hantent l'imaginaire occidental sur le Liban : les sites de Baalbek, de Tyr, de Byblos, de Sidon, les châteaux médiévaux, les forts et forteresses des Croisés, les Cèdres et les paysages naturels pittoresques. Cette demande pousse l'État - acteur puissant à l'époque - à prendre conscience de l'enjeu touristique que représentent certains objets du patrimoine national. L'État libanais cherchait à entretenir et développer cette demande par une promotion touristique de ces objets conforme à l'imaginaire occidental, comme le montre le discours des guides touristiques publiés par le Commissariat général au tourisme en 1955, 1961, 1963, et plus tard les dépliants et brochures publiés en 1998 par le Ministère du tourisme. Ainsi, Baalbek est promu touristiquement pour sa valeur romaine, Byblos au nom de son château

croisé, ses colonnades romaines et son site phénicien découvert par une mission française ; Tyr au nom de ses ruines romaines, etc. Or, ces mêmes objets changent de valeurs, ou plutôt les recomposent différemment, lorsqu'ils sont tournés vers les Libanais. Entre touristes et Libanais, le sens de l'objet patrimonial change. L'enjeu touristique du patrimoine le fait habiller selon les attentes des touristes.

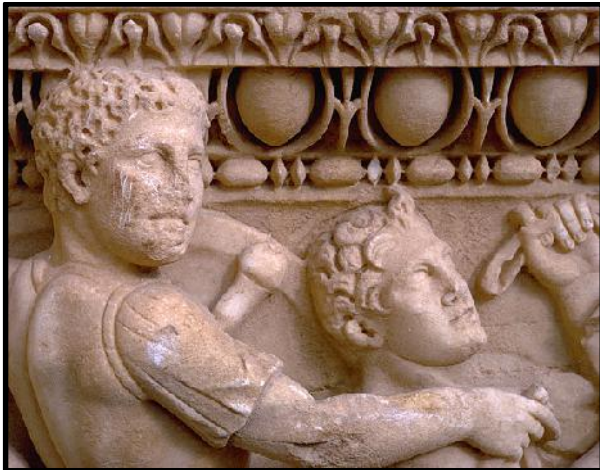


Fig. 20 : Légende d'Achille sur un des sarcophages romains trouvés à Tyr : Les parois sculptées de ce sarcophage actuellement exposé au musée national de Beyrouth, illustrent des scènes de la légende d'Achille : colère d'Achille, Achille à Skyros, Achille traînant le corps d'Hector, la supplication de Priam (Source : Ministère du tourisme).



Fig. 21 : Le théâtre romain à Byblos : De ce théâtre ne subsistent que les cinq premiers gradins, la scène ornée de petites colonnes corinthiennes et le sol de l'orchestre qui fut recouvert d'une mosaïque représentant Bacchus, aujourd'hui exposée au musée national de Beyrouth (Source : www.lebanon-tourism.gov.lb).

Donc, pour développer une économie de service dont le tourisme est le fer de lance, l'État libanais ne répugne pas à intégrer le patrimoine national dans l'offre touristique. Cette instrumentalisation du patrimoine au service du tourisme, d'ailleurs accréditée partout dans le monde, devient problématique lorsqu'elle mobilise un patrimoine national en construction comme potentiel, une matière première à travailler en fonction des besoins des touristes. La dimension identitaire nationale est ainsi mise en péril au profit d'un patrimoine-ressource et en faveur des enjeux économico-touristiques.

2.2. Le patrimoine national : une tradition touristique

Cependant, les mutations touristiques engendrées par la démocratisation du tourisme, ainsi que le boom pétrolier des pays arabes ont poussé les acteurs touristiques libanais, dans la deuxième moitié du XXème siècle, à diversifier l'offre touristique (Sader, 1976). L'objectif était d'élargir l'éventail des activités et pratiques touristiques pour accompagner les nouveaux

besoins et gagner de nouveaux marchés touristiques. En effet, la proximité du foyer des pétrodollars, couplée à un imaginaire touristique arabe qui fait du Liban « la Suisse de l'Orient », s'est traduite par une demande touristique démesurée. Cela a poussé à une reconfiguration de l'offre afin d'optimiser les recettes touristiques.

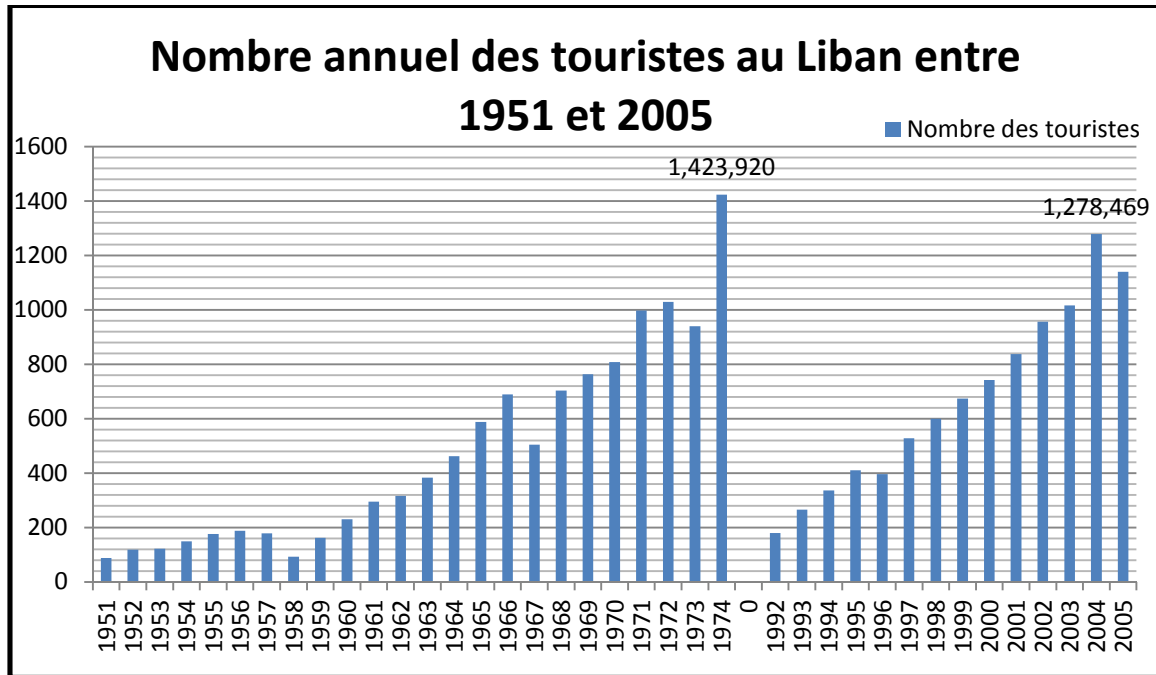


Fig. 22 : Graphique illustrant la fréquentation touristique annuelle au Liban entre 1951 et 2005 : l'axe vertical correspond au nombre d'entrées, les chiffres sont représentés en unité est 100.000. L'axe horizontal correspond aux années de la période recensée. L'intervalle 0 correspond à la temporalité de la guerre civile où aucune statistique ne semble être faite. Remarquons que le point culminant des entrées touristiques correspond à l'année 1974, la veille de la guerre ; remarquons aussi le retour progressif des touristes après la guerre. Les chiffres seront présentés en détail en Annexe 1 (Source : Ministère du tourisme).

La notion du potentiel a ainsi été creusée davantage à la lumière des besoins hédonistes des touristes. La mer est exploitée dans un ensemble d'activités touristiques (tourisme balnéaire, sportif, de loisirs), la montagne devient par son climat l'objet de pratiques de villégiature, ainsi que de tourisme de santé, tourisme rural, tourisme de ski, etc. ; la situation stratégique de Beyrouth au carrefour des trois continents et le mode de vie occidental-oriental qui la caractérise, sont investis pour des tourisms urbain, d'affaire, de vie nocturne, et de divertissement (Guide touristique et hôtelier, 1961 ; Guides bleus, 1975).

En parallèle, la rentabilité de l'activité touristique a poussé l'État libanais à mettre en place des instances chargées de développer le tourisme libanais : le Conseil national de

tourisme (CNT)⁶ et le Ministère de tourisme⁷ assument des tâches relatives à la réglementation, l'information et la promotion touristique ; cette rentabilité a encouragé également les investissements touristiques privés : les hôtels se multiplient, de même que les prestations de service touristique, les restaurants, les agents de location de voiture... Bref, toute une infrastructure touristique se développe au Liban, consolidée par un appareil d'ingénierie touristique qui assure la transformation de la « matière touristique » (Dewailly, 2000) en produit de consommation (Nammour, 1967 ; Sader, 1976).

La diversification de l'offre touristique libanaise a toutefois privilégié le tourisme culturel, en le présentant comme tradition touristique au Liban (Guide touristique et hôtelier du Liban, 1963 ; publication du Festival International de Baalbek, 1970); une tradition qui se réfère à l'épaisseur des voyages au « Liban » pour asseoir une histoire touristique libanaise. Cette histoire invoque les migrations des groupes communautaires (cf. chapitre 3) vers le « Liban » et les présente comme premières mobilités suscitées par l'attractivité de la terre libanaise ; elle inscrit également les « *rihla* »⁸ dont l'itinéraire avait porté sur un lieu « libanais », comme des mobilités-voyage au Liban. Elle mobilise les voyages des Occidentaux au Proche Orient et les extraits « saisissants » de leurs récits pour consolider la « touristicité » du Liban. Elle fait de l'enrichissement culturel un motif principal des voyages au Liban. L'inscription au répertoire de l'Unesco de cinq sites du patrimoine national vient conforter la composante culturelle de la tradition touristique libanaise. Elle fut une raison de plus pour investir le patrimoine national comme ressource touristique et la promouvoir cette fois, au nom du Label Unesco, auprès d'une clientèle touristique internationale.

6 Le CNT est chargé de promouvoir et d'informer sur le tourisme libanais. Il édite à cet égard des brochures publicitaires sur les attractions et curiosités touristiques : « l'information dont il s'agit concerne d'une part les principaux sites archéologiques comme Tyr, Baalbek et Byblos et d'autre part des thèmes aussi divers que l'artisanat, les lieux de prière, les sites naturels, la vie nocturne et sportive, les activités et circuits touristiques aux jeunes touristes étrangers ». La promotion du tourisme libanais à l'étranger est assurée par le truchement des bureaux du CNT situés à Bruxelles, Francfort, Londres, Paris, Le Caire, Koweït et Jeddah. Le CNT fut dissout dans les années 70 et ses fonctions rattachées au Ministère de tourisme.

⁷ Créé en 1966, le Ministère du Tourisme est chargé de la restauration et la mise en valeur des richesses archéologiques et historiques, de la réglementation intérieure du tourisme ainsi que la gestion de certains équipements touristiques bien précis. (M. H. Kairouz, « Le développement du tourisme au Liban », *le commerce du Levant* – Supplément mensuel, Août 1973, n° 155).

⁸ La *rihla* est un voyage de découverte mené au cours du X^{ème} siècle principalement par des voyageurs de l'Occident musulman. Les figures les plus éminentes de *rihla* sont l'Andalou Ibn Jubayr et le Maghrébin Ibn Battûta. Le motif principal des *rihla* était l'exploration des pays de l'Islam. La *rihla* porta essentiellement sur deux aires géographiques : l'Orient (Asie mineure, Turquie, Arabie, Egypte et Grande Syrie) et l'Extrême Orient (Inde et Chine).

La diversification des activités touristiques a de surcroît, animé le patrimoine national pour le rendre *tourist appeal*. L'exemple le plus parlant est le Festival International de Baalbek qui prend lieu sur un site majeur du patrimoine national, mais aussi les fêtes populaires et folkloriques qui exposent les objets immatériels du patrimoine libanais (costume, danse, chant, artisanat,..) aux touristes. L'identité libanaise devient ainsi par le truchement du patrimoine une ressource du tourisme culturel libanais.



Fig. 23 : Les temples de Jupiter (à gauche) et de Bacchus (à droite), site et décor du Festival International de Baalbek : le Festival International de Baalbek se tient à l'intérieur du site, notamment dans les temples de Jupiter et de Bacchus. Il présente des spectacles artistiques divers allant de l'opéra à la musique de chambre, la comédie musicale, danse traditionnelle et musique du monde. Ce Festival compte parmi les anciens et les plus importants au Moyen Orient. Après une interruption de plus de 20 ans à cause de la guerre, le Festival a repris ses activités en 1997 et essaie, à travers des programmes de qualité de récupérer sa position d'antan (Source : www.baalbeck.org.lb).

Une approche modélisatrice du tourisme libanais montre par conséquent que l'offre libanaise se compose d'un centre autour duquel gravite la production touristique. Ce centre consiste en un ensemble de lieux et de sites prégnants dont la réputation est antérieure à l'existence politique du Liban. Cette réputation leur confère une certaine ritualisation en matière touristique. Ils deviennent des objets-phares du tourisme libanais. Ils puisent leurs forces dans des mythes fondateurs inventés par le discours des orientalistes. Ces mythes et les représentations qu'ils engagent, sont considérés par les acteurs touristiques libanais comme des atouts, des attraits, des potentialités transposables en produits touristiques.

3. Le patrimoine national aujourd'hui :

L'enjeu touristique du patrimoine obligeait l'État et les acteurs touristiques de la période d'avant-guerre à conférer aux sites-majeurs du patrimoine national (Baalbek, Byblos, Tyr) trois niveaux d'interprétation : une à dimension identitaire nationale tournée vers les Libanais, une à dimension identitaire conforme aux valeurs occidentales et visant les touristes occidentaux, et la troisième à dimension identitaire humaniste destinée aux touristes internationaux. Ces dénivellements d'interprétations font que sur un même objet se superposent et se confrontent des regards, des représentations, des intérêts et des enjeux. Il est évident alors que s'installe un paradoxe entre la construction nationale et la construction touristique. Ce paradoxe est amplifié davantage par une exploitation touristique au service d'intérêts privés. Cela perturbe inévitablement le projet national, surtout dans une société plurielle où les communautés ont des velléités autonomistes et sont récemment intégrées dans le moule libanais. Dans un entretien avec H. Osman, chef de la municipalité de Baalbek, celui-ci évoque la profusion des valeurs et usages que projette l'État sur le site, et qui a fini par brouiller sa valeur nationale chez les *Baalbekis* : « *Tantôt l'État fait du site un symbole libanais, tantôt un héritage phénicien, tantôt des temples romains, tantôt un patrimoine Unesco, tantôt une piste pour le Festival... Tellement d'usages que les Baalbekis n'arrivent plus à le situer sur le plan national. Du reste, nous ne comprenons pas comment une valeur nationale peut être marchandisée et confiée à des gestionnaires qui l'investissent pour leurs intérêts personnels* » (Osman, 2010). Bien que portant sur Baalbek, ces propos s'appliquent sur d'autres sites nationaux dont l'enjeu touristique participe de leur dévalorisation nationale : mais le Liban c'est bien cela, un espace accaparé par le privé au nom de « droits » religieux.

À l'enjeu touristique déstabilisateur du patrimoine national s'ajoute dans la période contemporaine sa mise en concurrence avec les patrimoines communautaires. En effet, la guerre libanaise, les enjeux géopolitiques, la montée des idéologies, les intérêts privés des chefs communautaires, l'effondrement de l'État libanais et la mondialisation ont élevé les communautés libanaises au statut effectif d'acteurs politiques. Celles-ci agissent de nos jours comme étant des entités socio-politico-culturelles à part entière : la construction communautaire se fait intrinsèquement selon un modèle politique inspiré de l'État-nation de par l'invention d'un dispositif identitaire propre à la communauté. Des proto-identités se développent ainsi au Liban, opposant de la sorte le patrimoine communautaire au patrimoine national.

Pour promouvoir ce patrimoine communautaire et le faire intérioriser par les membres de la communauté, les acteurs communautaires cherchent à lui attribuer une fonction touristique religieuse. Le patrimoine communautaire au Liban participe d'un tourisme religieux et se voit rentable pour la société locale (cf. chapitre 7). Toutefois, eu égard à sa clientèle touristique homogène (des coreligionnaires), force est de constater que la ressource identitaire du patrimoine communautaire est exploitée touristiquement, à l'instar du patrimoine national ; cependant l'exploitation touristique du patrimoine communautaire a gardé les mêmes référentiels de valeurs patrimoniales pour les différents niveaux des publics visés (touristes, visiteurs, membres de la communauté). À cet égard, H. Osman le chef de la municipalité de Baalbek déclare : *« Je suis d'accord que le mausolée de Sit Khawla est un patrimoine communautaire mais il a un seul référentiel religieux et ne s'habille pas différemment selon les intérêts privés. Regardez combien il est efficace pour le développement de notre ville. Il est actuellement le moteur économique de Baalbek. Son exploitation touristique renforce sa position patrimoniale chez les Baalbekis »*. Les valeurs religieuses portées par le patrimoine communautaire et les représentations identitaires qu'il symbolise, sont donc vues, encore une fois, comme des potentialités touristiques. L'enjeu touristique (et donc économique) de la ressource identitaire est fulgurant, et ceci indépendamment du type du patrimoine (communautaire, national ou autre). Il négocie la place du patrimoine dans le développement local.

En effet, certains objets communautaires ont eu un succès touristique considérable (Notre Dame de Harissa, mausolée de Sit Khawla, sanctuaire de Mar Charbel, mausolée de Nabi Ayoub...). Ils deviennent des sites majeurs du patrimoine communautaire et déclenchent une dynamique économique considérable dans les milieux qui les entourent. Ce qui pousse d'autres localités communautaires à transcrire le modèle, en inventant des objets patrimoniaux à la base des récits populaires et des mythes fondateurs (Sanctuaire de Rafqa à Batroun, sacralisation du lieu dit d'apparition de la vierge à Tyr, le mausolée de Cheikh Abdalla à Baalbek, la mosquée Al Amine au centre-ville de Beyrouth, ...).

Cette patrimonialisation communautaire n'est pas - bien évidemment - uniquement touristique et vénale ; elle sous-tend tout un processus de territorialisation des communautés : l'objet patrimonial communautaire légitime une appropriation de l'espace, le démarque d'autres espaces, consolide l'identité de la communauté et la transmet d'une génération à une autre.



Fig. 24 : Notre Dame de Liban (Harissa) : c'est un lieu de pèlerinage important au Liban dont la valeur s'est diffusée dans le monde chrétien après la visite du pape Jean-Paul II en 1997. À l'intérieur de la base de la statue, il existe une petite chapelle (Source : Ghada Salem - 2001).



Fig. 25 : Mausolée de Nabi Ayoub à Niha-El Chouf : le sanctuaire de Nabi Ayoub est un célèbre lieu de pèlerinage pour la communauté druze. Il s'agit des constructions modernes situées sur un point culminant. Le bâtiment et la coupole abrite le tombeau du prophète Ayoub (Source : Ghada Salem - 2008).

Devant ce fourmillement des objets patrimoniaux communautaires, le patrimoine national reste figé, dans l'esprit des Libanais, à quelques sites grandioses, aux traditions, au folklore, à l'artisanat et à quelques spécificités culinaires. La découverte des ruines en centre-ville de Beyrouth⁹, dans le quartier Gemayzé¹⁰ et plus récemment à Baalbek ne semblent pas préoccuper les Libanais. En tout état de cause, l'État libanais de l'après-guerre maintenant dirigé par une poignée de chefs communautaires, ne fait pas d'efforts particuliers pour ranimer le nationalisme libanais. Ses actions dans ce domaine se limitent à associer les images de paix et de calme aux images des colonnes de Baalbek, de l'arc de triomphe romain de Tyr, au château de Byblos... L'État joue sur l'éveil d'une nostalgie dans la population libanaise, nostalgie d'une période sereine et glorieuse, celle de l'avant-guerre, sans toutefois chercher à inculquer le patriotisme aux nouvelles générations. Mais l'État lui-même ne voit dans les découvertes archéologiques qu'un potentiel touristique de plus. Le Ministère de tourisme se précipite et les inscrit sur les « sites à voir » au Liban avant même que les fouilles aient dévoilé leurs secrets. M. Farès, chef du Département « Développement touristique » au Ministère de tourisme nous indique : « *le Ministère du tourisme cherche constamment à mettre à jour la liste des attractions touristiques libanaise et [que] dès qu'il y a de nouvelles*

⁹ Les fouilles archéologiques menées au centre ville de Beyrouth à partir de 1993 ont révélé des bâtiments islamiques (la zawiya d'Ibn Irak le Damascène), des *hammams*, des marchés romains, la muraille phénicienne de Beyrouth, ainsi que 700m² des mosaïques.

¹⁰ Des ruines furent découvertes accidentellement en 2004 par des ouvriers creusant les fondations d'un nouvel immeuble à Gemmayzé. Des fouilles ont été alors entreprises par la Direction Générale des Antiquités en collaboration avec une équipe d'archéologues de l'Université libanaise et ont dévoilé l'existence d'une nécropole romaine.

découvertes archéologiques, il se soucie de les promouvoir rapidement auprès des touristes ». La dimension identitaire des ruines et vestiges enfouis dans le sol libanais engage donc prioritairement des enjeux touristiques et en moindre mesure nationaux. On accroît la ressource, non le patrimoine national.

Toutes ces évolutions ont contribué à confiner au deuxième rang les représentations identitaires portées par le patrimoine national. Celui-ci ne sollicite que les intérêts des touristes, il est concurrencé par un patrimoine communautaire proliférant qui affirme son efficacité dans la vie politique, socioculturelle et économique des communautés. L'étude du cas de Baalbek, objet de la partie suivante, nous renseignera sur le maillage d'échelles patrimoniales à Baalbek. Elle mobilisera les enjeux identitaires, touristiques et territoriaux pour lire le paysage patrimonial à Baalbek.

Conclusion de la première partie

Partant de la polémique sur le double visage arabe et occidental du Liban, cette partie a interrogé de prime abord la littérature arabe et française sur le patrimoine à la recherche de clés de lecture théorique pertinentes pour le cas libanais. Elle a ainsi identifié deux approches de lectures patrimoniales : une approche plutôt occidentale moyennant la triangulation patrimoine-territoire-tourisme et une approche arabe par échelles, idéologies et enjeux géopolitiques. Ensuite, elle a croisé les deux approches pour comprendre et analyser la construction patrimoniale au Liban.

Parallèlement, une revue de l'histoire et des enjeux du patrimoine libanais a permis de déceler son évolution entre construction nationale menée par l'État et construction communautaire religieuse stimulée par les dirigeants des communautés libanaises. La construction nationale fut alors analysée afin de comprendre d'une part le référentiel de l'identité libanaise qui informe la triangulation patrimoine-territoire-tourisme, et d'identifier d'autre part les échelles des acteurs et les enjeux qui interviennent dans la définition de l'identité libanaise. Cela nous a permis de retenir **que l'État libanais a approprié le regard et le modèle occidental pour fabriquer une identité nationale autour du mythe phénicien, des clichés des voyageurs orientalistes, des stéréotypes géo-naturels et de l'image de la mosaïque socioculturelle. Il en résultait un patrimoine national à valeurs occidentales, extraverties, mais « libanisées » par un discours nationalisant qui joue des signes, des symboles et des images pour sensibiliser la population libanaise.**

Ensuite, l'analyse de l'enjeu touristique du patrimoine national a révélé la pluralité des regards identitaires qu'il fixe. **Entre l'échelle locale, nationale, occidentale et internationale, le référentiel patrimonial change de sens sur un même objet : les valeurs occidentales prennent le dessus quant il est question de tourisme ; en revanche, les valeurs nationales sont avancées pour territorialiser la société libanaise.** La polyvalence de l'objet patrimonial libanais devient ainsi problématique, elle contribue à mettre en cause les représentations nationales surtout par le niveau local qui se voit exclu de l'investissement touristique du patrimoine.

En dernier lieu, l'examen de l'exploitation touristique contemporaine du patrimoine nous a permis de pister les évolutions patrimoniales en rapport avec la construction

communautaire. Des pratiques touristiques nouvelles, essentiellement religieuses, se multiplient, mobilisant des lieux et des objets « patrimonialisés » communautairement. **L'émergence du patrimoine communautaire répond en fait à un repositionnement des acteurs communautaires sur l'échiquier politique libanais d'une part et à une recomposition des acteurs géopolitiques et des idéologies au Moyen Orient de l'autre.** Ce patrimoine communautaire semble entrer en concurrence avec le patrimoine national, en attirant le regard local qui y voit un patrimoine plus représentatif de son identité et plus rentable.

Deuxième partie :
Baalbek : caisse de résonance des
enjeux identitaires libanais

Introduction

S'appuyant sur les acquis de la première, cette partie part d'une succession de deux périodes de construction identitaire au Liban (nationale et communautaire) pour analyser le fait patrimonial actuel. Elle sollicite la ville de Baalbek, représentative de par les mutations identitaires, communautaires et politiques qu'elle a connues, pour comprendre et étudier les enjeux qui sous-tendent désormais la construction patrimoniale au Liban.

Dans cette partie, je mobilise une triangulation patrimoine-territoire-tourisme pour lire et interpréter les cheminements des représentations patrimoniales au sein d'un même objet ainsi que d'un objet à l'autre. En effet, Baalbek présente la particularité de réunir sur son espace urbain deux objets patrimoniaux : le premier est le site ou « temples de Baalbek », qui fait l'objet de représentations identitaires plurielles, et le deuxième est le mausolée de Sit Khawla, qui sollicite des représentations identitaires communautaires.

Cette partie interroge donc dans un premier temps le site de Baalbek pour identifier les différentes échelles qui interviennent dans sa valorisation patrimoniale. Elle croise ensuite ces échelles et les combine pour comprendre la bipolarité patrimoniale à Baalbek, un phénomène qui semble unique parce qu'il juxtapose deux référentiels identitaires et deux paradigmes touristiques et territoriaux différents. Ce phénomène renvoie à un enchevêtrement d'enjeux, d'acteurs et d'intérêt que cette partie s'attache à dévoiler et désemmêler.

Chapitre 6

Le site de Baalbek : de la sédimentation culturelle à la polysémie des regards patrimoniaux

Balbek ! Balbek ! C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire

Alphonse de Lamartine

La construction nationale libanaise s'est emparée du modèle de l'État-nation pour établir des liens à l'intérieur de la société libanaise (entre les communautés) d'un côté, et entre cette société et l'espace libanais de l'autre. Elle saisissait la triangulation patrimoine-territoire-tourisme par son pôle patrimonial. Le patrimoine était son canal privilégié pour promouvoir des représentations identitaires nationales, inspirées du regard occidental sur le Liban. Il fut ciblé pour les relations qu'il entretient avec le territoire et le tourisme et donc pour des enjeux politiques nationalistes et économiques.

Mais, la particularité des objets désignés comme patrimoine national complique la construction patrimoniale. En effet, une grande partie des objets patrimoniaux se caractérise par une épaisseur historique génératrice d'un emboîtement des référentiels culturels. Cela rend discriminatoire, ou discrétionnaire, leur « patrimonialisation » au nom d'une seule valeur culturelle. Le site de Baalbek est un de ces sites composites et polyvalents. La mobilisation de sa dimension phénicienne au service d'une identité nationale n'empêche pas le regard local à privilégier sa valeur arabe, et ne change pas l'imaginaire touristique occidental qui n'y voit qu'un legs romain. La labellisation Unesco du site lui confère une valeur universelle de principe et élargit davantage l'éventail des échelles de regards qui s'y fixent. La polysémie des référentiels identitaires devient problématique lorsque la triangulation patrimoine-territoire-tourisme se déstructure en faveur d'une dichotomie patrimoine-territoire et patrimoine-tourisme : au binôme patrimoine-territoire, correspond un référentiel phénicien et une fonction nationaliste et territorialisante, alors qu'au binôme patrimoine-tourisme correspond un référentiel romain et une fonction de « marchandisation » touristique. En

contre point, on assiste à la promotion identitaire et locale d'un autre objet, proche, mais qui tourne le dos à ces patrimoines imposés ou proclamés du dehors.

Ce chapitre présente la ville de Baalbek, notre terrain de recherche et lieu d'une juxtaposition remarquable d'un objet du patrimoine national et d'un autre du patrimoine communautaire. Il questionne le site archéologique de Baalbek à la lumière de la construction nationale et en recherchant des éléments pouvant renseigner/expliquer/interpréter le phénomène de bipolarité patrimoniale, bien prononcé dans l'espace de la ville. L'objectif étant de reconstruire les différents enjeux du site en croisant les échelles, les perspectives, les logiques, les attitudes et les discours des différents acteurs à Baalbek.

1. Baalbek dans le discours historique national :

L'histoire officielle libanaise de Baalbek est stéréotypée. Elle se répète à l'identique dans tous les ouvrages historiques ainsi que les productions écrites sur la ville (Champdor, 1959 ; Raad, 1991 ; Awad, 1972 ; Lakkis, 1990 ; Publication du Festival International de Baalbek, 1970). Elle est représentative de la construction nationale qui mobilise les dispositifs socio-spatiaux de l'identité, à savoir la triangulation patrimoine-territoire-tourisme pour asseoir un nationalisme libanais. Elle réduit l'histoire de la ville à l'histoire de son site archéologique, particulièrement dans ses aspects phéniciens, qu'elle promeut comme emblème national et haut-lieu touristique.

1.1. Baalbek, la ville en récit :

Dès l'Antiquité, la ville de Baalbek a joui d'une immense célébrité. D'un gîte-étape pour les caravanes commerciales en destination de côtes méditerranéennes, à un sanctuaire pour les foules des pèlerins, à un lieu « immanquable » pour les voyageurs en Orient, et à un site archéologique classé patrimoine mondial de l'humanité, la ville de Baalbek est l'exemple ultime du métissage culturel et culturel en terre orientale. Ce métissage se manifeste par son site monumental, qui contient des structures colossales dont les moyens de construction font l'objet de mythes dans le monde populaire et de polémique dans le monde scientifique (Alouf, 1896 ; Champdor, 1959 ; Awad, 1972). En effet, les édifices sont si gigantesques et merveilleux qu'ils remettent en cause la capacité humaine à les élever sans l'aide de la machine, ou de puissances supra-humaines. Selon la mythologie populaire, Salomon aurait

construit un château prodigieux à Baalbek pour l'offrir à Balkis¹, sa bien-aimée ; Caïn, fils d'Adam, aurait bâti Baalbek en l'an 133 de la Création et l'a peuplé de géants². Nemrod, lors de son règne au Liban, aurait envoyé des géants à Baalbek, pour y construire la fameuse tour qui devait le conduire jusqu'aux cieux³.

Ces constructions sont également intrigantes à tous points de vue. En effet, la taille des blocs de pierre utilisés et leur agencement selon des formes architecturales et artistiques grandioses poussent à s'interroger sur les manières de faire chez les Romains : comment ont-ils fait pour hisser des blocs de pierre dont le poids dépasse plusieurs centaines de tonnes ? Quelles techniques ont-ils utilisés pour tailler ces pierres et les monter si rigoureusement qu'une lame ne peut pas passer entre deux pierres ? D'où sont extraites ces pierres et par quels moyens sont-elles arrivées là ? Tout ceci fournit donc objet à admiration et à visite.

La version « nationaliste » de l'histoire Baalbek fait remonter ses origines aux Phéniciens où la ville était le foyer du culte phénicien (publication du Festival International de Baalbek, 1970 ; Awad, 1972). Ce dernier s'articulait sur une triade divine : « Shamas - Anat - Aliyan ». Cette dimension religieuse de la ville se développe dans un premier temps sous les Grecs qui identifient la triade divine phénicienne à leur triade hellène « Hélios - Aphrodite - Hermès », et ensuite avec les Romains qui « romanisent » la triade héliopolitaine en l'assimilant à « Jupiter - Vénus - Bacchus ». Baalbek devient ainsi une ville sainte de l'Empire romain. Des empereurs venaient consulter ses dieux avant de décider d'une guerre, faire des vœux ou sacrifier devant les autels. Les foules des pèlerins venaient de tout bord rendre hommage à ses dieux et participer aux somptueuses cérémonies qui y prenaient lieu (Arra, date inconnue).

¹ La reine de Saba.

² Dans son *Histoire de Baalbek par un de ses habitants*, M. Alouf indique : « les traditions racontent que la forteresse de Baalbek, au Mont Liban, est la plus ancienne construction du monde ; c'est Caïn, fils d'Adam, qui la fit bâtir à l'an 133 de la Création, quand le délire s'empara de lui. Il lui donna le nom de son fils Henok et la peupla de géants dont les iniquités furent punies par le Déluge » (Alouf, 1896). P. Sayegh cite également une légende arabe qui indique que c'est Caïn qui a bâti Baalbek pour trouver un refuge contre la malédiction divine (Sayegh, 1962).

³ Selon M. Alouf, les Arabes pensent que c'est à Baalbek que fut élevée la fameuse tour qui devait conduire Nemrod jusqu'aux cieux. Il se base sur un manuscrit arabe trouvé à Baalbek qui indique que : « après le déluge, quand Nemrod régna au Liban, il envoya des géants pour reconstruire la forteresse de Baalbek qui fut appelée ainsi en l'honneur de Baal dieu des Moabites et des adorateurs du Soleil » (Alouf, 1896). Dans le même sens, D'Arvieux, qui visita la Syrie, en 1660, évoque le mythe de Nemrod et la tour de Babel lorsqu'il parle de Baalbek : « [...] l'aridité et la sécheresse de l'Anti-Liban, ne sont que la conséquence de la malédiction que s'est attirée Nemrod en construisant la tour de Babel (Baalbek) » (D'Arvieux, 1735).

Avec le christianisme, la ville de Baalbek perd son rayonnement. Les empereurs chrétiens ferment les temples, les détruisent ou les transforment en carrières.

Sous l'islam, Baalbek devient une ville militaire (Awad, 1972 ; Guide touristique et hôtelier du Liban, 1961 ; publication du Festival international de Baalbek, 1970). Son site est converti en une forteresse. Les musulmans clôturent la ville par un mur et y construisent des mosquées, des *madrasas*⁴, des *zawiyas*⁵, des mausolées, ainsi que d'autres éléments culturels islamiques.

Sous les Ottomans, Baalbek tombe en ruines ; une vague de tremblements de terre successifs frappent la ville. Toutefois, la ville intéresse, par son site, les voyageurs en Orient (Awad, 1972 ; Habib, 1991). Ces derniers valorisent le site au titre d'un héritage romain et s'ingénient à le décrire dans leurs récits de voyage, participant de la sorte à un imaginaire occidental du site, fixé autour de la romanité.

En 1898, après visite de l'empereur Guillaume II à Baalbek, une mission archéologique allemande⁶ entame des travaux pour étudier ses ruines. La ville suscite alors un intérêt archéologique. Celui-ci est renforcé après la Première Guerre mondiale et l'annexion de Baalbek au Grand-Liban sous le Mandat français. En effet, le département des Antiquités, fondé par les Français, encourage les fouilles (Sayegh, 1962 ; Collart, Coupel, 1977). Les missions archéologiques se succèdent alors pour étudier les « secrets » de cette architecture colossale et dégager les temples.

Avec l'Indépendance du Liban, un service nommé « Direction Générale des Antiquités du Liban », poursuit le travail d'études et de fouilles archéologiques (Chehab, 1975). En 1956, le « Festival International de Baalbek » est lancé. La ville suscite un intérêt touristique. Des milliers de touristes internationaux viennent chaque année admirer le site, assister au Festival et visiter la ville et son entourage.

⁴ École de théologie musulmane.

⁵ Salle réservée à l'étude et à la méditation spirituelle.

⁶ Cette mission a été dirigée par Otto Puchstein. Les résultats furent publiés en 1921 sous le titre suivant : *Baalbek, Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen in den Jahren 1898 bis 1905* (Berlin et Leipzig, 1921-1925).

En 1984, le site de Baalbek est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco au titre d'un témoin impressionnant de l'architecture romaine impériale. La ville acquiert alors une dimension internationale.

Ce discours historique officiel lie l'histoire de la ville à celle de son site. Il fait du site un objet représentatif de l'histoire de Baalbek, chargé des empreintes de toutes les civilisations qui ont débarqué sur son sol, tout en étant phénicien à son origine. Cela renvoie au modèle de la construction nationale libanaise qui se base sur deux leitmotifs : l'origine phénicienne du Liban et le syncrétisme culturel libanais (la culture-synthèse ou la culture-résultante). Mais également à l'image de la mosaïque qui fait de Baalbek un catalogue de traces religieuses où les communautés libanaises peuvent se repérer, et donc se sédentariser. La désignation du site comme patrimoine national libanais, à la base de ce récit, est donc au cœur des enjeux de la construction nationale : le patrimoine est sollicité pour ses portées identitaires territorialisantes : instaurer d'une part le lien social intercommunautaire en fixant l'idée d'une identité nationale enracinée dans l'histoire et distinguée par sa pluralité culturelle, et d'autre part le lien socio-spatial en stimulant chez chaque communauté l'affinité avec son espace où s'inscrivent les legs de ses ancêtres. Il est également sollicité pour ses portées identitaires touristiques : l'exploitation touristique du site contribue à diffuser l'image de l'identité et de la culture libanaise tout en contribuant, par son rendement économique, à asseoir, localement et nationalement, les valeurs identitaires portées par le site.

1.2. Baalbek, le site en strates :

L'histoire du site de Baalbek prend, selon le discours nationaliste, la forme d'une compilation culturelle dont les points nodaux s'articulent autour de trois moments charnières :

a) *L'époque païenne :*

Quoique la présence phénicienne à Baalbek reste hypothétique⁷, les versions officielles des travaux sur Baalbek (Sayegh, 1962 ; Awad, 1972) attribuent l'origine du site aux Phéniciens. Brillants commerçants, les Phéniciens ont construit un temple pour leur dieu Baal sur une colline à proximité d'une source d'eau dans la plaine de la Béqaa⁸. Cet endroit qui représentait pour les caravanes commerciales, un gîte-étape entre le littoral et

⁷ D'après notre entretien avec l'historien de Baalbek H. Nassrallah.

⁸ Connue anciennement sous le nom de Coelesyria ou « la Syrie creuse », la plaine de la Beqaa est une dépression géographique qui s'étale entre le Mont-Liban d'une part et l'Anti-Liban de l'autre. Cette situation en fait à l'Antiquité, un chemin obligatoire pour les caravanes transitant entre la vallée du Nil, la Mésopotamie et la côte orientale de la Méditerranéenne.

l'intérieur, fut baptisé « Baal-Beka » qui signifie dans les langues sémitiques « Seigneur de la Beqaa ».

Les Grecs convertirent le temple phénicien en un sanctuaire pour leur dieu Hélios. Ils baptisèrent la ville « Héliopolis », ou cité de Soleil, en référence au culte du soleil qui s'y faisait (Alouf, 1896 ; Champdor, 1959 ; Martin-Bagnaudez, 1975).

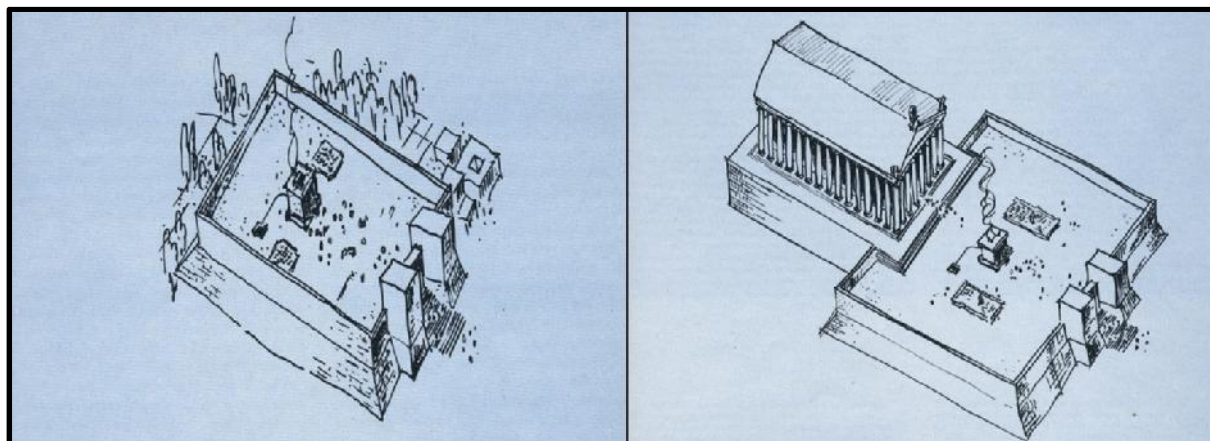


Fig. 26 : L'évolution du site entre l'époque phénicienne et l'époque hellénistique : à gauche le temple phénicien de Baal (reconstruit), et à droite le temple grec de Hélios (reconstruit) (source : Magazine du Festival International de Baalbek - 1970).

À leur tour, les Romains interviennent sur le site et le transformèrent en un complexe cultuel composé de trois temples : temple de Jupiter, temple de Bacchus et temple de Vénus. Conformément à leur tradition d'ériger les temples sur un site dominant la ville, les Romains ont dressé les temples de Baalbek sur de hautes plateformes qu'ils ont construites eux-mêmes. C'est la raison pour laquelle d'aucuns baptisent le site archéologique « Acropole⁹ ». Ces

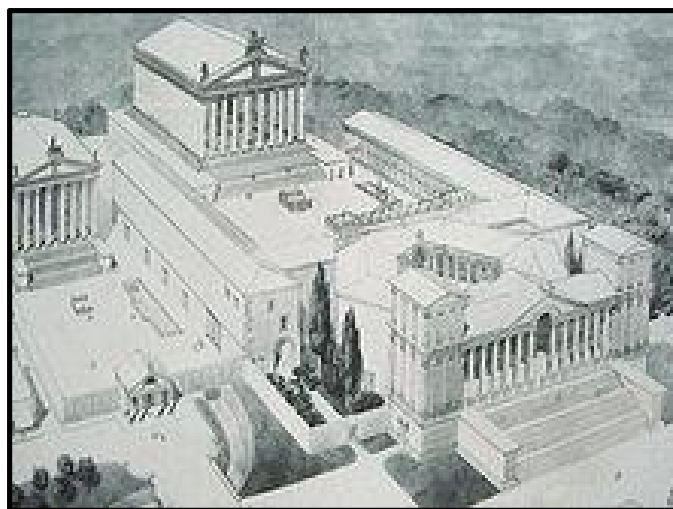


Fig.27 : Reconstruction du complexe cultuel de Baalbek sous les Romains : on voit les Propylées¹, la Cour hexagonale, la Grande Cour, le temple de Jupiter de Bacchus (Source : Nina Jidejian, 1986).

plateformes portaient une enceinte sacrée qui se caractérise par des constructions imposantes

⁹ Partie la plus élevée des cités gréco-romaines, servant de citadelle.

dont des temples, lieux de pèlerinage. La finesse des détails, l'opulence artistique et les dispositions architecturales témoignent de la grandeur de l'art romain dans tous ses aspects (architecture, ornementation, décor, sculpture, peinture, iconographie, etc.).

b) *L'époque chrétienne :*

Avec la christianisation de l'Empire romain, les temples deviennent l'enjeu du zèle religieux. Ils sont l'objet de destructions préméditées et de recyclage. Théodose¹⁰ 1er rase la tour-autel, convertit la cour hexagonale en église et le temple de Vénus en chapelle (Reimer, 1905 ; Champdor, 1959 ; Sayegh, 1962)

Sous les Byzantins, les temples de Baalbek font l'objet de destructions préméditées et de recyclage ; une basilique à trois nefs a été construite dans la Cour carrée avec les pierres des monuments païens. Aussi, Justinien prélève huit colonnes de granit rose du temple de Jupiter pour orner la basilique Sainte Sophie de Constantinople (Champdor, 1959 ; Awad, 1972).

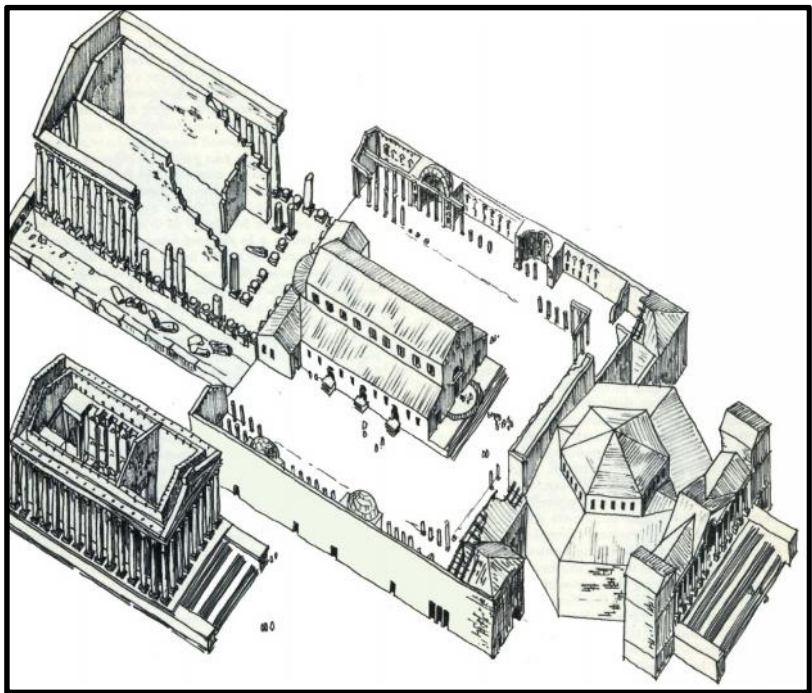


Fig. 28 : Reconstruction de la basilique dédiée à Saint Pierre lors de la période byzantine : cette basilique fut construite par Théodose vers la fin du 4^{ème} siècle à l'emplacement des autels de la Grande Cour. En 1932, la mission archéologique française procède au déblaiement de cette basilique pour restaurer les deux autels qu'elle encombrait. Toutefois, les absides de cette basilique, originellement orientée vers l'ouest sont encore visibles dans les blocs des escaliers menant au temple (Source : Magazine du Festival International de Baalbek - 1970).

¹⁰ Dans la 289^e olympiade, le chronicon Paschale dit : « Constantin le Grand se contenta de fermer les temples ; mais Théodose les détruisit. Il transforma en une église chrétienne le temple d'Héliopolis, celui de Baal-Hélios, Baal-soleil, le grand, le célèbre Trilithon » (Michel Alouf, 1896).

c) *L'époque musulmane :*

Préoccupés de répandre l'Islam, les Arabes musulmans cherchèrent à effacer tout ce qui se rapporte aux cultures religieuses « autres ». Ils redonnent vie au nom sémitique de la ville « Baal Beka », en le modulant à leur propre dialecte arabe « Ba'albakk » (Sayegh, 1962 ; Awad, 1972).

Les Arabes profitèrent de la position stratégique du site et lui accordèrent une fonction militaire. Ils entourèrent le complexe des temples d'une imposante muraille et élevèrent deux tours fortifiées pour renforcer ses points faibles. Cette muraille a permis des gains de nouveaux espaces. Ainsi, des maisons, des bains, des mosquées et des citernes ont été construites à l'intérieur de la citadelle, à l'aide de pierres retrouvées sur place, ou arrachées des temples. Un fossé profond destiné à être rempli d'eau en temps de siège fut également creusé tout autour de la forteresse (Alouf, 1896 ; Champdor, 1959 ; Sayegh, 1962 ; Awad, 1972).

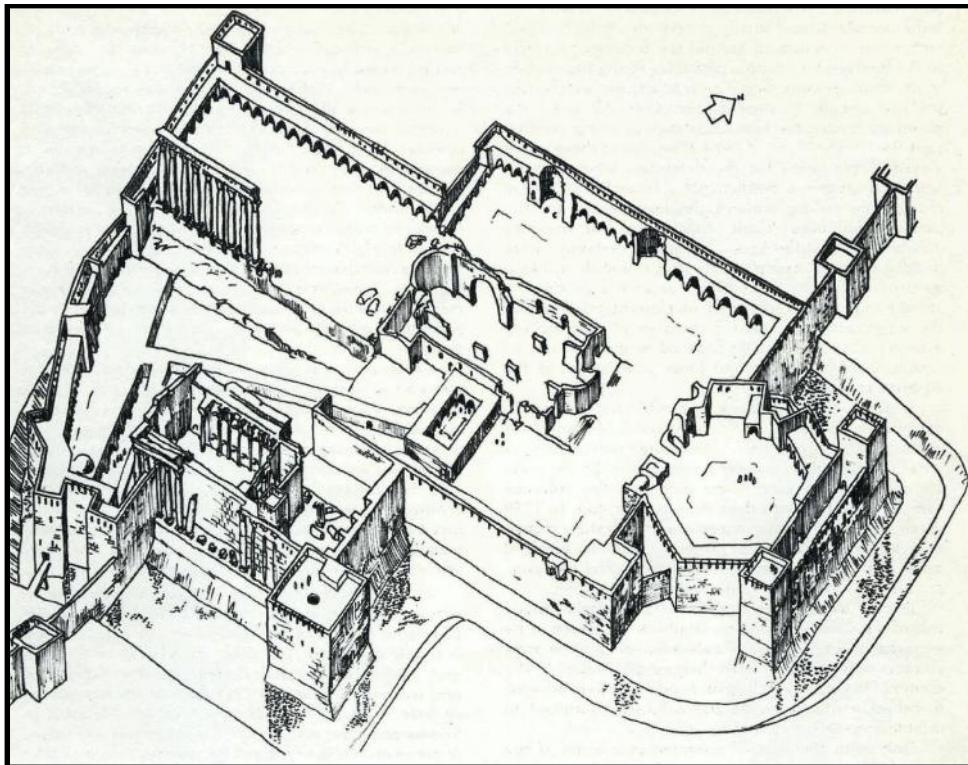


Fig. 29 : Reconstruction de l'enceinte des temples transformée sous les Arabes en une forteresse entourée d'un fossé : les Arabes utilisèrent les ruines des temples pour élever des remparts protégés par de profonds fossés. Ils édifièrent une mosquée à l'emplacement même de la basilique byzantine et ménagèrent à l'intérieur de la forteresse des bains, des fours, des écuries, des prisons... (Source : Magazine du Festival International de Baalbek - 1970).

La partie bâtie par les Arabes relève donc essentiellement de l'architecture militaire et est destinée à la défense de la ville. Ce qui explique pourquoi les habitants locaux, qui s'identifient aux Arabes, baptisent le site *Qalaa* (forteresse).

Cette histoire officielle du site révèle une stratification des couches historico-culturelles, articulées autour de trois temporalités religieuses. Toutefois, les regards qui sont projetés sur le site durant la période de construction nationale, ne sont pas d'ordre religieux. Les référentiels identitaires sont d'ordre historique et/ou culturel, en fonction des échelles du regard. Quelles sont ces échelles et pourquoi participent-elles d'un regard patrimonial polyvalent sur le site de Baalbek ? Quels sont les enjeux que soulève la variabilité du regard identitaire sur un objet du patrimoine national ?

2. Le site de Baalbek : le patrimoine polyvalent

La sédimentation historico-culturelle caractéristique du site de Baalbek a participé de trois échelles de regards patrimoniaux : national, local et occidental. Chacune de ces échelles « patrimonialise » le site au titre de ses références identitaires, mais également de ses idéologies et intérêts. Entre les temples romains, la citadelle arabe et le monument national, le site de Baalbek informe sur la confrontation des représentations patrimoniales à trois échelles.

2.1. Le site de Baalbek et le regard « national » :

Dans son processus de construction nationale, l'État libanais valorise la couche phénicienne du site. L'origine phénicienne du site est en fait un mythe fondateur national et un prétexte pour légitimer sa patrimonialisation nationale. Dans notre entretien avec l'historien spécialiste de Baalbek, H. Nassrallah, celui-ci met en question la présence phénicienne à Baalbek : *« Les références historiques anciennes que j'ai consultées n'évoquent pas une présence phénicienne à Baalbek. C'est Michel Alouf, historien de Baalbek qui a lancé l'hypothèse au cours du 18ème siècle en analysant la signification de Baalbek et la croisant avec le Dieu phénicien Baal ; et depuis le discours sur les phéniciens à Baalbek s'est multiplié et suscite actuellement des débats scientifiques en matière d'histoire et d'archéologie. D'après mes recherches, j'ai constaté que les cités phéniciennes se propageaient exclusivement sur le littoral méditerranéen (Tyr, Sidon, Arvad, Ugarit, Cartage, etc.) et que les Phéniciens étaient un peuple maritime et n'avaient pas franchi la montagne libanaise. D'ailleurs aucune trace phénicienne n'a été retrouvée dans les zones intérieures, et*

à Baalbek, la pierre de trilithon qui est attribuée aux Phéniciens, date de la période pré-romaine, donc rien ne prouve qu'elle est phénicienne ».

L'invocation phénicienne était en outre sollicitée par l'État libanais pour neutraliser toute éventuelle discorde communautaire que pourrait générer un référentiel identitaire discriminatoire. De plus, l'État semble vouloir écarter le Liban des courants et conflits idéologiques géopolitiques qui se développaient au Moyen Orient au XXème siècle (arabisme, baathisme, nassérisme, unionisme syrien...). Le mythe phénicien permet également de se distancier des controverses patrimoniales engendrées par les tensions entre les courants identitaires idéologiques dans le monde arabe (conservatisme, réformisme, modernisme).

J'ouvre une petite parenthèse sur les répercussions des idéologies politico-identitaires au Liban. L'Indépendance du pays a eu lieu alors que se confrontaient trois tendances politiques locales. La première, d'ordre arabiste, réclamait l'union politique avec la Syrie, en se basant sur le parcours historique identique et les traits socioculturels qui caractérisent ce bloc géographique (Corm, 1986, 2003). La deuxième, d'ordre occidentaliste, demandait le rattachement politique du Liban à la France. Les tenants de cette tendance invoquaient les liens religieux et historiques (inspirés de l'orientalisme bien évidemment) du Liban avec l'Occident et surtout la France pour appuyer leurs réclamations (Rabbath, 1986). Entre les deux, il y avait une tendance « libaniste ». Elle appelait à un Liban arabe politiquement indépendant ayant des relations spéciales avec le monde occidental (Rabbath, 1986). C'est cette tendance qui l'a finalement emporté et qui s'est concrétisée par le fameux Pacte national¹¹. Ce Pacte consacre l'appartenance du Liban au monde arabe et perpétue le régime confessionnel institué par le Mandat français.

Le Pacte national est présenté dans le discours libanais comme un consensus islamo-chrétien alors qu'il s'agit en fait d'une initiative privée, d'un compromis verbal entre les deux premières personnalités sur la scène politique à l'époque : le chef de l'État, de confession maronite et son premier Ministre de confession sunnite. Ces deux personnalités concluent le

¹¹ Le Pacte national de 1943 est un accord conclu à l'Indépendance du Liban, entre les chrétiens maronites d'une part, représentés par la personne du président de la République, et les musulmans sunnites de l'autre, dont le premier Ministre se réclamait le porte-parole. Le Pacte stipulait la reconnaissance d'un Liban indépendant par les sunnites en contrepartie de la reconnaissance par les maronites de l'arabité du pays. C'est donc un compromis politique en faveur d'un mode de vie pluricommunautaire collective sur le territoire libanais.

Pacte sans le recours ni à la population, ni au Parlement, ce qui remet en cause la représentativité intégrale des communautés libanaises musulmanes et chrétiennes qu'il prétend défendre. Le Pacte national a contribué en outre à une lecture catégorique de l'histoire politique contemporaine du Liban. Cette lecture fait des musulmans libanais, et à leur tête les sunnites, les adeptes du nationalisme arabe ; elle fait des chrétiens libanais, et surtout les maronites, des pro-occidentalistes acharnés¹². Ce qui n'est pas vrai. Le camp arabiste comprenait autant des chrétiens que des musulmans et de toutes les couleurs confessionnelles. Cette catégorisation est une invention des décideurs politiques de l'Indépendance pour asseoir le Pacte et le *modus vivendi* qu'il stipule.

D'ailleurs, le Pacte dit « national » a réduit la société pluricommunautaire libanaise à deux communautés, sunnite et maronite ; il a marginalisé les 15 autres communautés et a mobilisé un clivage fictif islamo-chrétien au Liban pour servir un système politique consensuel qui réfère à l'importance démographique des communautés dans l'attribution du pouvoir.

Avant de fermer cette parenthèse, je signale que la formule du « consensuel » qui touche toutes les composantes du système territorial libanais est basée sur le duel inventé entre les communautés musulmanes et les communautés chrétiennes. Ce duel est un artefact parce qu'il y a autant de sensibilités entre les communautés musulmanes elles-mêmes qu'entre elles et les communautés chrétiennes. L'idée d'un cartel musulman contre un autre chrétien n'est pas fondée. C'est de la mobilisation pour le recrutement politique, voire géopolitique.

De retour à l'analyse du discours historique officiel sur le site de Baalbek, il est à remarquer qu'il répond à la vision libaniste qui privilégie la position médiane conciliatrice de tous les intérêts. En effet, il attribue au site une valeur historique qui garantit l'entente islamo-chrétienne en l'inscrivant respectivement dans les cercles chrétiens et musulmans. Ensuite, il valide l'imaginaire occidental en soulignant la valeur artistique romaine du site qui pourrait générer un usage touristique. Puis, il représente le site dans sa totalité comme un ensemble de ruines relevant du monde arabe et occidental et lui attribue une valeur syncrétique. Enfin, il

¹² On retrouve cette classification déterministe chez la majorité des essayistes et historiens libanais (Rabbath, 1986 ; Ismail, 1965). J'évoque à cet égard un extrait de Georges Corm, un politologue, économiste, historien et juriste libanais : « *De par le Pacte, les chrétiens renoncent à une protection étrangère et donc à l'influence dominante d'une puissance occidentale au Liban ; les musulmans, en contrepartie, reconnaissent définitivement l'existence du Grand-Liban et renoncent à tout désir de rattachement du Liban à une entité syrienne ou arabe* » (Corm, 2003)

hiérarchise ces valeurs en les chapeautant par la valeur patrimoniale nationale qui découle de son origine phénicienne.

Donc, le discours officiel sur le site de Baalbek l'investit de plusieurs valeurs patrimoniales, pilotées toutefois par la valeur phénicienne. Celle-ci s'avérait la plus réconfortante pour la construction nationale face aux pressions communautaires, idéologiques et géopolitiques qui la guettent.

2.2. Le site de Baalbek et le regard « local » :

Le regard local actuel est très différent. Pour le comprendre, il faut saisir la structure sociale de la ville de Baalbek. En premier lieu, c'est une structure pluricommunautaire confessionnelle où se cohabitent musulmans et chrétiens (Hammoud, 1991 ; Rifai, 1991 ; Lakkis, 1998), même si ces derniers sont devenus extrêmement minoritaires.

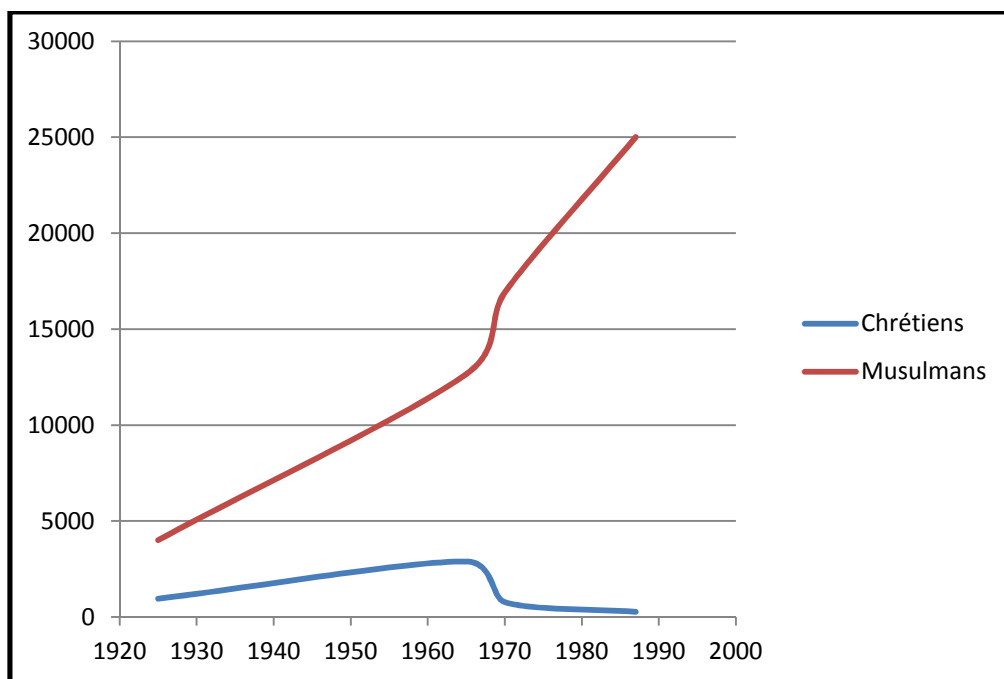


Fig. 30 : Graphique illustrant l'évolution démographique des communautés musulmanes et chrétiennes à la ville de Baalbek entre 1925 et 1987 : on remarque une augmentation galopante du nombre des musulmans dans la ville (courbe rouge) qui s'accompagne d'une nette décroissance du nombre des chrétiens (courbe bleue) surtout à partir des années 70, début de la guerre civile (Source : chiffres avancés par S. Raad, 1991¹³).

¹³ Le dernier recensement officiel de la population libanaise remonte à 1932, sous le Mandat français. Depuis, aucun recensement officiel n'a été fait pour des raisons politiques, essentiellement pour éviter la déstabilisation du système politique établi sur une répartition proportionnelle à la taille de chaque communauté. Ainsi, tous les chiffres démographiques au Liban sont des estimations qui se basent sur des études faites soit par des organismes (ensemble d'experts démographes, Al Annouar, 16.3.1984), soit des recherches privés (R. Tabbara ; 1988), soit sur des rapports des missions (IRFED. 1959). Les chiffres qui ont été exploités pour dresser ce graphe et le graphe suivant sont puisés auprès de la thèse de Raad (1991). Celui-ci déclare les avoir montés en croisant quatre

Les chrétiens se répartissent essentiellement en grecs-catholiques, grecs-orthodoxes et maronites, alors que les musulmans sont de confession chiite et sunnite. Parmi les chrétiens, les grecs-catholiques sont majoritaires, suivi par les grecs-orthodoxes puis les maronites. Quant aux musulmans, ce sont les chiites qui devancent très nettement en nombre. L'observation de l'évolution des habitants de Baalbek par confession entre 1925 et 1965, montre que ce sont les chiites qui occupent le premier rang dans la composition communautaire de la ville (Lakkis, 1990 ; Raad, 1991).

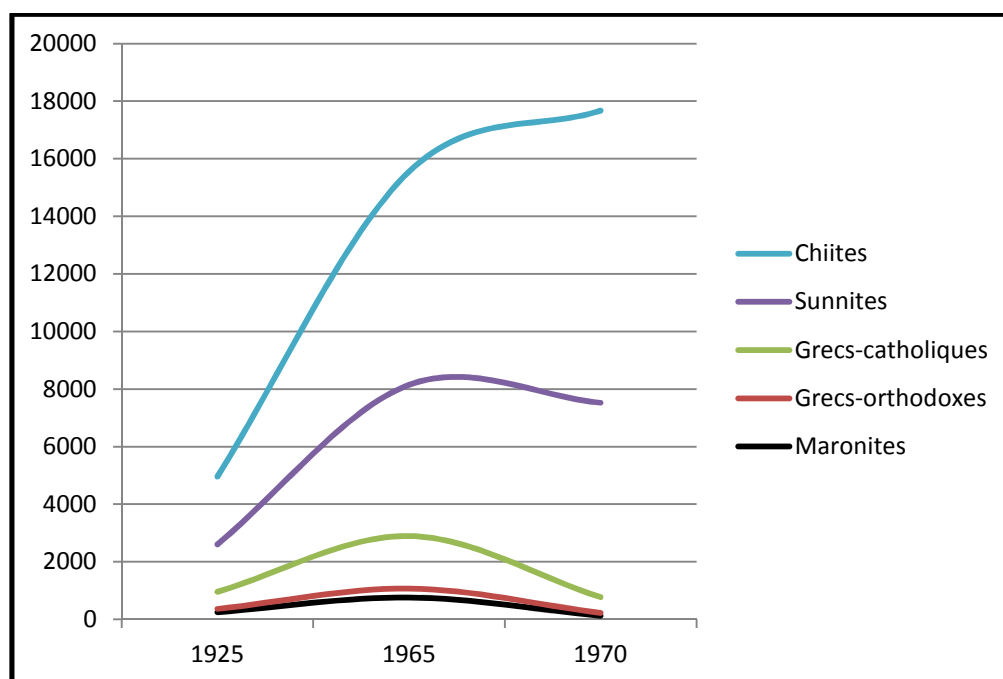


Fig. 31 : Graphique illustrant l'évolution démographique des communautés confessionnelles à la ville de Baalbek entre 1925 et 1970 : l'augmentation des chiites est remarquable ; la courbe bleue qui correspond à la communauté chiite est la seule qui va en ascendant. Par contre, la présence des maronites, des orthodoxes et des catholiques à Baalbek est en déclin sensible. (Source : graphe dressé grâce aux données fournies par Lakkis, 1991). Tout laisse à penser que la situation ne s'est pas inversée depuis lors et que les chiites sont devenus très majoritaires.

En deuxième lieu, cette structure sociale s'articule autour des clans et des familles (Hammoud, 1991 ; Rifai, 1991). Ce qui en fait une société plutôt archaïque que moderne et l'apparente aux sociétés arabes traditionnelles. En effet, la *Assabiya*¹⁴ (solidarité fondée sur

sources : Alouf, 1925 ; Tabbara, 1988 ; Rapport de la Direction Générale de la Population, 1980 et rapport des experts démographes, 1984.

¹⁴ Terme renvoyant au clanisme et au tribalisme, la *assabiya* est mise en évidence par Ibn Khaldûn comme étant « l'esprit du corps » (Abd ar-Rahman Ibn Mohammad Ibn Khaldûn, *(Al Muqaddima) Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, traduit en français par J.F Kayale, Dar Al-Kotob Al-Ilmiyah, 2007). Elle appelle à une solidarité sociale basée sur l'unité, la conscience du groupe et la cohésion sociale. La *assabiya* signifie « consensus » dans le sens comtien et « solidarité » dans le sens durkheimien. En Anthropologie, le terme fait généralement

l'appartenance clanique, familiale ou confessionnelle) était très vive à Baalbek au milieu du XX^{ème} siècle. Il serait difficile de préciser de quel ordre elle est, car le clan dans le district de Baalbek est « *un groupe de parenté appartenant à un seul lignage* » (Hammoud, 1991), ce qui fait qu'il appartient nécessairement à une même confession et qu'il ressort de la même famille.

Cet esprit clanique et/ou familial dans la ville de Baalbek alimente une acception spécifique du patrimoine. Cette acception inscrit les valeurs patrimoniales dans le domaine du clan et de la famille. Dans les clans, elle les transpose du champ matériel au champ idéal/moral. Ceci est dû à l'histoire des clans arabes dont le mode de vie non sédentaire engageait le langage verbal autant dans l'expression que dans la transmission des valeurs. Les valeurs patrimoniales claniques portent d'un côté sur des pratiques héritées (des rituels, des us, des coutumes, des traditions) et de l'autre côté sur des vertus transmises d'une génération à l'autre (le courage, la générosité, l'accueil, etc.). Interrogé par nos soins, K. Solh, *mokhtar* du quartier Solh à Baalbek, attire notre attention sur le poids de la tradition orale dans la société baalbekienne : « *la société baalbekienne est une société arabe clanique, elle perpétue les vertus propres aux Arabes comme la générosité, le bon accueil, l'honneur, la protection des réfugiés [...]. Tout passe par la parole. La parole chez nous est un engagement. Nos valeurs, nos traditions et nos mœurs ne s'apprennent pas par la science, ils transitent d'une génération à l'autre par transmission verbale* » (Solh, 2008).

À cette structure sociale spécifique s'ajoute une répartition sociale dans l'espace de la ville selon des regroupements communautaires. La lecture socio spatiale des quartiers témoigne d'une inscription communautaire influencée à l'origine par les lieux de culte (Raad, 1991 ; Hammoud, 1991) : deux mosquées polarisent les sunnites, la grande mosquée et la mosquée des Hanbalites ; les grecs-catholiques se concentrent autour de la cathédrale de Sainte Barbe et de la chapelle de Saint-Elie, les maronites se regroupent autour de l'église Notre-Dame du bon secours, les grecs-orthodoxes autour de l'église de Saint-Georges et les chiites autour des mosquées du Fleuve et de Cheikh Habib. Cette configuration spatio-communautaire se maintient plus tard sous l'effet de la tradition de l'habitat cellulaire spécifique aux sociétés familiales où les fils sont censés habiter dans l'aire familiale une fois qu'ils se marient.

référence à solidarité à l'intérieur d'un groupe social. Toutefois, son emploi est péjoratif car il sous-tend une loyauté aveugle au groupe.

Sur ce, la structure sociale de Baalbek participe d'une organisation des valeurs patrimoniales dans un premier temps autour du clan et/ou de la famille, et dans un deuxième temps autour de la communauté. Dans ces conditions, l'intériorisation des valeurs patrimoniales nationales s'avère difficile surtout si ces dernières ne sont pas compatibles avec la définition clanique, familiale et/ou communautaire du patrimoine. C'est ce qui se manifeste d'ailleurs par un regard patrimonial local valorisant la couche arabe du site.

Les *Baalbekis* sont fiers de voir le site de Baalbek promu comme symbole national. Ils attestent la valeur historique du site, mais n'y voient que les éléments renvoyant aux Arabes auxquels toutes les communautés baalbekiennes se rattachent malgré la diversité de leurs convictions religieuses. Dans un entretien avec T. Wehbeh, originaire de Baalbek, ingénieur responsable à la municipalité et adjoint au CDR, celui-ci nous éclaire sur l'attitude des *Baalbekis* à l'égard du site : « *les Baalbekis se félicitent de voir le site reproduit sur les feuilles du passeport, sur les billets de banque et présenté comme un symbole national. Ça leur fait plaisir bien évidemment. Mais, ils n'apprécient pas la promotion du site comme des temples romains ; pour eux, c'est une Qalaa quoiqu'ils sont conscients que le site fut des temples à l'époque romaine. Le lien historique patrimonial commence pour eux à la période arabe, et je pense que c'est normal pour une société qui s'identifie à la culture arabe* ». En effet, les *Baalbekis* désignent le site par *Qalaa* (citadelle), en référence à sa fonction sous les Arabes. Donc, **malgré l'épaisseur historique et culturelle du site, le regard de la société locale ne se fixe que sur la couche arabe, seule porteuse de sens patrimonial pour les *Baalbekis*.**

2.3. Le site de Baalbek et le regard « occidental » :

De son côté, le regard occidental sur le site de Baalbek est issu d'un imaginaire tissé majoritairement par la littérature orientaliste et les récits des voyageurs occidentaux en Orient. De Balthazar de Monconys¹⁵ jusqu'aux dernières publications des guides touristiques en passant par Wood¹⁶, Volney¹⁷, Lamartine¹⁸, Barrès, les guides¹⁹ Joanne, Baedeker et autres, le

¹⁵ La première description attentive de Baalbek est attribuée au Balthazar de Monconys, - conseiller du roi de France -, dans le récit de ses pérégrinations dans le royaume de Jérusalem qu'il publia en 1665 (*Journal de Voyages de Monsieur de Monconys, Conseiller du Roi en ses Conseils d'État*, Horace Boissat et George Remeus, Lyon, 1665, ouvrage cité par Nina Jidijian, 1986, p.1).

¹⁶ L'anglais Robert Wood réussit en 1757 à mettre en place un véritable relevé archéologique du site de Baalbek. Dans son ouvrage intitulé *Les ruines de Baalbec, autrement dite Héliopolis dans la Coelosyrie*, édité à Londres en 1757, Wood relate son voyage à Baalbek et décrit le site avec l'œil d'un géomètre. Il s'attache à reconstruire par des planches, des cartes et des reproductions graphiques le plan original de l'acropole héliopolitaine.

¹⁷ La description faite par Volney reflète une nostalgie de la période glorieuse romaine, une fierté d'être un descendant des Romains et un désir de renouer avec ce passé prestigieux : « *comment les anciens ont-ils manié*

site de Baalbek est présenté comme un chef-d'œuvre romain, reflet de la grandeur de Rome dont les Occidentaux sont les lointains descendants.

La documentation textuelle et iconographique occidentale sur le site de Baalbek a contribué à l'ancrer dans la mémoire des voyageurs et touristes occidentaux (Habib, 1991 ; Berchet, 1985). Le site de Baalbek hante l'imaginaire occidental à travers ses images empruntées à la littérature de voyage et certifiées par les grands voyageurs. Baalbek devient un lieu « familier » pour les touristes occidentaux qui y viennent non pas pour découvrir son site, mais pour valider l'imaginaire qu'ils en ont.

Cette « appropriation » occidentale du site de Baalbek se manifestait davantage au XX^{ème} siècle. En effet, lors du Mandat français, les missions françaises ont engagé des travaux de consolidation, de restauration et de dégagement des ruines dans l'objectif de récupérer la physionomie romaine « originale » du site, même si des démolitions sont à entreprendre²⁰ (Sayegh, 1962 ; Chehab, 1975 ; Collart, Coupel, 1977). La « romanisation » du site s'achève avec l'inscription du site en 1984 sur la liste du patrimoine mondial « *au titre des critères I et IV, à la fois comme réalisation artistique unique, et comme exemple éminent d'un sanctuaire de l'époque impériale romaine*²¹ ». Cette classification ne tient pas compte des mailles spatiotemporelles qui s'emboîtent dans le parcours historique du site, ni des imaginaires différenciés que son épaisseur culturelle convoque. Avec ce label Unesco,

de telles masses ? [...] les habitants de Balbek l'expliquent commodément, en supposant que cet édifice a été construit par les Djén ou Génies (espèce d'esprit intermédiaires entre les anges et les diables), sous les ordres du Roi Salomon [...] il ne serait pas moins ridicule de vouloir leur démontrer que Salomon n'a point connu l'ordre corinthien, usité seulement sous les empereurs de Rome » (Constantin François Volney, *Voyage en Egypte et en Syrie pendant les années 1783, 1784 et 1785*, tome II, Volland et Desenne, Paris, 1790, p. 224).

¹⁸ Une des belles descriptions des ruines de Baalbek par Lamartine est lorsqu'il souligne l'émotion qu'elles déclenchent à première vue chez le voyageur : « *plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdaient qu'à l'horizon ; on eût dit des vagues de pierres brisées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris* » (Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, Champion, Paris, 2000, p. 439).

¹⁹ Les premiers guides de voyages (Joanne, Baedeker...) contribuent à cristalliser l'imaginaire occidental sur Baalbek. En effet, ces guides s'inspiraient essentiellement de relations de voyage ; ils développaient ce qui a été dit et écrit avec un style plus simple et surtout avec un discours de recommandation. Des lexiques comme : « à voir », « à ne pas rater », « à ne pas manquer », « saisir l'opportunité », « profiter de », « chercher à » ou des signes (astérisques) ou même des mises en évidence par un *highlighting* de couleur, sont utilisés pour souligner l'importance de tel ou tel élément du site de Baalbek.

²⁰ M. Seyrig, directeur du Service des Antiquités du Haut Commissariat français au Liban écrit à ce propos : « *ces ruines étaient trop mutilés pour présenter un intérêt monumental ; ils avaient été très exactement relevés par la mission allemande ; ils rompaient entièrement l'unité de la grande cour : ces trois raisons parurent suffisantes pour conseiller leur démolition* » (cité par Paul Collart et Pierre Coupel, *Le petit autel de Baalbek*, Institut Français d'Archéologie de Beyrouth, ouvrage publié avec le concours de la Direction Générale des Relations Culturelles Scientifiques et Techniques et de la Société Académique de Genève, Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1977, p. 3).

²¹ Liste du patrimoine mondial n° 294, (http://whc.unesco.org/archive/advisory_body_evaluation/294.pdf)

la *Qalaa* de la population locale est baptisée « les temples romains de Baalbek ». L'opposition entre les logiques patrimoniales locales et internationales à Baalbek met l'accent sur les conflits ou le désintérêt mutuel que peut induire une reconnaissance patrimoniale mondiale incompatible avec les représentations des indigènes.

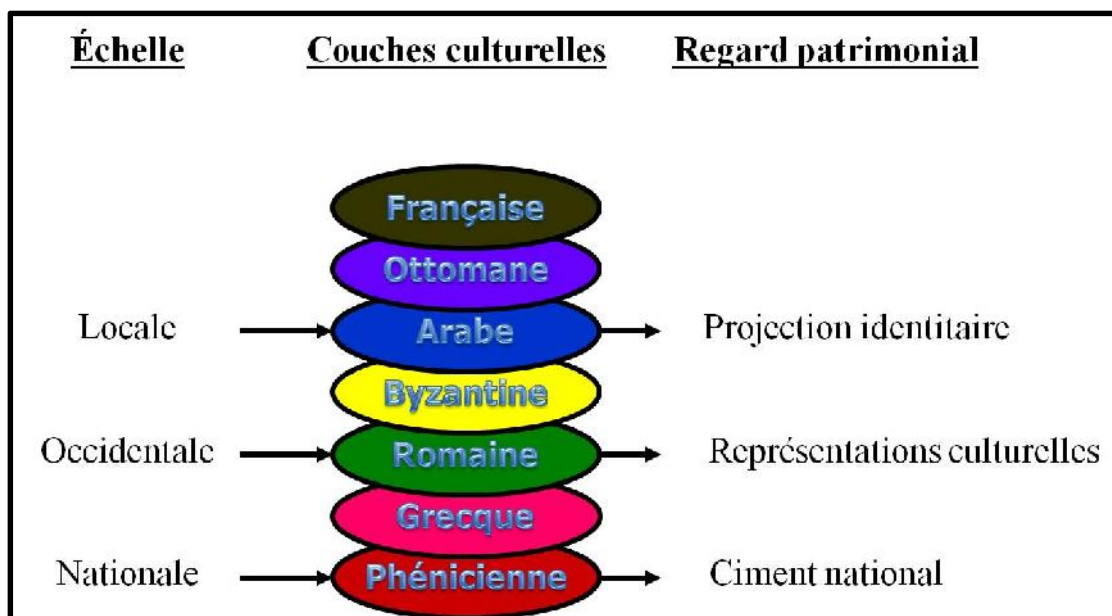


Fig. 32 : Schématisation de la compilation des couches culturelles sur le site de Baalbek et du regard patrimonial sélectif en fonction de l'échelle : selon la version officielle, sept couches sont décelables sur le site de Baalbek, dont trois sollicitent des regards patrimoniaux : la couche de base phénicienne mobilisée par l'État libanais dans la construction nationale, la couche romaine avantagée par le regard occidental pour ses valeurs culturelles occidentales et la couche arabe qui fixe l'identité locale pour les *Baalbekis*.

La valorisation patrimoniale occidentale du site s'effectue donc autour des mémoires occidentales. Le regard patrimonial occidental mobilise ses propres représentations et références pour reconnaître la valeur patrimoniale du site de Baalbek. Il privilégie la couche romaine autour de laquelle se cristallise son imaginaire. Le site de Baalbek devient l'objet-témoin du passé glorieux des Occidentaux.

3. Les enjeux de la polysémie patrimoniale sur le site de Baalbek :

À l'échelle nationale, l'État libanais sollicite la couche phénicienne la plus profonde du site et la mythifie pour une meilleure performance patrimoniale. Le recours au mythe phénicien vise la patrimonialisation du site ; une patrimonialisation qui s'inscrit dans la construction nationale et mobilise les dimensions identitaires et territoriales du patrimoine

pour accomplir le projet de l'État-nation libanais. Dans ce cadre, le site de Baalbek devient un monument à fonction symbolique.

À l'échelle occidentale, la patrimonialisation occidentale a généré une fréquentation touristique importante du site, essentiellement européenne. Les valeurs patrimoniales occidentales dotent le site d'une fonction touristique. L'usage touristique du site interpelle l'État libanais qui, réalisant les retombées économiques qui en découlent, promeut la valeur romaine et encourage l'investissement touristique du site.

À l'échelle locale, il semble que les valeurs patrimoniales nationales attribuées au site, aient été intériorisées à un moment donné par la population locale. Quoique cette dernière le désigne par *Qalaa*, le site entre en résonance avec le milieu socio-spatial qui l'entoure. Mais, la promotion touristique du site en tant que ruines romaines « païennes » et l'investissement touristique qui l'accompagne, bouleversent la situation.

Ainsi, les enjeux identitaires du site passent par le crible de la triangulation patrimoine-territoire-tourisme. Le patrimoine est sollicité pour des enjeux territoriaux et touristiques. Toutefois, au vu de la pluralité des regards identitaires, et donc patrimoniaux que sollicite le site de Baalbek, dans quelle mesure la mobilisation de cette triangulation est-elle efficace dans la construction nationale ? L'État libanais réussit-il à concilier les enjeux des différents regards identitaires et valeurs patrimoniales sur le site avec ceux de son projet national. ? Comment réagit la population locale face à une exploitation touristique du site non profitable à la ville ?

3.1. Le tourisme à Baalbek :

La fréquentation touristique du site n'a pas été rentable pour la ville de Baalbek. Dans ce sens, S. Arafat, architecte responsable à la municipalité de Baalbek nous précise dans un entretien que : « *le tourisme à Baalbek est restreint au site ; rares sont les touristes qui visitent la ville. L'État libanais n'a pas œuvré à susciter l'intérêt touristique pour la ville bien que celle-ci dispose d'un potentiel touristique considérable. Il n'y a jamais eu de politique de développement touristique pour Baalbek, et la municipalité n'a ni les moyens, ni les compétences pour développer le tourisme* » (Arafat, 2008). En effet, l'absence de politique touristique, couplée à une marginalisation socioéconomique de la périphérie libanaise au profit de la capitale n'ont pas favorisé le développement touristique de la ville de Baalbek. À

cela s'ajoute l'exiguïté du Liban qui favorise l'adoption de Beyrouth comme point de départ pour les visites touristiques vers les autres régions libanaises. Ainsi, les touristes débarquent-ils normalement dans les structures hôtelières beyrouthines et de là, visitent Baalbek. Le temps consacré à la visite (une demi-journée) suffit à peine pour la visite du site. De plus, la visite touristique du Liban est pour les touristes occidentaux une étape dans un itinéraire culturel global les menant, plus loin, vers la Syrie et la Palestine. La visite de Baalbek se restreint ainsi à la visite du site ; la ville suscitant désormais rarement les curiosités des touristes.

L'investissement touristique à Baalbek n'a pas en outre intéressé les grands investisseurs. À part quelques hôtels, quelques restaurants et quelques boutiques de souvenirs et d'artisanat, aucun projet d'envergure n'y a été entrepris. Ces investissements ne dépassent pas le cadre de l'entreprise individuelle ou familiale. Ceci est dû essentiellement à une infrastructure urbaine médiocre, à l'absence d'un plan d'aménagement et d'un schéma directeur touristique. D'autres facteurs tels les programmes des tour-opérateurs qui limitent le séjour à Baalbek à la visite de son site, l'image de risque attribuée à la ville, lieu du trafic de drogue et du « terrorisme », et la promotion touristique centrée sur le site au détriment des autres attractions de la ville, n'ont pas encouragé le développement du tourisme à Baalbek. J. Abboud, chef du syndicat des tours opérateurs libanais que nous avons sollicité pour une interview, s'exprime sur les raisons derrière l'exclusion de la ville des programmes touristiques : *« Il n'y a pas d'infrastructure touristique à Baalbek qui nous encourage à inclure la ville dans nos programmes touristiques ; pas de restaurant de qualité, pas de centres de loisirs, et les quelques hôtels qui existent ne sont pas d'un bon standing. La ville manque aux plus simples nécessités urbaines : pas de perspectives, urbanisation chaotique, empiètement sur les voies publiques ; cela ne correspond pas à l'image que nous voulons promouvoir du Liban. Encore les propagandes qui circulent sur la ville nous obligent à être très vigilants quant à la sécurité de nos touristes »* (Abboud, 2008). La marginalisation touristique de la ville de Baalbek résulte, selon J. Abboud de son attractivité médiocre suite à ses nombreux problèmes internes, essentiellement d'ordre socioéconomique et urbain. Ces problèmes sont stimulés, selon H. Osman, le chef de la municipalité par *« le désintérêt de l'État vis-à-vis du développement de Baalbek et sa politique de paupérisation des régions périphériques au profit de la capitale »* (Osman, 2010). Donc, chaque acteur rejette la responsabilité sur un autre et c'est un cercle sans fin...

Nonobstant, autrefois la fréquentation touristique accrue du site avait poussé un groupe de notabilités libanaises à organiser en 1955 un festival dans son enceinte. Dès lors ce festival se déroula tous les ans durant les mois de juillet et d'août. Il profitait du décor prestigieux et de l'ambiance exceptionnelle du site pour se présenter comme une activité touristique-culturelle haut de gamme destinée à un public d'élite (touristes occidentaux, villégiateurs arabes et la bourgeoisie libanaise). En effet, une pléiade d'artistes célèbres y participa, y présentant chaque année leurs spectacles, leurs concerts et leurs pièces théâtrales²². Le festival acquiert progressivement une réputation



Fig. 33 : Photos du Festival International de Baalbek : ambiance festive limitée au site (Source : A. Rifai – 2008).

internationale. Il intègre la liste des événements exceptionnels sur l'agenda culturel du monde.

Circonscrit dans le temps et l'espace, le Festival International de Baalbek (FIB) ne participait toutefois pas au développement touristique de la ville. Car finalement le Festival est une initiative privée qui a été institutionnalisée directement par le président de la République Camille Chamoun, dans le but annoncé de promouvoir le tourisme et la culture au Liban. Le comité d'organisation du Festival portait sur 12 membres, en fait 12 notables libanais dont personne était originaire de Baalbek. Aucune concertation avec la population locale ne semble avoir eu lieu, aucun partenariat avec la municipalité locale. L'atmosphère festive se limitait exclusivement au site de Baalbek.

²² Le Festival International de Baalbek (FIB) présentait dans son majestueux site des concerts de la musique classique, d'Opéra, de jazz, de rock et de pop, de musique du monde, des danses folkloriques libanaises, de ballet des pièces de théâtre français et anglais. Parmi les stars qui ont participé aux FIB : les solistes José Iturbi, Samson François, Gina Bachauer, M. Rostropovitch, S. Richté, etc., les chanteurs Charles Aznavour, Nina Simone, Ella Fitzgerald, les Opéras de Paris et de Milan, le Royal Ballet de Margot Fonteyn et Rudolf Noureev, le ballet du XXème siècle de Maurice Béjart, le Ballet du Théâtre Bolchoï, etc...

Le Festival de Baalbek instrumentalise - au nom de l'art, de l'architecture et de la culture - la valeur romaine du site, que les populations rejettent finalement. Par ses valeurs occidentales et sa clientèle touristique occidentale ou occidentalisée, le Festival devient même rapidement une source d'ennuis pour la population locale. En effet, durant la période du déroulement du festival annuel et celle des travaux qui le précède, le site est ceinturé et l'accès y est interdit. Ceci encombre la vie quotidienne des *Baalbekis* d'autant plus que la main d'œuvre qui y est employée n'est pas recrutée localement. Les forces de l'ordre sont également engagées pour préserver les spectateurs des « nuisances » de la population locale (mendicité, vente ambulante, etc.). Ce qui provoque chez les *Baalbekis* le sentiment d'être indésirables sur leur territoire. D'ailleurs, la sémantique du Festival, glorifiant les temples, symboles du paganisme pour la population locale, a été reprouvée par les *Baalbekis*. C'est ce qui ressort de notre longue interview avec l'ex. chef de municipalité de Baalbek, B. Raad, qui trouve que « *le Festival manifeste la divergence entre le niveau local, pauvre et soumis et le niveau institutionnel, corrompu et cherchant à satisfaire les intérêts privés. Les organisateurs du Festival, appartenant à la classe bourgeoise, et proches du cercle de pouvoir, ont mis la main sur le site. Ils ont viré la population locale et ont procédé à une exploitation du site complètement incompatible avec la culture locale. Pire encore, les Baalbekis n'avaient pas le droit de s'approcher du site au moment du Festival, et lorsque les forces de l'ordre attrapaient un jeune Baalbeki que sa curiosité a poussé à entrer indiscrètement dans la Qalaa, elles le battaient ou le punissaient par le rasage de ses cheveux* » (Raad, 2008).

Au vu de la population locale, le Festival International de Baalbek contribuerait à renforcer « l'appropriation occidentale » du site. La portée sectorielle et privée du FIB concourrait à crédibiliser le sentiment de la population locale que le site de Baalbek est instrumentalisé par et pour une certaine classe sociale et que sa valeur de patrimoine national n'est qu'un moyen pour attirer l'investissement touristique. C'est ce que réfute Mme. Halabi, coordinatrice au service de communication du FIB, qui indique que : « *le Festival est une valeur ajoutée pour le site et la ville. Son intérêt principal est de contribuer au développement culturel du Liban et de Baalbek. Nous travaillons en étroite coopération avec les autorités locales pour que le Festival profite au premier aux Baalbekis et soit une dynamique de développement local. Nous avons de bons retours de la population locale qui a toujours soutenu le Festival à travers du volontariat, des actions de promotion, du sponsoring, du logistique...* » (Halabi, 2008). Pour elle, la relation entre les *Baalbekis* et le Festival est parfaite et le Festival est autant bénéfique pour le site que celui-ci est profitable au Festival.

Entre la vision d'un Festival parachuté, imposé, et prenant le site de Baalbek comme décor, et la vision d'un Festival-écran, réflecteur de la valeur historique et culturelle de la ville, la valeur patrimoniale nationale du site est mise en cause. Les habitants de la ville trouvent que le Festival « exploite » la ressource culturelle de la ville au lieu de le mettre en valeur et y investir. Ainsi, le Festival et l'autorité qui le sous-tend deviennent aux yeux de la population locale des violeurs qui viennent profaner leurs espaces et tirer profit de leurs ressources. Ce sentiment de frustration s'exprime par une relation dichotomique et paradoxale avec le site archéologique, un regard alternant à la fois haine et estime : haine pour un site source d'ennuis et estime pour un legs historique. Le FIB alimente ce sentiment en déclenchant la crainte chez la population locale ; crainte d'une appropriation occidentale du site par une valorisation patrimoniale et un usage conforme aux attentes des Occidentaux. De là, on comprend l'insistance de la population locale à désigner le site par *Qalaa* (citadelle). Il s'agit là d'une affirmation de l'arabité vraie de ce site et du rejet de tout autre rattachement artificiel et extérieur, sous prétexte de patrimonialisation.

Face à la « romanisation » du site, la population locale répond par sa mise en isolement. Ce dernier devient une enclave touristique séparée du reste de la ville, un « objet » non intégré dans le paysage urbain comme l'indique S. Arafat, l'architecte responsable à la municipalité de Baalbek : *« Bien qu'anarchique et incontrôlée, l'urbanisation se fait dans le sens contraire au site. Vous allez me dire que c'est le périmètre de protection autour du site qui empêche le bâti à côté. Je vous réponds par la négation parce que premièrement le développement urbain massif remonte aux années 1960 bien avant l'inscription du site sur la liste de l'Unesco. Deuxièmement, lors de la guerre civile, il n'y avait aucun contrôle sur les constructions et pourtant, le bâti a épargné le site et ses abords directs. Ce que j'essaie de vous faire comprendre est que les Baalbekis considèrent le site comme une aire détachée de la ville, réservée aux touristes ; ils se répugnent de s'installer au voisinage parce qu'ils n'ont rien de commun avec ceux qui viennent « adorer » les temples »* (Arafat, 2008). Le sentiment populaire renvoie donc en miroir le mépris qu'on lui manifeste en se tenant à l'écart d'un lieu « païen ».



Fig. 34 : Extension urbaine de Baalbek dans les années 60 : urbanisation dans le sens opposé au site : le site est encadré en rouge pour faciliter son repérage ; remarquons l'urbanisation qui ne répond pas à une forme particulière mais qui s'étend toutefois dans le sens opposé au site (Source : Rapport Préliminaire du projet CHUD - Conseil de Développement et de Reconstruction).

Le regard patrimonial local du site se dégrade donc suite à une instrumentalisation touristique non conforme aux codes sociaux locaux, et non rentable pour la population locale. Le tourisme vient en effet bouleverser la hiérarchisation historique des couches culturelles dans le site de Baalbek ; Il met en valeur la couche romaine, profonde et sans valeur pour la population locale. Recherchée en pleine guerre civile comme vecteur de réunification autour d'objets de fierté nationale, la labellisation Unesco ratifiée à son tour davantage une lecture à l'occidentale du site et creuse encore le fossé avec la population locale.

3.2. La polysémie patrimoniale sur le site de Baalbek :

On voit bien que la polyvalence patrimoniale à Baalbek provient de la polysémie du regard patrimonial projetée sur son site, entre les échelles locale, nationale et occidentale. Cette polysémie se complique par un usage touristique du site. En effet, l'enjeu touristique entraîne une recomposition des regards patrimoniaux sur le site en faveur des valeurs occidentales, ce qui a été interprété par la population locale, selon B. Raad, ex-chef de la municipalité de Baalbek, en termes de confrontation entre les valeurs occidentalistes et

arabistes : « *L'État libanais, complètement à l'écart de ce qui se passe à Baalbek, a commis une grande erreur en insistant sur les valeurs romaines de la Qalaa ; les Baalbekis qui d'ailleurs se sont opposés avec acharnement contre leur intégration au pays libanais ; ils ont été, et le sont toujours, des militants pour l'arabisme. La promotion de valeurs romaines sur un site qui fait partie de leur territoire a ranimé le conflit occidentaliste-arabiste qui régnait sous le Mandat* » (Raad, 2008). On ne saurait être plus clair quant au contenu réel politique sous-jacent : c'est du rejet du projet libanais lui-même, comme imposé du dehors par le Mandat, dont il est question, même si l'interprétation de B. Raad est sans doute plus « conscientisée » que les réactions des populations locales.

L'intérêt touristique du site a donc retiré le discours patrimonial national de la position « réformiste » et l'a repositionné dans le canton « moderniste », favorable aux influences occidentales. Cela ne peut être apprécié dans une société baalbekienne traditionnelle, attaché à son arabité. D'ailleurs, la promotion du site au titre d'un héritage du polythéisme ne pourrait que mécontenter une société communautaire monothéiste, très marquée en particulier actuellement par un chiisme affirmé. À cela s'ajoute une exploitation touristique non profitable pour la ville et ses habitants. Tout cela a contribué à l'éloignement de la population locale du site.

Devenu haut-lieu du tourisme international (des Européens en majorité), la valeur nationale du site de Baalbek finit par être parasitée aux yeux de la population locale. Cette population le considère comme un objet patrimonialisé au service des intérêts privés et touristiques, et d'une identité extravertie non conforme à la réalité sociale. Le clivage espace touristique - espace de vie s'accroît, renforcé par un Festival International, exclusivité des touristes et de la bourgeoisie beyrouthine.

Devant ce tableau de tensions latentes entre le niveau local et le niveau national, il est à remarquer que l'attitude passive de la population locale vis-à-vis de l'exploitation touristique du site, n'a pas donné lieu aux conflits usuels générés, dans des cas pareils, entre la population locale et le pouvoir national (Athènes, Turquie...). Cela pourrait s'expliquer par trois hypothèses. La première est que la valorisation locale du site ne relève pas du patrimonial. Ce qui se croise d'une part avec la perception arabe du patrimoine comme relevant du religieux, et d'autre part avec la perception sociale tribale (traditionnelle) du patrimoine comme relevant de l'idéal. Avec cette hypothèse, le patrimoine de la population

locale n'est pas dans le site, il est ailleurs. Ce qui est dans le site c'est une mobilisation de la dimension historique en faveur d'une patrimonialisation territorialisante. En d'autres termes, c'est une légitimation de l'existence de la société baalbekienne par son rattachement à un objet spatial « arabe ». D'où l'unanimité sur la désignation arabe du site en tant que *Qalaa* par toutes les communautés de la société baalbekienne.

La deuxième hypothèse est que la polysémie patrimoniale sur le site et son instrumentalisation au service des intérêts privés ont neutralisé sa valeur identitaire nationale aux yeux de la population locale. Avec ses valeurs patrimoniales « mouvantes », le site de Baalbek ne peut plus prétendre à la représentativité nationale aux yeux des *Baalbekis*. Ainsi dénué de la dimension nationale, le site devient pour eux un monument historique recyclé par la machine patrimoniale selon les conjonctures, le théâtre d'un monde et de valeurs qui ne sont pas les leurs. D'où la distanciation socio-spatiale du site, qui reflète non seulement une indifférence, mais une insensibilité aux valeurs et aux usages qu'il porte.

La troisième hypothèse est que le discours sur une nation libanaise n'a jamais été « digéré » par les *Baalbekis*, comme - nous l'avons vu - le laisse entendre clairement B. Raad. Ils le considèrent comme *inventé* pour asseoir la légitimité d'un État *factice*. Ce discours n'est pas en conformité avec leurs valeurs nationales ; eux qui militaient pour une nation arabe unie et réclamaient l'intégration à l'unité politique syrienne. Une figure religieuse éminente de Baalbek, cheikh J. Al Mouhajer, que nous avons sollicité pour un entretien, s'exprime dans ce sens : « *Quoique agricole, clanique et traditionnelle, la société baalbekienne n'est pas une société consommatrice d'idées. Il n'est pas facile d'influencer les Baalbekis parce que ce sont des gens de principe qui tiennent à leurs valeurs. Cette affaire d'identité phénicienne et d'identité libanaise distincte de l'identité arabe ne peut aucunement être acceptée par les Baalbekis* » (Al Mouhajer, 2010). Sur ce, les *Baalbekis* ne voient sur le site qu'un héritage arabe, et ne se sentent pas concernés par les autres valeurs qui lui sont attribuées. Ils négligent le rôle de l'État dans leur vie quotidienne et ne coopèrent pas avec un État dont les valeurs ne convergent pas avec les leurs. Ce qui pourrait effectivement expliquer l'absence de conflits sur le site entre les *Baalbekis* et le niveau national, qui contraste complètement avec les tensions farouches qui existent entre les deux quant aux respects des lois et réglementations libanaises.

Il serait difficile de trancher sur la plus pertinente de ces hypothèses. Les discours varient d'un niveau à l'autre et même d'une personne à l'autre au sein d'un niveau. Quoiqu'il en soit, **le site de Baalbek est à la fois et pour tous les niveaux, un objet patrimonial national, un marqueur spatial, un monument historique et un haut-lieu touristique. Ces valeurs se hiérarchisent selon le prisme identitaire privilégié par chaque niveau.** Toutefois, nombre de facteurs concourent à la dévalorisation patrimoniale locale du site. Certains sont d'ordre conceptuel, relatifs à la définition et la signification du patrimoine dans une société arabe communautaire, d'autres sont d'ordre idéologique, liés aux courants de pensée nationaliste de l'époque, et d'autres encore sont d'ordre commercial, liés à la marchandisation touristique du site.

À la veille de la guerre civile, le schéma était le suivant : un site classé première attraction touristique culturelle au Liban et un lieu privilégié des touristes occidentaux au Proche-Orient ; un festival d'envergure internationale qui se déroulait annuellement dans le site ; une activité touristique réduite au site résultant d'une absence totale des politiques ou de projets de développement local dans la ville ; et une société locale traditionnelle marginalisée au sein d'un système territorial administrativement centralisé. Ce schéma fut renversé avec la guerre qui participe d'une montée de la communauté chiite à Baalbek, et de sa redéfinition identitaire selon des enjeux idéologiques, politiques et géopolitiques. Le patrimoine communautaire qui apparaît sera-t-il compatible avec le site, patrimoine à la fois local, national et international ?

Chapitre 7

Le mausolée de Sit Khawla : paradigme de la patrimonialisation communautaire à Baalbek

La perception de leur identité que peuvent avoir les groupes sociaux et les individus qui les composent est devenue massivement un enjeu de manipulation politique et idéologique ; l'aspect ethnique ou religieux d'une identité est une variable où le politique domine.

Georges Corm

Tout comme la construction nationale, la construction communautaire à Baalbek a mobilisé la triangulation patrimoine-territoire-tourisme pour asseoir ses représentations identitaires. Un nouveau patrimoine apparaît alors dans la ville qui participe d'un nouveau type de tourisme et d'une nouvelle forme d'appropriation de l'espace. Ce patrimoine communautaire côtoie sur le site de Baalbek, patrimoine à la fois national et international. Ainsi, la ville de Baalbek est le siège de trois représentations patrimoniales : locale communautaire, nationale libanaise et internationale romaine.

Ce chapitre interroge la période contemporaine libanaise pour comprendre le sens et les enjeux du patrimoine dans la territorialisation communautaire. Il mobilise le site de Baalbek pour analyser la mutation des regards patrimoniaux entre une période de construction nationale et une période de construction communautaire. Il examine la patrimonialisation d'un bien communautaire religieux, le mausolée de Sit Khawla, en vue de souligner les nouvelles données sur les valeurs constitutives du patrimoine lors d'une territorialisation communautaire. Il mobilise le tourisme pour lire et interpréter le fait patrimonial à Baalbek et dépister des éventuels rapports entre les objets patrimoniaux dans la ville.

Ce chapitre s'appuie sur les observations de terrain et les enquêtes de terrain. Il souligne le phénomène patrimonial à l'heure dans cette ville et les croise avec les concepts théoriques patrimoniaux dans les deux mondes arabe et français. Il reconstruit les enjeux derrière ce phénomène en opérant un va-et-vient entre la construction nationale et communautaire.

1. Les impacts de la guerre sur le tissu social libanais :

La guerre a induit une nouvelle recomposition territoriale au Liban, basée sur les appartenances communautaires et politiques. Le territoire national se reconfigure en un ensemble de territoires à dominance mono-communautaires et la « mosaïque » sociale éclate en faveur du repliement communautaire. L'espace national se désintègre : il est reconquis par les communautés qui se l'approprient chacune selon son référentiel idéologique religieux.

1.1. Guerre civile et (re)territorialisation communautaire :

La guerre civile libanaise résulte, pour les historiens libanais, d'une instrumentalisation du territoire libanais comme terrain de confrontation entre les acteurs du jeu géopolitique en Moyen-Orient (Corm, 1986, 2003 ; Beydoun, 1993). C'est « la guerre des autres » qui a commencé en 1975 et qui se déroule jusqu'à nos jours malgré le retour relatif du calme depuis les années 1990. En effet, le Liban constitue le maillon le plus faible dans la géopolitique moyenne orientale. Sa composition sociale pluricommunautaire et son système politique confessionnel¹ ont favorisé le recrutement des communautés par les belligérants extérieurs. Ces derniers encourageaient la formation des milices communautaires - et parfois infra-communautaires - et les dressaient les unes contre les autres pour marquer des points dans le jeu géopolitique régional. Ce qu'on appelle donc « guerre civile » est l'affrontement armé entre des milices communautaires libanaises parrainées par les adversaires extérieurs selon un jeu de rapport de forces géopolitique². Il serait simpliste de ramener la crise libanaise uniquement à des causes locales, en particulier à des conflits internes islamo-chrétiens. Les conflits étaient autant intracommunautaires qu'intercommunautaires : que de fois les milices appartenant à une même communauté se sont battues entre elles. Le clivage islamo-chrétien est en fait une conséquence et non pas une cause de la guerre : les causes locales n'aboutissent d'ailleurs à une guerre fratricide que si elles sont alimentées par des intérêts extérieurs (Corm, 2003).

¹ Ce système confessionnel répartit le pouvoir au Liban selon le poids démographique des communautés libanaises. Il n'assure pas ainsi l'égalité entre toutes les communautés et participe d'une classification des communautés en minoritaires et majoritaires. Ce qui n'est pas sans créer des tensions entre les communautés.

² Boutros Labaki et Khalil Abou Rjeili ont dressé une liste non exhaustive des intervenants sur la scène politique libanaise. Selon cette liste, l'O.L.P (Organisation de Libération de la Palestine) et Israël s'affrontent au Liban depuis 1968 ; la Syrie et Israël s'y affrontent depuis 1967, la Syrie et l'OLP s'y affrontent depuis 1975 ; les USA et l'URSS s'y sont affrontés dans le cadre de la guerre froide ; les USA et la Syrie s'y sont affrontés en 1983 et jusqu'en 1986 ; l'Irak s'est affronté au Liban tour à tour avec Israël, la Syrie, l'OLP, l'Iran et les USA depuis les années 70. A cela s'ajoutent d'autres intervenants tels la Jordanie, l'Arabie Saoudite, la Libye et Grande-Bretagne (Labaki, Abou Rjeili, 1993).

La guerre entre les milices communautaires libanaises a engendré des déplacements forcés de la population locale et une reconfiguration communautaire du territoire (Labaki, Abou Rjeileh, 1993 ; Kiwan, 2003). Le brassage intercommunautaire de l'espace libanais préalable à la guerre cède la place à des cantonnements à couleur communautaire unique. En effet, les milices, gérées par l'extérieur, ont semé la discorde et la méfiance entre les communautés. Cela a poussé les groupes communautaires minoritaires dans un quartier, ou une zone à migrer vers les zones qu'ils considéraient plus sûres et sécurisées, en l'occurrence les zones majoritairement habitées par leurs coreligionnaires. Il en est résulté des zones de peuplement communautairement plus ou moins homogènes et un découpage virtuel du territoire libanais en « cantons communautaires ».

La guerre civile a donc induit une nouvelle recomposition socio-spatiale sur le territoire libanais basée sur l'appartenance communautaire. La dissolution des milices après 17 ans de combats armés n'a pas pu rétablir la situation territoriale de la période d'avant-guerre. Cela est dû à des facteurs divers dont les plus importants sont d'ordre politique, psychologique et territorial. Si les facteurs politiques et psychologiques sont plus compréhensibles, les facteurs territoriaux sont plus lisibles. En effet, la territorialisation communautaire a résulté en une appropriation communautaire de l'espace, décelable dès la première vue par l'observateur. Les communautés libanaises territorialisent leurs espaces conformément à leurs représentations identitaires : celles-ci sont manifestement d'ordre confessionnel. Elles mobilisent le référentiel religieux pour codifier l'espace, afin de le distinguer de celui des autres communautés, et se l'approprient en le chargeant de ses signes et symboles identitaires. Dans un entretien avec A. Kaï, le professeur de sociologie à l'Université Notre Dame de Louwayzé, celui-ci nous déclarait : *« avant la guerre, le territoire libanais répondait à une typologie de réseau. Les régions libanaises se communiquaient entre elles ; elles étaient ouvertes les unes aux autres. Avec la guerre, la communication est rompue. La typologie du réseau se transforme en une typologie du cercle. Il en résultait des cantons communautaires gérés par la communauté dominante en nombre, ou sa milice. Pour affirmer leur mainmise sur ces cantons, les communautés travaillaient leurs espaces selon leurs représentations idéologiques, qui sont de nature confessionnelles. Le résultat était un éclatement du paysage libanais en des espaces codifiés et incohérents »* (Kai, 2008). C'est donc tout un processus de re-construction communautaire qui, à l'instar de la construction nationale de la période d'avant-guerre, mobilise la boîte d'outils identitaire pour asseoir sa légitimité.

1.2. La guerre et la recomposition communautaire à Baalbek :

La société composite de Baalbek se transforme suite à la guerre en une société à dominance mono-communautaire. Les chrétiens de Baalbek quittent progressivement la ville et sont remplacés par des chiites fuyant le sud libanais, soumis aux agressions israéliennes. Cet exode chiite résulte sur le plan démographique en une prédominance de la population chiite, déjà en nombre important dans la ville. R. Sarkis, chrétien originaire de Baalbek, ingénieur civil et ex-membre du conseil municipal de Baalbek explique : « *l'exode chiite vers Baalbek a commencé avant la guerre avec l'installation dans la ville des ouvriers et travailleurs chiites venant des villages de la Béqaa. Une deuxième vague fut induite par l'occupation israélienne du sud du Liban ; celle-ci a poussé les chiites du sud à venir chercher refuge auprès de leurs coreligionnaires à Baalbek. La troisième vague fut durant la guerre civile où Baalbek était relativement à l'abri des conflits intestins. Ce qui a encouragé les chiites à s'y installer. Il en résultait un déséquilibre démographique entre les composantes de la société baalbekienne en faveur de la communauté chiite. L'hégémonie chiite sur la ville s'est accompagnée de pratiques agressives et discriminatoires à l'égard des communautés chrétiennes. L'insécurité à laquelle les chrétiens furent exposés les a poussés à quitter Baalbek vers des régions plus sûres* » (Sarkis, 2008).

Au plan politique et dans le contexte d'affrontements des puissances régionales sur la terre libanaise, un parti chiite à obédience iranienne, le Hezbollah (« le parti de Dieu ») voit le jour à Baalbek. Il prend la ville comme quartier général. Son discours relève d'une idéologie politico-religieuse fortement marquée par les doctrines du chiisme iranien³. Considéré comme intégriste par certains et comme terroriste par d'autres⁴, le Hezbollah se proclame un parti islamo-nationaliste qui vise la libération du territoire libanais de l'occupation israélienne. Il possède à cet égard un bras armé (la Résistance Islamique), seule « milice » qui n'a pas été démantelée par les Syriens⁵ après la guerre. Les Syriens ont également fermé les yeux sur la fourniture en munitions de Hezbollah par les Iraniens. De là, on comprend l'importance de la

³ Le dogme chiite iranien dans son sens politique instauré par Khomeini lors de l'instauration de la République Islamique Iranienne et qui stipule la *Wilayat el fakih* ou « le gouvernement du docte ». Cette expression signifie la tutelle qu'exerce sur la communauté un personnage issu du « clergé ». Il s'agit s'une idéologie politique qui confère aux religieux la primauté sur le pouvoir politique.

⁴ Le Hezbollah est placé sur la liste des organisations terroristes par le Canada, les États-Unis et l'Australie.

⁵ Les Syriens détenaient les rênes du pouvoir au Liban à l'issue de la guerre civile. Certains parlent d'une occupation syrienne à cette époque, d'autres d'une tutelle, d'autres encore d'une présence syrienne légitimée par le *Traité d'amitié* conclu en 1991 entre le Liban et la Syrie. Le retrait des troupes syriennes s'est fait suite aux manifestations populaires qui ont succédé l'assassinat du Premier ministre libanais R. Hariri, mais l'influence syrienne est toujours présente *via* ses partenaires locaux, avec le Hezbollah en tête.

carte « Hezbollah » pour la Syrie et l’Iran dans le conflit arabo-israélien et le jeu géopolitique moyen oriental.

Financé par l’Iran et cautionné par la Syrie, le Hezbollah réussit à recruter à travers ses projets sociaux, caritatifs, sanitaires, culturels et autres, des adeptes parmi la communauté chiite libanaise. À Baalbek, ville « natale » de Hezbollah, son influence est incontestable. D’abord parce qu’un grand nombre de ses cadres est originaire de la région de Baalbek ; ensuite, parce qu’il est parvenu - à travers des stratégies d’alliances - à acquérir la loyauté des familles et des clans baalbekiens, et enfin parce qu’il a entrepris des projets de développement local, ce qui a engendré une dynamique urbaine et créé des emplois. Dans notre entretien avec B. Raad, l’ex-chef de la municipalité de Baalbek, celui-ci nous indique comment le Hezbollah a procédé pour recruter la communauté chiite de la ville : *« le Hezbollah a fait pour les Baalbekis ce que l’État libanais n’a jamais pensé à faire. Il a travaillé pour le développement local de la ville. Il a ouvert des écoles, des hôpitaux, des dispensaires... il a fourni des aides sociales aux familles démunies, personnes âgées ou handicapées ; il était là pour soutenir les agriculteurs, leurs fournir des aides techniques et autres. Ses délégués étaient proches de la société baalbekienne. Ils assistaient aux funérailles, aux célébrations, aux réunions socioculturelles. Ils réconciliaient les familles ou les clans qui ne s’entendaient pas bien. Bref, le Hezbollah s’est montré intéressé aux Baalbekis eux-mêmes, à leur bien-être et à leurs soucis quotidiens »* (Raad, 2008).

La souveraineté d’un seul acteur, le Hezbollah, sur Baalbek a épargné la ville des conflits intestins. Cela encourageait davantage l’immigration des chiïtes vers Baalbek ainsi que l’exode rural, des villages voisins vers la ville. Il en résulte une densification du tissu social et une urbanisation désordonnée⁶. Celle-ci fut confortée par l’absence de contrôle de l’État, déstabilisé par la guerre civile, ainsi que par le laisser-faire de la politique de recrutement de Hezbollah, qui lui garantit une base populaire, nécessaire pour asseoir sa légitimité.

Le repliement chiïte à Baalbek est donc une conséquence de la guerre civile libanaise, elle-même conséquence des conflits géopolitiques en Moyen-Orient. Il

⁶ The Council for Development and Reconstruction (CDR), “Stakeholder Analysis and Social Assessment for the Proposed Cultural Heritage and Tourism Development Project”, Final report, November 2001, p.141.

participe d'une recomposition sociale de la ville en faveur d'une territorialisation communautaire ; une territorialisation guidée par le Hezbollah, acteur puissant et devenu porte-parole de la communauté chiite baalbekienne.

2. Construction communautaire et patrimonialisation à Baalbek :

Dans son processus de territorialisation de la communauté chiite à Baalbek, le Hezbollah mobilise son référentiel politico-religieux dans l'appropriation de l'espace. Il entame une réflexion identitaire à la recherche de repères, de marqueurs signifiants, de récits fondateurs, etc. qui pourraient servir son projet de construction communautaire. Le patrimoine fut sollicité pour fixer cette identité et établir un lien, un encrage entre la société baalbekienne nouvellement recomposée et l'espace où elle vit. Comment se manifeste ce patrimoine ? Quel est son sens et quelles sont les valeurs patrimoniales de la communauté chiite de Baalbek ? Quels sont les enjeux que soulève la patrimonialisation communautaire chiite à Baalbek ?

2.1. Le modèle de construction communautaire à Baalbek :

Dans sa construction identitaire communautaire, le Hezbollah a commencé par créer une conscience commune à la communauté chiite autour du « commun confessionnel » que ses membres partagent. Il associe œuvres philanthropiques et propagande pour la sensibiliser à ses idéologies politico-religieuses : toute la communauté devrait être solidaire et obéir à son chef religieux ; le tout mêlé à un discours moraliste et religieux. Il fusionne ainsi les protocultures familiale et tribale dans une culture communautaire, qui (ré)interprète le monde à travers le prisme religieux chiite.

Une fois la communauté chiite rassemblée autour du projet religio-communautaire du Hezbollah, la (re)conquête du territoire se fait matériellement et symboliquement par le truchement de la triangulation patrimoine-territoire-tourisme. La « spatialisation » de l'identité est sollicitée parce qu'elle permet de reproduire le sentiment d'un droit sur l'espace. Elle permet également une approche à la fois collective et affective du territoire : « *C'est chez nous, c'est à nous et pour nous* » (Frérot, 1999).

L'identité communautaire chiite qu'essaie de diffuser le Hezbollah s'inscrit, tout comme l'identité nationale libanaise, dans le cadre d'un projet politique. Ce qui fait qu'elle suit le modèle des identités fédératrices fabriquées et assises sur des mythes fondateurs. Ce qui change dans le modèle institué par le Hezbollah à Baalbek, ce sont les références sur lesquelles s'adosent cette identité ainsi que les valeurs qu'elles stipulent. Le référentiel identitaire de Hezbollah mobilise la fibre associative confessionnelle pour reconstruire la mémoire collective et identifier les héritages patrimoniaux. Quant à la liste identitaire, le Hezbollah emprunte les éléments mêmes du modèle nationale (ancêtres fondateurs, histoire, héros, patrimoine, hymne, drapeau, logo, folklore, costume⁷, fêtes commémoratives, etc.) tout en les modulant à sa propre idéologie.



Fig. 35 : Drapeau du Hezbollah : l'emblème de Hezbollah est vert, couleur de l'Islam sur fond jaune. Il est composé du mot « Hezbollah » en calligraphie de style coufique, un bras brandissant un fusil d'assaut et un extrait de verset tiré du Coran écrit en rouge. En bas du drapeau, l'expression « résistance islamique au Liban » est écrite en rouge. Le globe terrestre, le rameau et d'autres détails rappellent l'emblème des Gardiens de la Révolution islamique d'Iran (Source : www.almanar.com.lb).

Dans le même sens, la logique territoriale de ce modèle répond à une production idéologique de l'identité chiite. Elle se manifeste par un discours qui rallie dialectiquement le registre politique et le particularisme confessionnel. L'information identitaire est donc de nature politique et idéologique. Dans un entretien avec A. El Ghezz, ex-membre du conseil municipal de Baalbek, celui-ci nous précise les logiques identitaires du Hezbollah : « *Le Hezbollah est une structure iranienne qui recrute, au nom de l'identité chiite, la communauté chiite libanaise pour en faire un bloc prêt à attaquer Israël et l'inscrit dans un jeu géopolitique régional. Pour assurer ce recrutement, le Hezbollah œuvre à sensibiliser la communauté en soulignant son commun religieux comme garant de sa solidarité et de sa résistance aux dangers externes qui la guettent. C'est donc le chiisme iranien, une idéologie géopolitique qui alimente toute la redéfinition identitaire de la communauté chiite partisane*

⁷ Les femmes sont voilées en noir et portent le *chador*, les hommes sont barbus et portent des chemises noires sans cravate.

de Hezbollah et qui guide ses représentations et ses rapports avec les autres » (El Ghezz, 2008).

Comme toute identité décrétée, les représentations identitaires du chiisme ont été apprises et intériorisées par la communauté chiite baalbekienne. Cela s'est fait dans les écoles gérées par le Hezbollah, par les manifestations et les pratiques religieuses qu'il se préoccupe d'animer publiquement à la moindre occasion, par les services sociaux et les aides qu'il procure à ses fidèles, etc. À cela s'ajoute l'appropriation de l'espace de la ville qui se manifeste par :

- une multiplication du bâti voué à la pratique religieuse (mosquée, *Houssaynia*⁸, écoles de théologie chiite...),



Fig. 36 : Majoration du bâti religieux dans la ville de Baalbek : à gauche, l'entrée principale de la ville est marquée par les deux minarets du mausolée de Sit Khawla, et à droite, la mosquée Al Mustafa construite vers l'an 2000, à l'entrée ouest de la ville (Source : Ghada Salem - mai 2010).

- un affichage photographique spectaculaire des figures éminentes de Hezbollah et du monde chiite, ainsi que des panneaux dont les messages relient confusément des notions éparses : allégeance à l'Imam Ali et ses descendants, la mort pour Israël, adhérence au discours de Khomeyni, louanges au président syrien...

⁸Grande salle où se font les pratiques socio-religieuses chez la communauté chiite.



Fig. 37 : Appropriation de l'espace urbain par affichage sémiotique de l'idéologie politico-religieuse de Hezbollah : à gauche la figure de Nasrallah, le secrétaire général de Hezbollah, occupe le centre d'une structure en fer dressée à l'entrée de Baalbek pour afficher les plaquettes d'allégeances à la résistance contre l'occupation israélienne du territoire palestinien ; à droite, un extrait d'une prière chiite dressé sur une banderole jaune (couleur symbolique du Hezbollah) dans l'espace de la ville à l'occasion d'un événement religieux (Source : Ghada Salem - août 2008).

- des plaquettes chargées de messages politiques et riches en sémantique religieuses,
- des drapeaux de Hezbollah et photos de ses martyrs sur les points stratégiques de la ville, notamment le site de Baalbek, les jardins publics et les axes routiers principaux,



Fig. 38 : Axes et points routiers stratégiques chargés de signes et emblèmes de Hezbollah : à gauche, on voit les drapeaux jaunes du Hezbollah implantés sur les poteaux des réverbères le long de l'axe routier principal de Baalbek ; à droite, des drapeaux du Hezbollah couronnent les photos de Nasrallah, sillonnant la corniche qui mène au site de Baalbek (Source : Ghada Salem - mai 2010).

- des haut-parleurs placés lors des occasions commémoratives et religieuses aux entrées de la ville, dans l'entourage du site et dans les lieux publics. Ils diffusent toute la journée les discours de la résistance islamique ainsi que des pratiques rituelles propres à la communauté chiite.

- des expositions à l'entrée principale du site de Baalbek qui mettent l'accent sur les réalisations du Hezbollah, soit par des icônes, soit en documentation, soit en photos.



Fig. 39 : L'instrumentalisation du site comme lieu d'exhibition par le Hezbollah : à gauche, vue de l'extérieur de l'exposition montée par le Hezbollah à l'entrée principale du site de Baalbek à l'occasion d'une commémoration des martyrs de la guerre de Juillet-2006, menée entre Israël et Hezbollah ; à droite, l'exposition de l'intérieur : remarquons que les photos des chefs martyrisés de Hezbollah sont encadrés par deux grandes photos pour des figures du chiisme iranien (Khomeini et Khameneï) (Source : Ghada Salem - août 2008).

En territorialisant son espace, la communauté chiite et derrière elle le Hezbollah, le sémantise (Piveteau, 1995), en mobilisant des signes, des messages et des marqueurs révélateurs de son référentiel idéologique dont le mausolée de Sit Khawla constitue une des icônes principales. Il est représentatif de la patrimonialisation communautaire chiite à Baalbek, qui semble sous-tendue par des objectifs à trois niveaux. Au niveau local, l'objectif est d'assurer l'adhésion collective à l'idéologie du chiisme et propager le sentiment communautaire. Au niveau national, le but est d'affirmer Baalbek comme un territoire de la communauté chiite. Au niveau régional, la finalité est de présenter Baalbek comme la capitale du chiisme au Proche-Orient.

Les mutations communautaires à Baalbek se manifestent donc par une construction qui instrumentalise les composantes socio-spatiales de l'identité communautaire au service des enjeux politiques et géopolitiques du Liban. Il en découle une patrimonialisation communautaire dont les valeurs s'enracinent dans le terreau idéologique chiite. Il en résulte une recomposition du regard patrimonial local qui suit le transfert du référentiel identitaire du registre libaniste au registre communautaire.

2.2. La patrimonialisation communautaire à Baalbek :

La patrimonialisation communautaire à Baalbek est un processus qui travaille la mémoire et la cristallise dans des supports symboliques commodes et mobilisateurs. Ces supports sont chargés d'exercer une fonction identitaire et de consolider le ciment social en montrant à la communauté l'intérêt de vivre ensemble. Ils sont chargés également de redynamiser l'identité communautaire face aux menaces générées par les ambitions géopolitiques et à la mondialisation. La construction patrimoniale à Baalbek réinvente l'histoire de la communauté chiite à la lumière de l'idéologie de Hezbollah qui incruste le religieux dans le politique. Il en résulte des objets patrimoniaux reliques et reliquaires à la fois, investis d'une haute charge affective.

C'est ainsi qu'a été édifié un complexe culturel spectaculaire, désigné sous l'appellation de « mausolée de Sit Khawla » à l'entrée principale de la ville. Il est présenté comme un objet patrimonial de la communauté chiite respectivement à l'échelle de Baalbek, du Liban et du Moyen Orient. Il acquiert rapidement une réputation dans le monde chiite et devient un haut-lieu de pèlerinage chiite au Liban. Il draine un nombre très important de visiteurs et de touristes religieux et engendre une dynamique économique dans la ville. H. Nassrallah, historien-chercheur originaire de Baalbek et ayant publié des ouvrages sur l'histoire de Baalbek, nous explique dans un entretien les enjeux de la patrimonialisation du mausolée de Sit Khawla : *« Le Hezbollah s'est appuyé sur un récit populaire pour ériger un complexe culturel imposant à l'entrée principale de Baalbek. La physionomie, l'emplacement du mausolée sont très symboliques. Le mausolée adresse un message à plusieurs niveaux : localement, il conforte le dialogue identitaire entre la communauté chiite et son territoire, nationalement, il oppose l'identité communautaire chiite de Baalbek à l'identité nationale libanaise participant de la sorte d'un rapport politique égal entre l'État et le Hezbollah ; régionalement, il intègre la ville à l'axe géopolitique de résistance contre l'influence occidentale au Moyen Orient, et internationalement, il redéfinit l'image authentique de la ville, telle que vue par ses habitants »* (Nassrallah, 2010).

La patrimonialisation du mausolée de Sit Khawla prend en effet prétexte d'un récit populaire. Il s'agit d'une petite tombe attribuée à Khawla, la fille de Hussein et petite fille de l'Imam Ali, qui est décédée à l'âge de deux ans et enterrée à Baalbek. Le décès de Sit Khawla et son enterrement à Baalbek s'est fait dans des conditions tragiques, alors que la famille de l'Imam Ali était menée par la force vers Damas dans le contexte d'un conflit sur le pouvoir (le

califat) entre les descendants de l'Imam Ali et Yazid, fils du fondateur de la dynastie omeyyade. Ce conflit s'inscrit dans le cadre du schisme politique entre le courant musulman chiite et sunnite⁹. Il se solde par un drame qui est commémoré tous les ans par les Chiites durant la période de la Achoura¹⁰, qui correspond aux dix premiers jours du mois de hégire, le « Muharram ».

Ce récit est restitué lors de la construction identitaire chiite à Baalbek et le lieu de la tombe, jusque là modeste, est patrimonialisé au service de l'idéologie politico-religieuse de Hezbollah. En effet, à y regarder de près, la patrimonialisation du mausolée de Sit Khawla s'inscrit dans une réactivation de la mémoire collective autour des conflits politico-religieux. Le passé de la communauté est invoqué d'une façon sélective pour légitimer le présent. Il justifie la communautarisation des chiites à Baalbek, terre qui renferme des traces de leurs ancêtres et l'institutionnalise politiquement comme une défense face aux injustices dont ils furent l'objet au fil de l'histoire. Le patrimoine devient ainsi le témoignage d'un passé frustrant qui aménage, guide et valide le présent.

Cette notion de patrimoine mobilisateur s'explique également par le fait que la communauté chiite se considérait marginalisée dans le système territorial et politique libanais. En effet, les chiites du Liban ont été les derniers à se libérer du système féodal, ce qui favorisait leur « retard » socio-économique par comparaison aux autres communautés libanaises. Cela les maintenait à l'écart des postes de gestion du pays et les confinait dans des métiers de main d'œuvre non qualifiée. B. Raad, ex-chef de la municipalité de Baalbek, donne sa lecture de l'exclusion socio-économique et politique des chiites du système libanais : « *les Ottomans ont mobilisé le système féodal pour appauvrir les communautés libanaises et les garder soumises à leur dépendance. [...] À l'Indépendance, les chefs féodaux chiites ont entretenu l'ignorance de la communauté chiite pour garder leurs positions d'élite et s'affirmer comme ses seuls représentants dans le système politique libanais. Non instruits, les chiites constituaient une main d'œuvre non qualifiée, recrutée dans des emplois de bas niveau*

⁹ Le schisme politique entre les sunnites et les chiites, remonte au désaccord sur la succession du Prophète. Les sunnites privilégiaient l'approche par consultation entre les musulmans pour désigner le calife, les chiites privilégiaient l'approche par héritage qui fait que l'imam Ali, cousin et gendre du Prophète, soit le successeur légitime. Ce désaccord se complique avec l'assassinat de l'imam Ali, le massacre de ses deux fils et la peine infligée à ses descendants par Yazid, deuxième calife omeyyade.

¹⁰ Hussein, fils de l'Imam Ali a été décapité et 72 membres de sa famille et ses partisans ont été assassinés le 10^{ème} jour de Muharram à Kerbala en Irak par les soldats de Yazid parce qu'ils refusaient de reconnaître ce dernier comme calife légitime. Cet événement est commémoré tous les ans par les chiites par un deuil et est désigné par Achoura.

(ouvriers de chantier, agents de nettoyage, etc.). Cela a perpétué leur décalage par rapport aux autres communautés pendant des générations » (Raad, 2008).

De plus, l'installation des chiites au Liban était excentrée : ils habitaient la périphérie libanaise. L'exode rural massif des chiites vers Beyrouth dans les années 1950 et 1960 les a obligés à se cantonner dans des bidonvilles autour de la capitale (Dubar et Nasr, 1976) et de l'encercler par une « ceinture de misère » (Harb, 2003). À cela s'ajoutaient les agressions israéliennes sur le sud libanais qui les empêchaient de vivre paisiblement. La situation s'est inversée avec l'émergence du Hezbollah et les aides financières iraniennes : par ses politiques de remise à niveau de la communauté chiite, le Hezbollah a réussi à en faire un acteur puissant sur la scène politique libanaise. Toutefois, cela n'a pas effacé le sentiment enfoui d'une persécution séculaire, devenu l'identifiant principal de la communauté. Ce sentiment est mobilisé par le Hezbollah dans la patrimonialisation communautaire et invoqué pour justifier ses revendications politiques.

La patrimonialisation des biens communautaires chiites à Baalbek jouait dès lors de l'affectif, du symbolique, de l'historique, du politique et du religieux ; le tout actualisé selon un dosage en fonction des besoins du moment. Ainsi, le lieu de la tombe de Sit Khawla qui repose dans la terre de Baalbek depuis plus de 1500 ans et qui n'a pas attiré l'attention des chiites avant la guerre et l'apparition de Hezbollah, suscite d'un coup l'intérêt du monde chiite. Un complexe culturel d'une architecture et d'un décor perse est édifié. Il comporte le mausolée, une mosquée à deux minarets, des salles de réunion, une bibliothèque, des salles de repos, des endroits pour les ablutions, etc. répartis selon un arrangement spatial qui évite la promiscuité entre les sexes. Financé en majeure partie par l'Iran et promu comme lieu sacré de chiisme, le mausolée de Sit Khawla s'intègre vite à l'itinéraire de pèlerinage chiite. Les pèlerins chiites y affluent des autres régions libanaises ainsi que de partout du monde chiite, surtout de l'Iran.

Le mausolée de Sit Khawla est une extension au Liban du réseau de mausolées chiites dont les nœuds passent par l'Iran, l'Irak et la Syrie. Sa conception physiologique atteste clairement de l'influence iranienne à Baalbek. Il n'est pas en harmonie avec le paysage urbain dont le tissu architectural n'a rien à voir avec le persan. Sa fréquentation par des pèlerins contraste avec le profil des touristes qui visitent le site de Baalbek et assistent à son Festival International.



Fig. 40 : Vue de à face et de profil du mausolée : l'architecture et le décor du mausolée sont empruntés à la civilisation perse. La céramique bleu est un élément de la tradition architecturale perse (Source : Ghada Salem - août 2008).

Toutefois, il engendre une dynamique touristique qui le positionne comme le moteur économique de la ville. En effet, le mausolée participe d'un tourisme religieux à la fois domestique et régional. Il est difficile de se prononcer sur le nombre des touristes qui visitent le mausolée. Les statistiques officielles n'existent pas et les chiffres avancés par les responsables du mausolée sont clairement exagérés. L'origine de ces touristes est toutefois plus facile à définir : les pèlerins Iraniens constituent la principale fréquentation du mausolée. Dans un entretien avec H. Moussawi, responsable de la gestion du mausolée, celui-ci nous déclarait : « le mausolée attire des pèlerins libanais de toutes les religions, des sunnites et des chrétiens y viennent prier. Il attire aussi des visiteurs et touristes de l'extérieur du Liban, surtout de la Syrie, de l'Iran, de l'Arabie Saoudite, du Koweït et de Bahreïn. Toutes les personnes qui visitent Baalbek, s'arrêtent pour saluer Sit Khawla. Même les touristes occidentaux qui viennent pour visiter la Qalaa sont intéressés par la visite du mausolée et ils sont les bienvenus. [...] Je peux vous assurer que le mausolée reçoit plus de quatre millions de visiteurs par an. Durant la période de Achoura, le mausolée reçoit en moyenne 50.000 visiteurs par jour » (Moussawi, 2010). Ce discours sur le nombre et l'origine des touristes par un représentant du mausolée (chiïte) contraste nettement avec celui du *mokhtar* Solh, un élu de quartier sunnite, qui nous raconte que : « le mausolée est un argument pour l'infiltration iranienne à Baalbek. Derrière le mausolée, se cache une présence iranienne commanditaire de Hezbollah et formatrice de ses membres militaires » (Solh, 2008).

Il est vrai que la présence iranienne à Baalbek n'est pas que touristique. Les camps d'entraînement militaire du Hezbollah prolifèrent effectivement dans la région de Baalbek. Ce qui fait que le mausolée peut être vu comme un prétexte à l'infiltration politico-militaire iranienne sous le masque du tourisme.



Fig. 41 : Développement des activités économiques adaptées au besoin des visiteurs du mausolée de Sit Khawla : à gauche, on voit un restaurant qui porte le nom de « restaurant de la Sit », et une boutique de tenues féminines islamiques ; à droite la photo d'une plaquette publicitaire destinée aux visiteurs du mausolée et qui fait la promotion d'un *resort* touristique à Baalbek (Source : Ghada Salem - août 2008).

En résumé, la **patrimonialisation communautaire chiite à Baalbek articule le sacré à l'avantageux. Elle sacralise les lieux et les investit de charges émotionnelles et idéologiques pour créer une mémoire vive ; elle se soucie aussi de rentabiliser l'objet patrimonial et de s'en servir pour le profit politique et économique de la communauté. Elle donne à voir qu'elle émane d'une projection socioculturelle plutôt que d'un projet politico-économique, mais la réalité est qu'elle dissimule sous le miroir identitaire des enjeux politiques et géopolitiques capables d'engendrer une nouvelle configuration des rapports de force en Moyen Orient.**

3. Dichotomie touristique – Bipolarité patrimoniale :

Avant la guerre, l'État libanais opérait une construction nationale inspirée du modèle national occidental. La notion du patrimoine « bien commun à la nation » l'emportait dans ce processus identitaire guidée par l'idéologie politique de l'État-nation. Or, cette acception du patrimoine n'a pas d'assise solide dans le monde arabe ; elle remonte - on l'a vu - au XXème siècle et s'inscrit dans le cadre de la réaction d'affirmation d'un nationalisme et culturalisme arabe face à la mésestime de l'Occident. En dehors de cette interface Arabe-Occident, le

patrimoine dans le monde arabe puise sa dimension identitaire dans la religion (cf. chapitre 2). Ceci est particulièrement vrai au Liban où les communautés se considèrent comme de grandes familles avec un père « spirituel » à leurs têtes¹¹. Il en résulte une vision du bien commun qui converge avec celle de l'héritage familial, à savoir l'ensemble des objets et valeurs légués à la communauté par ses ancêtres. Il est intracommunautaire et à caractère transmissible (par opposition à la notion du patrimoine qui est constructible).

Sous l'impulsion de la construction nationale, cette vision s'élargit pour porter sur le bien commun aux Libanais, sans toutefois renoncer à son acception du bien propre à la communauté. Cela engendre deux niveaux de patrimoine : communautaire et national. L'État régalien, acteur puissant de la période d'avant-guerre, travaillait pour avantager le patrimoine national aux yeux de la société libanaise. L'anéantissement de cet État par la guerre et la géopolitisation des communautés libanaises favorisent la résurgence des identités communautaires et donc du patrimoine communautaire. Mais les nouvelles valeurs communautaires ne s'avèrent pas strictement religieuses ou confessionnelles, elles sont traversées par des idéologies politiques et incrustent religieux et politique, aussi bien chez les chrétiens que chez les musulmans. Les objets du patrimoine communautaire se multiplient ainsi dans l'espace libanais qui porte déjà une gamme des objets du patrimoine national. Il arrive parfois que les deux objets se côtoient sur un même lieu tel le cas du site de Baalbek et le mausolée de Sit Khawla. Que se passe-t-il alors dans ce cas ? Les deux objets se confrontent-ils ? Communiquent-ils ? Comment le site de Baalbek, d'ailleurs objet problématique par les regards et les enjeux identitaires multiples qu'il suscite, peut-il trouver sa place dans la nouvelle construction patrimoniale à Baalbek ? Quels rapports le Hezbollah et la communauté chiite territorialisée à Baalbek entretiennent-ils avec le site ? Et dans quelle mesure la recomposition sociopolitique de Baalbek est-elle un facteur discriminant des mutations patrimoniales de la ville ?

Pour répondre à ces questions, j'ai mobilisé le tourisme pour analyser le phénomène de coexistence de deux objets patrimoniaux à Baalbek. Le choix du tourisme est sous-tendu par plusieurs facteurs : en premier lieu, l'enjeu touristique du site de Baalbek y a participé de trois niveaux de référentiel identitaire (local, national et occidental-international). C'est comme s'il y avait trois objets patrimoniaux emboîtés sur le site ! Ensuite, le tourisme a été

¹¹ Les maronites se définissent comme les adeptes de Saint Maron, les druzes sont les partisans de Darazi, les sunnites adhèrent à la Sunna du Prophète Mohammed, les chiites suivent les pas de l'imam Ali, etc.

sollicité à la fois par l'État et par le Hezbollah pour valoriser et exploiter respectivement le patrimoine national et communautaire. Cette exploitation touristique varie toutefois entre le niveau national et le niveau communautaire. L'étude de cette variation est intéressante parce qu'elle permet de comprendre les logiques des deux acteurs ainsi que les enjeux de leurs projets identitaires. Enfin, le tourisme se caractérise par sa portée économique et développementale qui vient renforcer sa dimension identitaire. Il renvoie donc à une intersection d'enjeux ce qui fait de l'analyse touristique une approche pertinente pour la décortication/identification des enjeux pluriels et croisés du phénomène patrimonial à Baalbek.

3.1. Recomposition touristique et patrimoniale sur le site de Baalbek :

La mainmise nouvelle du Hezbollah sur Baalbek a largement été facilitée ou permise par la guerre civile, d'autant que celle-ci a vu une éclipse du site national/international. Durant la guerre, le tourisme libanais est en effet battu en brèche. Au niveau de Baalbek, le site perd son atout touristique : le Festival International de Baalbek est suspendu, la présence touristique sur le site devient insignifiante et l'impuissance de l'État rend caduc la tutelle de ses instances touristiques et archéologiques sur le site. Celui-ci semble se transformer en un espace public. En effet, les jeunes *Baalbekis* le prennent pour un terrain de football et un marché populaire quotidien se développe sur ses abords. K. Rifaï, originaire de Baalbek et chef du service « Monuments historiques » à la Direction Générale des Antiquités déclare : « *le site a été l'objet d'usages et de pratiques dissonantes durant la guerre : stade de football, toilettes, marchés publics, lieux de rendez-vous intimes, carrière pour l'extraction de pierres, pillages... Tout ce dont vous ne pouvez pas imaginer. On dirait que les Baalbekis ont défoulé leur colère sur le site* » (Rifaï, 2008). C'est là bien sur une position d'institutionnel de l'État et de la culture établie. Mais en même temps, on notera que cela renvoie aux usages populaires antérieurs à la « découverte » du site par les Européens.

Le classement Unesco du site sur la liste du patrimoine mondiale de l'humanité a eu lieu en 1984 au plein cœur de la guerre civile libanaise. Je ne serais pas en mesure de dire si elle s'inscrit dans le cadre d'une réaction « occidentale » sur le délabrement d'un site romain, d'un enjeu géopolitique au Proche Orient, d'une réponse à une demande présentée par l'État libanais ou d'un courant de labellisation Unesco en effervescence à cette période. Le peu d'informations que j'ai pu avoir à cet égard relève de l'hypothétique et n'est pas suffisamment fondé pour l'exploiter dans ma recherche. Toutefois, l'inscription du site sur la liste du

patrimoine mondial l'a « sauvé » par les mesures de conservation qu'elle imposait. Ainsi, un périmètre de protection est instauré et la zone du site est décrétée zone archéologique dans les schémas directeurs national et local, les plans d'urbanisme et les plans d'occupation du sol à Baalbek.

Ce retour et surcroît de notoriété internationale « occidentale » va de paire avec un éloignement accru par rapport au regard local porté sur le « site ». Entamée durant la guerre, la territorialisation de la communauté chiite à Baalbek selon le référentiel idéologique de Hezbollah contribue en effet encore davantage à brouiller la valeur patrimoniale du site aux yeux de la population locale. En effet, le regard patrimonial local glisse vers l'identitaire communautaire et le Hezbollah lui procure des objets de fixation, comme nous l'avons vu. Ce regard, qui était d'ailleurs flou sur le site, se déplace en particulier vers le mausolée de Sit Khawla. Cela vide localement le site de sa valeur patrimoniale et le réduit à un édifice à valeur historique, esthétique, artistique, nationale, mondiale, ou tout autre valeur qui ne relève pas de l'identitaire pour la communauté chiite, et de surcroît éventuellement « païen ». T. Wehbeh, originaire de Baalbek, ingénieur responsable à la municipalité et adjoint au CDR, dans un entretien précise que : « *Les Baalbekis considèrent actuellement le site comme un marqueur spatial, une curiosité touristique, un symbole libanais et un monument historique à la rigueur, mais pas du patrimoine parce que pour eux le patrimoine est l'identité, et leur identité n'est pas sur le site ; elle est dans le mausolée, qui satisfait à leurs ambitions politiques, sociales et économiques* » (Wehbeh, 2008).

À l'échelle nationale, l'État libanais déstabilisé par la guerre, continue à promouvoir le site comme patrimoine national dans le but de réconcilier les communautés autour du nationalisme libanais. Il promeut également le site comme patrimoine de l'humanité dans une tentative de redresser le tourisme au Liban. La relance économique de l'après-guerre s'appuie en fait sur le tourisme (Dewailly, Ovazza, 2004). Le discours touristique mobilise le « potentiel » touristique libanais pour attirer les touristes, surtout les arabes à fort pouvoir d'achat (Boustany, 2003). La promotion touristique du site mobilise la labellisation Unesco pour rafraîchir la mémoire touristique occidentale et susciter la curiosité des touristes arabes. À son tour, le Festival relancé élabore des programmes riches en manifestations à la fois arabes et occidentales. Il fait appel plus à sa gloire d'antan qu'à son site, pour se repositionner comme un événement culturel international (cf. chapitre 8). Ces facteurs contribuent à une recomposition du regard touristique plus encline aux valeurs d'exceptionnalité, de

monumentalité, d'originalité et d'humanité caractéristiques du label Unesco. Cette recomposition est à analyser également à la lumière du nouvel imaginaire occidental sur Baalbek. Cet imaginaire forgé par les médias, fait de Baalbek la capitale de Hezbollah et l'associe à des images de communautarisme, d'intégrisme islamique et de xénophobie. Voici un extrait d'un article sur Baalbek publié dans *Libération* en 1997 qui révèle les transmutations de l'image de Baalbek en Occident : « *Baalbek est le berceau du Hezbollah, parti chiite extrémiste, étroitement lié à Téhéran et à Damas. Ici furent planifiées nombre d'opérations terroristes et détenus plusieurs otages occidentaux. L'an passé, lors des législatives, Baalbek et la plaine de la Béqaa ont encore majoritairement voté pour lui. Aujourd'hui, la ville, qui, jusqu'en 1974, accueillait l'un des plus célèbres festivals internationaux de musique (il a repris cette année sous contrôle du Hezbollah), transpire la morosité et l'ennui. Elle paraît plus iranienne que libanaise. Pourtant, les pasdaran iraniens, s'ils y ont toujours leur QG, se montrent très peu* ». (*Libération*, Perrin J-P, 17 octobre 1997). Cet imaginaire hante surtout les nouvelles générations occidentales, ce qui aboutit à un dédoublement de représentation : celle de la jeunesse occidentale, fortement influencée par les images sur la guerre au Liban, et celle des plus anciens, davantage marquée par la littérature de voyage et la pérennisation des clichés hérités.

La guerre libanaise, la territorialisation communautaire et la classification Unesco suscitent donc une recomposition des regards patrimoniaux et de leurs échelles sur le site de Baalbek. Le local disparaît, le national mobilise le symbolisme libanais du site pour susciter la nostalgie à la période libanaise de l'avant-guerre, et l'occidental cède la place à un regard international. Ce dernier reflète une valorisation du site en tant que chef-d'œuvre de l'Homme et au titre de ces civilisations antiques avec toutefois une prépondérance des éléments relevant de la temporalité romaine.

Quant au regard national, l'État, vulnérable d'après-guerre, n'avait ni les moyens, ni les compétences pour repenser le patrimoine national. Il continue à mobiliser les mêmes paramètres historiques, naturels et culturels dans sa reconstruction nationale. Sur le site, l'État mobilise d'une part la période nationale libanaise d'avant-guerre pour apaiser les zizanies inter et intra communautaires, rapprocher les communautés et les réunir de nouveau sous l'égide du patrimoine national libanais. Il se réfère d'autre part à la classification Unesco pour encourager la fréquentation touristique du site et replacer le tourisme libanais sur la carte

touristique. Mais en même temps, le Baalbek chiite est devenu un bel exemple de ségrégation communautaire et non plus de cohabitation harmonieuse...

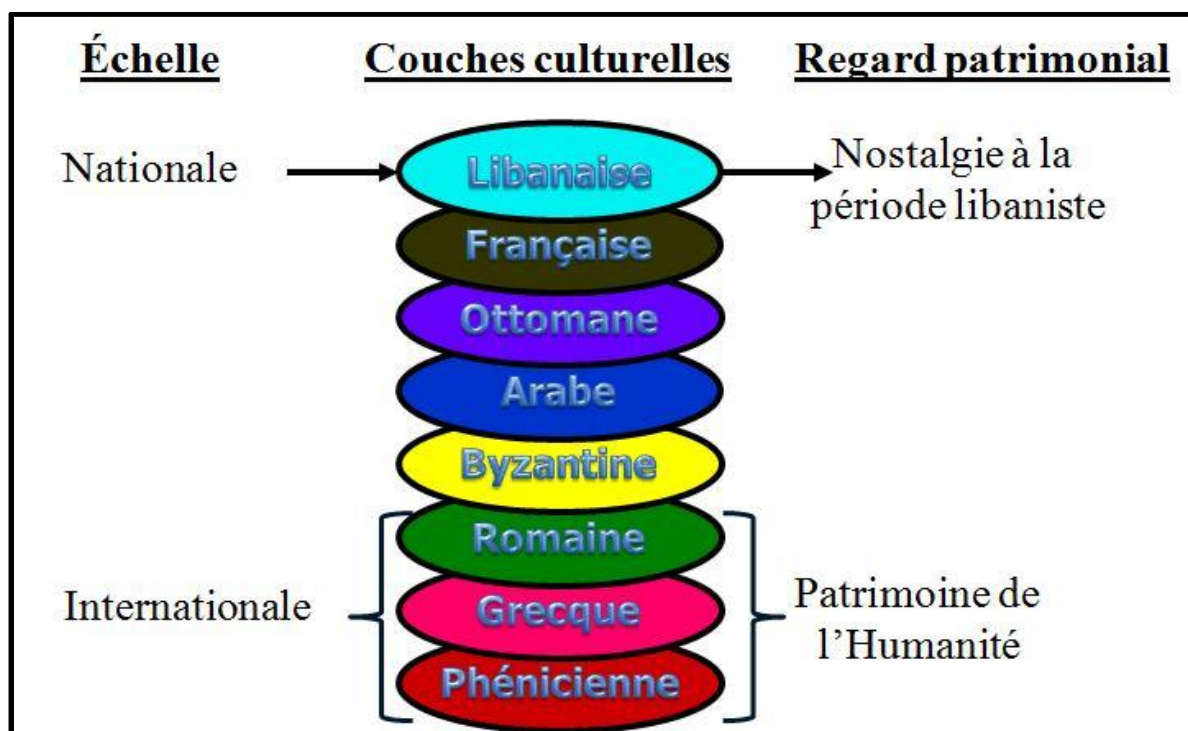


Fig. 42 : Recomposition des regards patrimoniaux sur le site après la guerre : le local disparaît, le national mobilise les représentations libanistes du site pour relancer la construction nationale sur une nostalgie à la période d'avant-guerre, et l'occidental s'internationalise et s'oriente sur les couches antiques du site, tout en privilégiant la couche romaine.

3.2. Le phénomène de dualité patrimoniale à Baalbek :

Après la guerre, la tension entre le site de Baalbek et sa population « recomposée », qu'on aurait pu supposer s'aviver, se désamorce au contraire avec l'émergence dans la ville d'un objet patrimonial d'ordre religieux : le mausolée de Sit Khawla. Ce mausolée a conforté la communauté chiite de Baalbek en érigeant sur le terrain un contrepoids communautaire face aux dimensions nationale et internationale du site. L'hypothèse qui vient à l'esprit à première vue est que le mausolée de Sit Khawla est plus représentatif de la culture locale actuelle que les temples de Baalbek. Mais, il s'agit en fait d'une patrimonialisation communautaire guidée par le projet politique du Hezbollah et qui a été facilement intériorisée par la population locale suite à un investissement touristique rentable pour le niveau local. En effet, la dynamique économique que ce lieu de culte déclenche le constitue en un lieu touristique avantageusement rémunérateur pour la ville et ses habitants. Le nombre important des visiteurs a encouragé les investissements hôteliers et de restauration dans la ville. Ainsi

hébergés, ces visiteurs prolongent leurs séjours pour visiter la ville et ramener des objets-souvenirs de cette « terre sainte ». Le souk de Baalbek se revitalise et les marchés se multiplient et se diversifient. Ils permettent aux habitants de Baalbek et de sa région d'écouler leurs produits. À ce propos, H. Osman, chef de municipalité de Baalbek nous précise que : *« tous les investissements économiques actuellement à Baalbek sont encouragés par la dynamique touristique et commerciale enclenchée par le mausolée. Un hôtel de réputation internationale négocie actuellement l'achat d'une parcelle près du mausolée pour y inaugurer une succursale. La demande touristique générée par le mausolée a poussé les Baalbekis à investir dans le secteur du service (location de voiture, agence de voyage, restaurants, etc.) et le secteur commercial. Cela a animé par retour le secteur agricole et les petites industries baalbekiennes. Cela a créé des opportunités d'emploi et a encouragé la création de petites entreprises »* (Osman, 2010). Sur ce, c'est la rentabilité locale du mausolée qui rassemble les *Baalbekis* autour des valeurs qu'il porte. Par ailleurs, ces visiteurs ne se rendent pas sur le site Unesco. On a donc deux mondes et deux logiques qui se côtoient sans se fréquenter ou se croiser.

Telle la patrimonialisation nationale, la patrimonialisation communautaire à Baalbek n'émane pas d'une projection socioculturelle, ni d'une construction patrimoniale par le bas (*bottom-up*). Dans les deux cas, la patrimonialisation culturalise les lieux pour en faire des objets patrimoniaux. Elle les investit conformément à ses intérêts politico-économiques. Il s'agit donc d'une construction, d'un projet politique sous-tendu par des idéologies. Ces idéologies diffèrent d'une période à l'autre conformément au jeu de rapports de force. La construction communautaire a accouché dans l'espace de Baalbek le mausolée de Sit Khawla au voisinage du site archéologique. Il en résulte un paysage patrimonial curieux par son composite, où deux objets patrimoniaux coexistent relevant chacun d'un référentiel identitaire différent.

En effet, deux pôles patrimoniaux et touristiques cohabitent dans l'espace de la ville. Le premier se manifeste par le site de Baalbek dont la valeur patrimoniale nationale a résisté à toutes les vicissitudes de la guerre. Ce site a de plus, acquis une valeur patrimoniale internationale par son inscription sur la liste du patrimoine mondiale de l'humanité. Le mausolée de Sit Khawla a, quant à lui, une valeur patrimoniale et territorialisante exclusivement pour la communauté chiite de Baalbek. Il dispose également d'une valeur patrimoniale religieuse dans le monde islamo-chiite.



Fig. 43 : Le voisinage entre le site et le mausolée : à travers cette image satellite à échelle de 200 m, nous pouvons identifier les deux pôles patrimoniaux de Baalbek : le mausolée de Sit Khawla et le site archéologique. La distance entre les deux ne dépasse pas 1 km. Ce sont deux objets voisins mais relevant de deux constructions patrimoniales différentes (photo prise via les images satellites de Googlemap.com ; élaboration : Ghada Salem).

Au mausolée de Sit Khawla, patrimoine communautaire dressé à l'entrée de la ville, répond le site de Baalbek situé non loin, à un km près, des confins du centre ville. Deux objets patrimoniaux qui se tournent le dos et ne se communiquent pas comme le montre la clientèle touristique de chacun d'eux : d'un côté, des pèlerins, de confession chiite en majorité, habillés selon la tradition musulmane ; de l'autre, des touristes en tenues occidentales viennent pour visiter un site qu'ils considèrent comme haut-lieu de l'humanité.

Cette dichotomie patrimoniale, voire cette dualité des objets patrimoniaux à référentiel et public différents montre que les valeurs patrimoniales au Liban se construisent et se déconstruisent selon les rapports de force entre acteurs locaux, nationaux, régionaux et internationaux. La construction patrimoniale se fait selon la grille idéologique de l'acteur dominant et dans le cadre d'un projet politique. C'est donc une patrimonialisation fondée sur une construction idéologique de l'identité. Elle mobilise des mythes fondateurs, détourne l'histoire, invente des clichés, des scénarios,

des imaginaires pour conférer une assise solide à l'objet patrimonial. En effet, la résilience patrimoniale du site témoigne de la force des mythes fondateurs. Cette résilience se manifeste par la reprise de la fréquentation touristique du site après la guerre ; une reprise d'ampleur qui repositionne le site au premier rang des sites touristiques les plus visités au Liban.

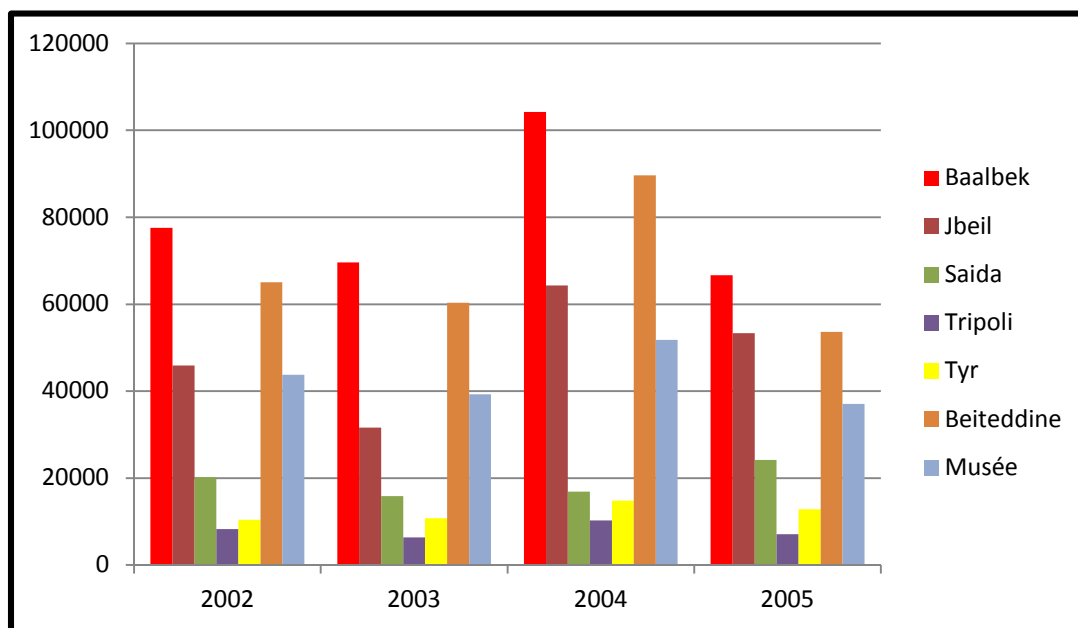


Fig. 44 : Résilience du tourisme sur le site de Baalbek : le site de Baalbek est à la tête des sites du tourisme culturel les plus visités au Liban entre 2002 et 2005. Le site continue donc après la guerre à fixer les imaginaires touristiques malgré les mutations touristiques et patrimoniales à Baalbek et dans le monde. Ceci est dû en partie à l'inscription du site au répertoire de l'Unesco et en grande partie aux mythes fondateurs de l'imaginaire touristique sur Baalbek, car Tyr et Byblos sont classés Unesco et pourtant ne suscitent pas une fréquentation touristique comparable à Baalbek (Source : Ministère de tourisme, voir tableau des chiffres en Annexe 3).

Cette dualité patrimoniale interpelle en outre par sa dimension culturelle. Le site de Baalbek et le mausolée *de* Sit Khawla sont patrimonialisés tous les deux au titre de lieux de culte, l'un païen et l'autre musulman. C'est comme si l'identité religieuse séculaire de la ville s'imposait lors de toute reconfiguration socio-spatiale ! Cette prédominance du religieux dans la hiérarchie du culturel à Baalbek et dans le monde arabe (je dirais même en Orient), ferait de la fibre religieuse un paramètre fondamental dans les constructions identitaires. Cela expliquerait l'absence d'unanimité sur la conception du patrimoine comme bien commun dans ces sociétés, ainsi que les polémiques portant sur les rapports entre patrimoine et modernité. Ces sociétés ne semblent pas encore complètement admis le concept moderne, laïc et nationaliste du patrimoine-bien commun. Toutefois, en dehors de l'incrustation du religieux

dans la définition patrimoniale, les enjeux du patrimoine dans ces sociétés, ses dimensions et ses fonctions se rencontrent avec ceux du concept moderne.

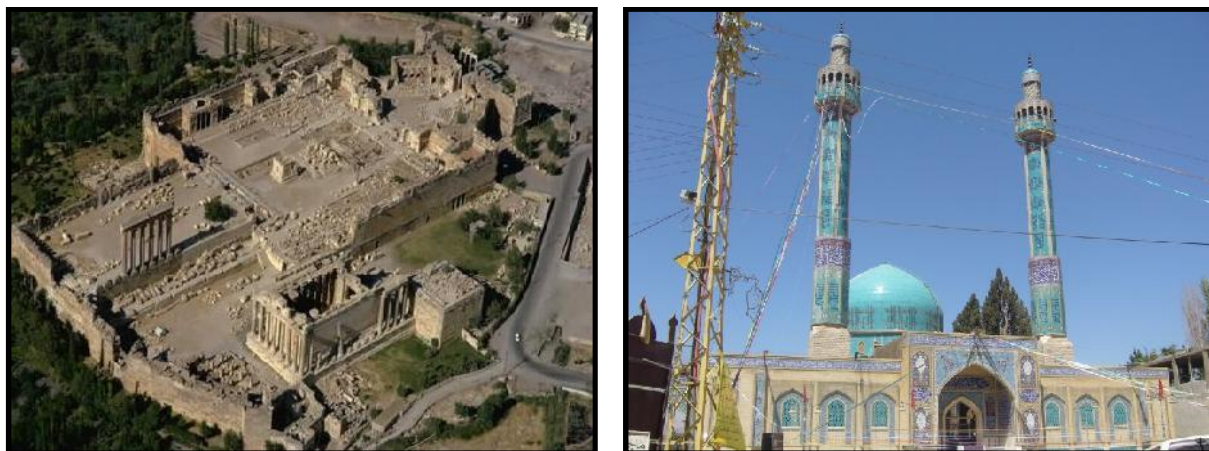


Fig. 45 : Bipolarité patrimoniale à Baalbek : à gauche, vue aérienne des temples de Baalbek (Source : Dépliant du ministère du tourisme - 1998) et à droite façade du mausolée de Sit Khawla : les temples renvoient au culte polythéiste, alors que le mausolée s'inscrit dans le culte chiite ; toutefois les deux objets patrimoniaux relèvent du religieux (Source : Ghada Salem - août 2008).

3.3. Deux paradigmes touristiques :

Au lendemain de la guerre, le site de Baalbek récupère progressivement sa fonction touristique. Les touristes retournent sur le site. Ils sont d'origine variée : Européens, Américains, Asiatiques, Russes, Arabes, Australiens et Africains. Ces touristes sont motivés principalement par l'exceptionnalité d'un site haut-lieu de l'humanité. L'imaginaire occidental sur le site s'avère en revanche résilient ; il reste un motif important pour les touristes européens. Dans un entretien, M. Wehbeh, originaire de Baalbek, guide touristique au site de Baalbek et chef du syndicat des guides touristiques au Liban, déclare : « *Après le retour du calme au Liban, les touristes retournent sur le site. Nous avons remarqué une différence sensible des origines des touristes par rapport à la période d'avant-guerre et ceci est dû, à mon avis, à l'ampleur touristique qu'a prise le site suite à son inscription sur la liste de l'Unesco. Actuellement, les touristes qui viennent sont d'origine variée tandis qu'avant c'était presque exclusivement des Européens. Il y a les Arabes qui s'intéressent de plus en plus au site et ils demandent des guides pour les accompagner dans leurs visites, il y a les Asiatiques qu'on ne voyait pas avant ; il y a des Russes, des Turcs, mais les Européens restent les grands visiteurs du site. Ce qui est étonnant est que les Européens nous donnent l'impression qu'ils connaissent le site, ils ont des guides à la main et s'arrêtent devant chaque objet. Ils viennent souvent dans le cadre des tours organisés, mais il y en a qui viennent seuls*

ou accompagnés de leurs amis libanais. C'est plutôt des cinquantenaires ou sexagénaires ; il est rare qu'on trouve des jeunes Européens contrairement aux Asiatiques » (Wehbi, 2008).

La majorité des touristes qui visitent le site, en particulier les Européens, viennent donc selon Wehbi, en groupe sous forme de tours organisés. Conformément aux programmes des tours opérateurs, ils visitent exclusivement le site ; les recommandations sécuritaires des tours opérateurs étouffent leurs éventuels intérêts pour la visite de la ville. Un nombre important de tours organisés à Baalbek se fait récemment par l'intermédiaire des tours opérateurs syriens. Ces derniers intègrent la visite du site dans leurs programmes touristiques pour cibler un marché touristique plus large. Vigilants à faire profiter leur pays de la dépense touristique, ces tours opérateurs amènent les touristes de Damas vers Baalbek le matin. Ils leur font visiter le site et les ramènent directement à Damas pour le déjeuner. Ainsi, l'activité du tourisme de groupe se limite au site et n'est pas rentable pour la ville. Dans un entretien avec J. Abboud, chef du syndicat des tours opérateurs libanais, celui-ci nous explique que : *« les tours opérateurs syriens recourent à une nouvelle stratégie pour attirer les touristes : ils proposent la visite de Baalbek dans leurs programmes. Ils exploitent le nom de Baalbek pour promouvoir le tourisme syrien. Baalbek attire en fait les touristes et par sa labellisation Unesco et par l'imaginaire qu'elle suscite avant l'invention même du tourisme. La proximité de Baalbek de Damas et de Homs joue en faveur de cette exploitation. Les tours opérateurs syriens consacrent à Baalbek juste le temps de la visite du site, une demi-journée. Ils ne profitent guère à la ville car ils ramènent directement leurs groupes en Syrie après la visite du site » (Abboud, 2008).*

Les touristes arabes montrent en revanche, selon Abboud, un intérêt simultané pour la visite du site et de la ville. Ces touristes viennent généralement avec leurs familles passer les vacances au Liban. La proximité géographique de leurs foyers pousse un grand nombre d'entre eux à y venir en voiture. Ils prennent un lieu de résidence, normalement dans les zones montagnardes fraîches, à partir duquel ils font des excursions. La visite de Baalbek s'inscrit donc parmi les excursions des touristes arabes. Ils y passent toute la journée, visitent son site à réputation mondiale et se promènent dans ses rues et ruelles. Ce tourisme est avantageux pour la ville mais reste saisonnier et irrégulier.

À ces touristes étrangers s'ajoutent des Libanais qui viennent visiter un site emblématique de leur patrimoine national. Ces excursionnistes s'intéressent à la visite de la

ville, mais leur consommation touristique reste insignifiante pour son économie. M. Wehbi, guide touristique, renseigne sur leur présence : « *Les écoles organisent souvent des visites du site pour leurs élèves ; aussi, il y a des jeunes qui viennent en groupe les week-ends. Durant les vacances d'été, des émigrés libanais ramènent leurs enfants à Baalbek pour leur faire découvrir le site. Il y a également des excursionnistes libanais. Mais les Libanais en général ne cherchent pas à comprendre ce qu'il y a dans le site ; pour eux c'est juste un monument national, symbole de l'unité du Liban* » (Wehbi, 2008).

À ce tableau du tourisme culturel que stimulent conjointement la labellisation Unesco du site, le retour du Festival International de Baalbek, l'imaginaire occidental et les mythes fondateurs libanais, répond de l'autre côté, un tableau de tourisme religieux au mausolée de Sit Khawla. En effet, le mausolée est intégré sur l'itinéraire de pèlerinage chiite. Il attire des foules de pèlerins iraniens et arabo-chiites. Ces pèlerins affluent à Baalbek essentiellement *via* la frontière syro-libanaise, après avoir visité le mausolée de Sit Zeinab situé à Damas, non loin de la ville de Baalbek. H. Moussawi, responsable de la gestion du mausolée : « *le mausolée reçoit tous types de visiteurs : individuels, en couple, en famille, en groupe, en tours organisés. Les tours organisés portent plutôt sur les pèlerins qui viennent de l'extérieur du Liban. Normalement, ces tours proposent la visite de Sit Zeinab à Damas et de Sit Khawla à Baalbek. Ils consacrent trois jours en moyenne pour chacun des deux lieux sacrés* » (Moussawi, 2010).

L'activité touristique sur le mausolée de Sit Khawla engendre une dynamique économique et urbaine importante ; des structures d'hébergement complètement dédiés aux pèlerins sont établies à proximité du mausolée, des agences de prestations de service s'y installent également (location de voiture, change, etc.). De même, les services de restauration, le commerce de détail, les métiers artisanaux se multiplient dans la ville. Mais le plus remarquable est la nouvelle signalétique dans la ville qui tient compte de la langue perse, ce qui atteste d'une part de l'importance du nombre des touristes iraniens à Baalbek et de l'autre part confirme l'influence iranienne dans la territorialisation communautaire chiite dans cette ville.



Fig. 46 : Multiplication des signes iraniens à Baalbek : à gauche, plaquette d'identification du mausolée de *Sit Khawla* écrite en langue arabe, perse et anglaise : remarquons le fond jaune de la plaquette, couleur symbolique du Hezbollah et remarquons que la présentation en perse est en deuxième rang ; elle précède celle en langue anglaise, ce qui reflète l'influence iranienne à Baalbek ; à droite les deux drapeaux iranien et libanais élevés sur le poteau d'un réverbère dans la ville : cette association des drapeaux est parlante, elle reflète l'identité de la ville que les acteurs de la ville voudraient à « double visage » : libanais et iranien (Source : Ghada Salem - août 2008).

Le mausolée de Sit Khawla attire également, selon son gestionnaire, des pèlerins libanais, de toutes les confessions. En effet, les ouï-dire¹² portant sur l'efficacité des offrandes faites à ce lieu sacré, poussent certains Libanais, de confession variée, à venir le visiter. Ces visites s'inscrivent normalement dans le cadre d'une excursion à Baalbek et sont intéressantes pour l'économie urbaine.

Durant leur séjour à Baalbek, nombre des pèlerins visitent le site. En effet, le site devient par sa classification Unesco une curiosité touristique pour quiconque débarque à Baalbek. Ces pèlerins visitent le plus souvent le site sans faire appel à un guide touristique. La visite se limite à une balade à l'intérieur du site et à la prise de photos. L'attention de ces pèlerins est plus orientée vers la dimension esthétique et artistique du site. Aucun intérêt patrimonial ne semble exister chez ces pèlerins, pour qui la valeur patrimoniale émane de la valeur religieuse.

En revanche, les touristes qui visitent le site ne sont pas intéressés par la visite du mausolée. En premier lieu, les touristes qui viennent à Baalbek dans le cadre d'un tour organisé doivent respecter le programme prédéfini et qui limite la visite de Baalbek à la visite de son site. Ensuite, les recommandations des ministères étrangères des pays émetteurs de touristes favorisent une image de risque pour Baalbek, fief du Hezbollah et prolongement de

¹² Des récits populaires disent que toutes les femmes stériles qui viennent faire des vœux auprès de Sit Khawla tombent enceinte.

« l'intégrisme » iranien au Proche Orient. Cela participe d'une méfiance des touristes à l'égard de tout contact avec des lieux d'influence politico-religieuse dans la ville. Enfin, la visite du mausolée impose une certaine tenue vestimentaire dont les touristes ne disposent pas le plus souvent. À cela s'ajoute les mesures de sécurité à l'entrée du site qui constituent un frein pour de nombreux touristes.



Fig. 47 : La section dédiée aux femmes à l'intérieur du mausolée de Sit Khawla : exigence d'une tenue islamique et du port de voile. Remarquons que les femmes qui visitent le mausolée n'appartiennent pas à une tranche d'âge spécifique : il y a des fillettes, des jeunes, des femmes plus âgées (Source : Ghada Salem - août 2008).

Ainsi, deux paradigmes touristiques différents existent à Baalbek et qui correspondent à deux conceptions patrimoniales différentes. Mais il faut noter que le tourisme sur le site n'aurait pas été possible si le Hezbollah, l'acteur ultime de la décision à Baalbek, n'était pas d'accord. B. Raad, ex-chef de la municipalité de Baalbek, précise : « *Le Hezbollah est l'ultime décideur à Baalbek. Aucun projet ne peut passer sans son consentement. À titre d'exemple, la responsable du Festival International de Baalbek a cherché l'accord du Hezbollah pour relancer le Festival. [...] En ce qui concerne le tourisme sur le site, il faut le voir comme une stratégie de blanchissement de l'image du Hezbollah* » (Raad, 2008). Le retour du tourisme sur le site de Baalbek permet donc à Hezbollah de corriger l'image négative forgée à l'étranger par certains médias. Il lui permet aussi d'affirmer sa « libanité » en encourageant tout ce qui peut aider au redressement de l'État libanais. L'ouverture de la ville au tourisme international permet également au Hezbollah d'affirmer sa présence et son poids politique au Liban : tout est donc jeu d'intérêt. D'ailleurs la dualité patrimoniale à Baalbek s'inscrit dans un rapport de force entre le Hezbollah et l'État : elle informe sur la concurrence des valeurs et leurs soubassements idéologiques entre ces deux acteurs. Elle renvoie aux duels nationalisme-communautarisme, modernisme-conservatisme,

occidentalisme-arabisme, globalisme-particularisme, etc. Elle se traduit par des schémas et des pratiques touristiques différentes.

L'analyse du dispositif patrimonial à Baalbek montre que la représentation du patrimoine en tant qu'enjeu politique est partout la même, malgré les différences lexicales d'une langue à l'autre. La patrimonialisation est toujours sous-tendue par une idéologie identitaire. Elle décrète du patrimoine selon le projet territorial, culturel et économique. Ce dispositif montre dès lors qu'une patrimonialisation ne supprime pas l'autre : elle la concurrence selon un jeu de rapport de force entre les acteurs.

Conclusion de la deuxième partie

Cette partie a utilisé l'exemple de Baalbek pour comprendre les mutations identitaires au Liban et leurs enjeux patrimoniaux. Elle a d'abord analysé les différents regards patrimoniaux sur le site de Baalbek produits durant la période de construction nationale. Elle a ensuite examiné le cas du mausolée de Sit khawla et établi ses liens avec la construction d'une identité communautaire complexe. Elle a mobilisé enfin le tourisme pour comprendre le phénomène de bipolarité patrimoniale et touristique dans la ville, ainsi que les rapports entre le site et le mausolée.

Cette partie nous a éclairés sur les processus de construction patrimoniale au Liban. Ces processus croisent enjeux identitaires et enjeux politiques et géopolitiques dans la définition du référentiel patrimonial. Il en résulte une fabrique patrimoniale au Liban selon des échelles, qui parfois s'emboîtent sur un même objet (le site) ou se détachent (le mausolée).

La construction nationale a mobilisé la triangulation patrimoine-territoire-tourisme dans la valorisation patrimoniale du site. Toutefois, eu égard à la polyvalence des regards identitaires sur le site, l'enjeu touristique a favorisé la rupture de l'équilibre à l'intérieur de la triangulation. Cela a parasité la valeur nationale du site, surtout localement où l'exploitation touristique du site ne s'avère pas rentable pour les *Baalbekis*.

En revanche, la construction communautaire, qui renvoie à des enjeux idéologiques et géopolitiques actuels au Moyen Orient, a bien manipulé la triangulation patrimoine-territoire-tourisme au service d'une mobilisation/fabrication de la communauté chiite de Baalbek, en grande partie autour des référentiels identitaires du Hezbollah. Le mausolée est effectivement un objet patrimonial volontairement construit et promu, qui légitime la territorialisation de la communauté chiite à Baalbek et qui répond à ses attentes sociales, culturelles, économiques et politiques. Les relations à l'intérieur de la triangulation sont donc systémiques et interactives.

De la construction nationale à la communautaire, deux objets patrimoniaux se côtoient à Baalbek. L'activité touristique fébrile autour du mausolée le met en concurrence avec le site. Cette concurrence est maintenue et entretenue par un nombre de facteurs dont la

Conclusion de la deuxième partie

résilience de l'imaginaire touristique sur le site, mais aussi et surtout par une recomposition des regards patrimoniaux à Baalbek suite à des mutations identitaires libanaises. Cette recomposition dilue l'emboîtement des échelles sur le site en glissant le regard patrimonial local vers un autre objet, le mausolée ; et en réorientant le regard national et international vers une valorisation patrimoniale plus objective du site.

Troisième partie :

La bipolarité patrimoniale :
performativité des discours et/ou
concurrence des valeurs.

La parole aux acteurs

Introduction

Cette partie mobilise le terrain pour comprendre le phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek. Elle croise analyse discursive et analyse qualitative (par questionnaire) pour identifier les différents regards patrimoniaux projetés sur la ville, ainsi que les référentiels identitaires qui les sous-tendent.

Cette partie donne la parole aux acteurs pour établir, à partir des informations fournies, les éléments qui permettent d'éclairer la bipolarité patrimoniale à Baalbek.

Le premier chapitre analyse les discours des acteurs à Baalbek tels que recueillis : reproductions cartographiques, rapports des études faites pour des projets ou des plans, support de communication touristique, périodique... L'objectif est de définir les logiques des acteurs et les représentations identitaires et patrimoniales qu'ils cherchent à imprimer à Baalbek.

Le deuxième chapitre porte sur l'enquête par questionnaire menée pour identifier les attitudes, pratiques et représentations patrimoniales des touristes, des visiteurs et des natifs. Il présente le questionnaire et analyse les résultats de l'enquête dans une double approche : explicative et typologique. Au delà des discours formatés ou idéologiques des acteurs officiels ou officieux, il vise une compréhension *par le bas* des facteurs qui participent de la bipolarité patrimoniale à Baalbek.

Chapitre 8

Le paysage patrimonial à Baalbek : emboîtement des regards ou genèse d'une transition patrimoniale ?

À toutes les époques, il s'est trouvé des gens pour considérer qu'il y avait une seule appartenance majeure, tellement supérieure aux autres en toutes circonstances qu'on pouvait légitimement l'appeler « identité ». Pour les uns, la nation, pour d'autres la religion, ou la classe.

Amine Maalouf

Les dynamiques patrimoniales plurielles qui se confrontent à Baalbek résultent en fait d'une redéfinition patrimoniale différente entre le niveau local communautaire, le niveau national et le niveau international. Elles engendrent une dualité patrimoniale dont les contours ont été mis en évidence dans la partie précédente. Mais les relations entre les deux pôles patrimoniaux restent floues ; l'objet patrimonial communautaire côtoie l'objet patrimonial national et mondial, sans toutefois l'éclipser. Cette situation soulève des questions d'une part sur les rapports qui existent entre plusieurs objets patrimoniaux et d'autre part, sur le devenir d'un espace où coexistent trois référentiels identitaires différents. Il sera important de comprendre cette situation afin de prévoir le modèle vers lequel elle va évoluer. Est-ce une période d'hybridation patrimoniale ? De transition ? D'interférence ? De conflits latents ? De réaction aux défis de la mondialisation ? De montée du conservatisme ? Est-ce une situation éphémère ? Conjoncturelle ? Pérenne ? Pragmatique ? Normale ? Unique ?

Pour cerner les ambiguïtés qui entourent ce phénomène de dualité patrimoniale, ce chapitre mobilise des reproductions documentaires et iconographiques, et ceci afin d'analyser les discours patrimoniaux relevant des trois niveaux d'acteurs à Baalbek : local, national et international. Il cherche à nuancer le sens porté par le regard patrimonial de chacun d'eux, pour saisir les enjeux multi-scalaires du phénomène et de déceler les emboîtements des regards patrimoniaux sous-jacents. Le phénomène de bipolarité patrimoniale résulte-t-il des revendications identitaires divergentes entre le niveau local et le niveau national ? Renvoie-t-il à un conflit des valeurs ? Représente-t-il une incompatibilité entre la patrimonialisation communautaire et la patrimonialisation nationale ? Comment s'opère cette bipolarité ? Par

scansion des regards ? Bifurcation ? Duplication ? Quels sont ses actants ? Et dans quelle mesure le discours national et occidental sur le site reste-t-il performant ?

1. Le regard patrimonial du niveau national :

Par niveau national, j'entends l'État libanais et ses instances représentatives. Le regard de la population libanaise ne pouvant être pisté qu'à travers une enquête quantitative et échantillonnage représentatif, il sera traité ultérieurement. Il s'agit donc là de l'analyse du discours national officiel. Les données recueillies à ce niveau relèvent presque exclusivement du domaine touristique. Quoique riches et profuses, les données relevant de l'aménagement du territoire (*Livre blanc et Schéma directeur*), de l'urbanisme (Plan d'occupation des sols, réglementation urbaine) et des projets de développement menés par le CDR (portant essentiellement sur l'infrastructure urbaine) ne s'avèrent pas pertinentes pour l'objet de notre étude. Elles abordent le patrimonial par son aspect physique et réglementaire (zonage et périmètres de conservation) plutôt que par son aspect substantiel.

L'analyse de la documentation touristique semblait opératoire parce qu'elle assure pour notre recherche une continuité dans la saisie des questions patrimoniales. De plus, le tourisme constitue au Liban une stratégie pour valoriser le patrimoine d'un côté et l'exploiter de l'autre. Ce tourisme est un moteur de l'économie libanaise dans les deux périodes (avant et après la guerre). L'analyse du discours touristique (culturel bien évidemment) permet alors à la fois de suivre les mutations identitaires et patrimoniales au Liban et d'identifier leurs enjeux socio-politico-économiques. Sur quel objet se fixe le regard patrimonial national à Baalbek ? Ce regard a-t-il évolué ? Muté ? S'est-il recomposé ? Est-il en continuité ou en rupture avec la période antérieure ?

Pour répondre à ces interrogations, j'analyse respectivement le *Plan Directeur de Reconstruction et de Développement touristiques*, le dépliant touristique sur Baalbek publié par le Ministère du tourisme libanais et le dépliant publié par le Festival International de Baalbek.

1.1. Le Plan Directeur de Reconstruction et de Développement touristiques :

Ce Plan a été élaboré en 1996 dans le cadre d'une convention entre le gouvernement libanais et le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD)¹. Son objectif était d'asseoir une politique globale de développement touristique au Liban basée sur une identification des potentialités touristiques libanaises et une mise en place des stratégies et des actions touristiques (aménagement, mise en valeur des sites historiques, promotion et commercialisation, infrastructures et transports, réglementation et formation...). Ce plan insiste sur les principes du développement durable. Il privilégie les approches touristiques qualitatives qui appellent à une participation/concertation de la population locale dans le processus touristique, le partenariat public-privé, la création de valeurs, la sensibilisation hôte-touriste et la préservation de l'environnement. Toutefois, ce plan n'a pu être mis en œuvre à l'époque et a fini dans les archives de la bibliothèque du Ministère du tourisme. J. Kabrit, chef du Département « Études et recherches » au Ministère du tourisme, développe les raisons qui expliquent la marginalisation du plan : « *Le plan a coûté cher à l'époque au Ministère du tourisme, les experts qui l'ont préparé, ont fait un travail scientifique et objectif, basé sur des études, des statistiques et des enquêtes du terrain ; mais ça n'a pas été exécuté tout simplement parce qu'il y a eu un changement du ministre. En fait, il n'y a pas de continuité dans les projets touristiques d'un ministre à l'autre. Chaque ministre a ses stratégies, ses conseillers et ses politiques. Dès qu'il y a changement du ministre, c'est une nouvelle page à commencer, et tout ce qui relève du travail de son précédent est à archiver* » (Kabrit, 2007). Donc, le plan a été mis de côté suite à une rupture des politiques touristiques d'un mandat à l'autre, ce qui est pleinement significatif du caractère clanique du mode de gestion d'un État soumis aux aléas partisans. Toutefois, notre intérêt à analyser un plan « mort » émane du fait que son discours est représentatif d'une institution nationale à la période d'après-guerre. En effet, le plan a été guidé dans ses grandes lignes par le Ministère du tourisme, validé et ratifié ensuite par le ministre, avant de tomber dans les tiroirs.

L'analyse du *Plan Directeur de Reconstruction et de Développement touristiques* de 1996 montre qu'il réexamine les éléments de l'identité libanaise et en dégage trois déterminants touristiques : le potentiel naturel, historique et humain. Il souligne l'intérêt

¹ Le document du projet fut signé le 28 octobre 1994 entre le gouvernement libanais représenté par le Ministre du tourisme, M. Nicolas Fattouche, et le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), qui assure conjointement avec le gouvernement libanais, le financement du projet. Le gouvernement français participait à ce financement et l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) a été désignée comme l'agence d'exécution.

touristique des attraits naturels et historiques au Liban ainsi que les qualités d'accueil et d'hospitalité du peuple libanais. Ce qui fait du Liban, selon le discours du Plan, un pays à vocation touristique plurielle et diversifiée, articulant la beauté des paysages et des sites naturels, aux monuments et ruines archéologiques et aux caractéristiques socioculturelles de la population locale. Ces éléments se recourent en fait avec l'imaginaire occidental sur le Liban ainsi qu'avec les mythes fondateurs de la construction nationale. La restitution de ces mythes, par le plan, lors du rétablissement du calme au Liban montre la puissance de ces clichés et leur résistance face à l'image touristique négative répercutée par la guerre. L'imaginaire occidental continue donc à être un actant essentiel du tourisme au Liban. De ce fait, en reprenant les mêmes stéréotypes, l'apport nouveau du plan se limite à la prise de conscience des enjeux du tourisme durable. Les référentiels touristiques sont restés les mêmes ainsi que les logiques fondées sur les « vocations et les potentialités ».

Concernant Baalbek, le plan réduit l'intérêt touristique de la ville à celui de son site archéologique qu'il considère comme un site romain. Le site est abordé à la fois au titre du patrimoine mondial de l'humanité (classement Unesco) et d'un « *monument-phare du patrimoine et de l'histoire du Liban* ». Ce qui confirme la persistance du regard patrimonial national sur le site d'un côté, et informe de l'autre côté sur la recomposition du regard occidental en regard international, suite à la classification Unesco. En outre, le plan présente le site comme « *un des ensembles les plus remarquables du Liban et de tout le monde méditerranéen* » qui appelle le visiteur à « *une méditation sur les rapports entre l'homme, son sens du sacré et l'environnement* ». Les thématiques proposées pour la valorisation du site portent essentiellement sur « le temple impérial ». Des thématiques complémentaires sont recommandées telle « la conquête romaine en Orient » et « l'architecture sacrée ». Elles sont puisées parmi les critères de la classification Unesco du site, dans la littérature orientaliste, et dans la documentation historique et touristique sur le site.

Le programme de mise en valeur du site associe restauration, conservation et réhabilitation touristique. Il propose une exploitation touristique stratégique du site par son intégration à un réseau de sites uniques, exceptionnels et prestigieux. Ce réseau pourrait prendre la forme, selon le plan, de routes ou de circuits touristiques.

La polyvalence du site de Baalbek lui permet - toujours selon le plan - d'intégrer des réseaux historiques (phéniciens, grecs, romains, byzantins, arabes, ...) ainsi que des réseaux culturels ou thématiques (l'itinéraire orientaliste, la route romaine, sites labellisés Unesco en Proche Orient, sites sacrés du monde antique, ...). Le plan insiste en outre sur l'importance de l'animation dans la mise en valeur du site. Il encourage la relance du Festival International de Baalbek et de toute autre activité culturelle qui prendrait le site comme scène/décor/cadre.

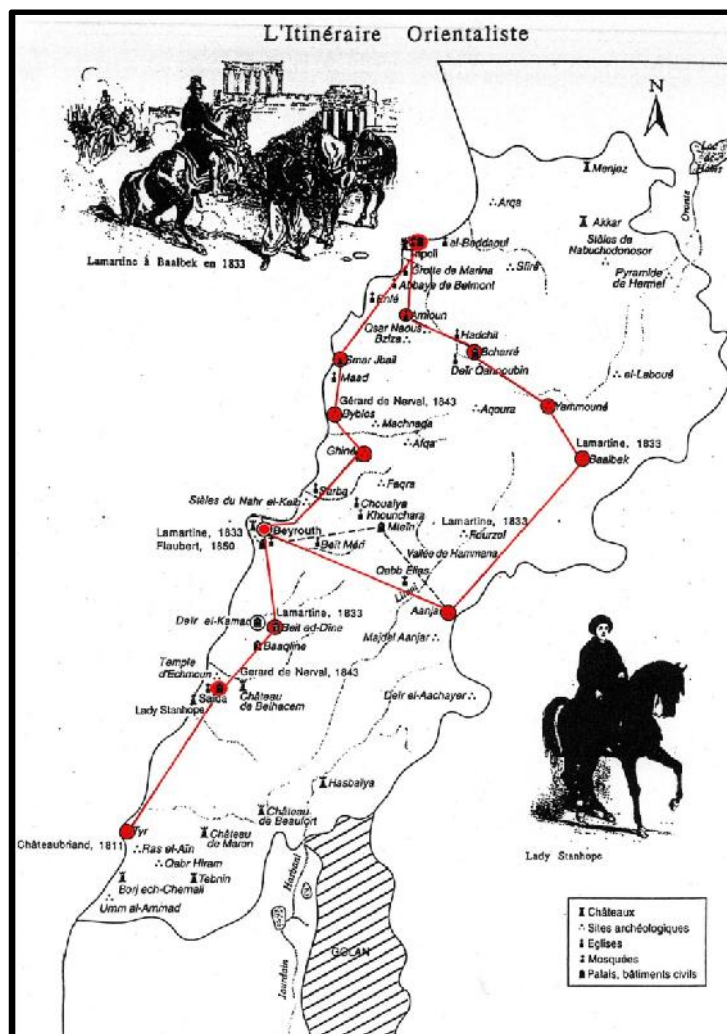


Fig. 48 : L'itinéraire orientaliste au Liban : le plan recommande la programmation de tours thématiques, dont l'itinéraire orientaliste. Ceci est à croiser avec l'origine française des experts étrangers qui furent sollicités pour le plan. Ce qui reflète la perpétuité de l'imaginaire occidental sur le Liban et la force des mythes fondateurs qui l'ont dressé. (Source : *Plan de Reconstruction et de Développement touristiques* de 1996, élaboration : Ghada Salem).

Il est à noter que le Plan souligne la sédimentation culturelle du site. Il évoque la fonction liturgique des temples sous les Phéniciens, les Grecs et les Romains et associe syncrétisme religieux et architectural pour encourager le développement du tourisme culturel sur le site. Cela annonce un bourgeonnement d'une nouvelle représentation identitaire du site, prenant appui, semble-t-il, sur sa valorisation au titre d'un patrimoine mondial de l'Humanité. Cette représentation d'ordre international, fait sortir le site de la seule romanité et l'inscrit plus largement, dans l'Antiquité. Ces mutations des représentations identitaires du site au niveau international sont stimulées par la vulgarisation de l'information à portée des touristes. En effet, l'accès à l'information, facilité par le développement des moyens de communication, permet d'avoir des touristes avisés sur les valeurs historiques et culturelles d'un site. Ces

touristes confrontent les informations et leurs sources pour évaluer l'intérêt touristique d'un site. Si celui-ci est large et non pas univoque, c'est un plus. Dans le cas du site classé de Baalbek, cela favorise un meilleur affichage de son histoire dans sa complexité et participe peu ou prou de la valorisation de l'intégralité des couches antiques qu'il porte.

De plus, le document prend note du désintérêt local vis-à-vis du site. La population locale semble, toujours selon le plan, avoir dévalorisé le site au plan patrimonial. C'est ce qui ressort des actions envisagées pour mettre en valeur le site : ces actions portent sur l'aménagement des accès, la signalétique, la liaison avec la ville et la réintégration du site dans le tissu urbain. Ces actions se fondent sur des études qui révèlent l'exclusion du site du tissu urbain ainsi que des pollutions visuelles et matérielles sur ses abords (égouts, décharges, lignes électriques et téléphoniques), des constructions « nuisibles » (maisons, sanitaires, boutiques) à sa périphérie, une voirie présente sur le périmètre même, des « visites sauvages² », ainsi que d'autres signes d'empiétements sur le site. On voit donc à la fois la prétention à relier le site à la ville et en même temps l'incapacité à envisager une appropriation locale spontanée.

De manière significative, il est à remarquer que le *Plan Directeur de Reconstruction et de Développement Touristiques* du Liban de 1994 n'envisageait aucune action touristique dans la ville de Baalbek en dehors du site archéologique. En effet, la ville de Baalbek n'est pas présente sur la liste des villes considérées comme sites touristiques par le plan (cf. Annexe 6-E). Ce qui est étonnant pour une ville comme Baalbek qui ne manque pas pourtant d'attraits culturels et touristiques tels la mosquée omeyyade, la mosquée mamelouke, la cathédrale de Sainte Barbe, le souk, le parc de Ras el Ain, les ruines funéraires de l'époque islamique, les spécialités culinaires, etc. Cela pourrait être dû à l'image de risque que la guerre a véhiculée sur Baalbek, à la montée en puissance du courant religieux chiite dans la ville, à une appropriation de l'espace urbain incompatible avec le paysage touristique formaté véhiculé par les expertises internationales, ou à tous ces facteurs réunis. Quoiqu'il en soit, la marginalisation de la ville de Baalbek dans un plan conçu conjointement à l'échelle nationale et internationale reflète d'une part une conformité de valeurs - et éventuellement un chevauchement d'intérêts - entre ces deux niveaux, et d'autre part, elle souligne le fossé entre

² Ce terme est employé dans le rapport du plan pour désigner les usages dévalorisants et nocifs du site par la population locale (terrain de football et de jeu pour les jeunes, arrachement des pierres et leur recyclage dans la construction des maisons, lieu d'entraînement des milices, etc.).

ces deux niveaux et le niveau local. L'attention touristique portée exclusivement sur le site au détriment de la ville a localement parasité la valeur patrimoniale nationale du site avant même la guerre. Cette même logique favorisa après la guerre la mutation du regard patrimonial local vers des objets patrimonialisés selon des idéologies politico-religieuses, mais qui sont néanmoins plus rentables pour la ville et ses habitants.

Le Plan Directeur de Reconstruction et de Développement Touristiques de 1996, unique plan faisant foi d'un schéma directeur de tourisme au Liban jusqu'à ce jour³, replace donc le tourisme au sein de la relance économique de l'après-guerre. Il fait le tour des potentialités touristiques au Liban et recommande des actions en faveur d'un développement global et durable. Toutefois, ses perspectives à Baalbek ne cherchent pas à réintégrer le site dans la ville mais à nettoyer ses transitions avec le paysage urbain à travers des aménagements visuels et d'équipements.

1.2. Le dépliant du Ministère du tourisme sur Baalbek :

Chargé de promouvoir le tourisme au Liban, le Ministère de tourisme élabore une série de dépliants pour les principales attractions touristiques du pays. Ces dépliants portent en général soit sur des villes (Baalbek, Tyr, Beyrouth, Saida, Tripoli, Jounieh), soit sur des sites naturels (Grotte de Jeita, Cèdres, lac de Yammouné, etc.), soit sur des sites historiques (Anjar, forteresse de Beaufort, temple d'Echmoun, etc.). Ces dépliants ont été réalisés à des périodes différentes et peuvent donc refléter des vues différentes, étant donné ce que nous avons vu de l'absence de continuité dans les politiques ministérielles. Ils se multiplient et se diversifient selon la politique mercatique et le budget du Ministère du tourisme. Ils sont disponibles au bureau d'accueil du Ministère, dans le bureau de tourisme de l'Aéroport International de Beyrouth, ainsi que dans toutes les agences de prestations touristiques au Liban. À l'étranger, ils sont dispensés gratuitement aux intéressés dans les ambassades du Liban, les offices de tourisme libanais, les bureaux de la compagnie aérienne MEA - Air Liban, durant les expositions touristiques et chez les tours opérateurs spécialisés en Proche ou Moyen Orient.

³ Selon Mme. Joumana Kabrit, chef du Département « Études et recherches » au Ministère de tourisme.

Le dépliant sur Baalbek remonte à 1998. Il est intitulé « Baalbek » ce qui donne l'impression à première vue qu'il porte sur la ville de Baalbek et ses attractions touristiques. Ce dépliant attire l'attention par sa page liminaire qui porte deux plans de figures renvoyant aux temples romains de Baalbek, sur fond rouge. En premier plan, la photo des six colonnes du temple de Jupiter occupe le centre de la page, surmontée par « Baalbek » en grandes lettres majuscules ; au deuxième plan, une représentation d'une sculpture ornementale romaine du site tronque le bas de la grande photo. Le jeu de couleurs et de lettres (majuscules-minuscules) favorise davantage la perception des deux plans.

La ville se réduit ici à son site, et s'attache, seulement à ses aspects romains. Le regard touristique national de l'après-guerre n'a donc pas changé de référentiel. Il se fixe toujours sur la temporalité romaine du site et la mobilise pour le promouvoir touristiquement, par choix réel peut-être, ou plus sûrement par facilité...

Le choix de la photo des six colonnes est en soi très emblématique. En effet, les six colonnes de Baalbek constituent un symbole national libanais qu'on retrouve sur les billets de banque, les timbres postaux, les fonds des pages du passeport ainsi que sur d'autres représentations nationales. L'utilisation de ce logo national en grand plan sur le dépliant touristique de Baalbek ratifie le statut du site comme patrimoine national et rattache à la nation ce qui est alors en train de devenir un haut lieu (la ville) du quasi sécessionnisme communautaire.

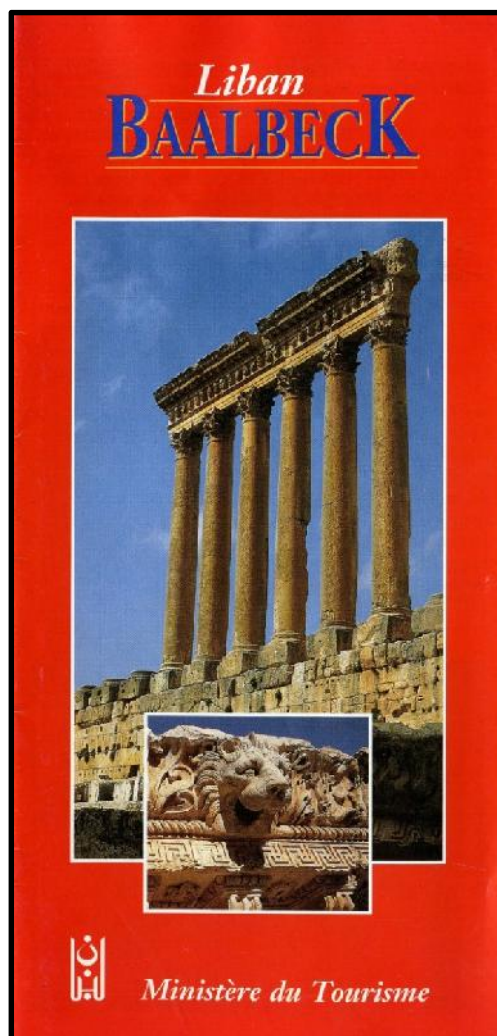


Fig. 49 : La page liminaire du dépliant du ministère de tourisme sur Baalbek émis en 1998 : les six colonnes du temple de Jupiter, emblème national du Liban, occupe le centre de la photo (Source : ministère du tourisme).



Fig. 50 : Le site de Baalbek, emblème de la livre libanaise : billet de banque libanais correspondant à une livre. Les six colonnes du temple de Jupiter occupent le centre de la livre libanaise, elles représentent le logo national libanais.

De retour au dépliant, l'association des six colonnes avec une figure artistique romaine en second plan permet de lire la hiérarchisation des valeurs patrimoniales projetées sur le site par le niveau national : la valeur nationale vient en premier. Elle est secondée par la valeur touristique romaine. Cela confirme notre hypothèse d'une mobilisation du site après la guerre pour la reconstruction nationale et la réconciliation des communautés autour des signes et symboles de la nation. Le choix d'une sculpture romaine en deuxième plan signifie que la valeur romaine du site est privilégiée au nom de l'art. L'exploitation touristique du site se fait ainsi au titre d'œuvre d'art romaine. L'association entre la valeur artistique romaine et la valeur touristique remonte aux clichés de la littérature orientaliste du voyage en Orient. Cette littérature a favorisé, on l'a vu, la renommée d'un réseau de sites existants sur le sol libanais et que nous venons de schématiser plus haut sur la carte de l'itinéraire orientaliste au Liban (Fig.48). Cela explique pourquoi Baalbek dispose d'une réputation en Occident qui dépasse de loin celle du Liban. En effet, un grand nombre d'Occidentaux dispose d'une représentation « touristique » de Baalbek sans savoir dans quel pays elle se trouve. L'imaginaire occidental associe Baalbek aux grands voyageurs en Orient, à la période romaine impériale, à l'art et à l'héritage romain. Cet imaginaire a été exploité pour motiver les touristes occidentaux avant la guerre. Il continue à être exploité dans la période d'après-guerre malgré les grands changements qui ont eu lieu dans les pratiques touristiques. En effet, aucune référence n'existe dans le dépliant sur la labellisation Unesco du site, ni sur le Festival International de Baalbek. Ce qui révèle d'une part la performativité du discours orientaliste sur le site, reproduit dans un dépliant touristique officiel au XXème siècle, et reflète de l'autre le désir de

l'État de renouer avec la période nationale d'avant-guerre en reconduisant les mêmes valeurs patrimoniales sur le site. À moins qu'il ne s'agisse d'une incapacité à reformuler ces valeurs, ou même à adhérer réellement à un projet d'union nationale dépassé par les évolutions ? Après tout, l'État est désormais moins une instance de pouvoir qu'un lieu d'affrontement.

Au niveau du contenu, le dépliant se compose de onze pages dont sept concourent à mettre en évidence la portée romaine du site (cf. Annexe 9). Après une introduction courte qui présente le site comme « *une merveille du monde antique* » et « *l'aboutissement d'un projet impérial* » romain, l'histoire des « temples » est brièvement évoquée selon trois moments : antique, médiéval et moderne. Seul le moment antique fait l'objet d'une élaboration qui porte à son tour sur trois temporalités : la première dite « sémitique », la deuxième est hellénique et la troisième est romaine. Le recours à l'époque sémitique pour faire allusion à l'origine phénicienne du site s'explique en fait par deux raisons. La première est que la présence phénicienne à Baalbek et sur le site reste contestée⁴; la deuxième est que l'arabité du Liban a été confirmé dans la nouvelle Constitution libanaise⁵, ce qui décrédibilise le mythe des Phéniciens et oblige l'État à y renoncer progressivement lors de la reconstruction nationale de l'après-guerre. Mais en même temps, l'idée plus ou moins sous-jacente d'une destinée de haut lieu religieux est désormais présente.

Il est à remarquer que tout au long du dépliant, le site est désigné par « les temples »; ce qui perpétue la divergence entre les valeurs locales qui font du site une « *Qalaa* » (citadelle) et la valorisation touristique qui en fait des « temples ». Entre le sens militaire et le sens culturel que sous-tendent respectivement la *Qalaa* et les temples, se profilent deux hiérarchisations différentes de référentiels patrimoniaux. Alors que le local privilégie arabité et monothéisme sur le site, l'enjeu touristique oblige le niveau national à avantager antiquité/romanité et polythéisme. Cela se manifeste dans le dépliant - publication officielle de niveau national -, où l'accent est mis sur la couche romaine alors que la couche arabe est évoquée en trois lignes comme suit : « *À la suite de la conquête arabe en 636, les*

⁴ H. Nassrallah, l'historien de Baalbek nous a indiqué dans un entretien que la présence phénicienne à Baalbek fait l'objet de débat scientifique en matière d'histoire et d'archéologie, parce que les cités phéniciennes se propageaient exclusivement sur le littoral méditerranéen (Tyr, Sidon, Arvad, Ugarit, Cartage, etc.). Selon Nassrallah, les Phéniciens étaient un peuple maritime et n'avaient pas franchi la montagne libanaise ; il appuie sa thèse sur le fait qu'aucune trace phénicienne n'a été retrouvée dans les zones intérieures. Ainsi, leur présence à Baalbek suscite des interrogations surtout que le seul élément qui leur est attribué est le trilithon - un bloc de trois pierres gigantesques -, relève de la période pré-romaine, mais pas nécessairement phénicienne.

⁵ La Constitution du Liban fut amendée en 1989 suite à l'accord de Taëf. L'article qui stipulait le double visage arabe et oriental du Liban fut rectifié en faveur de l'appartenance arabe du Liban.

temples furent transformés en citadelle, une qal'a, nom qui est resté attaché aux monuments de l'acropole ».

En outre, le dépliant ressemble à un guide de poche pour la visite des temples romains. Il s'arrête sur chaque objet et élabore sur les détails les plus enfouis dans les représentations d'art. Il utilise un style gras, titres et sous-titres pour attirer l'attention des touristes sur les choses à voir dans chacun des trois temples. Il utilise aussi illustrations et reproduction graphique pour mieux éclairer le visiteur et recommande un itinéraire-pilote à suivre pour une visite efficace du site.

Les deux dernières pages du dépliant évoquent succinctement sous l'intitulé « à travers la ville et ses environs » huit curiosités touristiques dans la ville de Baalbek et son entourage immédiat. Il est à remarquer que ces curiosités sont présentées comme étant « des monuments romains ou islamiques ». L'absence de référence aux sites naturels de la ville, à son souk, à ses caractéristiques urbaines nous amène à conclure que l'approche touristique de Baalbek se fait encore quasi uniquement par la médiation des ruines, pierre de touche de l'imaginaire occidental. Il est à noter également que le dépliant suit dans ses choix et recommandations touristiques à Baalbek un fil conducteur basé sur le culte. Il contribue ainsi à affirmer la dimension religieuse de la ville et son image de lieu de culte qui se reconfigure lors de toute recomposition du pouvoir. On peut remarquer que, d'une certaine façon, le mausolée chiite ne serait pas en porte-à-faux avec une telle représentation.

En somme, le dépliant publicitaire « officiel » sur Baalbek se focalise sur les temples romains, réduisant ainsi l'intérêt touristique de la ville à son site, qui, nous l'avons vu, lui est comme étranger, non seulement du fait des indigènes, mais aussi du fait des programmeurs nationaux/internationaux. Il se croise par là avec le *Plan Directeur de Reconstruction et de Développement touristiques*. La centralisation des préoccupations touristiques sur le site contribue davantage à en faire une *enclave touristique* déconnectée de son environnement. En effet, l'État de l'après-guerre n'a pas cherché à mettre en place une vue touristique d'ensemble entre le site et la ville. L'image ternie de la ville après la guerre oriente les instances touristiques nationales vers une communication touristique qui sépare le site de la ville. Ce dépliant en témoigne. La mise en valeur touristique du site insiste sur les représentations de l'imaginaire occidental et, contrairement à un support publicitaire touristique, le dépliant ne rapporte rien sur les activités et services

touristiques en ville. Il donne l'impression que le site se trouve en plein désert. Sans doute est-ce également dû à la conscience que la gestion de la ville échappe aux instances de l'État.

1.3. Le flyer du Festival International de Baalbek :

Le Festival International de Baalbek fut proclamé en 1956 par le président de la République comme une instance gouvernementale ayant pour mission de favoriser le développement de la vie culturelle et touristique du pays. Il dispose d'un comité de direction qui veille à le présenter comme l'événement culturel le plus prestigieux du Moyen Orient. Ce Festival est relancé en 1997 après un arrêt de 21 ans suite à la guerre. Il s'efforce de récupérer sa place sur l'agenda culturel mondial en mobilisant ses temps glorieux, en adaptant ses programmes aux nouveaux goûts et en développant ses politiques de *marketing*. Le Festival constitue en quelque sorte une instance de gestion autonome, avec des objectifs et des vues qui diffèrent à la fois de ce que l'on pourrait attendre d'un État facteur de cohésion et du Hezbollah, véritable pouvoir local.

Parmi les supports de communication entrepris par le Festival, j'ai choisi d'analyser le *flyer*⁶. D'abord parce qu'il s'adresse au public du Festival, ce qui nous permettra d'identifier les éléments que le Festival mobilise autour de Baalbek pour cibler sa clientèle ; ensuite parce qu'il fait partie de l'outil publicitaire du Festival et permet donc de comprendre les références et les enjeux qui conditionnent sa relance ; et enfin parce qu'il émane d'une institution gouvernementale, ce qui fait que son discours sur Baalbek relève (en principe) du niveau national, et nous aidera par suite à saisir le référentiel du regard patrimonial porté sur le site par les instances touristiques nationales dans la période contemporaine.

Le *flyer* du FIB est d'une qualité suprême. C'est un support cartonné haut de gamme, conçu selon un style artistique très raffiné. Il accroche l'œil par sa page de couverture qui représente le temple de Bacchus au moment du crépuscule (jeu de lumières bien évidemment), et qui s'ouvre sur une scène artistique jouée à l'intérieur du temple. Le logo du Festival, cercle solaire inspiré des représentations iconographiques du culte du soleil, vient rehausser les deux pages cartonnées de la couverture, le tout étant conçu selon une mise en scène impressionnante, baignée dans la couleur dorée et qui transporte le spectateur dans un monde virtuel d'art et d'imagination.

⁶ Ce *flyer* n'est pas daté. Je l'ai eu lors de mon entretien avec la responsable de communication du Festival International de Baalbek qui l'a fait remonter à 2002. Il a l'allure d'un dépliant mais sa forme en A5 et papier glacé, me pousse à le considérer comme un flyer.

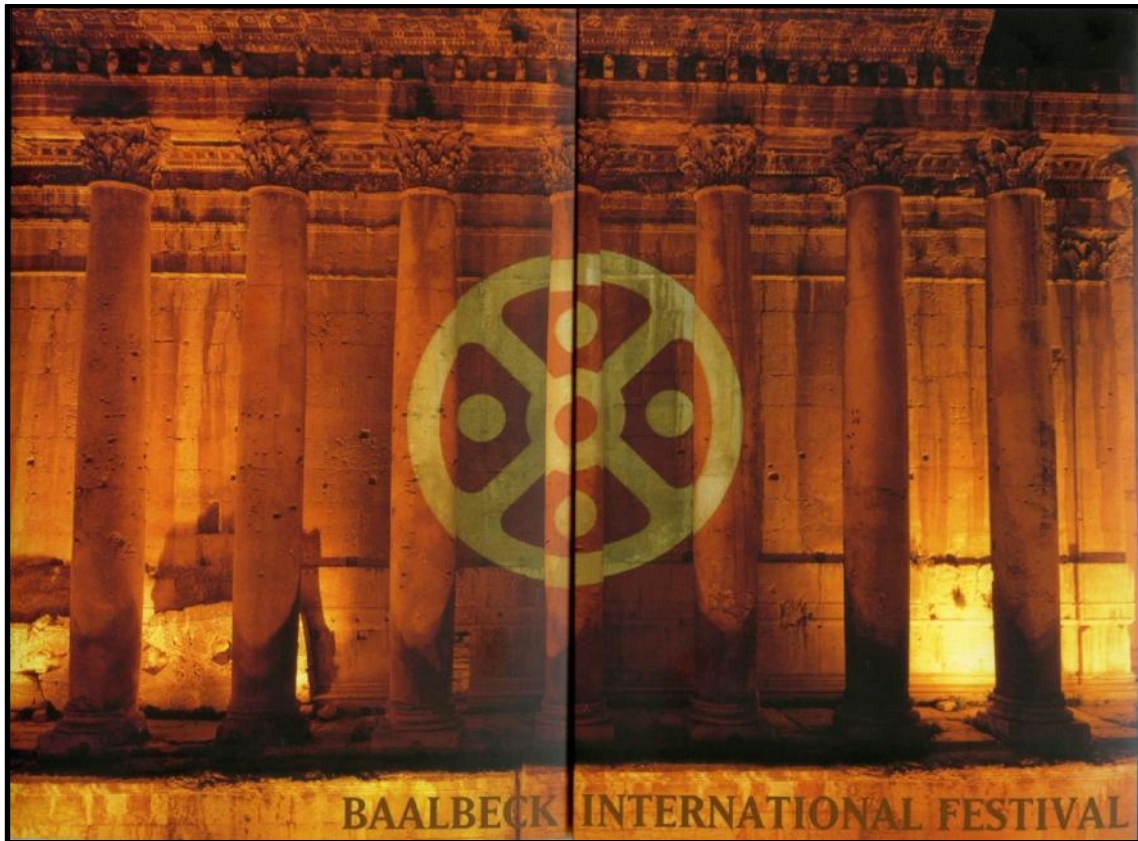


Fig. 51 : La devanture du *flyer* du Festival International de Baalbek : vue de l'extérieur du temple de Bacchus baigné de lumières du crépuscule. Cette illustration rappelle à l'esprit Héliopolis, la cité du soleil et renvoie donc à la dimension romaine du site. Le logo du culte du soleil placé au milieu de la photo, confirme davantage le référentiel romain mobilisé par le Festival dans ses représentations identitaires sur Baalbek (Source : *Flyer* du FIB, 2002).

Le *flyer* accorde une importance à la reproduction photographique et aux illustrations. Il utilise des figures artistiques éminentes ayant participé au Festival ainsi que des photos des scènes les plus spectaculaires comme langage principale de communication. Le recours simultané à des illustrations, associant noir et blanc d'un côté et couleurs animées de l'autre, joue du contraste passé-présent pour rafraîchir les mémoires et ressusciter l'intérêt pour le Festival. En outre, le choix d'une illustration qui rétablit le lien et évoque la continuité entre le passé et le présent, signifie que les principes, les valeurs, les objectifs et les motifs du Festival n'ont pas changé.

En effet, la présentation très concise du Festival dans le dépliant utilise le vocabulaire romain du site et le croise avec la grammaire artistique (musique, dance, théâtre, opéra, concert, etc.). Elle se réfère à la mythologie solaire et réveille le passé gréco-romain de l'antique Baalbek pour asseoir le Festival comme un projet d'art et de culture unique dans sa

conception, son sens, son ambiance et ses manifestations. Site prestigieux et spectacles de grande qualité combinés donnent l'image d'un *must*, d'un produit unique et élitiste.



Fig. 52 : Jeu de couleurs contrastées sur le dépliant du Festival pour évoquer son continuum avec le passé (Source : Dépliant du FIB - 2002).

Le contenu textuel du dépliant comporte une présentation historique du Festival, une réflexion sur ses réalisations et une liste thématique sélective des noms des artistes qui y ont participé, l'année de leurs participations ainsi que les œuvres qu'ils ont présentées. Tout classique qu'il soit, ce contenu attire toutefois l'attention sur deux points nouveaux dans le discours du Festival :

- Le premier concerne la mission de l'échange transculturel qu'il prétend accomplir :
« *The Baalbek International Festival remains dedicated to nurturing the most enticing artistic environment for cross-cultural exchange* »⁷.
- Le deuxième porte sur l'attribution de la citadelle aux Mamelouks et non aux Arabes :
« *Amongst the Temples of Jupiter, Bacchus and Venus, traces of the Mamlouks, who used the site as a fortress in the 14th century, can also be seen* »⁸.

⁷ Dépliant du Festival International de Baalbeck, section « Then & now », non paginé, date de publication non mentionnée.

⁸ Id., section « Setting the scene ».

La notion de l'échange transculturel est à lire à la lumière des crises culturelles engendrées par la mondialisation, de la reconstruction nationale de la période d'après-guerre au Liban et de la politique de diversification du public menée par le Festival. La mondialisation contribue en fait à diluer les cultures et les fusionner dans une seule matrice, ce qui a entraîné des réactions de repliement culturel dans le monde, parfois extravagantes, pouvant toucher à l'intégrisme. Face à ce mouvement culturel agité, le FIB semble vouloir se démarquer en précisant qu'il vise l'enrichissement culturel à travers l'échange entre les cultures. Il cherche par là à rester à l'écart des polémiques qui dérivent des impacts culturels de la mondialisation. Sur un autre registre, la guerre civile avait battu en brèche le mythe de la mosaïque culturelle. Ce fait oblige l'État libanais de l'après guerre à chercher d'autres configurations d'images culturelles singulières. Les propos basculent ainsi vers le transculturel, que cristallise d'ailleurs la sédimentation des couches culturelles à Baalbek. De la sorte, le site de Baalbek reprend sa valeur patrimoniale nationale tout en s'affirmant comme un exemple ultime de syncrétisme culturel au monde. Le site de Baalbek devient ainsi le modèle qui permet une lecture transversale des cultures et le lieu qui présente un environnement idéal pour l'échange culturel et artistique.

Quant à la politique de diversification du public, elle est adoptée par le Festival suite aux évolutions touristiques dans le monde et à la recomposition de la clientèle touristique libanaise. Elle se traduit par une redéfinition des programmes du Festival. Ces derniers se diversifient et tiennent compte des segments de touristes négligés auparavant (en particulier les jeunes) et des nouveaux segments de touristes internationaux. Ils articulent désormais des scènes relevant de plusieurs cultures, ce qui confère effectivement au Festival une dimension transculturelle.

En ce qui concerne l'attribution de la *Qalaa* (citadelle) aux Mamelouks, elle reste inexplicable surtout que les anciens bulletins du Festival (1970) retrace l'histoire du site selon la version libanaise officielle, en l'occurrence la compilation des couches autour de cinq nœuds : phénicien, grec, romain, byzantin et arabe. Sont-ce les prémices d'une nouvelle version historique du site ? Est-ce une tentative d'étouffer la couche arabe, source de divergence entre les représentations identitaires nationales et locales ? Est-ce une fuite en avant qui profite de la mutation du regard patrimonial local vers un autre objet pour l'éliminer définitivement ? Bien que ces interrogations soient légitimes, elles ne peuvent cependant pas aboutir à des hypothèses solides, du moins pour le court terme. En effet, la référence aux Mamelouks, reste à ce jour, limitée à ce support de communication. Il faudrait attendre et

observer si ce discours sera reproduit et/ou adopté par d'autres acteurs pour bien fonder toute éventuelle hypothèse portant sur la révision du discours historique officiel sur le site.

À côté de ces deux « apports » dans le discours du FIB après la guerre, le *flyer* informe sur une tentative timide d'inclure la ville de Baalbek dans la mouvance touristique du Festival. Cela se manifeste par un renvoi très court aux prestations touristiques disponibles dans la ville :

« *Baalbeck itself offers a wealth of restaurants, cafes, and artisan boutiques* »⁹.

La limitation de l'offre touristique de la ville de Baalbek à la restauration et l'achat de souvenirs témoigne d'un côté d'une méconnaissance de cette offre et reflète de l'autre côté l'absence de communication entre la population locale et les organisateurs du Festival. Ce qui confirme le statut du site : enclave touristique détachée de la ville. Par ailleurs, aucune mention de la société locale n'apparaît dans ce *flyer*, et même lorsqu'il s'agit de signaler l'hospitalité¹⁰, la référence est faite aux Libanais¹¹.

Au final, le dépliant finement travaillé pour promouvoir le FIB auprès de sa clientèle potentielle montre que le regard des organisateurs s'accroche à la valeur romaine du site. Pour récupérer la gloire d'antan, mais également pour s'adapter aux évolutions touristiques et socioculturelles qui ont atteint le Liban et le monde entier, le Festival adopte une politique de diversification de ses spectacles et de son public. Ses programmes conjuguent la musique moderne (techno, électro, rap...) et la musique classique, les spectacles de danse de salon avec les *shows*, les récitals avec les *hip-hop*... Ces programmes s'adressent à toutes les tranches d'âge (jeunes, adultes, seniors) et sont conçus de façon à satisfaire au goût d'une clientèle internationale qui ne cesse de se diversifier et ne concerne plus seulement des Européens de culture classique. Le Festival cherche désormais à se présenter comme une activité d'échange transculturel prenant place dans un haut-lieu de transculturalité ; celle-ci étant renforcée par la classification du site comme relevant du patrimoine mondial de l'humanité. Le *flyer* manifeste enfin une certaine distance entre la ville et le Festival, à interpréter selon les trois raisons derrière le clivage ville-site, analysées précédemment (cf. chapitre 6) : divergence entre

⁹ Dépliant du Festival International de Baalbeck, op. cit., section « Setting the scene ».

¹⁰ L'hospitalité est pourtant considérée localement comme un trait distinctif et une valeur suprême de la société baalbekienne.

¹¹ Dépliant du Festival International de Baalbeck, op. cit., section « Then & now ».

les valeurs patrimoniales locales et nationales, divergence entre le discours national et l'investissement touristique du site et l'exploitation touristique non rentable pour la ville.

2. Le niveau local :

Parmi les données rassemblées à ce niveau, deux matériaux s'imposent : le premier est d'ordre cartographique et relève de la municipalité de Baalbek ; le deuxième est un document illustré émanant d'une association locale. Tous deux sont représentatifs du niveau local élu ou délégué (porte-parole). Le niveau local populaire sera traité dans le chapitre suivant, à travers l'analyse du questionnaire.

L'analyse de ces documents vise une meilleure compréhension du regard patrimonial local dans la période de l'après-guerre. La territorialisation communautaire à Baalbek a en effet engendré une redéfinition de l'identité locale qui se fait selon un référentiel distinct de celui de la période antérieure. La construction communautaire s'est accompagnée d'un nouvel objet patrimonial qui partage l'espace urbain avec le site. L'analyse de notre matériau iconographie relevant du niveau local nous permet de comprendre ce regard, de dépister ses évolutions et de déceler ses enjeux.

2.1. La « carte » de Baalbek :

Cette carte est faite par la municipalité de Baalbek sous le parrainage financier d'une branche locale de la banque BBAC¹². Aucune date n'y figure. Les responsables de la municipalité la font dater de 2008. Elle est disponible chez les prestataires de services à Baalbek (cf. Annexe 10). Toutefois elle n'est pas gratuite. Son prix correspond à 1500 L.L, soit environ 1 \$ (0.80 €).

La carte est intitulé *Baalbeck*. C'est une reproduction illustrative des principales attractions touristiques, repères urbains et curiosités de la ville et de son environnement immédiat. Elle ne comporte aucun plan urbain, aucun relevé topographique, aucune échelle, ni légende. Elle n'a pas de thème non plus. Sa conception reflète le souci de rassembler sur un seul prospectus les marqueurs identitaires spatiaux de la ville de Baalbek. De là la difficulté de trancher sur le public qu'elle vise. En effet, la profusion des éléments qu'elle met en

¹² Bank of Beirut and Arab Countries.

évidence et leurs diversités ne permettent pas de l'assigner exclusivement aux touristes et visiteurs de la ville ; les éléments administratifs (Sérail de Baalbek, Banque du Liban, Caserne de Gouraud et hôpital public) n'ont pas d'intérêt touristique évident.

À côté des éléments administratifs, la carte comporte quatre types d'éléments :

- Des éléments religieux (musulmans et chrétiens)
- Des éléments archéologiques
- Des éléments architecturaux et urbains
- Des éléments naturels

Les éléments religieux abondent sur la carte. Treize structures religieuses y sont identifiables : deux de référence chrétienne et les onze autres de référence musulmane. Cela est à confronter avec la recomposition communautaire chiite de la ville après la guerre et l'appropriation de l'espace urbain selon le référentiel religieux de Hezbollah. En effet, les édifices islamiques récents dans la ville appartiennent à la communauté chiite. La multiplication du bâti religieux n'est pas centrée sur un quartier ; elle est disséminée dans la ville et est facilement décelable par son architecture moderne. Sur la carte, les mosquées sont réparties essentiellement autour de son centre, principal plan de vue pour l'observateur. Elles accrochent le regard par leurs minarets tendus vers le haut.

Les éléments archéologiques sont refoulés vers la partie basse de la carte. L'enceinte du site des Temples de Baalbek est mise en arrière plan. Une flèche en part pour signaler que cette enceinte comporte deux éléments importants : le temple de Jupiter et le temple de Bacchus. La couleur dorée distingue les ruines antiques polythéistes des autres éléments de la ville, comme si la couleur du soleil - allégorie de la période d'Héliopolis - s'arrêtait à ces éléments. Le clivage entre le site et la ville est clair. Les éléments urbains s'étendent dans deux directions par rapport au site : horizontalement et verticalement opposées au site.

Les éléments architecturaux et urbains sont exposés de façon à faire valoir un paysage urbain harmonieux et soudé avec les éléments religieux et naturels. Le souk, cerclé d'ailleurs sur la carte, montre que le noyau urbain constitutif de la ville est d'ordre économique (référence à l'histoire principale de Baalbek, lieu de passage des caravanes commerciales en direction du littoral méditerranéen) en opposition aux temples qui sont repoussés vers la périphérie.



Fig. 53 : Carte de Baalbek : cette carte est élaborée par la municipalité de Baalbek. Remarquons qu'elle ressemble plus à une image illustrée qu'à une carte : pas d'échelle, pas de plan urbain, pas de légende. Les éléments religieux y sont abondants (je les ai encadrés pour les mettre en évidence). Les temples sont refoulés vers le bas de la carte. Le souk occupe le centre de la carte, et constitue le noyau autour duquel se concentrent les édifices religieux.

Dans le pourtour immédiat du centre, le religieux islamo-chrétien (mosquées et cathédrales) se mêle avec la culture locale (statue du poète baalbekien Khalil Moutran, maisons, etc.), faisant ainsi un bloc de nature différente des temples. Aux alentours du centre se répartissent les zones résidentielles, les administrations publiques et les services urbains. Tout concourt ainsi visuellement à démarquer la zone active et dynamique de la ville de la zone morte des temples.

Les éléments de « nature » se concentrent en haut de la carte (jardin public et parc de Ras Al-Ain) et en bas (complexe des temples). Ils délimitent la partie centrale vivante de la ville. La nature représentée en haut de la carte, zone d'extension urbaine, contraste avec celle d'en bas. Celle du haut est intégrée avec les résidents : des arbres y poussent et constituent un lieu de rencontre, de divertissement et de repos pour les habitants. Par contre, la nature au niveau des temples consiste en un simple couvercle vert avec quelques arbres ayant en majorité la forme conique fermée en opposition aux arbres du parc qui ont une forme étendue et accueillante.

Les éléments constitutifs de la carte sont donc configurés de façon à montrer un contraste entre la ville (lieu du présent vivant et animé) et les temples (lieu du passé mort et figé). Il est à remarquer que le cœur de la carte regroupe les éléments religieux chrétiens et islamiques alors qu'en réalité leurs localisations ne sont pas aussi proches. Il est à remarquer également que si le drapeau libanais figure sur les édifices de la municipalité de Baalbek et du Sérail, tout ce qui renvoie à la réalité politique de la ville n'est pas représenté. Cela est à interpréter selon trois directions :

- La première est que cette carte émane d'une instance locale élue (la municipalité) qui est censée représenter toute la population locale dans ses composantes minoritaires et majoritaires. D'où l'attention portée à l'harmonie entre le socio-spatial d'une part et la dysharmonie ville-site de l'autre.
- La seconde interprétation est à croiser avec le discours de Hezbollah en 2008 après sa réconciliation avec le courant aouniste¹ chrétien. Devenus partenaires dans l'opposition politique, ces deux partis signent un document d'entente qui participera

¹ Désigné officiellement par « Courant de la réforme et du changement », c'est un parti politique chrétien dirigé par le Général Michel Aoun. Il est le principal allié chrétien de Hezbollah sur la scène politique libanaise.

dans une large mesure au rapprochement entre la communauté chiite et la communauté maronite partisane du courant aouniste. Cela a encouragé - d'après R. Sarkis, membre du conseil municipal de Baalbek - certains chrétiens à retourner à Baalbek et à réactiver leur présence dans la ville et son conseil municipal. Cela se manifeste sur la carte où l'harmonie islamo-chrétienne est mise en avant et où tout signe de marquage communautaire de l'espace est ignoré.

- La troisième interprétation concerne l'image de risque collée à Baalbek durant la guerre. En effet, la municipalité cherche, selon B. Raad, chef du mandat municipal 2006 - 2010, à se détacher de cette image en montant des coopérations et des partenariats avec des villes européennes (Aix-en-Provence en France) (cf. Annexe 5) et latino américaines, en intégrant les fédérations des villes arabes et méditerranéennes, en assistant aux séminaires et *workshops* régionaux et internationaux sur le développement urbain et local, en intensifiant la communication positive sur la ville, etc. Notre carte semble appartenir aux supports communicatifs mobilisés dans le cadre de cette politique de blanchissement de l'image de Baalbek. Elle présente une image paisible et rassurante de la ville ; toutefois elle reste imprégnée par le religieux.

La carte initiée par la municipalité de Baalbek permet ainsi de nuancer la hiérarchisation locale « officielle » des valeurs identitaires et patrimoniales à Baalbek : les valeurs nationales sont marginalisées en faveur des valeurs communautaires (réinventées ici sous l'aspect de l'harmonie musulmans/chrétiens), sans toutefois être éliminées. Cela se traduit par un agencement des objets patrimoniaux selon deux plans : religieux en premier et national en second.

2.2. Le numéro inaugural du bulletin d'une association locale :

Pour tenter d'approcher plus près le positionnement des populations résidentes, j'ai cherché la manifestation d'autres discours. Je n'ai trouvé qu'une publication qui réponde à ma recherche, celle du « Centre libanais pour le développement culturel », qui est une association locale « organisée par des jeunes *Baalbekis* » et localisée dans la ville. Je n'ai pas pu trouver d'autre information sur ce groupe, mais l'on verra qu'il doit être proche des milieux dominants locaux. Son numéro inaugural d'avril - mai 2010 définit ses objectifs en huit points, tous portant sur le développement culturel de la population locale à travers un

partenariat local public-privé-associatif. Le bulletin met en évidence les projets d'infrastructures urbaines et les actions culturelles, sociales, environnementales, sportives et autres qui ont eu lieu, ou sont en cours à Baalbek. Il accorde une marge aux réalisations de la municipalité et à son chef, ce qui pousse à s'interroger sur les véritables acteurs / objectifs derrière cette association².

Le bulletin souligne les effets positifs de la campagne de sensibilisation à la propreté menée à Baalbek sous le parrainage du Hezbollah. Il rapporte dans ses huit pages des sujets variés : citations sur Baalbek, biographie d'une figure éminente de la ville et profil d'un héros de Baalbek martyrisé lors d'un combat avec les Israéliens, dictons de valeur, etc. Les sujets abordés ne s'enchaînent pas selon une idée directrice claire. Le vocabulaire de l'idéologie politico-religieuse du Hezbollah est fréquent dans les textes et les photos³. Le discours du bulletin souligne les projets développementaux entrepris sous les auspices de la municipalité et du Hezbollah, et les présente comme les seuls acteurs travaillant pour le bien-être de la ville. Il évoque le déséquilibre de la relation entre Baalbek et le niveau national institutionnel ; il souligne le paradoxe entre la marginalisation, la négligence et l'appauvrissement de la ville par l'État libanais et les contributions de Baalbek dans le progrès du Liban. Les rapports entre le niveau local et national sont, dans ce bulletin, dissymétriques. La ville agirait au profit du pays sans aucun retour en contrepartie. Ce discours reflète le sentiment dans la population locale d'une instrumentalisation des ressources de leur ville par l'État libanais, qui constitue décidément un frein à l'intériorisation des valeurs nationales. En même temps, on peut bien sûr s'interroger sur le caractère spontané de l'association, sa représentativité par rapport au sentiment populaire réel. Ne s'agit-t-il pas seulement d'une courroie de transmission supplémentaire, modernisée, des mots d'ordre du Hezbollah, qui contrôle déjà la municipalité ?

Le silence sur les activités touristiques, le site de Baalbek et le Festival dans le bulletin est parlant. En effet, si le numéro inaugural présente des projets qui remontent à des années bien révolues, il omet de mentionner le Festival qui lui se déroule tous les ans. L'explication se trouve dans la tension entre la population locale et le Festival, tension qui perdure manifestement malgré les mutations socioculturelles et politiques à Baalbek. Ce

² Il est à noter que le réalisateur du bulletin est le responsable du service de communication à la municipalité de Baalbek... Il s'agit donc d'une production officiellement officieuse.

³ Les femmes qui apparaissent dans les photos sont toutes voilées.

silence confirme aussi une relance du Festival sur les mêmes bases qu'avant la guerre. Car finalement, si le Festival avait changé d'attitude et s'était ouvert sur la ville, la population locale l'aurait certainement exprimé d'une façon ou d'une autre. Mais ce silence gardé par la population locale, alors même qu'elle est en position de force, signifie que le Festival ne risque plus de menacer les valeurs patrimoniales locales ; celles-ci semblent avoir cheminé vers un objet plus représentatif de l'identité locale, comme l'illustre d'ailleurs la photo de la page de couverture du bulletin.

Cette photo synthétise la hiérarchisation des valeurs patrimoniales dans la société baalbekienne recomposée de l'après-guerre. La photo expose en deux plans (plan et arrière-plan) deux objets symboliques de la ville de Baalbek : le mausolée de Sit Khawla et le site archéologique de Baalbek. Le mausolée occupe le devant de la photo et contraste par ses couleurs, la nature qui le ceinture et les constructions résidentielles qui l'entourent avec le site. Celui-ci est refoulé en arrière-plan où il occupe à peine le tiers de la photo. Les six colonnes du temple de Jupiter (toujours elles, on le remarquera) paraissent pâles, abandonnées au milieu des destructions. Ces colonnes tant vantées pour leur grandeur sont au même niveau que les minarets du mausolée, ce qui renvoie à une égalité entre la gloire romaine et la gloire islamique. Toutefois, la gloire islamique l'emporte parce qu'elle est toujours vivante, alors que la gloire romaine est désertée, devenue élément du passé. La gloire islamique est en outre appréciée par la population locale qui y adhère, à l'image des constructions rapprochées du mausolée dans la photo. La pérennisation de cette gloire est due au Hezbollah dont deux drapeaux flottent sur le petit minaret en construction et le dôme du mausolée. Le drapeau du minaret occupe le cœur du plan principal de la photo, allégorie sur le rôle central de Hezbollah dans la ville.

Par le jeu de plan et d'arrière plan, la photo oppose passé/présent, mort/vivant, ruines/en construction, désert/végétation, etc. pour démarquer l'identité actuelle de la ville de Baalbek de celle du passé. Cette identité se nourrit clairement d'un référentiel islamo-perse par la médiation de Hezbollah. Toutefois, cette identité communautaire concurrence l'identité solide de la ville que lui a conférée la patrimonialisation nationale et occidentale du site. Elle n'arrive pas encore à la supplanter, ni à l'éclipser comme en témoigne la photo. Les deux identités se côtoient pour l'instant en attendant peut-être (?) une nouvelle recombinaison des rapports de force.

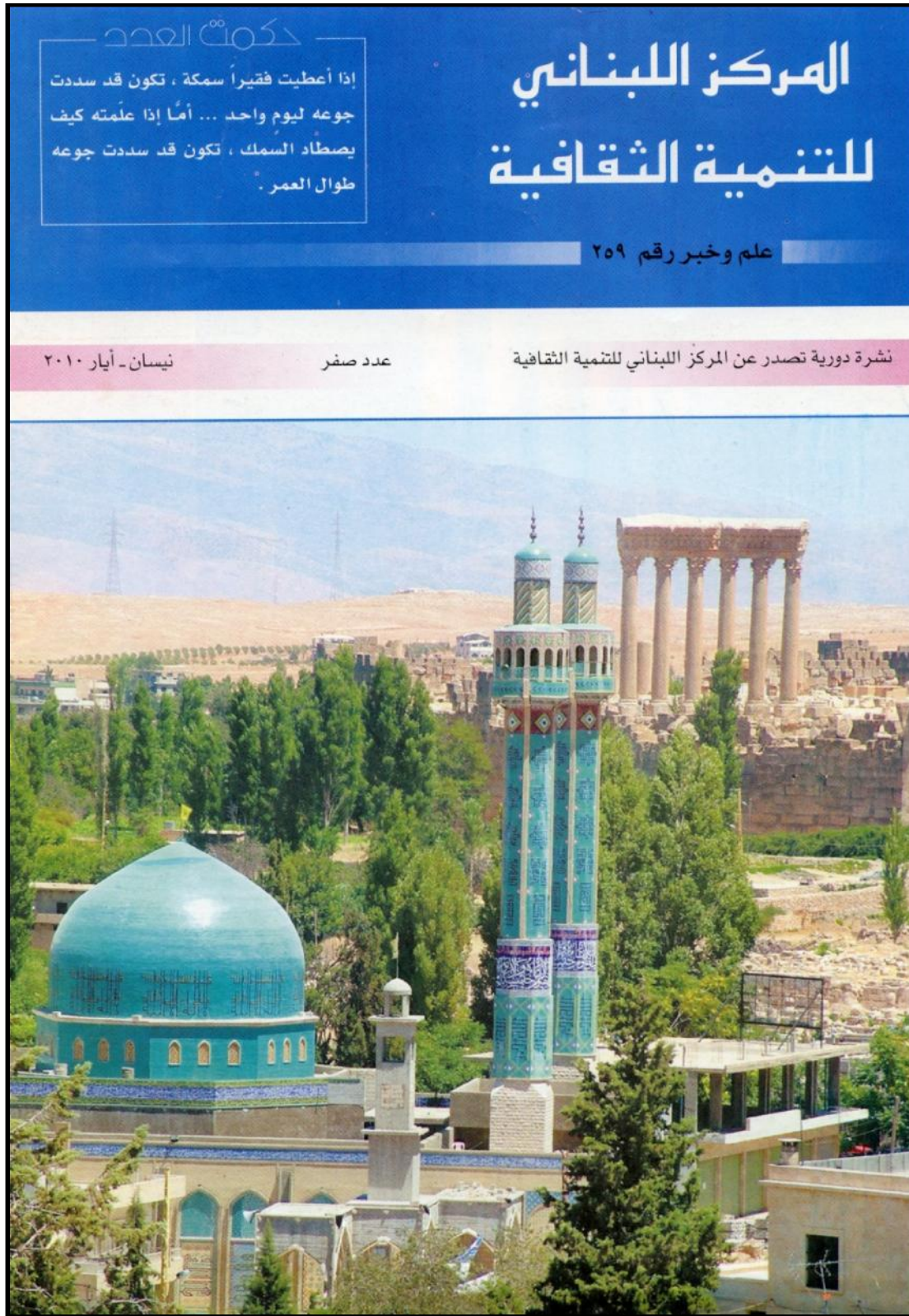


Fig. 54 : Page de couverture du bulletin : dans la bande bleue figure à droite le nom de l'association (Le centre libanais pour le développement culturel) et à gauche le proverbe de ce numéro (« si tu donnes un poisson à un pauvre, tu l'auras rassasié pour un jour, mais si tu lui apprends comment il fait la pêche aux poissons, tu l'auras rassasié à vie ») ; sur la bande rose figure respectivement de droite à gauche l'expression « périodique publié par le centre libanais pour le développement culture », le numéro du bulletin (numéro 0) et la date (avril-mai 2010). (À noter qu'une copie du bulletin figure en Annexe 7).

Pour la population locale que le bulletin prétend représenter, le référentiel communautaire religieux prime dans le processus de valorisation patrimoniale ; ce qui explique la mise au premier plan du mausolée de Sit Khawla. Mais le référentiel communautaire ne l'a pas emporté totalement sur le référentiel patrimonial national. Il l'a relégué au second plan. C'est pourquoi la photo conjugue le site et le mausolée selon, toutefois, une hiérarchisation de plans. Ainsi, **l'identité de la ville devient communautaire chiite sur fond national libanais**. Cela se manifeste sur le plan patrimonial par deux pôles : l'un communautaire, l'autre national. Ce phénomène de bipolarité patrimoniale semble correspondre à une transition patrimoniale locale car les deux valeurs se concurrencent pour l'instant à Baalbek, parallèlement à la concurrence politique entre communautés et État au Liban.

Ainsi, **le numéro inaugural du bulletin relevant d'une association locale à Baalbek se veut (et sans doute non sans raisons) représentatif du discours de la population locale recomposée communautairement qui redéfinit son identité en fonction du référentiel religieux. En plaçant le mausolée au premier plan, la photo liminaire montre la hiérarchisation actuelle des valeurs identitaires et patrimoniales à Baalbek en reléguant le national au second plan.**

3. Le niveau international :

Sachant que le niveau international est trop large pour être représenté dans quelques documents, je procède par la suite à l'analyse de deux « actions » internationales concernant Baalbek. Le choix de ces actions se justifie essentiellement par leurs contributions à installer un nouvel ordre patrimonial dans la ville. Relevant de deux organisations mondiales, l'Unesco et la Banque Mondiale, ces actions sont sollicitées pour cerner l'extension du regard patrimonial « extérieur » du champ occidental vers le champ universel. L'analyse de ces actions nous permet également de comprendre la nature des valeurs patrimoniales sous-tendues par le regard international à Baalbek et de les confronter avec les mutations locales qui y ont eu lieu. Ainsi, quel est le référentiel de la labellisation Unesco à Baalbek ? Cette labellisation se limite-t-elle au site ? Quel est son intérêt pour la population locale recomposée ? Comment la Banque mondiale perçoit-elle le patrimoine à Baalbek ? Pourquoi cherche-t-elle à réconcilier la population locale avec le site ? Et dans quelle mesure peut-on

dire qu'elle vient au secours du site dont la valeur patrimoniale est concurrencée par le mausolée ?

3.1. Le rapport de l'ICOMOS⁴ :

Dans son rapport du Décembre 1983 (cf. Annexe 4) relatif à l'inscription de Baalbek sur la liste du patrimoine mondiale de l'Unesco, l'ICOMOS considère le site comme « *l'un des témoins les plus impressionnants - et sans doute le plus célèbre - de l'architecture romaine impériale* ». Il se réfère à la version libanaise de l'histoire du Baalbek pour présenter le site comme l'amalgame des cultes antiques phénico-gréco-romains. Il souligne le phénomène de syncrétisme religieux sur le site et l'importance de son architecture décorative. Il recommande l'inscription du site sur la liste du patrimoine mondial au titre des critères I et IV, et souhaite l'instauration d'une zone de protection qui englobera la ville *intramuros* et un quartier de la zone *extramuros* (le quartier sud-ouest entre Bustan-al-khan et Ras-al-Ain).

Selon les critères I et IV, le site de Baalbek renvoie à « *un chef-d'œuvre du génie créateur humain* »⁵ et à un « *exemple éminent d'un type de construction ou d'un ensemble architectural [...] illustrant une ou des périodes significatives de l'histoire humaine* »⁶. L'ICOMOS présente en effet le site comme une réalisation artistique unique et un exemple remarquable d'un sanctuaire de l'époque impériale romaine. On pourrait donc dire que rien ne change, car la valorisation du site se limite à ses moments antiques et à sa fonction culturelle. Mais ce regard international s'élargit désormais pour considérer tous les aspects culturels polythéistes qui se sont succédés sur le site pendant l'Antiquité. L'attention qu'il porte en particulier sur la temporalité romaine est plutôt d'ordre artistique et esthétique.

En outre, le rapport de l'ICOMOS tient compte des éléments culturels divers existant *hors du site* (mosquée mamelouke, mosquée omeyyade, Qoubbat Dourris, etc.). Il les signale en recommandant la création d'un périmètre de conservation *autour du site*, ainsi que sur le plan qu'il fait de la ville de Baalbek (Fig. 53). Cela montre que le regard international (du

⁴ International Council On Monuments and Sites (Conseil International des Monuments et des Sites) est l'un des trois organes consultatifs au sein du Comité du patrimoine mondial. Il est le conseiller scientifique et professionnel auprès du Comité du patrimoine mondial de l'Unesco sur tous les aspects du patrimoine culturel. L'ICOMOS est chargé de l'évaluation des biens culturels et mixtes en fonction des critères établis par la Convention du Patrimoine Mondial.

⁵ Convention du patrimoine mondial, les critères de sélection, <http://whc.unesco.org/fr/criteres/>, consulté le 23 mars 2011.

⁶ Idem

moins celui des experts) n'est plus centré exclusivement sur le site. Il tend à voir la ville comme un support de la valeur universelle exceptionnelle du site.

Le rapport de l'ICOMOS indique que la demande d'inscription de Baalbek sur la liste du patrimoine mondial émane du gouvernement libanais. Cela signifie que le dossier était préparé au niveau national et explique pourquoi les mythes fondateurs des Phéniciens et de l'imaginaire occidental restent malgré tout centraux dans l'interprétation des valeurs du site⁷. La population locale n'a été ni consultée ni associée au montage du dossier du classement. C'est d'ailleurs ce que précise le rapport intitulé « Rapport périodique 2000 » préparé par la DGA⁸ sur Baalbek et adressé à l'Unesco dans le cadre du suivi périodique des sites inscrits sur la liste du patrimoine mondial⁹. En effet, les échanges se font entre le niveau national et le niveau international durant toutes les phases de la préinscription. L'inscription fut conditionnée à l'installation du périmètre de protection proposé par l'ICOMOS¹⁰. Or, la guerre diminue le pouvoir de l'État à Baalbek et empêche la mise en place de la zone de protection. De ce fait, au moment même où un rapprochement entre deux façons de voir aurait pu se faire, le site se trouve paradoxalement exposé à des menaces de la population locale. C'est du moins la lecture que les experts en font.

Le rapport périodique 2000 évoque en effet les déchets et ordures, les constructions illégales sur la zone tampon ainsi que les incendies comme facteurs locaux affectant le site¹¹. Ce qui reflète d'une part un désengagement local face aux valeurs patrimoniales portées par le site et manifeste d'autre part des tensions entre population locale communautaire et État national que le site symbolise à Baalbek. Ces tensions sont à interpréter en fonction de l'inversion du rapport de la communauté chiite avec l'État ainsi que des retentissements des ambitions géopolitiques sur le Liban.

⁷ Le dossier a été préparé, selon K. Rifaï, chef de service à la Direction des Antiquités en 1980 ; donc avant l'amendement de la Constitution libanaise et la ratification de l'appartenance arabe du Liban.

⁸ Direction Générale des Antiquités au Liban.

⁹ Direction Générale des Antiquités, Rapport périodique 2000, Baalbek, Liban, <http://whc.unesco.org/archive/periodicreporting/ARB/cycle01/section2/294.pdf>, pp. 45 - 84, consulté le 20 mars 2011.

¹⁰ Organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture (1984). Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, huitième session ordinaire, Buenos-Aires, 29 octobre 02 novembre 1984, <http://whc.unesco.org/fr/decisions/3910>, consulté le 22 février 2011.

¹¹ Direction Générale des Antiquités, Rapport périodique 2000, Baalbek, Liban, <http://whc.unesco.org/archive/periodicreporting/ARB/cycle01/section2/294.pdf>, pp. 45 - 84, consulté le 20 mars 2011.

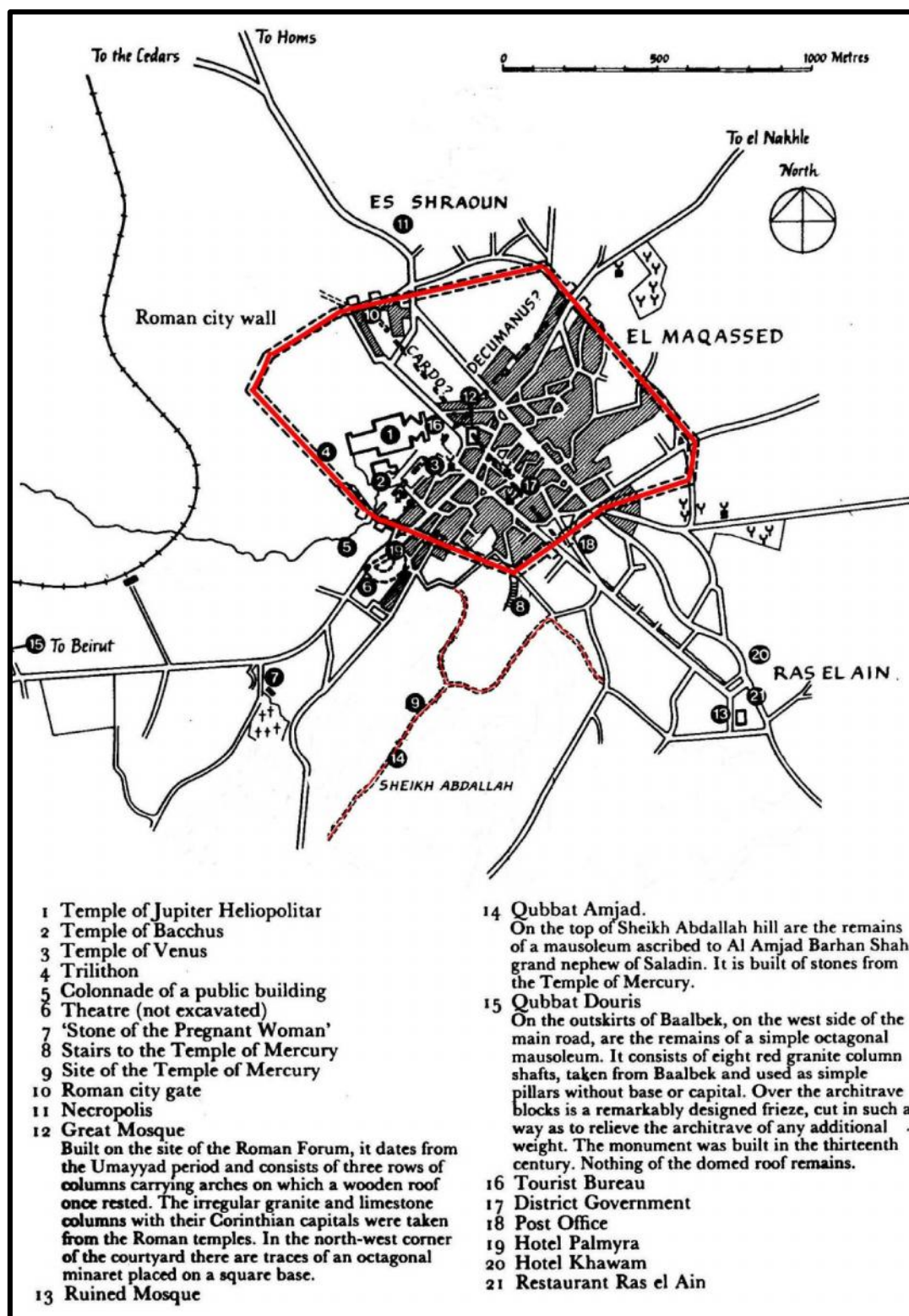


Fig. 55 : Plan de Baalbek tel que schématisé par le rapport de l'ICOMOS : ce plan est élaboré à l'appui des recommandations de l'ICOMOS d'un périmètre de protection qui couvre toute la ville *intra muros* (délimitée en rouge gras) ainsi que le quartier sud-ouest *extra muros* (délimité en rouge fin). Remarquons que le plan recense les ruines « religieuses » à Baalbek, polythéistes et islamiques, sans aucune mention d'éléments chrétiens. Remarquons aussi que le plan ressemble à une carte touristique de Baalbek qui repère toutes les attractions de la ville ainsi que ses services touristiques et hôteliers, et s'arrête dans sa légende pour expliquer l'intérêt culturel de certains vestiges islamiques (Source : Rapport de l'ICOMOS 1984, élaboration : Ghada Salem).

En outre, l'inscription du site sur la liste du patrimoine mondial se fait sous le titre de « Baalbek » et non du site de Baalbek. Cela montre que toute la ville de Baalbek relève du patrimoine mondial. La valorisation ne pourrait ainsi porter sur le seul site et exclure la ville, les deux constituant un bloc inséparable.

L'inscription Unesco a donc élargi conceptuellement le champ patrimonial du site à la ville, tout en focalisant l'attractivité sur le site. Le regard patrimonial international qu'a forgé l'Unesco reste fixé sur un objet (le site) mais se dote d'une orbite (la ville). Toutefois, la globalité de ce regard reste théorique parce qu'elle se confronte avec l'image de risque qui colle à la ville à la suite de la guerre. Il en résulte une relocalisation du regard sur le site et une relégation de la ville ; et donc un retour à des pratiques touristiques et culturelles qui au final les éloignent. On ajoutera que cette évolution (valorisation du site et de la vieille ville) ne va pas dans le sens d'une relecture de la ville comme essentiellement chiite, qui se dessine à partir de la même époque.

3.2. Le projet CHUD :

Le projet de l'Héritage Culturel et Développement Urbain (CHUD) est d'envergure internationale. Il est financé en grande partie par la Banque Mondiale (BM) avec la contribution de l'Agence Française pour le Développement (AFD), l'Italie et le gouvernement libanais. Il vise la réhabilitation des sites historiques et archéologiques dans cinq villes de la périphérie libanaise (Saida, Tripoli, Tyr, Byblos et Baalbek). Son exécution est confiée au Conseil du Développement et de la Reconstruction (CDR) qui travaille en étroite collaboration avec la Direction Générale des Antiquités (DGA), la Direction Générale de l'Urbanisme (DGU) et les cinq municipalités des villes concernées par le projet. Il regroupe ainsi des instances de niveaux local, national et international.

Le projet s'inspire des recommandations du *Plan de Reconstruction et de Développement touristiques* de 1996 et du programme de valorisation du patrimoine bâti défini dans la « Country Assistance Strategy »¹² de 1998 pour stimuler le développement local dans des villes qui, manifestement, constituaient au prime abord les nœuds de l'itinéraire orientaliste au Liban, et plus tard les attractions qui fixent le regard touristique occidental. Ce

¹² La Country Assistance Strategy (CAS) est préparée en 1998 par la Banque Mondiale en concertation avec les autorités libanaises. Cette stratégie repose sur trois axes : gestion des services publics, gestion des ressources naturelles et développement économique, le but étant d'assister techniquement le Liban dans son projet de reconstruction de l'après-guerre.

qui montre que l'imaginaire occidental sur le Liban est toujours tenu pour performant et intervient dans les projets parrainés par les organisations à dimension occidentale ou internationale. Ce projet consiste en des opérations de réhabilitation, de protection et de réintégration des sites patrimoniaux dans le paysage et l'économie urbains. Les objectifs du projet tels que définis dans l' « Executive Summary »¹³ sont :

- Résoudre les problèmes associés à la dégénérescence des centres historiques des villes ciblées,
- Accroître les possibilités d'emploi dans ces villes,
- Assurer un développement culturel et touristique durable à travers des stratégies participatives de la population locale,
- Améliorer l'infrastructure physique et les compétences institutionnelles nécessaires pour une gestion culturelle et touristique efficace,
- Et améliorer l'expérience touristique et la gestion des sites culturels.

La mission du CHUD est donc de mettre en valeur les objets patrimoniaux des cinq villes en question, dont trois sont classés sur la liste de l'Unesco et de les « renouer » avec leurs environnements. Il adopte une approche stratégique qui articule réhabilitation des sites archéologiques, réaménagement de l'infrastructure urbaine et renforcement des capacités du niveau local¹⁴. Il vise par cela la sensibilisation de la population locale à son patrimoine et à son importance dans le développement

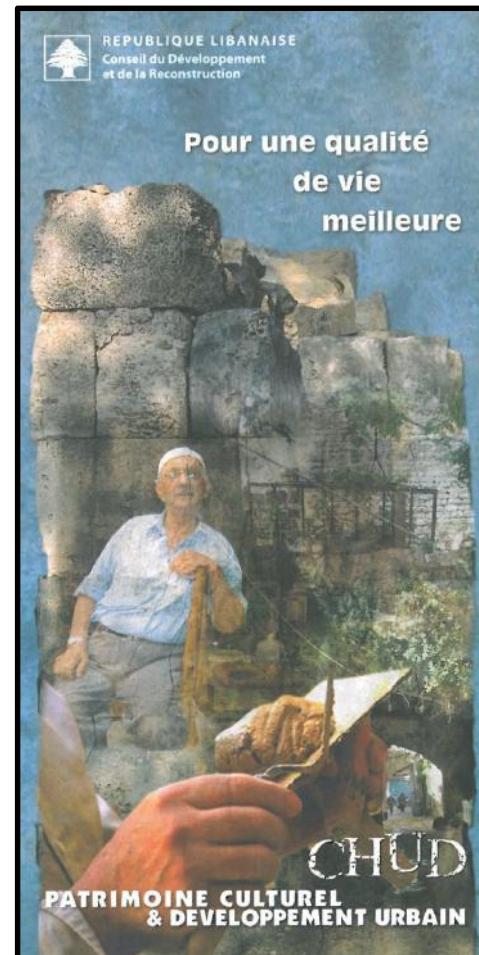


Fig. 56 : Devanture du support de communication réalisé par le CDR pour promouvoir le projet CHUD : mobilisation d'une photo rassurante qui présente un libanais âgé, curieux de voir un travail de reconstruction qui se prépare en face de lui. Remarquons qu'aucune référence n'est faite à une organisation internationale et que seule le cèdre libanais encadré, logo du CDR est avancé. Ceci pour rassurer les populations locales concernées par le projet qui se méfient des projets internationaux, et les considèrent comme forme de tutelle ou de colonisation.

¹³ Une version papier (imprimée) de « l'Executive summary » du projet CHUD m'a été remise au CDR après beaucoup de négociations.

¹⁴ Conseil du Développement et de la Reconstruction, *Pour une qualité de vie meilleure CHUD patrimoine culturel & développement urbain*, dépliant élaboré par l'Unité de Gestion du Projet, sans date.

socioculturel, urbain et économique. J. Yasmine, manager du projet CHUD au CDR souligne dans un entretien avec un journal libanais francophone (*L'Orient-le-Jour*, mai 2004) que : « *le projet est centré sur une approche stratégique pour protéger, conserver et mettre en valeur le patrimoine culturel du pays qui agira comme moteur pour la promotion du tourisme et le développement économique* » ; il évoque les avantages attendus du projet en termes de création d'emploi, d'éradication de la pauvreté, de l'infrastructure urbaine et de l'aménagement des centres historiques. Il pointe également sur le dispositif législatif en matière d'urbanisme qui accompagne le projet et qui devra permettre d'exercer une autorité réelle pour stopper l'érosion et la dégradation des sites du tourisme culturel libanais. Sur ce, le projet CHUD est un projet urbain qui mobilise le patrimoine pour asseoir le développement local.

Le projet CHUD regroupe des experts étrangers et libanais. Il entreprend des recherches qualitatives et quantitatives dans une première phase dans chacune des cinq villes afin de faire l'état des lieux, diagnostiquer la situation sur le terrain, identifier les contraintes, repérer les acteurs et collecter des informations. Il définit ensuite les actions à mener et procède ultérieurement à leur exécution. Le projet fut lancé en 2001, avalisé par le parlement en 2003, ses travaux ont commencé vers 2005 et devraient être achevés en 2011.

Concernant la ville de Baalbek, les études faites décèlent l'état délabré de l'infrastructure urbaine, l'absence d'infrastructure touristique, les empiétements sur le site, la rupture physique entre le site et la ville, la limitation du circuit touristique au site de Baalbek, la densité urbaine, la pollution, ainsi que d'autres problèmes d'ordre urbain, socio-économique, environnemental, sanitaire, pédagogique et administratif. Elles identifient les acteurs concernés et soulignent l'importance du Hezbollah pour tout projet visant le développement de Baalbek.

Les actions proposées à Baalbek dans le cadre du projet CHUD tournent principalement autour du site et de la ville *intra muros*. Elles visent la réintégration du site dans le paysage urbain. Cette réintégration se fait essentiellement par une accessibilité physique, fonctionnelle et économique. Les interfaces entre le site et la ville doivent être aménagées de façon à assurer une continuité physique, une régénération urbaine et une redistribution économique. L'aménagement de ces interfaces porte sur des rues piétonnes, des espaces verts, des places de stationnement et un réseau routier qui relie directement les entrées

principales de Baalbek à son centre ville et au site archéologique. Les rues piétonnes sont conçues de façon à inciter les touristes à faire une « promenade », en leur assurant un contact visuel continu entre le site et l'espace urbain et leur offrant des services touristiques et commerciaux, ainsi qu'un contact avec la population locale (*Baalbeck Urban and conservation design study, Final report, 2002*).

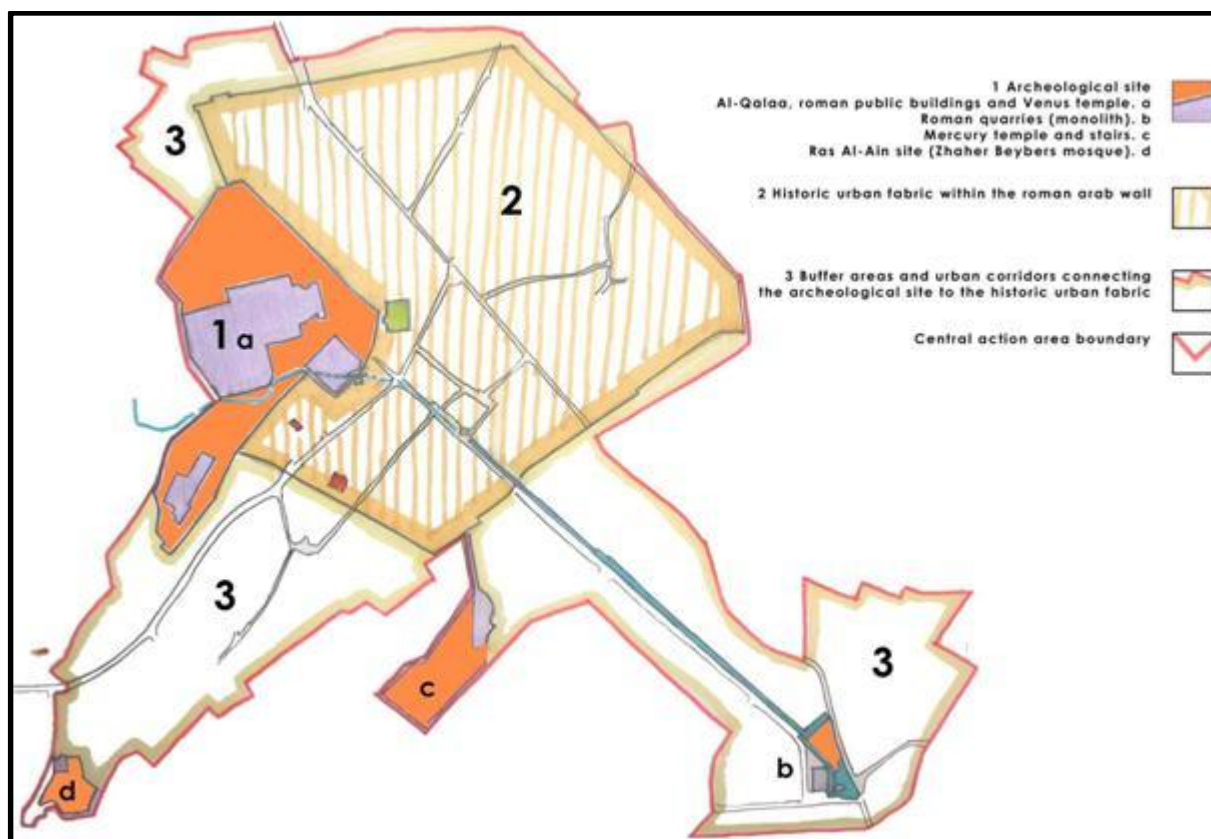


Fig. 57 : État des lieux et actions envisagées à Baalbek dans le cadre du projet CHUD. Cette carte définit le périmètre d'action du projet CHUD à Baalbek (la zone délimitée en rose), elle identifie les lieux du patrimoine culturel dans la ville (aire colorée en orange et sites en violet) et détermine la zone urbaine historique à l'intérieur de l'enceinte arabo-romaine (zone hachée). Elle identifie également les « corridors » sur lesquels devront porter les actions pour connecter le site à l'espace urbain (Source : *Baalbeck Urban and conservation design study, Final report, 2002*).

Ainsi, le site serait relié au centre ville (le souk), à Ras Al-Ain (le parc) [aire d sur la carte] et aux autres curiosités touristiques de la ville (ruines romaines ou islamiques). L'objectif est d'attirer les visiteurs du site vers la ville par la mise en place d'un circuit touristique qui les « oblige » à passer par les points nodaux de Baalbek. Cela optimisera le rendement du tourisme dans la ville et poussera la population locale à investir dans le domaine touristique. S'étant aperçu de la rentabilité du site, la population locale adhérera

alors aux référentiels de la patrimonialisation touristique du site (*Baalbeck Urban and conservation design study, Final report, 2002*).

La stratégie du projet CHUD mobilise donc l'enjeu économique du patrimoine pour réconcilier dans un premier temps la population locale avec le site et renforcer dans un second temps sa position comme pôle de rayonnement patrimonial et touristique de la ville. Cela nourrit davantage la bipolarité patrimoniale en transférant la concurrence de la composante identitaire à la composante économique. Le projet CHUD semble utiliser le site comme moteur d'une croissance touristique partagée avec la ville (mais il ne tient pas compte du mausolée, promu en parallèle par le Hezbollah, lui-même implicitement reconnu comme acteur local indépassable. C'est là un tout autre type de patrimoine qui est en jeu, que l'on préfère visiblement ignorer). Le CDR rapporte dans son bulletin¹⁵ des répercussions économiques positives du projet CHUD à Baalbek alors que les travaux sont encore en cours. Il souligne l'effet boule de neige que produit le projet en stimulant l'investissement local et étranger.

Le projet CHUD informe sur le regard patrimonial international à Baalbek. Quoiqu'il sollicite une contribution de toutes les échelles, le projet suit un cahier des charges défini par des bailleurs de fonds internationaux. Le pilotage se fait d'ailleurs par la Banque mondiale et ses experts internationaux. L'analyse des études, stratégies et actions entreprises à Baalbek révèle le souci de dynamiser le patrimoine, de l'activer dans le développement local. Ceci renvoie à une transition de la conception patrimoniale internationale de l'identitaire vers le fonctionnel. L'approche fonctionnelle fait du patrimoine une ressource et montre à la population locale les bénéfices de son appropriation : elle promeut la rentabilité plurielle et polyvalente de l'objet patrimonial. Cette rentabilité doit profiter à tous les acteurs concernés par l'objet patrimonial et garantit la coexistence de toutes les représentations identitaires qui y sont projetées. L'approche fonctionnelle du patrimoine à Baalbek répond à cette logique : elle permet d'exploiter le site pour forger non pas une *identité*, mais une *personnalité* de la ville. Ceci permet à tous et à chacun d'y retrouver ses références identitaires. Elle mobilise le statut du site comme patrimoine mondial pour asseoir la « notion de partage de patrimoine » (Poulot, 1998) à travers le consensus de gagnant-gagnant. Par ailleurs, la BM promeut le marché comme point nodal partagé par tous et permettant de neutraliser les conflits

¹⁵ Conseil du Développement et de la Reconstruction, numéro 2, édition novembre - décembre 2007, p.10.

identitaires et politiques potentiel au travers de la promotion des intérêts particuliers. Il faut donc faire valoir que tout le monde y trouvera son compte, quitte à fermer les yeux sur d'autres logiques de patrimonialisation.

Le projet CHUD relie donc les vestiges culturels éparpillés à Baalbek selon un *circuit touristique*. Cela montre que le regard international considère la ville comme « l'esprit du lieu » nécessaire pour compléter le substrat patrimonial du site. Par ailleurs, le regard international n'est plus possessif ; il émane désormais du concept salubre et neutralisant de patrimoine mondial, qui n'est plus seulement sous la coupe des occidentaux. S'il s'approprie les valeurs patrimoniales de la classification Unesco privilégiant la romanité du site, le projet CHUD promeut surtout l'usage bénéfique du patrimoine pour opérer un compromis entre les tenants de ses différentes valeurs identitaires. Il absorbe par là les rivalités identitaires sur le site et permet de décliner le site, suivant l'acteur, en agent économique, culturel, social, national, touristique...

Nous ne disposons pas de recul suffisant pour évaluer l'effet du projet CHUD sur la recomposition des relations entre les différents regards patrimoniaux à Baalbek. Nous avons vu que le projet n'évoque pas la patrimonialité du mausolée de Sit Khawla. Il le considère comme une attraction touristique religieuse (moderne et qui ne relèverait pas de sa compétence). Toutefois, l'axe routier qui relie le mausolée au site est pris en considération par le projet. S'agit-il d'une intégration du mausolée à la liste des objets culturels de la ville ? S'agit-il d'une stratégie touristique pour stimuler la communication et l'échange entre les deux pôles ? Ou s'agit-il tout simplement d'un emplacement stratégique du mausolée à l'entrée principale de la ville, celle-ci s'imposant dans tout projet d'aménagement de la ville ? On peut se demander si les deux projets de promotion touristique ne finiront pas par produire un effet dérivé réellement positif, ou s'ils finiront par entrer en concurrence.

Pour conclure sur ce chapitre, le fait patrimonial dans la ville résulte d'un regard patrimonial local double qui valorise hiérarchiquement le mausolée et le site. Cette dualité provient d'une concurrence entre les valeurs identitaires communautaires et les valeurs identitaires nationales (enjeu identitaire du patrimoine). Elle est renforcée par une recomposition du regard patrimonial international à Baalbek plus orientée vers la fonctionnalité locale du site (enjeu du développement durable du patrimoine). Elle est

inscrite dans un jeu de force entre le Hezbollah et l'État libanais (enjeu politique du patrimoine) et elle est maintenue par l'équilibre du rendement touristique de chacun des deux pôles (enjeu économique du patrimoine). C'est ce qui ressort de l'analyse des discours relevant des instances représentatives des trois échelles du regard patrimonial à Baalbek. Le public concerné de chaque échelle partage-t-il ces mêmes attitudes ? Dispose-t-il d'autres informations utiles dans la compréhension du phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek ? Comment solliciter ce public ? Et en quoi l'analyse des opinions est-elle intéressante pour cette recherche ?

Chapitre 9

Le fait patrimonial à Baalbek : les données de l'enquête par questionnaire

Les idéologies sont les locomotives de la réalité

Vassilis Vassilikos

Jusque là, le mouvement empirique de la recherche a porté sur l'observation directe, les interviews et l'analyse de documents recueillis lors des enquêtes du terrain. Cela a participé d'une démarche démonstrative qualitative basée sur le discursif et le descriptif. Cette démarche nous a permis de saisir le phénomène de bipolarité patrimoniale par le haut, c'est à dire à travers les logiques des acteurs au pouvoir. Mais pour essayer d'aller plus loin et de saisir directement ce que pourraient penser les habitants et les publics de Baalbek, nous avons procédé à une enquête par questionnaire. L'objectif de cette enquête est avant tout de boucler le cercle des acteurs impliqués ou concernés par le fait patrimonial à Baalbek ; l'enquête interroge également le « terrain » pour tester la pertinence de nos hypothèses.

Ce chapitre porte donc sur l'enquête par questionnaire, un des matériaux de notre boîte d'outils méthodologiques. L'enquête qualitative par questionnaire est sollicitée essentiellement pour sa vocation de sondage d'attitudes, ce qui nous permettra de croiser le discursif « théorique » avec les attitudes « réelles ». Le questionnaire permet de plus de dépister des motivations, des aspirations, des attentes, des comportements, des postures, ce qui contribue à une meilleure connaissance de l'objet d'étude.

Ce chapitre présente les lignes de conception, de conduite et d'analyse du questionnaire défini dans le cadre de l'enquête du terrain. Il sollicite la statistique et se sert de ses méthodes d'analyse (analyse factorielle, graphe de relations, tableaux croisés, indice Ki2, etc.) pour expliquer, synthétiser et classer les informations recueillies par le questionnaire. Après une description du protocole de notre enquête par questionnaire, ce chapitre dépouille et analyse les résultats obtenus. Le plan de dépouillement porte sur deux axes principaux :

- Analyse explicative des données : il s'agit de comprendre comment une variable influence ou est influencée par une autre, de saisir les liens entre les variables et d'identifier leurs éventuelles corrélations.
- Analyse typologique des données : il s'agit d'identifier les facteurs et les caractéristiques qui permettent de construire des modèles et des catégories patrimoniaux à Baalbek.

Les deux axes d'analyse se complètent pour une meilleure exploitation des données. L'analyse explicative permet d'interpréter les résultats alors que l'analyse typologique permet de les synthétiser ; toutes deux fournissent des éléments factuels sur le phénomène étudié.

1. Processus de l'enquête par questionnaire :

Cette section présente les coulisses de notre enquête par questionnaire. Elle expose les différentes étapes du montage du questionnaire, les contraintes et les limites de l'enquête ainsi que les difficultés rencontrées lors de sa réalisation.

1.1. Conception du questionnaire :

L'élaboration du questionnaire a été faite sur la base d'indicateurs tirés essentiellement des observations, des interviews, des lectures théoriques et de l'analyse des discours d'acteurs. Son objectif principal est de vérifier la pertinence des hypothèses posées. D'autres objectifs portent sur l'optimisation des données afin de saisir au mieux la réalité et d'élaborer des schèmes descriptifs et explicatifs du phénomène patrimonial à Baalbek. Le questionnaire privilégie ainsi dans son motif (Que veut-on savoir ?) trois angles d'attaques : représentations, attitudes et pratiques. Toutes trois relevant de saisie informative qualitative, elles posent nécessairement la question de leur quantification. C'est pourquoi, les questions administrées reposant sur des variables qualitatives, ce sont leurs corrélations et l'intensité de leurs dépendances qui donnent lieu à des mesures soumises à interprétation.

Conçu à la fois comme outil exploratoire et de validation, le questionnaire comporte différentes modalités. Les questions sont généralement de nature « fermée », mais laissent une place pour une question ouverte à travers l'option « Autres réponses ». Cela permet de recueillir des réponses imprévues qui pourraient être significatives dans la compréhension du

fait patrimonial à Baalbek. Le choix s'est fixé - lorsque la variable le permettait - sur des questions multiples ordonnées¹. Les questions fermées étaient soit simples, soit multiples. Mais dans tous les cas, j'ai cherché une formulation simple, claire et précise afin d'éviter toute éventuelle ambiguïté dans les réponses.

Chaque question porte sur une et seule variable. Les questions filtres² s'avéraient utiles pour identifier les caractéristiques de l'enquêté et de s'en servir pour établir des catégories. Dans un souci de pragmatisme et d'opérationnalité, le formatage des questions répondait à une logique articulée autour de quatre points :

- Qui ?
- Qui pense quoi ?
- Qui pense comment ?
- Qui pense pourquoi ?

Ainsi, le questionnaire comporte dans son fond quatre types de questions. Le premier type est une série de questions visant à définir l'identité de l'enquêté ; ses variables sont : âge, genre, niveau d'études, Libanais ou non-Libanais, *Baalbeki* ou *non-Baalbeki*, origine des non-Libanais, nombre de visites antérieures du site de Baalbek pour les non-*Baalbekis* et motif de la présence à Baalbek. Ces variables contribuent à dresser le profil de l'enquêté selon trois catégories : locale (*Baalbekis*), nationale (Libanais) et internationale (non-Libanais).

Le deuxième type porte également une série de questions mais qui sollicite l'enquêté pour définir :

- L'identité de la ville de Baalbek : les variables des questions posées dans ce cadre se rapportent au cachet historique de la ville, à ses traits fonctionnels, son élément représentatif, sa ressemblance ou non avec les autres villes libanaises et le référentiel de son identité.
- Le profil touristique de la ville de Baalbek : les variables indices sont : élément-motif de la visite touristique, image touristique de la ville, Baalbek ville touristique ou non ?,

¹ Il s'agit d'une question fermée multiple dans laquelle on demande au répondant de classer les modalités qu'il a choisies. Une consigne précisant cela est intégrée à l'intitulé de la question.

² Une question filtre oriente le répondant vers les questions suivantes ou sur d'autres questions en fonction de la réponse donnée.

origine des touristes intéressés par sa visite et sens du Festival International de Baalbek.

- La posture patrimoniale à Baalbek : les variables sont : élément(s) renvoyant au patrimoine de Baalbek, statut du site de Baalbek et élément(s) à préserver et transmettre aux générations futures.

Cette série de question constitue le cœur de cible du questionnaire. Elle interroge les représentations des enquêtés pour comprendre la complexité des valeurs et des regards patrimoniaux à Baalbek, multiples et agissant à plusieurs niveaux.

Le troisième type de questions porte sur une variable (définition du patrimoine). Cette question est angulaire parce qu'elle informe sur le sens que donne l'enquêté au patrimoine, et partant, constitue une référence pour l'explication d'autres variables.

Le dernier type de questions invite indirectement les enquêtés à se prononcer sur des acteurs, enjeux et problèmes identifiés par notre travail de terrain (observations et entretiens semi-directifs). Les variables renvoient à l'acteur principal à Baalbek, aux moyens pour développer le tourisme, à la présence ou non d'une rupture entre la ville et le site archéologique, à la transformation ou non de la ville par rapport à la période d'avant-guerre et domaine de transformation si la réponse était positive.

Si le contenu du questionnaire est spécifique au contexte de notre étude, sa forme reste en revanche classique. En effet, le questionnaire débute par un message d'introduction qui informe sur la portée académique/neutre/anonyme de l'enquête et invite à y collaborer. Vingt deux questions sont réparties selon des modalités variées (simple, multiple, fermées, mixtes). Une seule variable numérique fait écho dans cet ensemble de données qualitatives. Elle découle d'une question filtre et porte sur le nombre de visites antérieures de Baalbek. Par ailleurs, le questionnaire n'est pas structuré en parties. Les quatre types de questions ne sont pas disposés ou groupés de façon identifiable par la forme. Le mouvement des questions répond plutôt à un ordre cohérent et logique de progression (du général au spécifique, du simple au plus compliqué) avec des questions d'identification au début, des questions fondamentales en plein corps, séparées si nécessaire par des questions de transitions et des

questions redondantes ou de contrôle. Cette démarche nous semblait plus adaptée à notre cible ainsi qu'à notre objet d'étude. Elle permet de mettre le répondant en confiance et évite la « réaction de prestige »³ et l'effet de suggestion que pourraient générer des questions groupées tendancieusement par thème. En outre, nous avons confectionné le questionnaire de façon à ce qu'il ne soit ni long, ni alambiqué. Le langage utilisé est simple avec des questions indirectes, impersonnelles et non provocantes. Les questions suivent le procédé de l'entonnoir, qui stimule l'intérêt et pousse l'enquêté à répondre selon un mécanisme d'enchaînement réflexif.

³ Désigné également par le comportement de « façade », il s'agit d'une attitude où l'enquêté fait les réponses qu'il juge socialement désirables.

Version française du questionnaire

Ce questionnaire est mobilisé dans le cadre d'une thèse de doctorat. Les informations recueillies sont à usage strictement académique. Nous vous remercions d'avance de votre collaboration.

Age	< 20 ans					
	20 – 40 ans					
	40 – 60 ans					
	> 60 ans					
Genre	Masculin					
	Féminin					
Niveau d'études	Non scolarisé					
	Elémentaire					
	Scolaire / Technique					
	Etudes universitaires					
Êtes-vous ?	<i>Libanais</i>		<i>Si Libanais, êtes-vous né à Baalbek ?</i>	<i>Oui</i>		
			<i>Non</i>			
	<i>Non-Libanais</i>			<i>Si non-Libanais, de quelle origine vous êtes ?</i>		
				<i>Êtes-vous déjà venu à Baalbek ?</i>	<i>Oui</i>	
					<i>Non</i>	
Quel est le motif de votre présence à Baalbek ?	Résident à Baalbek					
	Travailleur à Baalbek					
	Visiteur (Visite de la famille, des amis, ...)					
	Excursionniste					
	Touriste					
	Pèlerinage religieux					
	Autre, précisez :					

Avez-vous déjà visité le site de Baalbek (la Qalaa)?	<i>Oui</i>		Si oui, combine de fois ?
	<i>Non</i>		
Pour vous, Baalbek est une ville*¹ ?	<i>Phénicienne</i>		
	<i>Romaine</i>		
	<i>Chrétienne</i>		
	<i>Arabe</i>		
	<i>Musulmane</i>		
	<i>Libanaise</i>		
	<i>Syrienne</i>		
	<i>Autre, précisez :</i>		
Pour vous, Baalbek est une ville* ?	<i>Touristique</i>		
	<i>Religieuse</i>		
	<i>Culturelle</i>		
	<i>Agricole</i>		
	<i>Militaire</i>		
	<i>Commerciale</i>		
	<i>Autre, précisez :</i>		
Quand on vous parle e la ville de Baalbek, à quoi pensez-vous* ?	<i>Le site archéologique (Al Qalaa)</i>		
	<i>Le Festival International de Baalbek</i>		
	<i>Le mausolée de Sit Khawla</i>		
	<i>La rivière de Ras El Ain</i>		
	<i>Le Souk</i>		
	<i>La mosquée des omeyyades</i>		
	<i>Les galettes de viande (Lahm bi ajin)</i>		
	<i>Le Hachisch</i>		
	<i>Autre, précisez :</i>		

¹ * Plusieurs réponses sont possibles, à classer en fonction de vos priorités.

<i>Pensez-vous que la ville de Baalbek ressemble aux autres villes libanaises ?</i>	<i>Oui</i>		<i>Si non, comment qualifiez-vous l'identité de la ville de Baalbek*?</i>	<i>Arabe</i>	
	<i>Non</i>			<i>Syrienne</i>	
				<i>Musulmane</i>	
				<i>Iranienne</i>	
				<i>Orientale</i>	
				<i>Internationale</i>	
				<i>clanique</i>	
				<i>Autre, précisez :</i>	
<i>Comment définissez-vous le patrimoine ?</i>	<i>Ensemble de valeurs et de biens religieux</i>				
	<i>Ensemble de valeurs et de biens culturels</i>				
	<i>Biens transmis par héritage familial</i>				
	<i>Biens communs à la société libanaise</i>				
	<i>Biens reconnus par l'Unesco</i>				
	<i>Autre, précisez :</i>				
<i>Parmi la liste suivante, quel est, à votre avis, le ou les éléments qui renvoient au patrimoine de Baalbek* ?</i>	<i>La Qalaa</i>				
	<i>Les temples de Baalbek</i>				
	<i>Le mausolée de Sit Khawla</i>				
	<i>Les danses et les chants folkloriques (dabké, mijana, nay, mihbaj, etc.)</i>				
	<i>Les tenues vestimentaires (chirwal, kafiya, abaya, etc.)</i>				
	<i>La gastronomie baalbakienne</i>				
	<i>La cathédrale de Sainte Barbe</i>				
	<i>La mosquée des Omeyyades</i>				
	<i>Autre, précisez :</i>				

Quel est, à votre avis, le principal acteur actuellement à Baalbek ?	<i>L'État libanais</i>				
	<i>L'armée libanaise</i>				
	<i>La communauté chiite</i>				
	<i>La population locale</i>				
	<i>La municipalité</i>				
	<i>Les partis politiques</i>				
	<i>Les clans</i>				
	<i>Autre, précisez :</i>				
Trouvez-vous que Baalbek soit une ville touristique ?	<i>Oui</i>				
	<i>Non</i>		Si non, quel(s) est (sont) à votre avis le(s) moyen(s) à mettre en œuvre pour développer le tourisme à Baalbek* ?	<i>Plus d'action politique</i>	
		<i>Plus d'influence religieuse</i>			
		<i>Valorisation des traditions et des rites</i>			
		<i>Amélioration des compétences professionnelles</i>			
		<i>Amélioration de la communication</i>			
		<i>Maîtrise de l'urbanisation de la ville</i>			
		<i>Autre, précisez :</i>			
Pensez-vous qu'il y a une rupture entre la ville et le site archéologique (la Qalaa) ?	<i>Oui</i>		Si oui, quelle est la nature de cette rupture ?	<i>Éloignement spatial</i>	
				<i>Différence culturelle</i>	
				<i>Différence historique</i>	
				<i>Différence sociale</i>	
				<i>clivage politique</i>	
				<i>Autre, précisez :</i>	
	<i>Non</i>				

Quel est, à votre avis, l'élément qui motive actuellement la visite touristique de la ville* ?	<i>Le site archéologique</i>	
	<i>Le mausolée de Sit Khawla</i>	
	<i>Le Festival International de Baalbek</i>	
	<i>Le parc de Ras El Ain</i>	
	<i>Le souk et les marchés</i>	
	<i>Le Haschich</i>	
	<i>L'estivage</i>	
	<i>Autre, précisez :</i>	
Pour vous, quelle est l'image que renvoie la ville de Baalbek dans l'imaginaire des touristes* ?	<i>Terrorisme / centre de drogue</i>	
	<i>Territoire des chiïtes / foyer de Hezbollah</i>	
	<i>Destination touristique majeure / site classé patrimoine mondiale de l'Humanité</i>	
	<i>Espace enjeu de la géopolitique au Moyen Orient</i>	
	<i>Autre, précisez :</i>	
Quels sont, à votre avis, les touristes intéressés par la visite de la ville de Baalbek ?	<i>Les Arabes</i>	
	<i>Les Occidentaux</i>	
	<i>Les Iraniens</i>	
	<i>Les Chrétiens</i>	
	<i>Les Musulmans</i>	
	<i>Les Libanais</i>	
Que signifie pour vous le Festival International de Baalbek* ?	<i>Attraction touristique</i>	
	<i>Action culturelle encouragée par l'État libanais</i>	
	<i>Événement médiatique qui véhicule une image positive de Baalbek</i>	
	<i>Moteur économique pour la ville</i>	
	<i>Initiative privée qui exploite le site archéologique</i>	
	<i>Source de nuisances pour la population locale</i>	
	<i>Événement étranger aux modes de vie des habitants de Baalbek</i>	
	<i>Autre, précisez :</i>	

Le site de Baalbek (la Qalaa) est à votre avis un(e):	<i>Espace touristique</i>				
	<i>Haut-lieu d'architecture et d'art</i>				
	<i>Symbole national</i>				
	<i>Espace public</i>				
	<i>Monument historique</i>				
	<i>Enclave touristique</i>				
	<i>Bien hérité des générations antérieures</i>				
	<i>Friche sans valeur</i>				
	<i>Patrimoine mondial</i>				
	<i>Autre, précisez :</i>				
Pensez-vous que la ville de Baalbek s'est transformée par rapport à la période d'avant-guerre :	<i>Oui</i>		Si oui, quels est (sont) le(s) domaine(s) sur lesquels a porté(s) cette transformation* ?	<i>Urbain</i>	
				<i>Social</i>	
				<i>Culturel</i>	
				<i>Religieux</i>	
				<i>Économique</i>	
				<i>Politique</i>	
				<i>Touristique</i>	
				<i>Autre, précisez:</i>	
	<i>Non</i>				
Selon vous, que faut-il préserver et transmettre aux générations futures ?**	<i>Le site de Baalbek (la Qalaa)</i>				
	<i>Le mausolée de Sit Khawla</i>				
	<i>Le souk</i>				
	<i>La mosquée des Omeyyades</i>				
	<i>La cathédrale de Sainte Barbe</i>				
	<i>Le Festival International de Baalbek</i>				
	<i>Autre, précisez :</i>				

Nous vous remercions

1.2. Choix de la population interrogée :

Les premières préoccupations ont été de définir la population-mère ou la population de référence et d'en construire un échantillon représentatif. Pour le faire, nous sommes parti de deux questions : combien de personnes doit-on interroger et comment les sélectionner ? *A priori*, il suffisait de croiser ces questions avec les connaissances élaborées à partir des matériaux informatifs pour déterminer les caractéristiques des personnes à interroger. Ainsi la cible devait porter sur des personnes du niveau local (*Baalbekis*), du niveau national (Libanais) et du niveau international (non-Libanais, principalement des touristes). L'enquête se menant à Baalbek, le lieu de l'enquête porte sur un rayon géographique de 1km autour du site archéologique, cet espace regroupant à la fois des résidents, des visiteurs et des touristes. Quant à la sélection de la population cible, nous avons procédé à un échantillonnage par quota¹, constitué autant de touristes que des *Baalbekis* et de Libanais non *Baalbekis*. Un nombre de 300 personnes est ainsi fixé (100 personnes pour chaque sous-groupe). La collecte des réponses se fera par enquête en face à face (administration directe et indirecte du questionnaire²) et a duré deux mois.

Une première version du questionnaire a été testée pour vérifier si les questions étaient claires et non ambiguës, détecter les éventuels défauts du questionnaire (trop long, provoque le désintérêt ou l'irritation) et apprécier sa capacité à collecter des informations pertinentes. Ce pré-test a dévoilé certains écueils du terrain, à la fois nombreux et de nature variée. Au premier abord, l'enquête à Baalbek, - considéré comme le quartier général du Hezbollah -, ne peut être menée sans permis. Il a fallu aviser les acteurs principaux de la ville (responsables du Hezbollah et municipalité) du statut de l'enquête et fournir les pièces justificatives. Ensuite, le climat politique au Liban n'était pas favorable à ce type de démarche. En effet, la déstabilisation du Liban après l'assassinat en 2005 du Premier ministre Hariri, le campement politique qui en résultait (groupe du 14-Mars *versus* groupe du 8-Mars), la tension politique engendrée par la guerre entre Israël et Hezbollah en 2006 et les crises politiques internes successives en 2008, 2009 et début 2011 ont eu des répercussions négatives sur le système territorial libanais. Ces conditions n'ont pas conforté notre enquête : les touristes se méfiaient des contacts en dehors du cercle touristique, la plupart des touristes

¹ C'est un modèle d'échantillonnage empirique où les individus ne sont pas choisis au hasard mais en fonction de leur capacité à respecter certains critères. Il consiste à imposer dans l'échantillon un nombre équivalent d'individus pour chaque catégorie.

² Dans le mode d'administration directe, le sujet note lui-même ses réponses sur le questionnaire, dans celui de l'administration indirecte, c'est l'enquêteur qui note les réponses que lui fournit l'enquêté.

que nous avons sollicités ont refusé de participer à l'enquête ; à leur tour, les Libanais (*Baalbekis* ou non *Baalbekis*) n'étaient pas trop coopératifs. Non habitués à des enquêtes académiques en face à face, ils ne croyaient pas ce que nous leur disions sur les finalités de ce type d'enquête, et demandaient des renseignements sur le destinataire final des informations recueillies³. Dans ces conditions, il a fallu se résigner à ne pas totalement respecter les quotas désirés.

Les enseignements du pré-test ont poussé à revoir de nombreux points, en particulier la taille de l'échantillon, mais aussi son mode de construction. En fait, j'étais contrainte à adopter une méthode d'échantillonnage permettant de construire un échantillon représentatif à partir des sous-groupes et indépendamment de leur taille. C'est ainsi qu'il a fallu s'orienter vers les méthodes aléatoires où les individus sont choisis de manière probabiliste, c'est-à-dire au hasard parmi les membres de la population de référence. Au vu des hypothèses, des objectifs de l'enquête et des difficultés du terrain, l'échantillonnage stratifié non proportionnel était la méthode la plus adaptée pour construire l'échantillon. D'abord parce que nos trois sous-groupes (Libanais *Baalbekis*, Libanais non-*Baalbekis* et non-Libanais touristes) correspondent bien aux strates de groupes homogènes qu'exige cette méthode. Ensuite, parce que le critère de proportionnalité de chaque strate par rapport à la population de référence n'est pas forcément à respecter. Cela nous a permis d'aller sur le terrain avec notre questionnaire et d'enquêter x personnes à un moment t sur le lieu l. Cela nous a permis également d'avoir une « *photographie fidèle de la réalité* » (Ganassali, 2007) à Baalbek, ce qui constitue une valeur ajoutée pour toute recherche. Toutefois, cette méthode a ses limites. La représentativité de l'échantillon n'est pas très importante, ce qui pourrait compromettre la généralisation des résultats obtenus. Pour optimiser la représentativité de cette méthode, il a fallu redresser l'échantillon, soit en supprimant les catégories surreprésentées (ce qui est frustrant après tous les efforts réalisés pour motiver les individus à participer à l'enquête), soit en pondérant les catégories sous-représentées⁴. Le redressement par pondération ne garantit toutefois pas la représentativité de l'échantillon d'autant plus qu'il est moins scientifique que

³ Certains pensaient que les informations recueillies allaient servir la presse écrite, d'autres croyaient que nous étions recrutés par une organisation humanitaire internationale, d'autres encore nous demandaient si nous travaillions pour le compte de l'ambassade des États-Unis.

⁴ Le redressement par pondération se fait au moment du dépouillement des données. Il consiste - selon Ganassali - à attribuer à chaque répondant un poids particulier en fonction de la catégorie à laquelle il appartient. Ce poids est supérieur à 1 si sa catégorie est sous-représentée et inférieur à 1 si celle-ci est surreprésentée. Ainsi, l'avis d'un individu pèsera non plus 1 mais ce nouveau poids calculé.

le redressement par suppression (Ganassali, 2007) et n'est pas aisé à faire sans un logiciel de statistique qui dispose d'une fonction de pondération des effectifs avec la variable.

Au regard des moyens matériels simples à disposition et compte tenu de la difficulté d'accès aux données au Liban (absence de base de sondage, absence de statistiques précises sur la population libanaise, *baalbekienne* ainsi que sur le nombre de touristes à Baalbek), il fallait « faire avec ce qu'on avait ». Les questionnaires renseignés ne prétendent pas à une représentativité absolue, celle-ci n'étant d'ailleurs jamais garantie en sciences humaines et sociales. En effet, quel que ce soit le degré de représentativité de la méthode d'échantillonnage choisie, les chercheurs « estiment » des informations à partir des connaissances établies sur un échantillon (Martin, 2007). Le passage du particulier (échantillon) au général se fait alors par estimation. La généralisation des résultats n'est donc jamais assurée. Tous ces éléments nous ont finalement conduit à accepter la méthode d'échantillonnage stratifié non proportionnel et à considérer que même si la représentativité de notre échantillon n'était pas parfaite, les résultats obtenus apporteraient toutefois des matériaux opératoires au regard des hypothèses.

1.3. Mise en œuvre de l'enquête :

En décidant d'effectuer ce questionnaire et avant de commencer à structurer les questions, j'avais réfléchi à l'univers de cette enquête et en particulier aux langues dans lesquelles il était nécessaire de le rédiger. Pour être sincère, ce questionnaire a d'abord été pensé en arabe, ma langue maternelle. Je l'ai formulé en français (puis traduit en arabe et en anglais) (cf. Annexe 11-A, 11-B). Les points de traductions les plus subtils ont concerné en particulier la version arabe et porté surtout sur les champs des « représentations, acteurs et imaginaire touristique ». Ces termes n'ont pas d'équivalent communément utilisés dans la langue arabe : j'ai alors composé des périphrases pour en rendre l'idée. À titre d'exemple, la question « quel est le principal acteur à Baalbek » est traduite « quel est le bord le plus puissant à Baalbek » même si le synonyme du mot acteur existe en langue arabe mais son emploi, d'ailleurs toujours en forme plurielle, n'est pas fréquent en langue courante.

L'enquête a eu lieu en avril - mai 2010. Trois enquêtrices ont conduit l'enquête : l'auteure de ce travail et deux volontaires de ses amies⁵. Le plan de travail consistait à diviser l'espace de l'enquête en trois zones : contour immédiat du site archéologique (zone A),

⁵ Une séance de formation a été faite pour expliquer à ces deux enquêtrices les objectifs de l'enquête, les hypothèses de travail ainsi que le mode d'administration du questionnaire. Lors de cette séance, toutes les questions du questionnaire ont été expliquées et un plan de travail est mis en place.

contour adjacent au premier (zone B), zone tampon entre le site et la troisième zone, celle du centre-ville (zone C). Cette subdivision obéit à une logique qui répartit spatialement chaque cible selon ses intérêts ; ainsi, nous aurons une plus forte probabilité à trouver des touristes dans la zone A, des visiteurs qui viennent d'autres régions libanaises dans la zone B et des « indigènes » dans la zone C. Chaque enquêtrice s'est vue confier une zone.

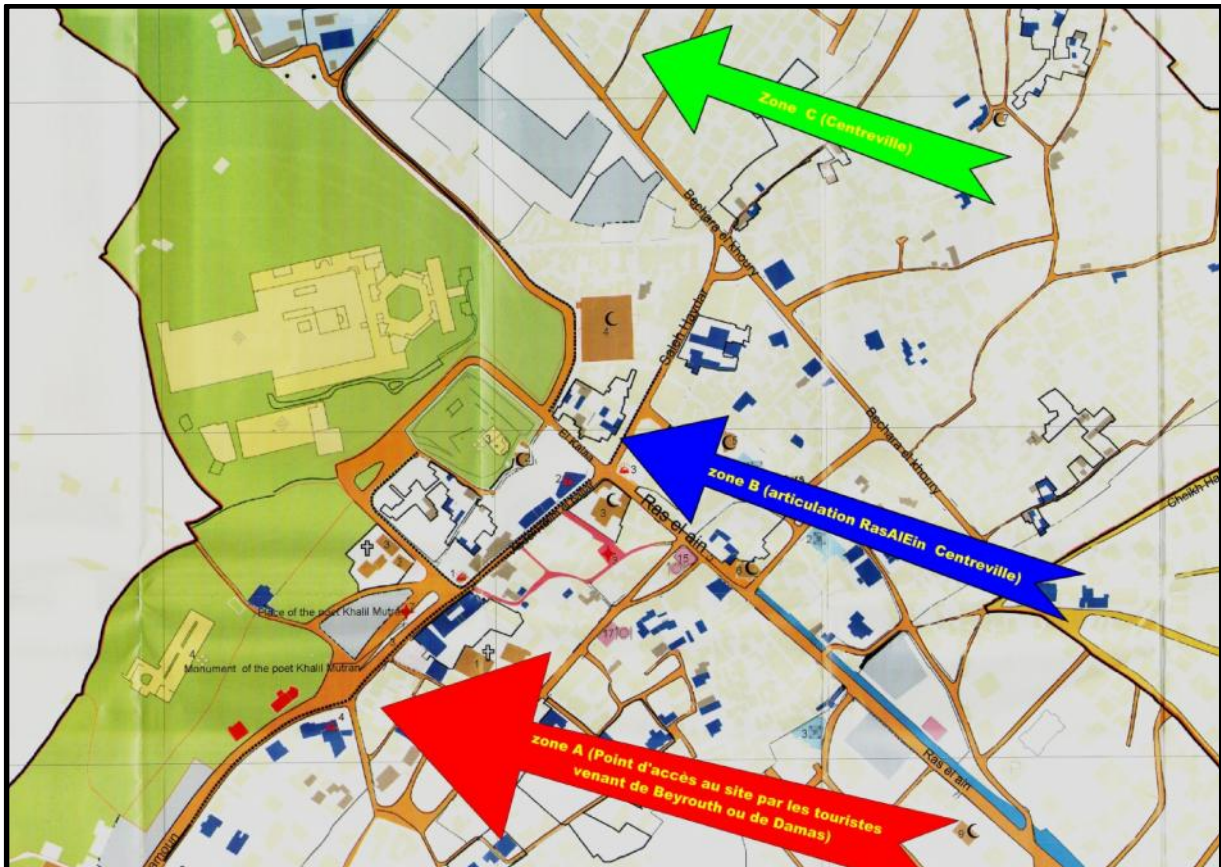


Fig. 58 : Carte illustrant nos zones d'enquêtes par questionnaire à Baalbek : La zone A correspond à la jonction des entrées routières du site et de l'autoroute principale qui relie Baalbek au centre de la Beqaa, et partant à Beyrouth ; cette zone est un point de passage obligatoire (et de stationnement) pour les touristes ou les visiteurs vers le site. La zone B correspond à l'articulation de l'autoroute de Ras-Al-Ein (aire qui porte sur un grand parc, des terrasses et des restaurants et qui est fréquentée par les excursionnistes à Baalbek) avec un carrefour routier qui mène d'un côté au site et de l'autre au centre-ville de Baalbek. La zone C correspond au centre-ville de Baalbek, lieu où se concentre l'activité économique, surtout les commerces de détails. (Source : plan fourni par la municipalité de Baalbek, élaboration : Ghada Salem).

Sur la base de ce plan, nous avons pu mener des enquêtes tous les jours (sauf le vendredi, jour de prière à Baalbek et les jours où étaient prévues des manifestations religieuses ou politiques). Conjointement aux attitudes de refus et de rejet, nous étions confrontées à des situations diverses et paradoxales : certains enquêtés nous félicitaient de notre travail et nous encourageaient à mettre en évidence les problèmes de la ville, d'autres ne

comprenaient pas notre intérêt pour la ville de Baalbek⁶, d'autres encore nous demandaient une rémunération contre leur participation à l'enquête. Certains nous proposaient leur aide en faisant passer le questionnaire à leurs amis et parents, certains se moquaient de ce travail qu'ils considéraient comme une perte de temps pour nous et pour eux, d'autres trouvaient enfin dans l'enquête une occasion de s'exprimer et de faire ressortir leurs opinions politiques. Toutefois, le débriefing que nous faisons sur toutes ces situations était très utile. Il faisait émerger des dimensions jusque là cachées du problème et ramener des éléments de réponses « imprévus » sur les interrogations de cette recherche.

Au terme de deux mois de travail, deux cent trente six questionnaires étaient renseignés, dont 60 pour le groupe des non-Libanais (25.4%), 72 pour le groupe des Libanais non *Baalbekis* (30.5%) et 104 pour le groupe des Libanais *Baalbekis* (44.1%). La proportionnalité de chaque groupe est satisfaisante pour deux raisons. D'abord parce que le groupe le moins représenté constitue le quart ($\frac{1}{4}$) de l'échantillon ; ensuite parce que l'écart entre le groupe le moins représenté et le surreprésenté n'est pas trop significatif (moins du double). Cela permet de prétendre à une bonne représentativité de l'échantillon et donc d'avoir des conclusions pertinentes.

La phase du terrain de l'enquête par questionnaire étant achevée, l'étape suivante a porté sur le codage des réponses (traitement des réponses aux questions ouvertes), l'objectif étant d'exploiter les réponses textuelles dans l'analyse. Cette étape a permis aussi de cerner l'ensemble des réponses, d'estimer le taux de remplissage des questionnaires et de procéder - lorsqu'il le fallait - à un nettoyage des données (en éliminant les réponses incohérentes, polluantes, incomplètes, les réponses non ou mal ordonnées, etc.).

Le traitement du questionnaire se fait moyennant le logiciel Sphinx version 4.5. Une fois l'élaboration des variables et la saisie des réponses effectuées sur le logiciel, le dépouillement est facilité par les différents types d'analyse statistique qu'il permet pour les enquêtes quantitatives à variables qualitatives (analyse uni-variée, bi-variée ou multi-variée). Comme tout logiciel statistique, Sphinx permet - à travers ses fonctions qui appliquent des formules mathématiques - de mettre en évidence les relations entre les variables. Mais l'analyse de ces relations, leurs interprétations en fonction du contexte de l'étude et les

⁶ Surtout que nous ne sommes pas originaires ni de la ville, ni de sa région.

conclusions à en tirer restent la tâche du chercheur, seul capable de faire parler les tests et les figures.

2. Analyse explicative des données recueillies par le questionnaire :

Notre analyse explicative est orientée de façon à mettre en évidence les relations de dépendance entre les variables. Elle cherche à déterminer les variables-clés, à distinguer les variables qui disposent d'un impact considérable de celles qui ont peu ou pas d'influence, et surtout à identifier les variables concomitantes.

Deux outils techniques sont employés dans cette analyse : le tableau récapitulatif à plat (analyse uni-varié) et le tableau croisé (analyse bi-varié). Le premier permet une lecture intra-variable et le deuxième permet une lecture inter-variable.

2.1. Lecture descriptive des résultats :

Le point de départ de toute analyse explicative est la description générale des résultats. Cela se fait - pour notre questionnaire - par l'analyse du tableau à plat ou tableau récapitulatif des réponses. Ce tableau nous fournit les modalités les plus citées dans les réponses aux questions posées. Il est intéressant parce qu'il permet de définir les grandes lignes des réponses. Nous nous sommes limitée dans la construction du tableau aux trois premières modalités vu que la majorité des réponses ordonnées que nous avons eues tenaient rarement compte d'un classement supérieur à trois. Cela nous est paru d'ailleurs utile afin de saisir d'une part les éléments déterminants pour chaque variable et d'autre part de hiérarchiser les composantes au sein de chaque variable. Ce qui permet d'estimer le poids de chaque paramètre et son degré de signification dans cette hiérarchisation (fréquence de la réponse et l'ampleur de son écart par rapport aux autres fréquences). Par souci de clarté, ce tableau sera présenté et analysé selon les thématiques des questions qui structurent notre questionnaire.

En ce qui concerne *l'identité des enquêtés*, l'analyse à plat nous permet de constater que notre échantillon se compose en grande partie de jeunes (moins de 40 ans) avec une répartition très rapprochée entre les juniors et les seniors ainsi qu'entre les hommes et les femmes. La majorité des enquêtés disposent d'un niveau d'éducation élevé (42.4% ont fait des études universitaires contre 40.5% des études scolaires ou techniques). Les trois quarts de ces enquêtés sont des Libanais contre un quart non Libanais. Parmi les Libanais, près de 60% sont des *Baalbekis* contre 40% des non *Baalbekis*. Nos enquêtés sont principalement des

résidents à Baalbek, et aussi des touristes (26.3%). La majorité de ces touristes visitent Baalbek pour la première fois (66.7%). Toutefois, près de ¾ de nos enquêtés, toute origine confondue, ont déjà visité le site de Baalbek.

Identité des enquêtés	Modalité citée en n°1	Modalité citée en n°2	Modalité citée en n°3
Age	20 - 40 ans (42.8%)	40 - 60 ans (25%)	< 20 ans (23.7%)
Genre	Féminin (51.7%)	Masculin (48.3%)	
Niveau d'études	Études universitaires (42.4%)	Scolaire/Technique (40.3%)	Élémentaire (14%)
Nationalité	Libanais (74.6%)	Non-Libanais (25.4%)	
Baalbeki / non Baalbeki	Oui (59.1%)	Non (40.9%)	
Non-Libanais : visite antérieure de Baalbek ?	Non (66.7%)	Oui (33.3%)	
Motif de la présence à Baalbek	Résident à Baalbek (41.9%)	Touriste (26.3%)	Travailleur (10.2%)
Visite antérieure du site	Oui (72.3%)	Non (27.7%)	

Tableau 2 : Identité des enquêtés : Tableau des caractéristiques relevant les principaux traits identitaires de nos enquêtés. Les valeurs données sont en pourcentage.

À propos de *l'identité de Baalbek*, nos enquêtés trouvent que la ville est historiquement « romaine » au premier rang ; au deuxième rang elle est « libanaise » et au troisième rang elle est « arabe » ; sa fonction est principalement touristique, et en moindre mesure culturelle et agricole ; l'évocation de Baalbek fait penser essentiellement au site archéologique (25.3%), suivi de loin par le mausolée de Sit Khawla (16%) et le Festival International de Baalbek ; l'identité de Baalbek bascule légèrement entre le clanisme et l'arabité et la ville ne ressemble pas aux autres villes libanaises.

Identité de Baalbek selon les enquêtés	Modalité citée en n°1	Modalité citée en n°2	Modalité citée en n°3
Baalbek est historiquement	Romaine (26.7%)	Libanaise (23.6%)	Arabe (14.2%)
Baalbek est fonctionnellement	Touristique (34.7%)	Culturelle (18.6%)	Agricole (13.3%)
Baalbek fait penser à	Le site archéologique (25.3%)	Le mausolée (16%)	Le FIB (15.5%)
Ressemblance de Baalbek avec les autres villes libanaises	Non (86%)	Oui (14%)	
Identité de Baalbek	Clanique (22.5%)	Arabe (20.8%)	Orientale (18%)

Tableau 3 : Identité de Baalbek selon les enquêtés : tableau montrant par ordre décroissant les trois modalités choisies par nos enquêtés dans leur définition des critères identitaires de Baalbek. Les chiffres sont donnés en pourcentage.

Quant au **profil touristique de Baalbek**, nos enquêtés trouvent que la ville n'est pas touristique à cause d'un nombre de facteurs dont les plus importants sont l'urbanisation non contrôlée (22.5%), l'insuffisance de la communication touristique (19.9%) et la non-qualification des professionnels de tourisme (17.4%). Ils considèrent que le site archéologique représente le moteur de l'activité touristique à Baalbek (26.1%), et en moindre mesure le mausolée de Sit Khawla (19.3%) et le Festival International de Baalbek (18%). Pour eux, les touristes intéressés par Baalbek sont tour à tour les Occidentaux, les Iraniens et les Libanais ; l'imaginaire touristique sur Baalbek renvoie en premier, selon nos enquêtés, au patrimoine mondial, mais aussi à un foyer du Hezbollah et de la communauté chiite, ainsi qu'à des images de terrorisme et de trafic de drogue. Plus d'un quart de nos enquêtés (27.9%) trouvent que le FIB est une attraction touristique, contre 20.4% qui y voient une activité culturelle encouragée par l'État libanais et 17.5% qui le considèrent comme un support médiatique avantageux pour la ville.

Profil touristique de Baalbek selon les enquêtés	Modalité citée en n°1	Modalité citée en n°2	Modalité citée en n°3
Baalbek, ville touristique ?	Non (56.4%)	Oui (43.6%)	
Moyens de développer le tourisme à Baalbek	Maîtrise de l'urbanisation (22.5%)	Amélioration de la communication (19.9%)	Amélioration des compétences professionnelles (17.4%)
Élément(s) qui motive la visite de Baalbek ?	Le site archéologique (26.1%)	Le mausolée (19.3%)	Le FIB (18%)
Imaginaire touristique	Destination touristique majeure/Site classé patrimoine mondiale de l'humanité (55.1%)	Territoire des Chiïtes/foyer de Hezbollah (31.4%)	Terrorisme/centre de drogue (9.3%)
Origine des touristes	Occidentaux (33.5%)	Iraniens (17.2%)	Libanais (16.5%)
Signification du FIB	Attraction touristique (27.9%)	Activité culturelle encouragée par l'État libanais (20.4%)	Événement médiatique qui véhicule une image positive de la ville (17.5%)

Tableau 4 : Profil touristique de Baalbek selon les enquêtés : tableau montrant les principales modalités et leurs fréquences choisies par nos enquêtés en réponse à nos questions touristiques sur Baalbek. Remarquons que le site reste l'élément principal de la motivation touristique et les occidentaux ses premiers touristes.

Sur la **posture patrimoniale de Baalbek**, les enquêtés trouvent que les éléments patrimoniaux de la ville sont respectivement les temples (21%), la *Qalaa* (18.2%) et le mausolée de Sit Khawla (16.2%). Or, les temples et la *Qalaa* sont deux façons de désigner le

site archéologique. Cela confirme d'une part la pluralité des regards identitaires sur le site et souligne de l'autre, la concurrence entre les valeurs arabes et les valeurs occidentales dans sa valorisation patrimoniale. Par contre, le sens patrimonial du site n'est pas privilégié par nos enquêtés qui trouvent que son statut relève plutôt de touristique (24.6%), de l'historique (18.5%) et à la rigueur du patrimoine mondial (15.8%). Cela contraste avec les désirs exprimés de plus d'un quart d'eux (28.7%) à préserver et transmettre le site aux générations futures. Sur cette question, il est à remarquer que le mausolée occupe la seconde position (24.8%) derrière le site, parmi les objets patrimoniaux de Baalbek ; ce qui confirme l'attention patrimoniale que suscite de plus en plus le mausolée de Sit Khawla à Baalbek.

Posture patrimoniale de Baalbek selon les enquêtés	Modalité citée en n°1	Modalité citée en n°2	Modalité citée en n°3
Élément(s) du patrimoine de Baalbek	Les temples (21%)	La <i>Qalaa</i> (18.2%)	Le mausolée (16.2%)
Statut du site de Baalbek	Espace touristique (24.6%)	Monument historique (18.5%)	Patrimoine mondial (15.8%)
Élément à préserver et transmettre aux générations futures	Le site de Baalbek (la <i>Qalaa</i>) (28.7%)	Le mausolée de <i>Sit Khawla</i> (24.8%)	Le Festival International de Baalbek (16.6%)

Tableau 5 : Posture patrimoniale de Baalbek selon les enquêtés : tableau mettant en évidence les opinions et attitudes de nos enquêtés quant aux objets patrimoniaux de Baalbek

En matière d'*acception du patrimoine*, les réponses sont nettement en faveur d'un ensemble de biens et de valeurs culturels (40.7%). Le culturel est toutefois secondé par le commun religieux (19.5%) et l'héritage familial (15.3%). Rappelons que ces trois modalités sont au centre de la définition arabe du patrimoine où s'articulent échelles, valeurs et enjeux identitaires.

Acception du patrimoine selon les enquêtés	Modalité citée en n°1	Modalité citée en n°2	Modalité citée en n°3
Définition du patrimoine	Ensemble de valeurs et de biens culturels (40.7%)	Ensemble de valeurs et de biens religieux (19.5%)	Biens transmis par héritage familial (15.3%)

Tableau 6 : Acception du patrimoine selon les enquêtés : tableau exposant les trois premières modalités choisies par nos enquêtés pour définir le patrimoine

Notre dernière série de question croise acteurs, mutations de Baalbek par rapport à la période d'avant-guerre et rapports site-ville pour identifier *les enjeux actuels du patrimoine* dans la ville. Dans ce sens, les enquêtés identifient l'acteur principal de Baalbek comme la communauté chiite, puis l'État libanais et les partis politiques. Trois quarts d'entre eux confirment la rupture entre le site et la ville, dont la nature relève en premier lieu d'une différence culturelle (46.3%), en deuxième lieu d'une différence sociale (15.8%) et en troisième lieu d'un clivage politique (14.7%). La grande majorité de nos enquêtés (78.4%) affirment que la ville s'est transformée par rapport à la période d'avant-guerre et que cette transformation a touché respectivement l'urbain, le politique et le touristique.

Enjeux du patrimoine à Baalbek selon les enquêtés	Modalité citée en n°1	Modalité citée en n°2	Modalité citée en n°3
Acteur principal de Baalbek	Communauté chiite (29.7%)	État libanais (22%)	Partis politiques (18.6%)
Rupture site-ville	Oui (75%)	Non (25%)	
Nature de la rupture site-ville	Différence culturelle (46.3%)	Différence sociale (15.8%)	Clivage politique (14.7%)
Mutation de Baalbek par rapport à la période d'avant-guerre	Oui (78.4%)	Non (21.6%)	
Domaine de mutation	Urbain (18.5%)	Politique (16.5%)	Touristique (14.8%)

Tableau 7 : Enjeux actuels du patrimoine à Baalbek selon les enquêtés : tableau montrant les modalités choisies par nos enquêtés pour expliquer la réalité patrimoniale à Baalbek et ses enjeux.

Cette analyse descriptive à partir des tableaux à plat permet de distinguer les paramètres signifiants de nos variables. Reste qu'une grande part de nos variables porte sur des options de réponses ouvertes. L'analyse du verbatim met en évidence trois considérations:

- La première concerne l'origine des non-Libanais. Elle nous renseigne principalement sur les foyers émetteurs des touristes intéressés par Baalbek et partant, confirme l'hypothèse d'une internationalisation de ces touristes. En effet, 49% des touristes sont européens (Français en majorité), 14.1% sont Américains, 11.7% Anglais, 10.5% Arabes, 8.1% Canadiens et 6.6% Brésiliens.
- La deuxième concerne l'interprétation de « nouveaux » éléments évoqués dans les réponses ouvertes. Le codage de ces éléments fait apparaître trois nouvelles variables :

le Hezbollah, la marginalisation de la ville et l'exploitation non profitable du site. Les réponses qui renvoient au Hezbollah, le placent comme acteur principal de la ville, comme référentiel de l'identité de Baalbek, comme le premier élément qui vient à l'esprit lorsque Baalbek est cité, mais également comme frein au bon fonctionnement touristique de la ville. La marginalisation de la ville est attribuée en revanche à l'État libanais qui - selon les réponses - néglige la ville, l'écarte de ses projets de développement urbain et de ses politiques touristiques, ne s'intéresse pas à ses problèmes socioculturels et n'y est présent que symboliquement. Quant à l'exploitation touristique négative du site, elle est évoquée lorsqu'il s'agit des variables portant sur le Festival International de Baalbek et l'imaginaire touristique. En somme, la synthèse des réponses aux questions ouvertes fait émerger trois nouvelles variables, d'un intérêt considérable pour l'analyse explicative des données.

- La troisième concerne les réponses à la question numérique ouverte (nombre de visites antérieures du site). Au vu des chiffres que portent ces réponses, nous avons procédé à un regroupement des observations en quatre classes (< 2 fois, de 2 à 6 fois, de 6 à 10 fois et > 10 fois). Ainsi, nous avons pu calculer la moyenne (5.60) et l'écart type (4.99) et constater que les valeurs données ne sont pas concentrées autour de la moyenne⁷. Cela signifie que le nombre de visites au site varie autant d'un groupe à l'autre qu'à l'intérieur du même groupe.

L'analyse à plat des réponses fermées et ouvertes permet ainsi une lecture intra-variable des résultats. Elle permet de repérer les paramètres significatifs des variables et aide à dresser le contour des résultats de l'enquête. Elle décrit les caractéristiques de chaque variable, préparant ainsi le chemin à la définition d'un schéma d'analyse plus profond des résultats.

2.2. Lecture analytique des résultats :

Notre lecture analytique des résultats se fonde sur la mise en relation des variables. C'est une lecture inter-variable qui consiste à croiser les variables entre elles afin de déterminer celles qui sont corrélées - et donc porteuses de sens pour notre analyse - de celles qui sont indépendantes. Le tri se fait en premier lieu par des graphes de relation qui mettent en évidence les types de relations qu'entretiennent les variables entre. Ces graphes nous ont

⁷ Puisque l'écart type est élevé.

révélé des relations très significatives entre la nationalité des enquêtés et une grande majorité de nos variables (cf. Annexe 12-B). Cela nous a amené à étudier dans un deuxième temps le degré de dépendance⁸ entre la nationalité des enquêtés et les variables qui en sont corrélées (cf. Annexe 12-C). Ce degré de dépendance nous intéresse parce qu'il nous permet de relier pratiques, opinions, attitudes, motivations, attentes, acceptions et autres selon le critère de nationalité. Cela nous permet d'identifier les modèles de représentations correspondants à chaque niveau du regard sur Baalbek. Il nous permet également de décortiquer le phénomène étudié en éléments objectifs (logiques, acteurs, enjeux, dimension...) pour le reconstruire ultérieurement en système (selon des variables interdépendantes).

La figure n°59⁹ synthétise les corrélations dépistées entre nos variables et la variable « clé » de la nationalité, et les répartit par ordre de significativité (très significative, significative, peu significative ou non significative). Elle révèle que l'origine de l'enquêté influence largement les variables relevant du motif de la présence à Baalbek, de l'acception du patrimoine, des représentations touristiques, du référentiel historique et identitaire de la ville, des éléments de son patrimoine, de ses acteurs ainsi que de son image et ses transformations par rapport à la période d'avant-guerre. Elle influence en moindre mesure les variables relatives aux problèmes économiques, socioculturels et spatiaux spécifiques à la ville.

⁸ Nous avons déterminé le degré de dépendance entre nos variables par le test de Chi2.

⁹ Ce schéma est fait à partir des graphes de relations et des tableaux croisés (Cf. Annexe 12-B, 12-C).

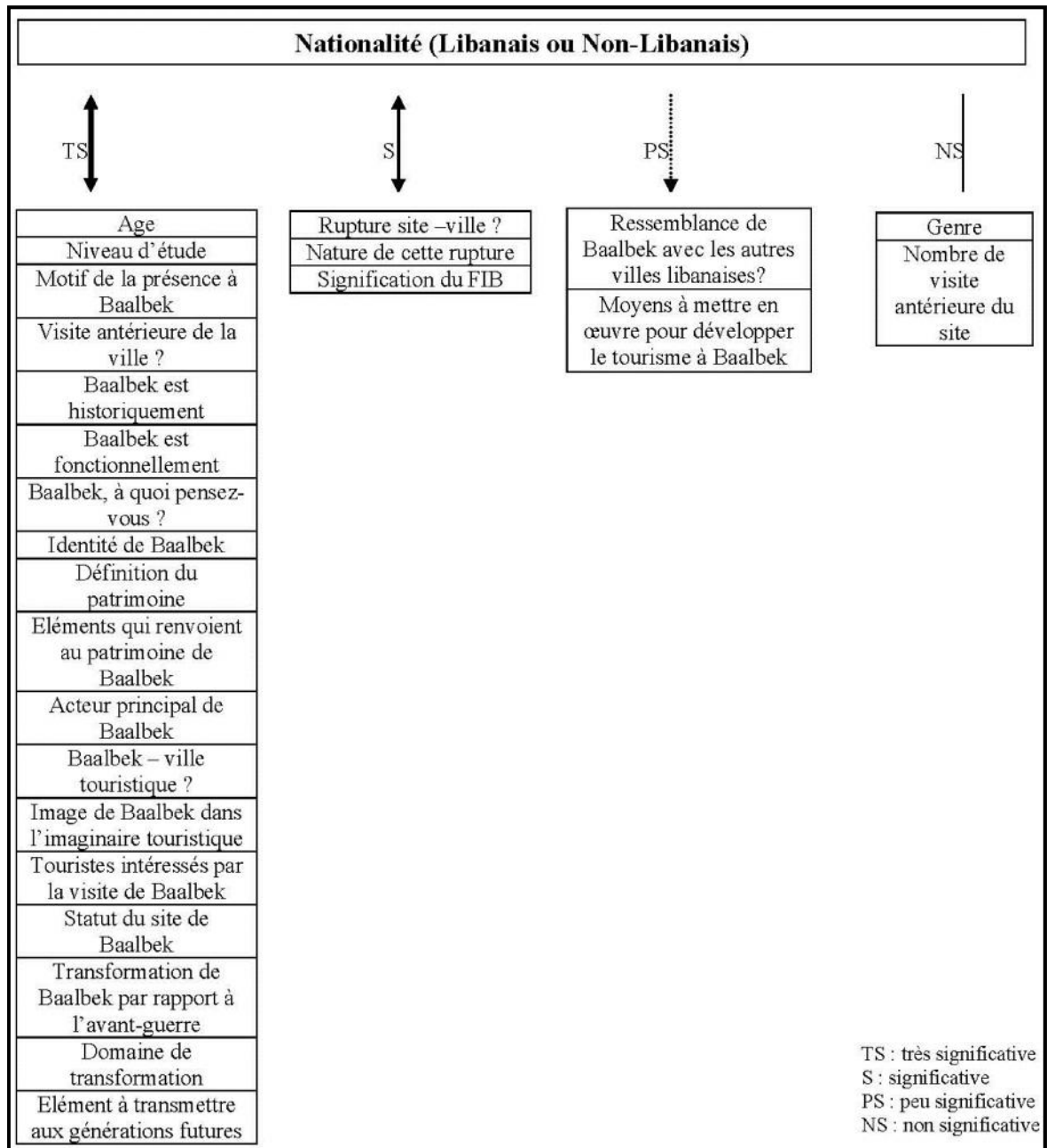


Fig. 59 : Schéma de dépendance des variables avec la nationalité des enquêtés. Remarquons que les variables relevant des représentations identitaires, de l'acceptation du patrimoine, des enjeux touristiques et des acteurs influencent largement les attitudes et les regards patrimoniaux à sur Baalbek.

Une fois filtrées, nous croisons les variables explicatives (significatives et très significatives) entre elles pour distinguer les variables endogènes¹ corrélées, des variables exogènes² influentes. Ainsi nous avons pu identifier des relations très significatives et réciproques entre la variable « Acteur principal à Baalbek » et six autres variables : « Définition du patrimoine », « Élément du patrimoine de Baalbek », « Identité de Baalbek », « Baalbek, à quoi pensez-vous », « Imaginaire touristique » et « Élément à préserver et transmettre aux générations futures ».

Acteur de Baalbek x Définition du patrimoine :

Définition du patrimoine	Ensemble de valeurs et de biens religieux	Ensemble de valeurs et de biens culturels	Biens transmis par héritage familial	Biens communs à la société libanaise	Biens reconnus par l'Unesco	Autre	Total
Acteur principal à Baalbek							
L'Etat libanais	2	3	2	1	0	1	52
L'armée libanaise	0	2	1	0	1	0	5
La communauté chiite	0	0	0	0	0	0	70
La population locale	0	0	1	0	0	3	15
La municipalité	4	1	0	1	0	0	14
Les partis politiques	0	3	2	0	2	1	44
Les clans	1	0	1	1	1	0	33
Autre	1	0	0	0	0	24	3
Total	46	96	36	19	36	3	236

Tableau 8 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « définition du patrimoine » : la dépendance est très significative. $\chi^2 = 61.37$, ddl = 35 et $1-p = 99.62\%$. Les cases encadrées en bleu (rouge) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique. Les valeurs du tableau sont les contributions de chaque case au chi-deux

Acteur de Baalbek x Baalbek, à quoi pensez-vous ?

Baalbek, à quoi pensez-vous?	Le site archéologique (la Qalaa)	Le Festival International de Baalbek	Le mausolée de Sit Khawla	La rivière de Ras El Ain	Le Souk	La mosquée Omeyyade	Les galettes de viande	Le Haschich	Autre	Total
Acteur principal à Baalbek										
L'Etat libanais	4	3	0	0	2	1	1	1	0	145
L'armée libanaise	0	0	0	0	1	2	0	0	0	23
La communauté chiite	0	0	0	0	2	0	0	0	0	242
La population locale	0	0	0	0	0	0	0	1	0	44
La municipalité	1	0	0	0	2	1	0	0	1	71
Les partis politiques	1	0	2	0	3	0	0	0	1	175
Les clans	0	2	0	1	0	0	1	1	0	113
Autre	0	0	1	0	4	1	1	0	55	8
Total	208	127	131	106	54	53	96	39	7	821

Tableau 9 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « Baalbek, à quoi pensez-vous » : la dépendance est très significative. $\chi^2 = 102.75$, ddl = 56 et $1-p = 99.99\%$. Les cases encadrées en bleu sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur à l'effectif théorique. Les valeurs du tableau sont les contributions de chaque case au chi-deux.

¹ C'est une variable explicative mais qui est expliquée par le modèle

² Variable explicative indépendante

Acteur de Baalbek x Élément du patrimoine de Baalbek :

Élément(s) du patrimoine de Baalbek	La <i>Qalaa</i>	Les temples de Baalbek	Le Mausolée de Sit Khawla	Les danses et les chants folkloriques (dabké, mijana, nay, mihbaj, etc.)	les tenues vestimentaires (chirwal, Kafiya, abaya, etc.)	La gastronomie baalbekienne	La cathédrale de Sainte Barbe	La mosquée omeyyade	Autre	Total
Acteur principal à Baalbek										
L'Etat libanais	0	6	0	0	0	2	0	0	0	138
L'armée libanaise	0	0	0	0	2	1	1	2	0	29
La communauté chiite	0	0	0	1	0	1	0	0	0	259
La population locale	1	0	0	0	0	0	0	0	0	57
La municipalité	1	0	0	1	2	1	0	0	0	69
Les partis politiques	1	2	2	0	1	0	0	0	0	160
Les clans	0	1	1	1	0	2	0	0	0	132
Autre	0	0	0	1	1	1	1	1	105	8
Total	155	179	138	97	69	103	55	55	1	852

Tableau 10 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « élément du patrimoine de Baalbek » : la dépendance est très significative. Chi² = 145.22, ddl = 56 et 1-p = 99.99%. La case encadrée en bleu est celle pour laquelle l'effectif réel est nettement supérieur à l'effectif théorique. Les valeurs du tableau sont les contributions de chaque case au chi-deux.

Acteur de Baalbek x Identité de Baalbek :

Identité de Baalbek	Arabe	Syrienne	Musulmane	Iranienne	Orientale	Internationale	Clanique	Autre	Total
Acteur principal à Baalbek									
L'Etat libanais	0	0	1	1	1	6	6	2	85
L'armée libanaise	0	0	0	0	0	1	1	1	18
La communauté chiite	0	3	1	1	2	1	0	0	123
La population locale	0	1	0	1	3	0	1	0	16
La municipalité	0	0	0	0	0	0	1	0	24
Les partis politiques	0	1	1	0	0	1	0	1	97
Les clans	0	1	1	1	0	0	8	2	58
Autre	1	0	1	2	1	1	2	13	6
Total	89	23	63	21	77	41	96	17	427

Tableau 11 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « identité de Baalbek » : la dépendance est très significative. Chi² = 76.29, ddl = 49 et 1-p = 99.24%. Les cases encadrées en bleu (rouge) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique. Les valeurs du tableau sont les contributions de chaque case au chi-deux.

Acteur de Baalbek x Imaginaire des touristes :

Acteur principal à Baalbek	Terrorisme/centre de drogue	Territoire des Chiites/foyer de Hezbollah	Destination touristique majeure/Site classé patrimoine mondiale de l'Humanité	Espace-enjeu de la géopolitique au Proche-Orient	Autre	Total
L'Etat libanais	0	7	5	2	1	52
L'armée libanaise	0	0	0	4	0	5
La communauté chiite	2	0	1	0	0	70
La population locale	1	0	0	1	0	15
La municipalité	1	0	0	1	0	14
Les partis politiques	0	6	4	0	0	44
Les clans	0	0	0	0	0	33
Autre	11	0	2	0	0	3
Total	22	74	130	8	2	236

Tableau 12 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « imaginaire des touristes sur Baalbek » : la dépendance est très significative. $\chi^2 = 52.00$, ddl = 28.14 et 1-p = 99.62%. Les cases encadrées en bleu (rouge) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

Acteur de Baalbek x Élément à préserver et transmettre aux générations futures à Baalbek :

Acteur principal à Baalbek	Le site de Baalbek (la Qalaa)	Le mausolée de SitKhawla	Le souk	La mosquée omeyyade	La cathédrale de Sainte Barbe	Le FIB	Autre	Total
L'Etat libanais	5	1	3	0	0	0	1	128
L'armée libanaise	0	0	1	0	0	0	0	20
La communauté chiite	0	0	0	0	0	1	0	203
La population locale	0	0	1	0	0	0	0	46
La municipalité	2	1	2	0	1	0	0	64
Les partis politiques	1	1	1	0	0	0	0	132
Les clans	0	0	1	0	0	0	0	100
Autre	0	0	0	1	1	1	45	5
Total	200	173	68	71	67	116	3	698

Tableau 13 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « élément de Baalbek à préserver et transmettre aux générations futures » : la dépendance est très significative. $\chi^2 = 71.32$, ddl = 42 et 1-p = 99.68%. Les cases encadrées en bleu sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur à l'effectif théorique. Les valeurs du tableau sont les contributions de chaque case au chi-deux.

Cette dépendance entre la variable des acteurs et des variables relevant de l'acception du patrimoine, de l'identité de Baalbek, de ses représentations, de son objet patrimonial et de l'imaginaire touristique qu'elle évoque nous permet de conclure que les acteurs au pouvoir sont au centre des constructions identitaires, patrimoniales et touristiques à Baalbek et que leurs logiques décident des attitudes de nos enquêtés. L'analyse croisée des variables identitaires, touristiques et patrimoniales ne montre pas de grandes dépendances entre elles (sauf pour le binôme « Baalbek, à quoi pensez-vous x objet patrimonial de Baalbek », et le

binôme « définition du patrimoine x imaginaire touristique »), ce qui ne nous permet pas de retenir des relations systémiques au sein des éléments de la matrice identitaire à Baalbek, mais plutôt des relations d'influence.

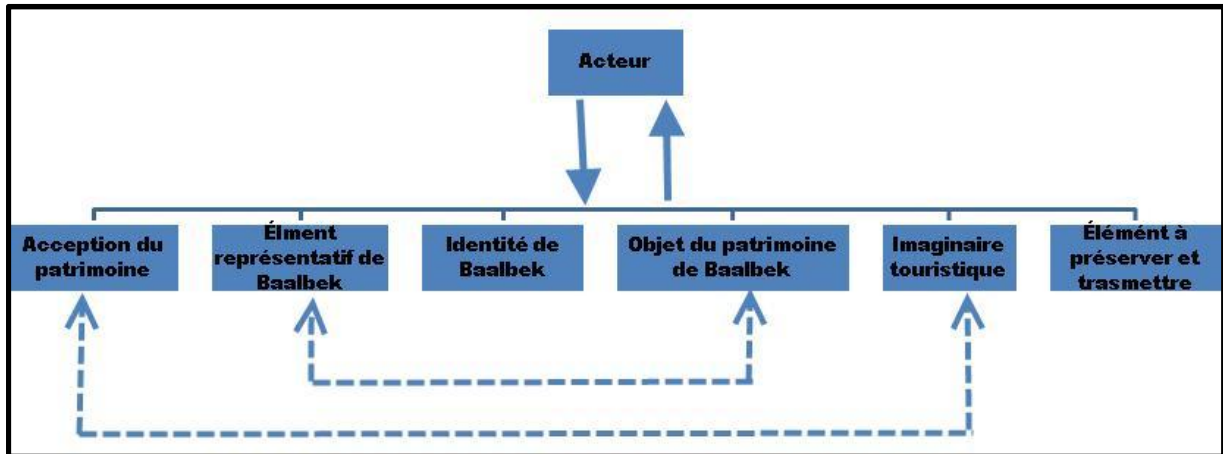


Fig. 60 : Schématisation des relations entre les variables explicatives de la construction patrimoniale à Baalbek : les relations réciproques sont plutôt entre acteurs et éléments de la matrice identitaire qu'entre ces éléments eux-mêmes.

La figure 60 montre que les acteurs du haut déterminent la configuration du dispositif identitaire à Baalbek. Donc, il suffit que les logiques de ces acteurs du haut changent ou que leurs rapports de force s'inversent pour faire basculer le référentiel identitaire et les médiateurs socio-spatiaux de l'identité (la triangulation patrimoine-territoire-tourisme). Il suffit également que ces acteurs soient pluriels (appartenant à plusieurs échelles) pour recomposer différemment le regard patrimonial à Baalbek.

En effet, au niveau local, le Hezbollah (acteur principal à Baalbek) muni d'une redéfinition idéologique du patrimoine (acception religieuse du patrimoine) interfère pour redéfinir l'identité de Baalbek, et partant ses objets patrimoniaux. L'identité de Baalbek chemine alors vers le religieux, son objet patrimonial par excellence est le mausolée de Sit Khawla. Au niveau national, la remontée du pouvoir des communautés face à celui de l'État participe d'une redéfinition du patrimoine où se concurrencent le communautaire religieux et le commun national. Il s'ensuit une hiérarchisation des valeurs patrimoniales selon l'appartenance communautaire de l'enquêté. Ainsi un chiite libanais à Baalbek considérera le mausolée de Sit Khawla comme premier objet patrimonial de la ville, le site venant (toutefois) en second. Par contre, un Libanais non chiite trouvera que le site est le seul objet patrimonial et n'arrivera pas à classer le mausolée dans la liste du patrimoine de la ville.

La classification Unesco du site a internationalisé Baalbek et y a réservé une place considérable aux acteurs internationaux. Quoique valorisant les couches antiques du site, la labellisation Unesco a pérennisé les clichés orientalistes qui hantent l'imaginaire touristique sur Baalbek. Cet imaginaire, couplé à la logique patrimoniale de l'Unesco « bien commun à l'humanité » fixe le regard international sur le site et perpétue l'identité romaine séculaire de la ville. Ainsi, **le patrimoine de Baalbek se recompose au gré des échelles des acteurs et de leurs logiques identitaires**. C'est ce qui explique pourquoi la variable nationalité ou origine des enquêtés est déterminante dans les opinions et attitudes de nos enquêtés (cf. Fig. 59).

Au demeurant, le poids des acteurs du haut dans la construction patrimoniale à Baalbek indique que celle-ci se fait par le haut (*top-down*) et qu'elle répond par suite à des enjeux de pouvoir. Elle converge donc avec le modèle théorique français de construction nationale (cf. chapitre 4). Toutefois, notre analyse bi-variée dévoile deux traits spécifiques de cette construction :

- Le premier est relatif à une acception libanaise large et à géométrie variable du patrimoine, qui pourrait s'adosser sur plusieurs référentiels à la fois. En effet, les relations entre la variable « acception du patrimoine » et la variable « Libanais » ne sont pas significatifs du tout. De même, le croisement tour à tour des variables relatives au patrimoine de Baalbek (Baalbek, à quoi pensez-vous?, élément du patrimoine de Baalbek, statut du site de Baalbek et élément à préserver et transmettre aux générations futures) avec la variable « Libanais » ne décèle pas de relations significatives ; ce qui atteste d'une part l'absence d'unanimité chez les Libanais sur la définition du patrimoine et reflète de l'autre la pluralité de leurs représentations de ce qui fait patrimoine à Baalbek. En opposant ces résultats avec la forte dépendance qui relie les variables renvoyant au patrimoine et la variable « acteur », nous constatons que le patrimoine au Liban est une notion floue, qu'elle est multi-facette car différemment interprétable selon les acteurs, les intérêts et les conjonctures. Ce qui participe décidément d'un continuuel mouvement du référentiel patrimonial et de sa recomposition selon les forces du moment.
- Le deuxième trait concerne le poids des mythes fondateurs dans la détermination du regard patrimonial à Baalbek. En effet, la corrélation entre la variable « Baalbek, à

quoi pensez-vous ? » et la variable « élément du patrimoine de Baalbek » montre que l'imaginaire touristique et national forgé sur Baalbek est toujours actif. Il résiste aux évolutions et confère au site une résilience face à la recomposition identitaire et politique de la ville.

Notre enquête permet de constater en outre que le site de Baalbek, gravé dans les représentations comme patrimoine national et mondial, devance toujours le mausolée de Sit Khawla, objet du patrimoine communautaire. En effet, 52,5% des enquêtés classent le site de Baalbek au premier rang des éléments à préserver et transmettre aux générations futures, contre 44,1% qui le font pour le mausolée. Toutefois, au vu de la composition de notre échantillon (1/4 touristes, 3/4 Libanais), nous pouvons estimer que près de la moitié des Libanais enquêtés à Baalbek ont voté pour le mausolée. Ce qui alerte d'une part sur l'ampleur croissante du courant religieux, et circonscrit d'autre part le phénomène de bipolarité patrimoniale aux échelles locale et nationale.

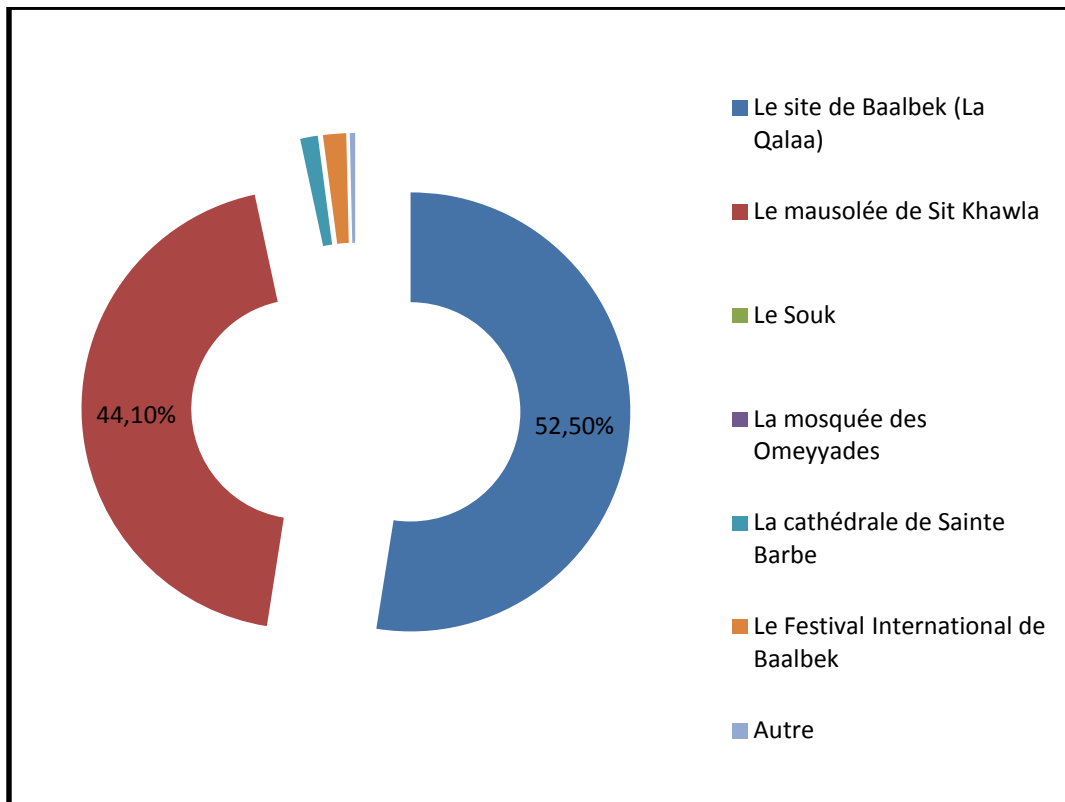


Fig. 61 : Graphique représentant la concurrence entre le site de Baalbek et le mausolée de Sit Khawla à occuper les premiers rangs parmi les éléments à conserver et transmettre aux générations suivantes.

Elément à préserver et transmettre aux générations futures	Le site de Baalbek (La <i>Qalaa</i>)	Le mausolée de Sit Khawla	Le Souk	La mosquée des Omeyyades	La cathédrale de Sainte Barbe	Le Festival International de Baalbek	Autre	Total
Nationalité								
Libanais	71	99	0	0	1	4	1	176
Non-Libanais	53	5	0	0	2	0	0	60
Total	124	104	0	0	3	4	1	236

Tableau 14 : Tableau croisant « l'origine des enquêtés » avec la variable « élément à conserver et transmettre aux générations futures » : près de la moitié des Libanais (99 sur 176) ont opté pour le mausolée. Sans oublier que ces Libanais sont très majoritairement chiites.

Ainsi, un rapprochement des résultats de l'analyse croisée des variables avec le contexte libanais nous permet d'interpréter **le phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek comme résultant d'un travail d'acteurs sur les représentations identitaires et patrimoniales de la ville au service de leurs intérêts. Ces derniers renvoient essentiellement à des enjeux politiques et touristiques qui s'inscrivent dans des courants idéologiques au Liban.** Baalbek semble être la piste où se confrontent actuellement deux courants idéologiques : un courant communautaire chiite, parrainé par le Hezbollah, acteur puissant dans la ville, et un courant national libaniste, promu par l'État libanais. Mais en même temps, étant donné que l'Etat lui-même est un objet flou soumis à concurrences communautaires on pourrait s'attendre à encore plus de force du courant Hezbollah.

3. Analyse typologique des données :

Contrairement à l'analyse explicative des données qui portait sur les variables, l'analyse typologique s'intéresse aux individus. Elle consiste dans un premier temps à dégager les caractéristiques qui permettent de classer les individus en catégories. Ensuite, elle cherche - à travers une analyse multi-variée - à repérer les facteurs discriminants du phénomène patrimonial à Baalbek.

3.1. Les paradigmes du regard patrimonial à Baalbek :

Le point de départ de notre analyse multi-variée est le tableau des caractéristiques (Tableau 15) qui permet de montrer - pour chaque niveau du regard - les modalités les plus citées (selon le classement) en réponse aux questions du questionnaire. L'analyse de ce tableau permet aisément de distinguer trois modèles de regard patrimonial à Baalbek :

a) *Le regard des non-Libanais :*

Les non-Libanais enquêtés à Baalbek sont majoritairement des touristes seniors (âgés de plus de 60 ans) et qui disposent d'un niveau d'études supérieur. Ils trouvent que Baalbek est historiquement une ville romaine, ce qui - logiquement - lui impose une fonction culturelle et touristique. Ces touristes qui viennent pour la première fois à Baalbek trouvent que cette ville ne ressemble pas aux autres villes libanaises, qu'elle a une identité internationale en tant que haut-lieu exceptionnel d'architecture et d'art et que le site est sans conteste l'élément patrimonial de Baalbek. Leurs représentations patrimoniales portent exclusivement sur les temples qu'ils considèrent avec le Festival comme les emblèmes de la ville. Européens en majorité, nos touristes définissent le patrimoine comme un bien culturel, classé Unesco s'il est mondial ou commun à la société s'il est national. Ces touristes trouvent que la ville de Baalbek ne s'est pas transformée par rapport à la période d'avant-guerre, qu'il y a effectivement une discontinuité entre le site et la ville se traduisant par un éloignement spatial et que l'acteur principal de Baalbek est l'État libanais. Ils estiment que les Occidentaux sont *a priori* les touristes les plus intéressés par la visite de Baalbek, que le FIB est respectivement une attraction touristique, une activité culturelle et un support médiatique pour la ville, et que le site et le Festival sont par ordre d'importance les deux éléments à préserver et transmettre à la postérité.

b) *Le regard des Libanais non-Baalbekis :*

Les Libanais non-Baalbekis ayant participé à notre enquête sont principalement des excursionnistes, âgés entre 20 et 40 ; âge correspondant à la génération de la guerre civile, ce qui explique pourquoi un grand nombre d'entre eux n'a pas déjà visité Baalbek. Ils disposent d'un niveau d'études universitaires, considèrent que Baalbek est historiquement romaine avant d'être libanaise et que sa fonction relève du touristique culturel, et en moindre mesure du religieux. Ils trouvent que Baalbek ne ressemble pas aux autres villes libanaises, qu'elle se distingue par son cachet arabe, oriental et clanique, et que le site, le Festival et le mausolée sont respectivement les éléments qui viennent à l'esprit quand on parle de Baalbek. Ces Libanais définissent le patrimoine essentiellement comme un bien culturel, mais qui pourrait également avoir une dimension nationale ou religieuse. Les objets qu'ils désignent comme patrimoine de Baalbek sont par ordre d'importance la *Qalaa*, les temples et le mausolée ; ces objets motivent, avec le Festival, la visite touristique de Baalbek.

Tableau des caractéristiques	Non-Libanais	Libanais non-Baalbekis	Libanais Baalbekis
Age	> 60 ans	20 – 40	20 – 40
Niveau d'étude	Etudes universitaires	Etudes universitaires	Scolaire / technique
Visite antérieure – ville	Non	Non	Oui
Motif de la présence	Touristes	Excursionnistes	Résident à Baalbek
Visite antérieure – site	Non	Non	Oui
Baalbek est historiquement	Romaine Libanaise	Romaine Libanaise	Libanaise Romaine
Baalbek est fonctionnellement	Culturelle Touristique Religieuse	Touristique Culturelle Religieuse	Touristique Agricole Religieuse
Baalbek, à quoi pensez-vous ?	Site archéologique Festival International	Site archéologique Festival International Mausolée de Sit Khawla	Site archéologique Mausolée de Sit Khawla Parc de Ras-Ain
Ressemblance avec les autres villes libanaises	Non	Non	Non
Identité de Baalbek	Internationale Autre (haut-lieu, ville exceptionnelle, romaine)	Arabe Orientale Clanique	Clanique Arabe Musulmane
Définition du patrimoine	Biens culturels Biens Unesco Biens communs à la société libanaise	Biens culturels Biens nationaux Biens religieux	Biens religieux Biens nationaux Biens transmis par héritage familial Biens Unesco
Éléments du patrimoine de Baalbek	Temples	Qalaa Temples Mausolée	Qalaa Mausolée
Acteur principal	L'Etat libanais	La communauté chiite	Autre (le Hezbollah)
Baalbek est une ville touristique ?	Oui	Oui	Non

Moyens à mettre en œuvre pour développer le tourisme			Maitrise de l'urbanisation Amélioration de la communication Amélioration compétences professionnelles
Rupture site-ville ?	Oui	Oui	Oui
Nature de la rupture	Eloignement spatial	Différence culturelle	Différence sociale
Elément(s) qui motive la visite de la ville	Site Festival	Site Mausolée Festival	Mausolée Site Festival
Image de Baalbek dans l'imaginaire des touristes	Destination touristique majeure / site classé patrimoine de l'humanité	Destination touristique majeure / site classé patrimoine de l'humanité	Destination touristique majeure / site classé patrimoine de l'humanité
Touristes intéressés par Baalbek	Occidentaux	Occidentaux Iraniens Libanais	Occidentaux Iraniens Libanais
Signification du FIB	Attraction touristique Action culturelle encouragée par l'État événement médiatique	Attraction touristique Action culturelle encouragée par l'État moteur économique pour la ville	Attraction touristique initiative privée qui exploite le site. Source de nuisances pour la population locale
Statut du site	Patrimoine mondial	Monument national	Espace touristique
Transformation / l'avant-guerre	Non	Oui	Oui
Domaine de transformation		Urbain Politique Religieux	Urbain Politique Religieux
Elément à préserver et transmettre aux générations futures	Site Festival	Site Festival Mausolée	Mausolée Site Mosquée

Tableau 15 : Tableau des caractéristiques : analyse des réponses par rapport à la variable explicative portant sur l'origine des enquêtés ; seuls les trois premières modalités les plus citées sont retenues pour les questions à réponse ordonnées. Les réponses communes aux trois enquêtés (Non-Libanais, Libanais et *Baalbekis*) sont soulignées en rouge, celles qui sont communes aux non-Libanais et Libanais en jaune, et celles qui sont communes aux Libanais en vert.

Les enquêtés Libanais non-*Baalbekis* trouvent que la communauté chiite est l'acteur principal de Baalbek, que la rupture entre le site et la ville est due principalement à une différence culturelle et que la ville a connu des changements urbains, politiques et religieux suite à la guerre. Ces Libanais décrivent le site de Baalbek comme un monument national, considèrent que sa classification Unesco a contribué à faire de Baalbek une destination touristique majeure fréquentée surtout par les Occidentaux, en moindre mesure par les Iraniens et les Libanais. Quant aux éléments qu'ils souhaitent passer à leurs descendants, nos enquêtés ont opté respectivement pour le site, le Festival et le mausolée.

c) Le regard des Baalbekis :

Nos enquêtés *Baalbekis* sont principalement des résidents à Baalbek, âgés entre 20 et 40 ans et disposant d'un niveau d'étude moyen (scolaire / technique). Ils trouvent que la ville de Baalbek est historiquement libanaise (au premier rang), puis romaine, que ses fonctions principales sont touristiques, agricoles et religieuses, et que la particularité de leurs villes par rapport aux autres villes libanaises réside dans sa structure sociale clanique et son cachet arabo-musulman. Le site, le mausolée et le parc de *Ras El Ain* sont respectivement - selon eux - les éléments symboliques de Baalbek ; l'acteur de la ville est le Hezbollah et la différence entre la ville et le site est de nature sociale. Nos *Baalbekis* trouvent que le patrimoine est l'ensemble de valeurs et de biens religieux, mais qu'il pourrait aussi évoquer un bien culturel, national, transmis familialement ou classé Unesco. L'élément principal du patrimoine de Baalbek est toutefois la *Qalaa*, secondée par le mausolée (ce qui montre la résilience des clichés et des mythes fondateurs nationaux). L'image touristique de Baalbek est - à leur avis - positive ; le mausolée, le site et le Festival sont, par ordre d'importance, les éléments qui motivent la visite touristique de Baalbek, et les touristes intéressés par la visite de Baalbek sont respectivement les Occidentaux, les Iraniens et les Libanais. Nos enquêtés considèrent que le site de Baalbek est un espace touristique et que le FIB exploite le site et ennuie la population locale. Les éléments qu'ils préfèrent transmettre à leurs descendants sont respectivement le mausolée, le site et la mosquée.

d) Lecture comparative et synthétique des trois regards :

Les trois niveaux s'accordent sur la spécificité de Baalbek qui la rend différente des autres villes libanaises, sur la présence d'une discontinuité entre la ville et le site, sur l'image que sollicite Baalbek dans l'imaginaire des touristes, sur l'origine occidentale des touristes intéressés par sa visite, sur la désignation du site comme le premier élément qui vient à

l'esprit lorsque Baalbek est évoquée, ainsi que sur la portée touristique du FIB. En dehors de ces points, les regards divergent surtout entre le niveau local (les *Baalbekis*) et le niveau international (non-Libanais). En effet, alors que ces derniers trouvent que Baalbek est historiquement une ville romaine avant d'être libanaise, et qu'elle est une ville touristique, les *Baalbekis* trouvent l'inverse ; ils hiérarchisent différemment les attributs de l'identité de Baalbek, les éléments de son patrimoine, ses acteurs, le statut du site, l'acception du patrimoine et leur choix de l'élément à transmettre aux générations futures. Ainsi, les questions patrimoniales à dimension identitaire suscitent de réponses sensiblement divergentes entre le niveau local et le niveau international, contrairement aux questions patrimoniales à dimension touristique qui les rapprochent relativement.

Le niveau national (les Libanais) témoigne en revanche d'une attitude ambivalente, située à mi-distance entre le niveau international et le niveau local. Les réponses des Libanais non-*Baalbekis* reflètent d'une part qu'ils tiennent compte des mutations identitaires, patrimoniales, politiques et touristiques de Baalbek, et de l'autre que leurs représentations sur Baalbek n'ont pas totalement évolué ; elles sont restées largement inspirées du regard occidental sur la ville (ou plutôt le site), repris par les services de l'Etat libanais. Toutefois, leur définition du patrimoine ne relève pas uniquement du national, mais inclut le culturel et le religieux. En effet, si nos enquêtés libanais trouvent, tout comme les non-Libanais, que Baalbek fait d'abord penser au site et au Festival, ils y ajoutent clairement le mausolée de Sit Khawla. En sorte que pour eux, les éléments du patrimoine de Baalbek sont par ordre d'importance la *Qalaa*, les temples et le mausolée, que les éléments qui motivent la visite touristique sont le site et le Festival, sans oublier toutefois le mausolée auquel ils accordent la deuxième place... Donc un mélange pragmatique de diverses strates de représentation.

En résumé, nous constatons qu'une différence sensible existe entre le niveau international et le niveau local. Nos enquêtés non-Libanais qui sont principalement des touristes, ne voient à Baalbek que ce qu'ils cherchent à voir : valider leurs imaginaires nourris par les clichés orientalistes et/ou les représentations assignées par le label Unesco. Leurs discours portent presque exclusivement sur le site et ils ignorent assez largement la ville. Ils se réfèrent à une acception touristique du patrimoine comme biens culturels de l'humanité pour repérer le patrimoine de Baalbek. Leur regard patrimonial se fixe sur le passé historique lointain de Baalbek. Par contre, le regard patrimonial des *Baalbekis* tend vers l'actuel et le réel. En effet, les *Baalbekis* admettent les changements induits par la guerre (une

recomposition de la ville, une inversion des rapports de force politique, une recrudescence de l'influence religieuse, pouvoir du Hezbollah, etc.). Ils se fondent sur l'état actuel des choses pour repérer le patrimoine de la ville. Ils définissent le patrimoine par le prisme religieux et familial : c'est pourquoi le religieux se trouve fort présent dans leur évaluation du patrimoine. Toutefois, s'ils mésestiment le Festival (instrument externe de dépossession), ils n'arrivent pas à passer outre le site, qui reste pour eux l'élément principal du patrimoine de leur ville, mais le deuxième élément qu'ils souhaitent transmettre à leurs fils après le mausolée. Quant aux Libanais non *Baalbekis*, ils ont une position intermédiaire entre les deux, avec toutefois un penchant vers le profil international. Les Libanais voient Baalbek avec des lunettes nationales. Pris par la nostalgie à la période libanaise « solidaire » d'avant-guerre, ces Libanais vont à Baalbek pour retrouver l'imaginaire de grandeur nationale dont le site représente un des socles. Cependant, ils ne peuvent pas nier les évolutions politiques, sociales, culturelles et les influences religieuses qui ont atteint tout le Liban suite à la guerre. Ils affirment alors que la communauté chiite est l'acteur principal de Baalbek, qu'il y a une différence culturelle entre le site et la ville, et sont conscients de l'importance économique et touristique du mausolée. Mais, cela ne déstabilise pas leur imaginaire sur le site de Baalbek en tant que patrimoine national et mondial, et lieu d'un prototype culturel *unique dans le monde arabe* : le FIB.

3.2. Les facteurs discriminants du regard patrimonial à Baalbek :

Pour repérer ces facteurs, nous avons procédé à une analyse factorielle des variables explicatives de la construction patrimoniale à Baalbek (acteurs de Baalbek, acception du patrimoine, élément représentatif de Baalbek, identité de Baalbek, objet du patrimoine de Baalbek, imaginaire touristique sur Baalbek, statut du site et élément à préserver et transmettre aux générations futures). L'analyse factorielle multiple fut sollicitée parce qu'elle permet de définir les caractéristiques de groupe d'individus (il s'agit pour nous des regards patrimoniaux de nos enquêtés) à partir des variables, ce qui permet de construire des typologies. Pour mener cette analyse, nous avons étudié la disposition des modalités et des observations par rapport aux deux axes factoriels qui expliquent à 47% la variance. L'étude des contributions négatives et positives des modalités par rapport à ces axes nous a permis de constater que sur le premier axe s'opposent « mausolée de Sit Khawla », « ensemble de valeurs et de biens religieux », « clanique », « espace touristique », « le Hezbollah », « territoire des chiites » d'un côté, à « site archéologique », « temples », « Biens reconnus par l'Unesco », « patrimoine mondial », « FIB » de l'autre côté ; alors que sur le deuxième axe

s'opposent d'une part « *Qalaa* », « biens nationaux », « communauté chiite », « site », « biens religieux », « FIB », « Unesco », « monument national » à « *Qalaa* », « temples », « mausolée », « arabe », « ensemble de biens et de valeurs culturels », « biens religieux ». Cela nous mène à constater que notre premier axe dresse le référentiel patrimonial Unesco contre le référentiel religieux chiite et que le deuxième axe oppose le référentiel national du patrimoine à son référentiel culturel. Ainsi, nos enquêtés peuvent être regroupés selon les référentiels qu'ils mobilisent pour regarder et statuer sur le patrimoine à Baalbek. Ces référentiels sont : religieux, national, culturel et de l'humanité (Unesco).

Sur le graphique (Fig. 62) qui schématise la répartition des modalités dont la contribution est importante par rapport aux axes, nous pouvons constater que l'axe horizontal oppose le religieux au commun mondial, alors que l'axe vertical oppose le culturel au commun national. Cette opposition est remarquable parce qu'elle permet une lecture des faits selon une double interface : religieux-mondial (spécifique - universel) et culturel -national (propre - commun).

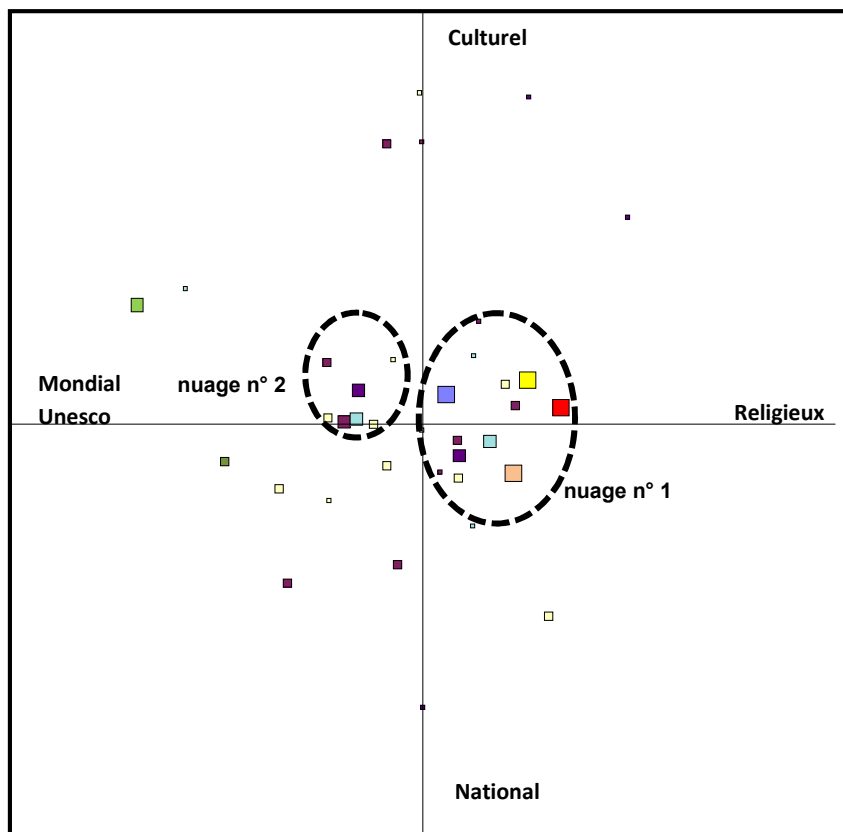


Fig. 62 : Graphique de l'analyse factorielle des correspondances, construit à partir du tableau des contributions (cf. Annexe 12-D). Il montre la répartition des modalités les plus citées autour des deux axes factoriels. Chaque carré correspond à une modalité et sa taille est relative à sa contribution dans l'explication de la dimension attribuée à l'axe. Les couleurs des carrés n'ont pas de signification particulière autre qu'assurer une lisibilité des tailles des carrés. Les modalités que représentent les carrés n'ont pas été identifiées ni sur le graphique, ni en légende parce qu'elles ont été évoquées au cours de l'analyse. Leur visualisation s'avérait de plus encombrante. Les nuages 1 et 2 correspondent aux groupes des modalités rapprochées qui permettent de construire des typologies de regards patrimoniaux.

Selon cette interface, les trois échelles du regard patrimonial à Baalbek s'opposent indirectement par interposition de valeurs. Ainsi, le particularisme religieux (spécificités des communautés locales) fait face à la classification Unesco (considérée par les *Baalbekis* comme un aspect détourné de l'appropriation occidentale et une forme déguisée de la mondialisation). De même, le culturel arabe s'oppose au national libanais. Ce schéma de tensions est à croiser avec le contexte géopolitique en Moyen Orient où les acteurs jouent des rapports entre communautarisme, arabisme, libanisme et occidentalisme pour faire du Liban une arène pour les conflits idéologiques.

La figure 62 montre la distribution des modalités les plus citées sur les quatre quadrants définis par les deux axes. Chaque modalité est représentée par un carré dont la taille est proportionnelle aux effectifs obtenus. La position de ces modalités par rapport aux axes permet la lecture factorielle de la carte : de prime abord, il est à remarquer que la plus grande partie des modalités est dispersée autour du centre de la carte ; cela signifie que nos enquêtés ne partagent pas les mêmes opinions et attitudes puisqu'ils ont répondu de façon différente aux questions posées. Ensuite deux groupes de modalités concentrées sont significants³ sur la carte : nuage 1 et 2. Le premier est à l'intersection de deux quadrants : religieux-culturel et religieux-national ; le deuxième est plus spécifique au troisième quadrant : mondial-culturel. Cela signifie que Baalbek fait l'objet de deux approches patrimoniales parallèles : la première internationale, d'ordre touristique, qui mobilise essentiellement les références culturelles de l'Unesco pour évaluer le patrimoine de Baalbek (le site) ; la deuxième libanaise, plus complexe où se concurrencent référentiel religieux, culturel et national dans la détermination du patrimoine de la ville. Cette deuxième approche tripartite du patrimoine à Baalbek se croise avec la polysémie du patrimoine dans le monde arabe en général et libanais en particulier. Elle cristallise de plus les trois tendances théoriques arabes du patrimoine : conservatisme, modernisme et réformisme. Elle montre que le regard patrimonial libanais - et *Baalbeki* bien évidemment - est flexible et peut se fixer sur plusieurs objets en même temps.

Donc, l'analyse factorielle permet de construire deux typologies de regards patrimoniaux à Baalbek à partir du référentiel patrimonial qui les sous-tend : la première mobilise le référentiel Unesco dans la définition de l'identité de la ville (haut-lieu d'art et d'architecture romaine), son objet patrimonial (les temples), ses acteurs (l'État libanais), son

³ À noter que sur dans une analyse factorielle, plus les modalités sont écartées les unes des autres, moins elles sont significatives.

emblème (le site) et le statut de son site (patrimoine mondial) ; la deuxième amalgame référentiel national, culturel et religieux dans l'identification de l'identité de Baalbek (arabe/clanique), ses objets patrimoniaux (*Qalaa* / mausolée), ses acteurs (communauté chiite), son emblème (*Qalaa*) et le statut de son patrimoine (monument national / espace touristique). Ces deux typologies participent du phénomène de la bipolarité patrimoniale.

En somme, **la bipolarité patrimoniale à Baalbek résulte à la fois de facteurs définitionnels (polémique autour de la notion patrimoniale dans le monde arabe), de facteurs géopolitiques internes relatifs aux communautés libanaises (patrimoine enjeu identitaire et politique) et géopolitiques régionaux (conflits arabo-israélien et axes de campement idéologique en Moyen Orient (axe syro-iranien, axe des pays « modérés », axe des mouvements intégristes, etc.), de facteurs culturels renvoyant aux représentations indurées et assises des mythes fondateurs, ancrées dans les imaginaires, enfin des facteurs relatifs à une nouvelle approche touristique du patrimoine, influencée par le classement Unesco. Ils concourent tous, aux échelles nationale et locale, à la juxtaposition des regards patrimoniaux sur Baalbek et participent de sa bipolarité patrimoniale.**

Conclusion de la troisième partie

Cette partie a interrogé le terrain pour comprendre le phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek. Elle analyse tout d'abord le discours des acteurs à Baalbek afin de déterminer les échelles, les logiques et les enjeux qui sous-tendent leurs regards patrimoniaux. Ces discours sont abordés et traités à partir d'une analyse sémantique et du matériau informatif que nous avons recueillis et qui portaient majoritairement sur des reproductions documentaires et iconographiques (dépliants, bulletin, cartes, rapports des études des plans et des projets, etc.) et des réponses à l'enquête.

L'étude du discours des acteurs « du haut » a mis en évidence les trois niveaux décisionnels à Baalbek : le niveau local, national et international. Au niveau local, l'étude d'une carte de Baalbek élaborée par la municipalité et d'un bulletin d'une association locale a montré que le regard patrimonial local est fortement influencé par la recomposition communautaire de la ville. En effet, le religieux imprègne les représentations identitaires locales qui se redéfinissent ainsi sous l'impulsion du courant idéologique chiite parrainé par le Hezbollah. Ce dernier consolide la construction communautaire en mobilisant la triangulation patrimoine-territoire-tourisme autour d'un référentiel unique (le communautaire religieux). Il en résulte un objet patrimonial (le mausolée de Sit Khawla), à la fois un marqueur spatial et un moteur économique de la ville, qui pousse le niveau local à revoir ses valeurs patrimoniales et à les hiérarchiser en fonction de ses intérêts. En effet, le mausolée, objet communautaire prend le devant sur le site, objet patrimonial national et mondial, sans toutefois le masquer. Le site continue à être présent sur la carte de Baalbek et le bulletin de l'association locale, mais au deuxième plan.

Au niveau national, l'étude des actions relevant des institutions touristiques (Ministère du tourisme et Festival International de Baalbek) nous permet de constater que le site de Baalbek est le seul « objet » qui fixe l'intérêt patrimonial de l'État libanais. Il lui attribue deux valeurs patrimoniales qu'il hiérarchise au gré des enjeux : une valeur nationale pour réactiver l'identité libanaise après la guerre, et une valeur historico-culturelle (romaine surtout) pour redynamiser le tourisme. L'attention du niveau national se porte donc exclusivement sur le site de Baalbek, dont le statut est ainsi dédoublé : symbole national et attraction touristique.

Au plan international, l'étude du rapport de l'ICOMOS (dossier qui a porté le classement) ainsi que l'étude d'un projet en cours (CHUD) financé par la Banque mondiale, révèle que les acteurs internationaux à Baalbek sont des organisations mondiales qui envisagent

essentiellement la ville par le site. Leurs valorisations s'appuient sur sa dimension historique antique, culturelle, architecturale et esthétique, avec toutefois un focus privilégié sur les éléments romains. Conscients de l'actualité baalbekienne et du désintérêt local à l'égard du site, ces acteurs cherchent, à travers leurs actions, à concilier le site et la population locale afin de contribuer au développement local.

Ainsi, aux trois échelles d'acteurs correspondent trois logiques et deux objets patrimoniaux. Les logiques convergent dans une large mesure entre le niveau national et international : elles portent toutes deux sur le site et les enjeux y sont essentiellement d'ordre touristique. Elles se démarquent en revanche de la logique communautaire qui s'infiltré dans la ville et recrute sa population locale.

En se fondant sur ces trois niveaux de regards patrimoniaux, l'enquête par questionnaire a cherché à en identifier le plus finement possible l'ensemble des attitudes et représentations des acteurs. Le questionnaire fut adressé à des touristes (niveau international), des Libanais (niveaux national) et des *Baalbekis* (niveau local). Son analyse s'est faite selon deux démarches : explicative et typologique. La démarche explicative s'articule autour d'une description générale des résultats et d'une analyse bi-variée (analyse croisée des variables deux à deux) afin d'identifier les variables significantes et les distinguer de celles qui sont peu ou non significantes. Les variables significantes sont celles qui entretiennent des relations entre elles participant ainsi d'une nouvelle configuration de l'ensemble à chaque fois qu'une nouvelle information influence une de ses composantes. L'intérêt s'est donc porté sur l'étude des relations (systémique, à sens unique, réciproque, etc.) entre variables significantes.

C'est ainsi que nous avons identifié dans un premier temps les dépendances d'un grand nombre de variables avec la variable relevant de l'origine des enquêtés. Ce qui conforte notre hypothèse sur les trois échelles de regards patrimoniaux à Baalbek. Ensuite, nous avons identifié des relations mutuelles existantes entre les acteurs à Baalbek d'une part, et un ensemble de variables relevant des questions identitaires, patrimoniales et touristiques. Ce qui signifie que les acteurs « du haut » impriment, par leurs logiques, les représentations et les attitudes des enquêtés. Toutefois, nous n'avons pas trouvé de relations importantes entre les variables relevant des questions identitaires, patrimoniales et touristiques, ce qui indique que les personnes enquêtées n'associent pas forcément le tourisme à Baalbek, à l'identité de la ville et/ou à son patrimoine, ou - et ce que nous privilégions - qu'ils disposent de plusieurs

valeurs identitaires sur Baalbek qu'ils hiérarchisent différemment lorsqu'il est question de tourisme ou de patrimoine.

La démarche typologique mobilise en revanche les variables pour identifier les caractéristiques des individus, les classer en groupes et déterminer les facteurs qui orientent leurs regards patrimoniaux. Le tableau des caractéristiques nous a permis de définir trois « paradigmes », trois familles de représentations sur ce qui fait patrimoine à Baalbek. Leur analyse comparée révèle une divergence entre d'un côté le regard des touristes qui se fixe exclusivement sur le site et mobilise le référentiel patrimonial de l'Unesco et l'imaginaire occidental pour définir son identité et son objet patrimonial, et de l'autre côté, le regard local qui privilégie le référentiel communautaire chiite dans la lecture patrimoniale et identitaire de la ville. Ces résultats convergent donc vers ceux de l'analyse explicative. Le regard national se situe en revanche entre les deux, à la croisée des mythes fondateurs nationaux et touristiques sur Baalbek d'une part et des mutations identitaires et recompositions socio-spatiales qui ont marqué la ville.

L'analyse factorielle multiple en classant les réponses des enquêtés aux questions relevant des variables significatives, en catégories, permet de définir pour chacune le facteur discriminant du regard patrimonial. L'analyse des correspondances multiples a permis de regrouper les modalités les plus citées en quatre catégories et de repérer le référentiel autour duquel se noue chacune d'entre elles. Ainsi, nous avons pu identifier quatre référentiels du regard patrimonial : mondial Unesco, religieux, culturel et national. L'analyse factorielle a servi à déterminer des « classes », à travers un regroupement dans un même nuage, des modalités qui contribuent à structurer les axes. Deux classes s'imposent alors : la première relève d'un regard patrimonial touristique et culturel conforme au référentiel Unesco, la deuxième, renvoie à un regard patrimonial polysémique, polyvalent et pluriel qui se réfère à une combinaison de référentiels identitaires (religieux, national et culturel) pour identifier le patrimoine de Baalbek. S'ensuivent dans ce dernier cas deux objets patrimoniaux (site et temple) agencés en plans selon qu'il s'agit du prisme communautaire ou national de l'expression identitaire. Cela signifie que le regard local, contrairement à ce qu'on avait postulé, n'est pas complètement glissé vers le religieux et que le site continue à avoir une valeur patrimoniale pour les *Baalbekis*, d'où le phénomène de bipolarité patrimoniale, manifestant une résilience effective de la construction patrimoniale antérieure.

Cette bipolarité patrimoniale à Baalbek résulte donc, d'après les résultats de l'enquête, d'un jeu de pouvoir multiscalair entre acteurs locaux, nationaux et internationaux. Ces acteurs, ayant chacun leurs agendas et leurs stratégies, cherchent à rassembler - des touristes, des Libanais, des *Baalbekis* - autour de leurs idéologies en mobilisant et en instrumentalisant le patrimoine. Si les touristes adhèrent complètement aux représentations de l'Unesco sur Baalbek et son site, les Libanais (*Baalbeki* et *non-Baalbeki*) restent indéterminés et sont tiraillés entre un site, emblème national et monument historique et culturel, et un mausolée, objet communautaire qui s'affirme plus représentatif de la société communautaire baalbekienne et plus rentable pour la ville.

Conclusion générale

Le contexte libanais fait de ce pays un laboratoire intéressant pour les sciences humaines et sociales. L'enchevêtrement des enjeux sociaux, culturels, identitaires, politiques, économiques et géopolitiques oblige à des lectures transversales, interactives et systémiques dont j'ai cherché à saisir tout à la fois les enjeux, les logiques et les référentiels à l'œuvre dans le cadre du processus patrimonial.

La littérature savante occidentale en sciences sociales et humaines sur la question du patrimoine m'a conduite à me saisir des processus de construction identitaire, le plus souvent partie prenante de projets politiques. Les « objets » transdisciplinaires que sont le patrimoine, le tourisme ou le territoire sont à la fois vecteurs, leviers, marqueurs et canaux de diffusion de l'identité. Les rapports systémiques à l'intérieur de cette triangulation garantissent une assise solide à l'identité. Ils permettent en outre de comprendre la construction identitaire, et partant, la construction patrimoniale en saisissant un des pôles de ce triangle.

En revanche, la littérature arabe sur le patrimoine renvoie à des mécanismes de renaissance et d'affirmation culturelle. Elle sous-tend toute une polémique sur la nature du patrimoine : constructive ou transmissible, statique ou mouvante, morale ou matérielle. Le poids de l'Islam dans la culture arabe complique la notion patrimoniale en lui attribuant une dimension religieuse, et donc un soubassement idéologique. De plus, les rapports avec la modernité, considérée comme un produit occidental, engendrent des positionnements idéologiques non sans répercussions sur la culture et le patrimoine arabes. Les conservateurs, les modernistes et les réformistes rabattent sur le patrimoine, des fonctions et des enjeux qui le placent au cœur des conflits idéologiques. Il en résulte une acception plastique du patrimoine, en perpétuelle recomposition et assujettie aux courants idéologiques.

Au croisement de deux mondes, le patrimoine au Liban fluctue au gré des conjonctures politiques et des vicissitudes idéologiques. En effet, l'histoire du Liban, de part et d'autre de la guerre civile a dessiné deux temporalités politiques : la première correspond à la période d'avant-guerre où l'État libanais sollicite le modèle occidental-européen pour asseoir une identité nationale et souder la société libanaise pluricommunautaire ; la seconde correspond à la période actuelle (d'après-guerre) où la politisation des communautés

Conclusion générale

libanaises et leur inscription dans le jeu géopolitique au Moyen Orient participent d'une mobilisation idéologique du patrimoine. Toutefois, dans les deux cas, le patrimoine au Liban répond à une acception constructiviste au service des projets politiques idéologiques.

Munie de ces clés de lecture théorique, j'ai particulièrement analysé le cas de Baalbek, ville où interfèrent et s'emboîtent les échelles des acteurs, leurs projets politiques et leurs représentations identitaires. En effet, deux objets patrimoniaux cohabitent dans l'espace de cette ville : le site archéologique de Baalbek et le mausolée de Sit Khawla. Le site se caractérise par une sédimentation des couches historico-culturelles favorisant des interprétations identitaires et patrimoniales modulables selon l'angle de vue de l'acteur : alors que la population locale y voit une *Qalaa* (citadelle), legs de ses ancêtres arabes, la tradition occidentale y voit des temples, témoins du génie romain, tandis que l'approche nationale est sensible aux traces phéniciennes favorables à sa (re)construction nationale. Entre les représentations arabes, occidentales et nationales, l'enjeu touristique du site entraîne sa « romanisation » et participe de son inscription au répertoire Unesco. En effet, la valorisation patrimoniale nationale du site répond à une construction identitaire qui s'adosse en principe à la triangulation patrimoine, territoire, tourisme ; mais l'enjeu touristique du site entraîne un déséquilibre de relations entre ces trois pôles, brouillant les valeurs identitaires nationales projetées sur le site.

Le mausolée de Sit Khawla constitue par ailleurs un objet patrimonial de la communauté chiite. Il s'inscrit dans le processus de construction communautaire induite par la guerre. Cette construction idéologique mobilise à son tour le triangle patrimoine, territoire, tourisme dans la spatialisation de l'identité communautaire. Le mausolée répond par sa forme et ses fonctions aux nouvelles représentations identitaires de la communauté chiite, partisane du Hezbollah qui se calque en partie sur le modèle du chiisme iranien (courant politico-religieux). Le mausolée est déclaré patrimoine à la base d'un mythe fondateur, il légitime l'appropriation de l'espace de la ville par la communauté chiite et participe d'un tourisme religieux conforme à sa nouvelle redéfinition identitaire.

Ainsi, la situation patrimoniale actuelle à Baalbek témoigne d'une juxtaposition sur un même espace d'un objet patrimonial multi-scalaire (le site) et d'un objet patrimonial communautaire (le mausolée). Ce diagnostic demande nécessairement de répondre à sa genèse et à son évolution. Cette recherche s'achève donc sur cinq conclusions principales.

Conclusion générale

La première est le fait que *les questions patrimoniales au Liban sont subordonnées à des questions identitaires, qui à leur tour, sont des constructions politiques extraverties, conjoncturelles et sensibles aux enjeux de la géopolitique au Moyen Orient*. Elle révèle également que *la construction nationale libanaise s'est emparée d'un regard qui lui est historiquement extérieur pour définir ses propres référentiels identitaires. Il en résulte une très forte interdépendance entre l'identité nationale et l'identité touristique au Liban. Ce patrimoine national devient une ressource touristique et ses valeurs identitaires se hiérarchisent différemment en fonction du public visé (touristes, Libanais)*.

La deuxième porte plus spécifiquement sur Baalbek et sur la coexistence bipolaire des lieux touristiques de la ville. Le faisceau explicatif mobilise une pluralité de facteurs, et s'appuie méthodologiquement sur du terrain, des entretiens et des analyses bibliographiques. En identifiant les différentes valorisations patrimoniales que le site a cristallisées et cristallise aujourd'hui, j'ai pu montrer comment l'enjeu touristique a parasité les valeurs nationales dont il est porteur, en rompant les relations à l'intérieur de la triangulation patrimoine, territoire, tourisme. La patrimonialisation du mausolée de Sit Khawla croise alors la question des redéfinitions identitaires induites par les repositionnements des communautés sur l'échiquier politique libanais et géopolitique moyen oriental. Elle illustre ce faisant la façon dont ces constructions communautaires mobilisent à leur tour, mais différemment, le triangle patrimoine, territoire, tourisme pour s'assurer l'adhésion de sa communauté. La thèse peut alors conclure sur la *présence de deux objets patrimoniaux à Baalbek et de trois référentiels patrimoniales : le site, emblème national par sa valeur libaniste et emblème mondial de l'humanité par sa valeur romaine, le mausolée emblème communautaire par sa valeur chiïte. Ces objets et ces valeurs résultent de rapports de forces entre trois niveaux d'acteurs : le niveau local communautaire, le niveau national institutionnel et le niveau international touristique*.

La troisième conclusion porte sur la reconstitution des logiques et les enjeux qui ont engendré cette polyvalence patrimoniale à Baalbek, en s'appuyant sur ce qu'expriment les discours identitaire, patrimonial et touristique des trois familles et à trois échelles d'acteurs, parle biais d'une analyse discursive et dialectique. Dans un premier temps, l'analyse du matériau recueilli (documentaire et iconographique) permet de souligner *une hiérarchisation locale des valeurs patrimoniales à Baalbek en deux plans : communautaire et nationale. Dans ce cadre, le site de Baalbek continue d'être un symbole national pour les Baalbekis,*

mais il est devancé par le mausolée, objet patrimonial rentable à tous point de vue pour la communauté chiite majoritaire à Baalbek.

Sur le plan national et international, le site reste l'exclusivité patrimoniale de Baalbek ; toutefois, une révision des référentiels identitaires est en cours, stimulée semble-t-il, par les mutations politiques nationales et touristico-culturelles internationales. ***En tant qu'objet du patrimoine mondial de l'humanité, le site est valorisé pour ses renvois aux civilisations de l'Antiquité. La couche romaine n'est plus la seule à fixer le regard touristique international, quoique son poids reste déterminant dans l'imaginaire touristique.*** Par ailleurs, la ferveur du discours identitaire phénicien s'éteint après la guerre et est remplacée par la confirmation de l'identité arabe du Liban dans la nouvelle Constitution. Cela n'a pas empêché l'État de mobiliser le site comme patrimoine national en jouant cette fois sur la mémoire libaniste qu'il porte.

Le questionnaire a servi à cerner le plus justement possible la correspondance entre le discours des acteurs (le haut ou le niveau décisionnel) et les attitudes/représentations des publics (le bas ou le niveau réceptif), pour chercher à dresser, finalement, des « profils patrimoniaux » à Baalbek. L'enquête par questionnaire a ainsi mis en lumière ***un creux entre le regard patrimonial international et local : le mausolée n'a pas de signification pour les touristes, pour qui le site est le seul et unique objet qui a un sens patrimonial. En revanche, le mausolée est le principal objet patrimonial des Baalbekis qui ont participé à notre enquête, secondé par le site dont les valeurs libanistes réussissent à négocier/entretenir sa place patrimoniale au niveau local. Quand aux Libanais non-Baalbekis, les clichés et mythes fondateurs nationaux gravés dans leur imaginaire national, garantissent au site sa résilience patrimoniale face au mausolée.*** L'enquête par questionnaire a en outre permis d'identifier les quatre valeurs autour desquelles tourne la dynamique patrimoniale à Baalbek : le religieux, le culturel, le national et le label Unesco. Cette ***pluralité des valeurs débouche sur une pluralité de référentiels patrimoniaux, qui, soit se superposent sur un même objet (le site à la fois patrimoine national et mondial), soit se cristallise sur des objets séparés (le mausolée et le site).***

Les résultats de l'analyse des discours et de l'enquête du terrain permettent de conclure que ***le patrimoine au Liban est une construction, toujours sous-tendue par un projet politique ou géopolitique. Et qui dit construction, dit mouvement : la notion du patrimoine au Liban est dynamique et évolue selon les mutations idéologiques qui***

traversent le monde arabe. Le phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek ne découle pas d'une crise identitaire, ni d'une réaction culturaliste face à la mondialisation. Il s'agit d'un repositionnement idéologique local induit par la recomposition des rapports de force entre l'État et le Hezbollah sur le plan libanais et entre le courant chiite iranien et le courant étatique nationaliste (État-nation) instauré en Moyen et Proche Orient au XXème siècle par les puissances occidentales. La concurrence de ces deux courants idéologiques politiques se manifeste à Baalbek, et de plus en plus sur l'ensemble du Liban, par la juxtaposition de deux objets ou sphères de patrimoine : l'un communautaire à référentiel religieux et l'autre national à référentiel libaniste.

En effet, le Moyen Orient assiste depuis l'effondrement de l'Empire ottoman à une sécrétion des idéologies politiques divergentes. De l'arabisme, au nationalisme syrien, au baasisme, au sionisme, à l'islamisme et plus récemment au chiisme, les courants idéologiques se côtoient, rivalisent ou s'entrebattent. Le Liban en est profondément traversé. Si ces idéologies se caractérisaient dans la première moitié du XXème siècle par des projets politiques nationalistes, progressistes, régionalistes ou communistes, en revanche, celles de la deuxième moitié du XXème siècle conjuguent politique et religieux et participent au Liban des recrutements communautaires confessionnels. *L'adhésion à des idéologies politico-religieuses conduit donc les acteurs communautaires à inventer/créer des représentations identitaires adaptées à leurs référentiels idéologiques. Ces représentations cheminent vers le groupe communautaire par l'intermédiaire des supports identitaires (triangle patrimoine, territoire, tourisme).* Le patrimoine communautaire émerge alors et concurrence l'objet patrimonial déjà existant ou relevant d'une autre idéologie politique.

Finalement, *la texture communautaire confessionnelle de la société libanaise n'est pas un facteur discriminant de l'analyse du phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek¹. Elle est en revanche un facteur favorisant dans le sens où la structure sociale hiérarchique et solidaire d'une communauté facilite l'intériorisation des valeurs proposées par ses élites dirigeantes.* Les acteurs des communautés libanaises l'ont compris ; ils jouent la

¹ Il y a deux courants d'opinions concernant le rôle de la structure communautaire libanaise dans le déclenchement de la guerre civile et l'instabilité du pays : le premier nie toute influence de la composition sociale communautaire dans la déstabilisation du Liban qu'il attribue à des enjeux géopolitiques purs (Corm 1986, 2003), alors que le deuxième trouve que la nature communautaire de la société libanaise est au centre des malheurs du pays parce qu'elle empêche l'établissement d'une société moderne fondée sur le contrat social. Les tenants de cette opinion sont surtout des occidentaux (Picard, 1988 ; Alem, 1985), mais aussi des Libanais (Kiwani 2003 ; Menassa, 2003 ; Safi, 2003).

Conclusion générale

carte communautaire au service de leurs intérêts privés. L'actualité idéologique en Moyen Orient a relancé le jeu géopolitique selon des cartes religieuses. Les acteurs communautaires mobilisent alors l'appartenance confessionnelle pour intégrer ce jeu, tout comme ils l'ont fait auparavant lorsque les cartes du jeu géopolitique étaient de nature communiste ou arabiste. La communauté libanaise intègre par là un camp de joueurs régionaux et se redéfinit en fonction de celle nouvelle donne idéologique. ***Pour assurer le recrutement communautaire, ces acteurs fabriquent des mythes, interviennent sur le passé pour le mettre au service du présent, investissent l'espace de sens par le truchement de nouveaux signes et symboles identitaires, mettent en valeur la « rentabilité » du réseau qu'ils ont intégré (aides financiers, développement économique ou touristique, échange culturel, etc.). Les conjonctures géopolitiques conduisent les acteurs communautaires à repenser l'identité de la communauté de façon à l'adapter selon les besoins idéologiques du moment.***

Le phénomène de bipolarité patrimoniale à Baalbek renvoie donc à une étape où se mêlent influences de nouveaux courants politiques idéologiques (le chiisme) et soubresauts de ceux déjà en place (le libanisme). C'est une affaire politique par excellence qui mobilise des enjeux économiques, touristiques, culturels, identitaires et territoriaux. Pour l'instant, les mythes fondateurs nationaux et l'imaginaire touristique occidental, réactualisés respectivement par le discours affectif du patriotisme diffusé par l'État libanais, et le discours prestigieux d'un haut-lieu de l'humanité par le niveau international (touristes, Unesco, Banque mondiale, ..) renforcent la position patrimoniale du site de Baalbek face au mausolée et maintiennent la situation de dualité patrimoniale.

Il est difficile de trancher sur le devenir de la situation. Les conclusions de cette recherche soulignent un équilibre entre les forces nationales centripètes et les forces communautaires centrifuges à Baalbek ; il suffit alors que cet équilibre se rompt pour que la situation se bouleverse. Un attentat, une explosion, un aléa naturel ne sont-ils pas capables de réduire à néant le site et ses valeurs patrimoniales ? La déstructuration de l'axe géopolitique chiite ne désorganiserait-elle et rapatrierait-elle pas ses adeptes, à Baalbek, vers des valeurs nationales ? Une politique de sensibilisation des *Baalbekis* aux valeurs du site ou de participation dans l'investissement touristique du site ne stimulerait-elle pas un intérêt local pour le site ? Le rétablissement d'un État libanais fort et régalien ne freinerait-il pas les identités dissidentes et leurs icônes ?

Conclusion générale

Autant de spéculations, de plans sur la comète, qui resteront sans réponse. Cependant, la question n'est pas futile : nos analyses et méthodes peuvent être « exportées » vers d'autres sites libanais, comme Byblos/Jbeil, Saida/Sidon ou Sour/Tyr. Des analyses comparables peuvent être projetées sur Beit-ed-Dine, les Cèdres ou tout autre site où se mêlent idéologie, tourisme, territoire et patrimoine. Bien entendu, ces analyses pourraient être confrontées aux travaux sur des sites syriens : la mosquée des Omeyyades à Damas, le Krak des Chevaliers, les villes mortes byzantines, Palmyre... Ailleurs, comme en Palestine, les questions de patrimoine se posent avec la même intensité (Mustafa, 2009), mais autrement qu'en Israël.

Nous espérons que notre approche ouvre des perspectives innovantes pour des géographes travaillant sur le monde arabe et qu'en miroir, elle contribue au débat sur la place, la nature et le statut politique du patrimoine dans les sociétés occidentales.

Ces différentes pistes peuvent mener aussi à des chantiers encore à défricher : modéliser les espaces du patrimoine, synthétiser les facteurs géopolitiques fins qui façonnent l'espace, identifier les acteurs véritablement performants dans les institutions... ; pistes qui stimulent des réflexions sur la régénérescence continuée de ce qui fait « patrimoine ».

Liste des acronymes

AFD : Agence Française pour le Développement

ALESCO : Organisation Arabe pour l'Éducation, la Culture et les Sciences

APPL : Association pour la Protection du Patrimoine Libanais

APSAD : Association pour la Protection des Sites et des Anciennes Demeures au Liban

BBAC : Bank of Beirut and Arab Countries

BM : Banque Mondiale

CAS : Country Assistance Strategy

CDR : Conseil du Développement et de la Reconstruction de la République Libanaise

CHUD : Cultural Heritage and Urban Development

CNT : Conseil National du Tourisme

DGA : Direction Générale des Antiquités

DGU : Direction Générale de l'Urbanisme

FIB : Festival International de Baalbek

ICOMOS : International Council on Monuments and Sites

OMT : Organisation Mondiale du Tourisme

PNUD : Programme des Nations Unies pour le Développement

PSF : Patrimoine Sans Frontières

SET : Société d'Encouragement du Tourisme

SHS : Sciences Humaines et Sociales

TEMPUS: Trans European Mobility Program for University Studies

Unesco : United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization

Bibliographie

A. Identité, Patrimoine, Territoire :

- Amougou E. (dir.), 2004, *La question patrimoniale : de la patrimonialisation à l'examen des situations concrètes*, Paris, L'Harmattan, 282 p.
- Babelon J-P., Chastel A., 2000, *La notion du patrimoine*, Paris, éd. Liana Levi, 141 p.
- Béghain P. 1998, *Le patrimoine : culture et lien social*, Paris, Presses de sciences po, 113 p.
- Bertrand R., Laurens S., 2007, *identité(s) nationale(s) : le retour des politiques de l'identité*, Bellecombe-en-Bauges, éd. Du croquant, 143 p.
- Bonnemaïson J., Cambrezy L., Quinty-Bourgeois L. (dir.), 1999, *Le territoire, lien ou frontière ?*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 266 p.
- Bourdin A., 1984, *Le patrimoine réinventé*, Paris, PUF, 239 p.
- Choay F., 1992, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Éd. du Seuil, 286 p.
- Choay F., 2009, *Le patrimoine en questions : anthologie pour un combat*, Paris, Éd. du Seuil, 214 p.
- Di Giovine M., 2008, *The Heritage-scape*, Unesco, World Heritage and Tourism, Lexington Books, 542 p.
- Di Méo G. (dir.), 1996. *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 207 p.
- Di Méo G., 1991, *L'Homme, la Société, l'Espace*, Paris, éd. Anthropos, 319 p.
- Di Méo G., 1991. « La genèse du territoire local : complexité dialectique et espace-temps », *Annales de Géographie*, n°559, pp. 273 - 294.
- Di Méo G., 1995, « Les nouvelles contradictions du territoire », *Revue géographique de Lyon*, n°2, pp. 169 - 175.
- Di Méo G., 1995, « Territoire et patrimoine, une parenté conceptuelle », *Espaces et Sociétés*, n°78, pp. 15 - 34.
- Di Méo G., 2002, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société », *Géocarrefour*, vol. 77, n° 2, p. 175 - 184.
- Di Méo G., 2002, « Lectures des territoires : quels usages de l'espace et des territoires ? », in Y. Jean, C. Calenge (éds), *Lire les territoires*, Tours, Presses de la MSH « Villes et territoires », université François-Rabelais, pp. 221 - 225.
- Di Méo G., 2003, « Territoires, États, nations et aménagement », in De Ciattoni A. (dir.), *Les fondamentaux de la géographie*, Paris, Armand Colin, pp. 65 - 84.

- Di Méo G., 2004 « Une géographie sociale dans le triangle des rapports hommes, sociétés, espaces », *Bulletin de l'Association de géographes français*, n° 2, pp. 193 - 204.
- Di Méo G., 2004, « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *Annales de Géographie*, n° 638 - 639, pp. 339 - 362.
- Di Méo G., 2004, « Identité et territoire : un essai d'exploration conceptuel », in Barraque J-P. (dir.), *Les variantes du discours régionaliste en Béarn*, Actes du colloque (Pau, 16 - 17 novembre 2001), Pau, éd. Gascogne, pp. 369 - 396.
- Di Méo G., Buléon P., 2005, *L'espace social : lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin, 305 p.
- Di Méo G., Castaingts J.-P., Ducournau C., 1991, « Territoires, patrimoine et formation socio-spatiale : exemple gascons », *Annales de Géographie*, n° 573, pp. 472 - 502.
- Direny T., 2010, *Idéologie de construction du territoire*, Paris, L'Harmattan, 209 p.
- Fournier J-M. (dir.), 2001, *Faire la géographie sociale aujourd'hui*, actes de colloque du géographie sociale de Caen, les Documents de la MRSH, n° 14, 256 p.
- Frérot A-M, 1999, « Territoires et nomades en devenir : questions à propos de l'urbanisation d'un espace nomade », in Bonnemaison J., Cambrezy L., Quinty-Bourgeois L. (dir.), *La nation et le territoire : le territoire, lien ou frontière ?*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, pp. 118 - 135
- Guillaume M., 1980, *La politique du patrimoine*, Paris, Galilée, 196 p.
- Horber-Papzian K., 2001, *L'espace local en mutation*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 178 p.
- Lacoste Y., 1991, « Les territoires de la nation », *Hérodote*, n° 62, pp. 3 - 21.
- Lacoste Y., 2002, « Géopolitique des religions », *Hérodote*, n° 106, pp. 3 - 15.
- Lamy Y. (dir.), 1996, *L'alchimie du patrimoine discours et politiques*, Talence, éd. De la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 532 p.
- Lamy Y., 1993, « Du monument au patrimoine », *Pierre d'Angle*, n° 13, pp.18 - 26
- Leniaud J-M., 1992, *L'utopie française essai sur le patrimoine*, Paris, éditions Mengès, 181 p.
- Lévi-Strauss C. (dir.), 1977, *L'Identité*, Paris, Grasset, 348 p.
- Lévy J., 1994, *L'Espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 442 p.
- Lévy J., 1999, *Le tournant géographique : penser l'espace pour lire le monde*, Paris,

- Belin, 400 p.
- Lévy J., Lussault M. (dir.), 2000, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, 351 p.
 - Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1033 p.
 - Maalouf A., 1998, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 210 p.
 - Neyret R. (dir.), 1992, *Le patrimoine, atout de développement*, presses universitaires de Lyon, 156 p.
 - Nora P., 1984, *Les lieux de mémoire*, volume I : La République, Paris, Gallimard, 674 p.
 - Nora P., 1988, « Patrimoine et mémoire », in *Patrimoine et société contemporaine*, actes de colloques de la Direction du Patrimoine, Paris, Ministère de la culture et de la communication, 152 p.
 - Paulhiac F., 2002, *Le rôle des références patrimoniales dans la construction des politiques urbaines à Bordeaux et Montréal*, thèse de doctorat en études urbaines de l'université de Québec et en Aménagement de l'espace et Urbanisme de l'Université de Bordeaux III, 345 p.
 - Péron F., 2001, « Patrimoine culturel et géographie sociale », in Fournier J-M (dir.), *Faire la géographie sociale aujourd'hui*, actes du colloque de géographie sociale de Caen (18 - 19 novembre 1999), Les Documents de la MRSH, n^o 14, pp. 19 - 29.
 - Piveteau, J-L, 1995, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? », *L'espace géographique*, n^o 2, Montpellier, édition Belin-Reclus, pp. 113 - 123.
 - Piveteau, J-L, 1995, *Temps du territoire. Continuités et rupture dans la relation de l'homme à l'espace*, Genève, édition Zoé, 262 p.
 - Poulot D. (dir.), 1998, *Patrimoine et modernité*, Paris, L'Harmattan, 315 p.
 - Poulot D., 1997, *Musée, nation, patrimoine (1789 - 1815)*, Paris, Gallimard, 406 p.
 - Poulot D., 2006, *Une histoire du patrimoine en Occident XVIII^e - XXI^e : du monument aux valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 192 p.
 - Raffestin C., 1982, « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espace et Sociétés*, n^o 41, pp. 167 - 171.
 - Raffestin C., 1986, « Ecogenèse territoriale et territorialité », in Auriac F., Brunet R. (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, pp. 173 -185.

- Saunier P-Y, 1998, « Le syndrome d'Aladin ou le génie des lieux comme objet pour les sciences sociales, in Poulot D. (dir.), *Patrimoine et modernité*, Paris, L'Harmattan, pp. 185 - 197.
- Stoessel-Ritz J., 2004, « La production du patrimoine : enjeu des politiques publiques », in Amougou E. (dir.), *La question patrimoniale : de la patrimonialisation à l'examen des situations concrètes*, Paris, L'Harmattan, pp. 50 - 71.
- Thiesse A-M., 1998, « la construction de la culture populaire comme patrimoine national XVIII - XX siècle », in Poulot D. (dir.), *Patrimoine et modernité*, Paris, L'Harmattan, pp. 267 - 278.
- Thiesse A-M., 2001, *la création des identités nationales Europe XVIII^e - XX^e siècle*, Paris, éditions du Seuil, 307 p.
- Thiesse A-M., 2007, « la nation, une construction politique et culturelle », *Savoir/agir*, n^o 2, éditions du croquant, pp. 11 - 18
- Veschambre V., 2007, « Le patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales », *Les Annales de géographie*, n^o 656, pp. 361 - 381.
- Weidmann F., 2004, « le signe lapidaire comme symbole du patrimoine. Entre passé et futur, entre mémoire et oubli », in Amougou E. (dir.), *La question patrimoniale : de la patrimonialisation à l'examen des situations concrètes*, Paris, L'Harmattan, pp. 76 - 82.
- أحمد كمال أبو المجد، المسألة السياسية، وصل التراث بالعصر والنظام السياسي للدولة، في "المستقبل العربي"، بيروت، العدد 71، يناير 1985.
- بولس الخوري، تراث وحادثة : قراءة للفكر العربي الحالي، المكتبة البولسية، جونية، لبنان، 1999.
- توفيق الطويل، في تراثنا العربي الإسلامي، عالم المعرفة، المجلس الوطني للثقافة والفنون والآداب، الكويت، 1985.
- حسن حنفي، التراث والتجديد، من العقيدة إلى الثورة، خمسة مجلدات، مكتبة مدبولي، القاهرة، 1988.
- سيد ياسين، نظرة نحو المستقبل، في "التراث وتحديات العصر في الوطن العربي"، مركز دراسات الوحدة العربية، بيروت 1985.
- عائشة عبد الرحمن، تراثنا بين ماض وحاضر، معهد البحوث والدراسات العربية، القاهرة، 1986.
- غالي شكري، التراث والثورة، دار الطليعة، الطبعة الأولى، 1973.
- محمد أحمد خلف الله، التراث والتجديد، في "المستقبل العربي"، العدد 28، يونيو 1981.

- محمد أركون، التراث، محتواه وهويته، ايجابياته وسلبياته، في "التراث وتحديات العصر في الوطن العربي"، مركز دراسات الوحدة العربية، بيروت، 1985.
- محمد عابد الجابري، التراث والحداثة : دراسات ومناقشات، مركز دراسات الوحدة العربية، الطبعة الثالثة، بيروت، 2006.
- محمد عابد الجابري، التراث ومشكل المنهج، في "المستقبل العربي"، بيروت، العدد 83، يناير 1986.
- محمد عابد الجابري، مسألة الهوية العربية والإسلام والغرب، مركز دراسات الوحدة العربية، بيروت 1995.
- محمد عمارة، الموروث والوافد، في "المستقبل العربي"، بيروت، العدد 64، يونيو 1984.
- محمد عمارة، نظرة جديدة إلى التراث، المؤسسة العربية للدراسات والنشر، بيروت، 1974.
- نديم نعيمة، الحداثة والتراث دراسات في التراث العربي الحديث، نوفل، الطبعة الأولى، بيروت، 1997.
- هادي العلوي، في الدين والتراث، دار الطليعة، الطبعة الأولى، 1973.
- الياس حنا، التراث الثقافي عند العرب. دور الفكر اللبناني في الثقافة العربية، في "التراث حضارة وانتماء"، مؤتمر بيروت 23-24 نيسان 1998، نقابة الصحافة اللبنانية وجمعية بيروت التراث، 1998.

B. Tourisme, Culture, Géographie humaine :

- Amirou R., 2000, *Imaginaire et tourisme culturel*, Paris, PUF, 156 p.
- Amirou R., Bachimon P. (dir.), 2000, *Le tourisme local une culture de l'exotisme*, Paris, L'Harmattan, 237 p.
- Augé M., 1994, *Pour une ethnographie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 197 p.
- Boyer M., 1996, *L'invention du tourisme*, Paris, Gallimard, 160 p.
- Boyer M., 2007, *Le tourisme de masse*, Paris, L'Harmattan, 165 p.
- Cazes G., 1992, *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs*, Rosny-Sous-Bois, Bréal, 188 p.
- Chesnel M., 2001, *Le tourisme culturel de type urbain : aménagement et stratégie de mise en valeur*, Paris, L'Harmattan, 137 p.
- Claval P., 1993, « Géographie culturelle ou la culture dans tous ses espaces », *Géographie et Cultures*, n^o 1, pp. 14 - 25.
- Cousin S., 2006, « De l'Unesco aux villages de Touraine: les enjeux politiques, institutionnels et identitaires du tourisme culturel », *Autrepart*, n^o 40, pp. 15 – 30.
- Cousin S., 2011, *Les miroirs du tourisme. Ethnographie de la Touraine du Sud*, Paris, Descartes & Cie, 263 p.
- Cousin S., Réau B., 2009, *Sociologie du tourisme*, Paris, La Découverte, 126 p.

- Cuvelier P., 1998, *Anciennes et nouvelles formes de tourisme une approche socio-économique*, Paris, L'Harmattan, 238 p.
- Cuvelier P., Torres E. et Gadrey J., 1994, *Patrimoine, modèles de tourisme et développement local*, Paris, éditions L'Harmattan, 223 p.
- Debarbieux B., 2006, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion identité en géographie », *L'Espace géographique*, tome 35, Paris, Belin, pp. 340 - 354.
- Dewailly J-M, 2006, *Tourisme et géographie, entre pérégrinité et chaos ?*, Paris, L'Harmattan, 221 p.
- Dewailly J-M, Flament E., 1993, *Géographie du tourisme et des loisirs*, Paris, éd. Sedes, 288 p.
- Dewailly J-M., FLament E., 2000, *Le tourisme*, Paris, Sedes, 191 p.
- Duhamel P., Sacareau I., 1998, *Le tourisme dans le monde*, Paris, Armand Colin, 224 p.
- Durkheim E., 1975, *Textes*, volume 1 : éléments d'une théorie sociale, Paris, éditions de Minuit, 512 p.
- Equipe MIT, 2002, *Tourismes 1 : Lieux communs*, Paris, Belin, 320 p.
- Equipe MIT, 2005, *Tourismes 2 : Moments de lieux*, Paris, Belin, 349 p.
- Furt J-M., Michel F. (dir.), 2006, *Tourismes & identités*, Paris, L'Harmattan, 217 p.
- Gravari-Barbas M., Violer P., (1999), « politiques de patrimoine et de tourisme culturel à Bourges. Tendances globales et acteurs locaux », in Violer P. (dir.), *L'espace local et les acteurs du tourisme*, Rennes, PUR, pp. 154 - 163.
- Herbert D. (éd.), 1995, *Heritage, Tourism and Society*, London, Pinter, 228 p.
- Hirschhorn M., Coenen-Huther J., 1994 (dir.), *Durkheim et Weber: vers la fin des malentendus ?*, actes du symposium « Durkheim / Weber » le 8, et 9 avril 1991, organisé par l'Association internationale des sociologues de langue française et par la Faculté des sciences sociales de l'Université de Strasbourg 2, Paris, L'Harmattan, 239 p.
- Lazzaroti O., 2010, « Le tourisme, matière à penser de la science géographique », *Mondes du tourisme*, n^o 1, pp. 7 - 15.
- Lozato-Giotart P., 1993, *Géographie du tourisme*, 4^e édition, Paris, Masson, 309 p.
- Mérenne-Shoumaker B., 2003, *Géographie des services et des commerces*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 239 p.

- Messadié G., 2003, *Le tourisme va mal? Achéons-le !*, Paris, éditions Max Milo, 61 p.
- Py P., 2007, *Le tourisme, un phénomène économique*, Paris, La Documentation française, n° 5261, 184 p.
- Raffestin C., 1971, « Géographie humaine et méthodes d'analyse », *Le Globe*, n° 111, Genève, pp. 53 - 54.
- Raffestin C., 1971, « Réflexions sur les processus d'évolution de la géographie humaine », *Geographica Helvetica*, n° 2, Berne, p. 53 - 57.
- Rieucan J., Lageiste J. (dir.), 2006, *L'empreinte du tourisme contribution à l'identité du fait touristique*, Paris, L'Harmattan, 342 p.
- Stock M. (dir.), 2003, *Le tourisme, acteurs, lieux et enjeux*, Paris, Belin, 304 p.
- Urbain J-D., 2002, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Payot, 270 p.
- Vinsonneau G., 1997, *Culture et comportement*, Paris, Armand Colin, 192 p.
- Violer P., 2008, *Tourisme et développement local*, Paris, Belin, 192 p.
- Weber M., 1964, *The theory of social and economic organization*, New York, Free press, 436 p.
- أنور الجندي، الثقافة العربية : اسلامية أصولها وانتمائها، دار الكتاب اللبناني، بيروت، 1982.
- برهان غليون، اغتيال العقل : محنة الثقافة العربية بين السلفية والتبعية، دار التنوير للطباعة والنشر، بيروت، 1985.
- عبد الله الدايم، المسألة الثقافية بين الأصالة والمعاصرة، في "المستقبل العربي"، بيروت، العدد 71، يناير 1985.
- عبد الله بلقزيز، العولمة والهوية الثقافية، عولمة الثقافة أم ثقافة العولمة؟، في "المستقبل العربي"، بيروت، العدد 229، مارس 1998.
- علي مفلح محافظة، الثقافة العربية بين التراث والمعاصرة، في "التراث حضارة وانتفاء"، مؤتمر بيروت 23-24 نيسان 1998، نقابة الصحافة اللبنانية وجمعية بيروت التراث، 1998.
- عمر فاحوري، كيف ينهض العرب، دار الآفاق الجديدة، بيروت 1981.
- محمد عابد الجابري، إشكالية الأصالة والمعاصرة في الفكر العربي الحديث والمعاصر، صراع طبقي أم مشكل ثقافي، في "المستقبل العربي"، بيروت، العدد 69، نوفمبر 1984.

C. Liban :

- Aboussouan C., 1998, « Le Liban des voyageurs », in *Liban L'autre rive*, Beaux Arts Magazine, Institut du Monde Arabe, Numéro hors série, pp. 60 - 66.
- Alem J-P, 1985, *Le Liban*, 3ème édition, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je, 128 p.

- Alem J-P, Bourrat P., 2000, *Le Liban*, 6ème édition, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je, 126 p.
- Ammoun D., 1997, *Histoire du Liban contemporain 1860 - 1943*, Paris, Librairie Fayard, 528 p.
- Arbid W., 2006, « Le Liban entre 1960 et 1975 Problèmes internes et régionaux jusqu'à la crise-explosion », in Dib B. (dir.), *Histoire du Liban des origines au XXI^e siècle*, Paris, éditeur Philippe Rey, pp. 950 - 961.
- Barrat D., 1967, *Liban escale du temps*, Paris, éditions du Centurion, 255 p.
- Beydoun A., 1994, « L'identité des Libanais », in Kiwan F. (dir.), *Le Liban aujourd'hui*, Paris, éditions CNRS-CERMOC, pp. 12 - 30.
- Beyhoum N., 1990, « Crise sociale et production de nouveaux acteurs dans le conflit libanais », in Balta P., Corm G. (dir.), *L'avenir du Liban dans le contexte régional et international*, Actes du Colloque international publié avec le concours du Centre National des Lettres, Paris, co-édition : Les éditions ouvrières et Études et Documentation Internationales, pp. 46 - 65.
- Beyhoum N., 1994, « Les démarcations au Liban d'hier à aujourd'hui », in Kiwan F. (dir.), *Le Liban aujourd'hui*, Paris, éditions CNRS-CERMOC, pp. 275 - 292.
- Boustany H., 2003, « État des lieux du tourisme culturel au Liban », *Géosphères. Annales de Géographie*, n^o 24, pp. 9 - 12.
- Chatelard G., 2002, *Liban*, Paris, éd. Marcus, 87 p.
- Chiha, M., 1964, *Visage et présence du Liban*, Cénacle Libanais, 169 p.
- Civard-Racinais A., 1997, *Le Liban, un pays otage*, Paris, Hachette, 80 p.
- Corm G., 1986, *Géopolitique du conflit libanais*, Paris, La Découverte, 259 p.
- Corm G., 1990, « Le Liban entre l'Orient et l'Occident », in Balta P., Corm G. (dir.), *L'avenir du Liban dans le contexte régional et international*, Actes du Colloque international publié avec le concours du Centre National des Lettres, Paris, co-édition : Les éditions ouvrières et Études et Documentation Internationales, pp. 160 -190.
- Corm G., 2003, *Le Liban contemporain. Histoire et société*, Paris, La Découverte, 319 p.
- Dagher A., 1995, *L'État et l'économie au Liban action gouvernementale et finances publiques de l'indépendance à 1975*, Les Cahiers du cermoc, n^o 12, Heidelberg Press-Lebanon, 222 p.

- Dib B. (dir.), 2006, *Histoire du Liban des origines au XXe siècle*, Paris, éditeur Philippe Rey, 1006 p.
- Dubar C., Nasr S., *Les classes sociales au Liban*, Paris, presses de la fondation des sciences politiques, 365 p.
- Duvollet P., 1983, *Lettres et visages du Liban et de l'Orient*, en collaboration avec la délégation permanente du Liban auprès de l'Unesco, Palimpseste, 137 p.
- Edde J., 1964, *Manuel de géographie Liban*, 2ème édition, Beyrouth, éditeur Paul Aouad, 187 p.
- Geiger A., 1942, *En Syrie et au Liban*, Paris, éd. B. Athaud, 226 p.
- Guys H., 1985, *Beyrouth et le Liban : relation d'un séjour de plusieurs années dans ce pays*, Beyrouth, Dar Lahad Khater, tome second, 260 p.
- Harb M., 2007, *Le Chehabisme ou les limites d'une expérience de modernisation politique au Liban*, mémoire de Master 2 en Sciences politiques, Université Saint Joseph, 204 p.
- Huybrechts E., Douayhi C. (dir.), 1999, *Reconstruction et réconciliation au Liban*, Les Cahiers du Cermoc, n° 23, 230 p.
- Ismail A., 1965, *Le Liban histoire d'un peuple*, Beyrouth, Dar Al-Makchouf, 235 p.
- Jalain F., Boulad G., 1979, *Lumières du Liban*, Paris, éditions Delroisse, 215 p.
- Jouve E., Saint-Prot C., El Tibi W. (dir.), 2004, *Le Liban Regards vers l'avenir*, éditions iDLivre, 255 p.
- Khoury G., 1993, *La France et l'Orient arabe : Naissance du Liban moderne 1914 - 1920*, Paris, Armand Colin, 419 p.
- Kiwan F. (dir.), 1994, *Le Liban aujourd'hui*, Paris, éditions CNRS-CERMOC, 296 p.
- Kiwan F., 1994, « Forces politiques nouvelles, système politique ancien », in Kiwan F. (dir.), *Le Liban aujourd'hui*, Paris, éditions CNRS-CERMOC, pp. 57 - 72
- Kiwan F., 2003, « Consolidation ou recomposition de la société civile d'après-guerre ? », *Confluences Méditerranée : Liban, Etat et société : la reconstruction difficile*, n° 47, Paris, L'Harmattan, Paris, pp. 68 - 79.
- Labaki B., 2003, « Politiques de l'État et reconstructions, bilan de la décennie 1991 - 2001 », in *Confluences Méditerranée : Liban, Etat et société : la reconstruction difficile*, n° 47, Paris, L'Harmattan, Paris, pp. 37 - 57.
- Labaki B., Abou Rjeili K., 1993, *Bilan des guerres du Liban 1975 - 1990*, Paris, L'Harmattan, 255 p.

Bibliographie

- Lecerf M-A., 1988, *Comprendre le Liban*, Paris, éditions Karthala, 154 p.
- *LIBAN*, 1964, Office National du Tourisme, Beyrouth.
- *Liban, Les guides bleus*, 1975, Paris, Hachette, 274 p.
- Lyautey P., 1964, *Liban moderne*, Paris, éditions Julliard, 157 p.
- Menassa S., 2003, « La guerre civile est-elle réellement finie ? », *Confluences Méditerranée : Liban, Etat et société : la reconstruction difficile*, n° 47, Paris, L'Harmattan, Paris, pp. 21 - 36.
- Messarra A., 1997, *Le Pacte libanais le message d'universalité et ses contraintes*, Beyrouth, Librairie Orientale, 246 p.
- Morineau R., 1974, *Le Liban aujourd'hui*, éditions jeune afrique, 227 p.
- Mouannes H., 1994, *Les accords de Taef, de la I^{ère} à la II^{ème} République Libanaise*, Thèse de doctorat en droit public, université de Toulouse 1.
- Nammour D., 1967, *Géographie du tourisme au Liban*, mémoire pour diplôme principal d'études supérieures, Paris - Sorbonne, 101 p.
- Nantet J., 1963, *Histoire du Liban*, Paris, les éditions De Minuit, 358 p.
- Picard E., 1988, *Liban État de discorde : des fondations aux guerres fratricides*, Paris, Flammarion, 264 p.
- Picard E., 1990, « La crise des institutions », in Balta P., Corm G. (dir.), *L'avenir du Liban dans le contexte régional et international*, Actes du Colloque international publié avec le concours du Centre National des Lettres, Paris, co-édition : Les éditions ouvrières et Études et Documentation Internationales, pp. 27 - 37.
- Pinta P., 1995, *Le Liban*, Paris, éditions Karthala, 203 p.
- Rabbath E., 1986, *La formation historique du Liban politique et constitutionnelle*, Beyrouth, Librairie Orientale, 667 p.
- Renan E., 1864, *Mission de Phénicie*, imprimerie impériale, réédition Beyrouth 1997.
- République libanaise, 2004, *Schéma directeur d'aménagement du territoire libanais*, rapport final SDATL, Dar al-handasah.
- Roiter F., 1980, *Liban*, éd. Mengès, Conseil National du Tourisme au Liban, 236 p.
- Sader A., 1976, *Modèles structurels appliqués au tourisme international dans l'optique d'un développement du tourisme étranger au Liban*, Thèse de doctorat en gestion des entreprises, Université Paris IX Dauphine, 1976, 584 p.

- Safi W., 2003, « La disparité socio-économique comme facteur de désintégration ? », *Confluences Méditerranée : Liban, Etat et société : la reconstruction difficile*, n° 47, Paris, L'Harmattan, Paris, pp. 58 - 67.
- Salibi K., 1989, *Une maison aux nombreuses demeures. L'identité libanaise dans le creuset de l'histoire*, Paris, éd. Naufal, 283 p.
- Salibi K., 2006, « Le Liban sous les Mamelouks », in Dib B. (dir.), *Histoire du Liban des origines au XXe siècle*, Paris, éditeur Philippe Rey, pp. 282 - 299.
- *Schéma directeur d'aménagement du territoire libanais Rapport final*, 2004, Dar al-handasa - Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région d'Ile-de-France.
- Sfeir A., 2001, « Liban : une guerre peut-elle cacher une autre », in Bitar K. (dir.), *Le Liban à la croisée des chemins*, Beyrouth, ENA Mensuel, numéro hors série spécial Liban.
- Stétié S., 1994, *Liban pluriel : essai sur une culture conviviale*, Paris, édition Naufal, 196 p.
- Stétié S., 2004, « Le Liban, signe culturel d'avenir », in Jouve E., Saint-Prot C. et El Tibi W. (dir.), *Le Liban Regards vers l'avenir*, Paris, éditions iDLivre, pp. 18 - 31.
- Traboulsi F., 2001, « De la Suisse orientale au Hanoi arabe, une ville en quête de rôles », in Tabet J. (dir.), *Beyrouth la brûlure des rêves*, Paris, éditions Autrement, pp. 28 - 42.
- Zeinaty A., 1970, *L'industrie du pétrole au Liban le cas particulier des pays passeurs de pétrole au Moyen-Orient*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement supérieur, 305 p.
- الجمهورية اللبنانية، الكتاب الأبيض، المخطط التوجيهي الشامل للأراضي اللبنانية، وثيقة للنقاش، دار الهندسة، نيسان 2003.
- يوحنا قمير، في الثقافة وثقافة لبنان، نوفل، طبعة أولى، بيروت، 1994.

D. Baalbek :

- Alouf M., 1896, *Histoire de Baalbek par un de ses habitants*, imprimerie Catholique, seconde édition, Beyrouth, 168 p.
- Arra A., date inconnue, *Baalbek : la perle du Liban*, éditeur inconnu, 18 p.
- Awad J., 1972, *Baalbek dans l'histoire*, 5^{ème} édition, Baalbek, éditeur Georges Awad, 88 p.
- Champdor A., 1959, *Baalbek*, Paris, les hauts lieux de l'histoire, 72 p.

- Collart P., Chehab M., Dillon A., 1953, *Liban : aménagement de la ville de Tripoli et du site de Baalbek*, Rapport de la mission envoyée par l'Unesco, n° 6, Tours.
- Collart P., Coupel P., Kalayan H.(dir), 1977, *Le petit autel de Baalbek*, Institut Français d'Archéologie de Beyrouth, ouvrage publié avec le concours de la Direction Générale des Relations Culturelles Scientifiques et Techniques et de la Société Académique de Genève, Beyrouth, imprimerie Catholique.
- Council for Development and Reconstruction (CDR) & International Bank for Reconstruction and Development (IBRD), 2002, *Cultural Heritage and Urban Development Project: Baalbeck Urban Conservation and Design Study*, Final Report, A.R.S. Progetti s.r.l.
- El Rifai S., 1991, *La réponse urbaine dans une ville moyenne en mutation accélérée Baalbeck - Liban (1970 -1990)*, thèse de doctorat en urbanisme, Université Paris Val de Marne, Institut d'Urbanisme de Paris, 346 p.
- *Festival international de Baalbeck*, 1970, Beyrouth, imprimerie Catholique.
- Fonquernie B., Bizri A., 1996, *Présentation et mise en valeur du site de Baalbek*, Unesco.
- Hajj Hammoud M., 1991, *La ville de Baalbeck : étude anthropologique (1850 - 1975)*, thèse de doctorat en Anthropologie, Université de Paris VII, 399 p.
- Information International SAL., 2001, *Stakeholder analysis and social assessment for the proposed Cultural Heritage and Tourism project*. Final report, Beirut - Lebanon, Council for Development and Reconstruction (CDR), 256 p.
- Jidejian N., 1986, *Baalbek Héliopolis cité du soleil*, traduit de l'anglais par A. Asseily, Beyrouth, Librairie Orientale, 256 p.
- Lakkis M., 1990, *Étude d'une ville libanaise: Baalbeck*, thèse de doctorat en Géographie, Université de Bordeaux III, 537 pages.
- Martin-Bagnaudez M., 1975, « Baalbek, la cité du dieu soleil » in *Liban : les grands sites : Tyr, Byblos, Baalbek*, Les dossiers de l'archéologie, n° 12, pp. 26 - 28.
- Raad S., 1991, *Baalbeck ville et campagne : étude de l'organisation urbaine et régionale*, thèse de Doctorat en Géographie, Université de Paris IV Sorbonne, institut de Géographie, 246 p.
- Reimer G., 1905, *Baalbek : Trente vues des fouilles allemandes*, Berlin, éd. Königlich Preussischen Messbildanstalt.
- Sayegh P., 1962, *Baalbeck paradis des dieux : histoire de Baalbeck*, Baalbeck, éditeur Moustapha Ibrahim El Jammal & Fils, 80 p.

- The World Bank, 2003, *Project appraisal document on a proposed loan in the amount of US\$ 31.5 Million to the Lebanese Republic for the cultural and urban development*, Report N°24488-LE, Middle East and North Africa Region, 204 p.
- The World Bank, 2007, *Status Of Projects In Execution SOPE – FY07. Operations Policy and Country Services*, IBRD / IDA, 2487 p.
- حسن عباس نصر الله، الحركات الحزبية في بعلبك، مؤسسة الوفاء، بيروت، 1994.
- حسن عباس نصر الله، تاريخ بعلبك: التاريخ السياسي والاقتصادي والحياة الفكرية، مؤسسة الوفاء، 1984.
- صلاح منجد، حلة الذهب الإبريز في رحلة بعلبك والبقاع العزيز، المطبعة الأدبية، بيروت، 1889.
- عيدا زين الدين، التطور الاقتصادي والاجتماعي والسياسي لمدينة بعلبك في عهد الانتداب الفرنسي 1920-1943، دار الفارابي، الطبعة الأولى، بيروت، 2005.
- ميخائيل موسى الوفاء، تاريخ بعلبك، المطبعة الأدبية، بيروت، 1889.

E. Voyage en Orient, orientalisme et géopolitique au Moyen Orient :

- Amiet P., 1992, *Les civilisations antiques du Proche Orient*, Paris, Presses universitaires de France, quatrième édition corrigée, 125 p.
- Baedeker K., 1882, *Palestine et Syrie. Manuel de voyageur*, Leipzig, Baedeker, 442 p.
- Baedeker K., 1906, *Palestine et Syrie*, 3^{ème} édition, Leipzig, 430 p.
- Boulos J., 1983, *Les peuples et les civilisations du Proche Orient : Essai d'une histoire comparée des origines à nos jours*, Beyrouth, Dar Aouad, 5 vol.
- Chauveau C., 1998, « L'invention de l'alphabet », in *Liban L'autre rive*, Beaux Arts Magazine, Institut du Monde Arabe, Numéro hors série, pp. 26 - 42
- Chauver AD., Isambert É., 1890, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient par le Dr É Isambert, Syrie, Palestine comprenant les Sinai, l'Arabie pétrée et la cilicie*, Guide Joanne, Tome 3^{ème}, Paris, Hachette, 848 p.
- Chauvet A., Isambert E., 1882, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient Syrie, Palestine comprenant le Sinai, l'Arabie pétrée et la Cilicie*, Librairie Hachette, collections des Guides-Joanne, tome troisième, 848 p.
- Corm G., 1991, *Le Proche-Orient éclaté*, Paris, Gallimard, 559 p.
- Corm G., 1992, *Conflits et identités au Moyen Orient : 1919 -1991*, Paris, Arcantère, 203 p.
- Corm G., 2000, *Le Moyen-Orient*, Paris, 2^{ème} édition, Flammarion, 126 p.
- Corm G., 2002, *Orient-Occident : la fracture imaginaire*, Paris, La Découverte, 186 p.
- Corm, G., 2006, *La question religieuse au XXIe siècle. Géopolitique et crise de la postmodernité*, Paris, La Découverte, 215 p.

- D'Arvieux L., 1735, *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire du Roy à la Porte, Consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli et autres échelles du Levant*, Paris, C.J.B Delespine, 6 vol.
- D'Arvieux L., 1982, *Mémoires par Laurent d'Arvieux*, Beyrouth, éd. Dar Lahad Khater, 240 p.
- De Boer T-J., 1901, *Geschichte der Philosophie im Islam* (l'histoire de la philosophie en Islam), in Abu Rida M. (trad.), 1981, Beyrouth, Dar al-nahda al-'arabiya.
- De La Roque J., 1722, *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, Paris, Cailleau, 2 vol., 347 p. et 320 p.
- De Laroque J., 1722, *Voyage de Syrie et du Mont Liban*, Paris, Cailleau, 2 vol.
- Du Buit M., 1958, *Géographie de la Terre Sainte*, Paris, éditions du Cerf, 2 vol.
- Dussaud R., 1907, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris, E. Leroux, 172 p.
- Flaubert G., 1990, *Lettres d'Orient*, Bordeaux, L'horizon chimérique, 334 p.
- Gauthier G., 1923, *Introduction à l'étude de la philosophie musulmane*, Paris, E. Leroux, 135 p.
- Hafid-Martin N., 1995, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780 - 1820)*, Oxford, Voltaire foundation, 264 p.
- Jean-Claude Berchet J-C, 1985, *Le voyage en Orient, Anthologie des voyageurs français dans le levant au XIXe siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1108 p.
- Kassir S., 2003, *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard, 732 p.
- Kassir S., 2004, *Considérations sur le malheur arabe*, Actes Sud Sindbad, 102 p.
- Lamartine A., 1835, « Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient », in Jean-Claude Berchet J-C, 1985, *Le voyage en Orient, Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont.
- Lammens H., 1921, *La Syrie précis historique*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1er vol., 278 p.
- Larose E. (éd.), 1992, *Ce que tout Français doit savoir de la Syrie et du Liban*, 2^{ème} édition, Paris, 57 p.
- Les Guides bleus, 1953, *Les grandes croisières en Méditerranée orientale*, Hachette, 392 p.
- Librairie Larousse (éd.), 1979, *Beautés du Monde : le Proche Orient*, Paris.

- Mustafa M., 2009, *Le patrimoine urbain au cœur de l'identité nationale : le cas de la Palestine*, thèse de Doctorat, Paris, Université Paris IV-Sorbonne, Ecole doctorale de Géographie de Paris, 610 p.
- Nerval G., 1851, *Voyage en Orient*, 3^{ème} édition, vol.2, Paris, Charpentier, 396 p.
- Renan E., 1861, *Averroes et l'averroïsme. Essai historique*, deuxième édition, Paris, édition Michel Lévy frères, 486 p.
- Russel B., 1946, *A History of Western philosophy and its connection with political and social circumstances from the earliest times to the present day*, London, George Allen and Unwin, 916 p.
- Said E., 2005, *L'orientalisme : l'orient créé par l'occident*, traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, éd. Du Seuil, 422 p.
- Stétié S., 1975, « Un pays sous un arbre », in Les guides bleus, Liban, Hachette, 1975.
- Vogüé V., 1887, *Syrie, Palestine, Mont Athos : voyage au pays du passé*, Paris, E. Plon et C^{ie}, 333 p.
- Volney C., 1789-90, *Voyage en Syrie et en Egypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, Volland, 2 vol.
- Wood R., 1757, *Les ruines de Baalbec : autrement dite Héliopolis dans la Coelosyrie*, Londres.
- Yérasimos S., 1991, *Les voyageurs dans l'Empire Ottoman (XIVe - XVIe siècles) : biographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, Société turque d'histoire, 494 p.
- الشيخ محمد اسماعيل خليق، التراث الإسلامي وحركات الاستشراق، رسالة دبلوم الدراسات العربية والإسلامية، جامعة بيروت العربية، 1984.
- عرفان عبد الحميد فتاح، التراث العربي الإسلامي والاستشراق الأوروبي، في "رحلة في الفكر والتراث"، جامعة بغداد، 1980.
- ماهر عبد القادر، إسهام المسلمين في الحضارة الإنسانية، دار المعرفة الجامعة، مصر، بدون تاريخ.

F. Méthodologie de recherche et traitement statistique des données :

- Beaud M., 2006, *L'art de la thèse*, Paris, La Découverte, 202 p.
- Boutillier S., D'Allondangs A-G. [et al.], 2009, *Méthodologie de la thèse et du mémoire*, Levallois-Perret, Studyrama, 4^{ème} édition, 235 p.
- Dreyfus S., Nicolas-Vullierme L., 2000, *La thèse de doctorat et le mémoire : étude méthodologique : sciences juridiques et politiques*, Paris, Cujas, 486 p.

- Ganassali S., 2007, *Les enquêtes par questionnaire avec Sphinx*, Paris, Pearson Education, 247 p.
- Javeau C., 1985, *L'enquête par questionnaire : manuel à l'usage du praticien*, Bruxelles, éd. De l'Université de Bruxelles, 138 p.
- Koulakoumouna E., 2005, *Réussir la rédaction et la soutenance d'un mémoire de recherche*, Paris, L'Harmattan, 125 p.
- Lebaron F., 2006, *L'enquête quantitative en sciences sociales : recueil et analyse des données*, Paris, Dunod, 182 p.
- Martin O., De Singly F. (dir.), 2007, *L'analyse de données quantitatives*, Paris, Colin, 126 p.
- Nzete P., 2008, *Conseils pour rédiger et présenter un mémoire ou une thèse*, Paris, L'Harmattan, 241 p.
- Plot B., 1986, *Écrire une thèse ou un mémoire en sciences humaines*, Paris, Champion, 305 p.
- Provost M., Alain M., Leroux Y. [et al.], 2006, *Normes de présentation d'un travail de recherche*, Trois-Rivières, Les Éd. SMG, 2^{ème} édition, 196 p.

G. Références consultées sur Internet :

- Balibar E., 1994, « Identité culturelle, identité nationale », *Quaderni* [en ligne], n° 22, p. 53 - 65. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/quad_0987-1381_1994_num_22_1_1062. Consulté le 10 avril 2010.
- Buccianti-Barakat L., 2006, « Tourisme et développement au Liban : un dynamisme à deux vitesses », *Téoros* [En ligne], 25-2 | 2006, URL : <http://teoros.revues.org/1459>. Consulté le 10 octobre 2010.
- Buccianti-Barakat L., 2007, « Reconstruction et territorialisation touristique. Le cas u centre-ville de Beyrouth », 6^e Rencontres de Mâcon, « Tourismes et territoires », pré-actes. URL : <http://www.recherche-maconnais.org/Barakat.pdf>. Consulté le 19 septembre 2009.
- Charafeddine W., « Financement de la réhabilitation du patrimoine bâti au Liban. le cas du projet CHUD », 18 p. URL : <http://www.eib.org/attachments/med/chud-project-lebanon.pdf>. Consulté le 10 octobre 2010.

- Corm, G., 2005, « le Liban est revenu au statut d'Etat tampon », *Revue du Liban*, n^o 4027, <http://www.georgescorm.com/personal/download.php?file=121105.pdf>. Consulté le 16 mars 2009.
- Davie M., (1997), « Le patrimoine architectural et urbain au Liban : pour qui, pourquoi, comment faire ? enjeux et identités dans la genèse du patrimoine libanais », Journée d'études du Samedi 12 avril 1997, Université de Balamand, Institut d'Urbanisme de l'ALBA, Beyrouth et Université François-Rabelais, UMR 6592 du CNRS « URBAMA », Tours. <http://almashriq.hiof.no/lebanon/900/902/MAY-Davie/patrimoine.html>. consulté le 15 mars 2011.
- Debs N., 2010, « L'identité libanaise, une difficile identité plurielle », *Topique* 1/2010 (n^o 110), pp. 105 - 116. URL : www.cairn.info/revue-topique-2010-1-page-105.htm. Consulté le 16 janvier 2011.
- Dewailly B., Ovazza J-M., 2004, « Le tourisme au Liban : quand l'action ne fait plus système ». *Hyper Article en Ligne - Sciences de l'Homme et de la Société (HAL-SHS)*. Archives ouvertes en ligne. 38 p. URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/32/81/75/PDF/Le_tourisme_au_Liban_-_Dewailly.pdf. Consulté le 05 mai 2009.
- Di Méo G., 2006, « Le patrimoine : un besoin social contemporain », in *Patrimoine et estuaires*, Actes du colloque international de Blaye (Blaye, 5 - 7 Octobre 2005). *Hyper Article en Ligne - Sciences de l'Homme et de la Société (HAL-SHS)*. Archives ouvertes en ligne. 8 p. URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/28/14/67/PDF/Patrimoine_contemp.pdf. Consulté le 08 juin 2010.
- Di Méo G., 2007, « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles* [En ligne], 1 | 2007. URL : <http://metropoles.revues.org/80>. Consulté le 09 septembre 2010.
- Di Méo G., 2008, « Le rapport identité / espace : éléments conceptuels et épistémologiques ». Actes de colloque international : identité et espace (Reims, 22 novembre 2006). *Hyper Article en Ligne - Sciences de l'Homme et de la Société (HAL-SHS)*. Archives ouvertes en ligne. 13 p. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/28/19/29/PDF/Identite-Reims.pdf>. Consulté le 06 février 2011.
- Di Méo G., 2008, « Processus de patrimonialisation et construction des territoires », in *Regards sur le patrimoine industriel*, Actes de colloque : Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser. (Poitiers - Châtellerault, 2007). *Hyper Article en Ligne - Sciences de l'Homme et de la Société (HAL-SHS)*. Archives

- ouvertes en ligne. 19 p. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/28/19/34/PDF/PatrimonialisationterritoiresPoitiers.pdf>. Consulté le 06 décembre 2010.
- Dunand M., 1945, « Byblia Grammata », in Dussaud R., 1946, « L'origine de l'alphabet et son évolution première, d'après les découvertes de Byblos », in *Syria* [en ligne], tome 25, pp. 36 - 52. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-7946_1946_num_25_1_4492. Consulté le 19 mai 2009.
 - Durkheim E., 1889, « Communauté et société selon Tönnies », *Les cahiers psychologie politique* [En ligne], numéro 7, Juillet 2005. URL : <http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1188>. Consulté le 17 décembre 2010.
 - Fagnoni E., 2007, « Tourisme-loisirs et reconversion territoriale : des dynamiques entre mémoire et projet », 6^{ème} Rencontres de Mâcon, Tourisme et territoires, 13 - 14 - 15 septembre 2007, pré-actes, URL : <http://www.recherche-maconnais.org/Fagnoni.pdf>. Consulté le 13 janvier 2011.
 - Harb M., 2003, « La Dâhiye de Beyrouth », in *Genèses* [en ligne], n^o 51, pp. 70 - 91. URL : www.cairn.info/revue-geneses-2003-2-page-70.htm. Consulté le 17 avril 2010.
 - Picard E., 2001, « Élections libanaises : un peu d'air a circulé », *Critique internationale* [en ligne], n^o 10, pp. 21 - 31. URL: <http://www.ceri-sciencespo.com/publica/critique/article/ci10p21-31.pdf>. Consulté le 03 février 2011.
 - Raffestin C., 1985, « Religions, relations de pouvoir et géographie politique », *Cahiers de géographie du Québec* [en ligne], Vol. 29, N^o76, pp. 101 - 107. Erudit en ligne. 8 p. URL : <http://www.erudit.org/revue/cgq/1985/v29/n76/021697ar.pdf>. Consulté le 15 juillet 2009.
 - Roussel C., 2009, « La frontière communautaire entre druzes et sunnites en Syrie », *EchoGéo* [En ligne], n^o 8 |2009. URL : <http://echogeo.revues.org/11085>. Consulté le 22 septembre 2010.
 - Roussillon A., 2010, « À propos de quelques paradoxes de l'appropriation identitaire du patrimoine », in Raffaele Cattedra, Pascal Garret, Catherine Miller et Mercedes Volait (dir.), *Patrimoines en situation. Constructions et usages en différents contextes urbains*, Beyrouth / Rabat, Presses de l'Ifpo / Centre Jacques Berque (« Études contemporaines ») [En ligne], 2010. URL : <http://ifpo.revues.org/908>. Consulté le 12 février 2010.

Bibliographie

- Veschambre V., 2007, « Le processus de patrimonialisation : revalorisation, appropriation et marquage de l'espace », Cafés géographiques [en ligne], URL : http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1180. Consulté le 03 janvier 2011.
- Volait M., 2010, « Introduction », in Cattedra R., Garret P., Miller C., Volait M. (dir.), *Patrimoines en situation. Constructions et usages en différents contextes urbains*, Beyrouth / Rabat, Presses de l'Ifpo / Centre Jacques Berque (« Études contemporaines »), [En ligne], URL : <http://ifpo.revues.org/869>. Consulté le 12 novembre 2010.
- Von Grunebaum G.E., 1961, « Nationalism and Cultural Trends in the Arab Near East Source, *Studia Islamica* [en ligne], n^o 14, pp. 121 - 153. URL: <http://www.jstor.org/stable/1595188>. Consulté le 08 mars 2003.

Table des illustrations

Fig. 1 : Patrimoine comme projection socio-spatiale du passé.....	45
Fig. 2 : Patrimoine comme élément territorialisant	45
Fig. 3 : Patrimoine comme dynamique identitaire.....	45
Fig. 4 : Arc de triomphe romain de Tyr	67
Fig. 5 : Château franc du 12ème siècle à Byblos	67
Fig. 6: Château de la mer à Saida	69
Fig. 7 : Les colonnades du temple de Jupiter à Baalbek	69
Fig. 8 : Monastère de Saint Antoine Qozhaya dans la vallée sainte de Qadisha	71
Fig. 9 : Monastère de Saint Elisée (Mar Elisha) dans la vallée sainte de Qadisha	71
Fig. 10 : Carte du Liban	88
Fig. 11 : Tableau des correspondances entre les alphabets phéniciens, grecs et latins	90
Fig. 12 : Stèle pharaonique de Nahr el Kalb	91
Fig. 13 : Le temple de Bacchus à Baalbek	92
Fig. 14 : Château de la mer à Saida	94
Fig. 15 : Château Saint Gilles à Tripoli	94
Fig. 16 : Le palais de Beiteddine	95
Fig. 17 : Le caravansérail de Saida	95
Fig. 18 : Carte schématisant l'accord Sykes-Picot	97
Fig. 19 : Le Cèdre du Liban	102
Fig. 20 : Légende d'Achille sur un des sarcophages romains trouvés à Tyr	122
Fig. 21 : Le théâtre romain à Byblos	122
Fig. 22 : Graphique illustrant la fréquentation touristique annuelle au Liban entre 1951 et 2005	123
Fig. 23 : Les temples de Jupiter et de Bacchus, site et décor du Festival International de Baalbek	125
Fig. 24 : Notre dame de Liban (Harissa)	128
Fig. 25 : Mausolée de Nabi Ayoub à Niha-El Chouf	128
Fig. 26 : L'évolution du site entre l'époque phénicienne et l'époque hellénistique	142
Fig. 27 : Reconstruction du complexe culturel de Baalbek sous les Romains	143
Fig. 29 : Reconstruction de l'enceinte des temples transformée sous les Arabes en une forteresse entourée d'un fossé	144
Fig. 30 : Graphique illustrant l'évolution démographique des communautés musulmanes et chrétiennes à la ville de Baalbek entre 1925 et 1987	148
Fig. 31 : Graphique illustrant l'évolution démographique des communautés confessionnelles à la ville de Baalbek entre 1925 et 1970	149
Fig. 32 : Schématisation de la compilation des couches culturelles sur le site de Baalbek et du regard patrimonial sélectif en fonction de l'échelle	153
Fig. 33 : Photos du Festival International de Baalbek	156
Fig. 34 : Extension urbaine de Baalbek dans les années 60	159
Fig. 35 : Drapeau du Hezbollah	169
Fig. 36 : Majoration du bâti religieux dans la ville de Baalbek	170

Fig. 37 : Appropriation de l'espace urbain par affichage sémiotique de l'idéologie politico-religieuse de Hezbollah	171
Fig. 38 : Axes et points routiers stratégiques chargés de signes et emblèmes de Hezbollah	171
Fig. 39 : L'instrumentalisation du site comme lieu d'exhibition par le Hezbollah	172
Fig. 40 : Vue de à face et de profil du mausolée de Sit Khawla	176
Fig. 41 : Développement des activités économiques adaptées au besoin des visiteurs du mausolée de Sit Khawla	177
Fig. 42 : Recomposition des regards patrimoniaux sur le site après la guerre	182
Fig. 43 : Le voisinage entre le site de Baalbek et le mausolée de Sit Khawla.....	184
Fig. 44 : Résilience du tourisme sur le site de Baalbek	185
Fig. 45 : Bipolarité patrimoniale à Baalbek	186
Fig. 46 : Multiplication des signes iraniens à Baalbek	189
Fig. 47 : La section dédiée aux femmes à l'intérieur du mausolée de Sit Khawla	190
Fig. 48 : L'itinéraire orientaliste au Liban	203
Fig. 49 : La page liminaire du dépliant du Ministère de tourisme sur Baalbek émis en 1998	206
Fig. 50 : Le site de Baalbek, emblème de la livre libanaise	207
Fig. 51 : La devanture du <i>flyer</i> du Festival International de Baalbek	211
Fig. 52 : Jeu de couleurs contrastées sur le dépliant du Festival pour évoquer son continuum avec le passé.....	212
Fig. 53 : Carte de Baalbek	217
Fig. 54 : Page de couverture du bulletin du « Centre libanais pour le développement culturel »	222
Fig. 55 : Plan de Baalbek tel que schématisé par le rapport de l'ICOMOS	226
Fig. 56 : Devanture du support de communication réalisé par le CDR pour promouvoir le projet CHUD	228
Fig. 57 : État des lieux et actions envisagées à Baalbek dans le cadre du projet CHUD	230
Fig. 58 : Carte illustrant nos zones d'enquêtes par questionnaire à Baalbek	249
Fig. 59 : Schéma de dépendance des variables avec la nationalité des enquêtés.....	258
Fig. 60 : Schématisation des relations entre les variables explicatives de la construction patrimoniale à Baalbek	262
Fig. 61 : Graphique représentant la concurrence entre le site de Baalbek et le mausolée de Sit Khawla à occuper les premiers rangs parmi les éléments à conserver et transmettre aux générations suivantes.....	264
Fig. 62 : Graphique d'analyse factorielle des correspondances	272

Table des Tableaux

Tableau 1 : Liste des interviewés et leurs domaines de compétences	41
Tableau 2 : Identité des enquêtés	252
Tableau 3 : Identité de Baalbek selon les enquêtés	252
Tableau 4 : Profil touristique de Baalbek selon les enquêtés	253
Tableau 5 : Posture patrimoniale de Baalbek selon les enquêtés	254
Tableau 6 : Acception du patrimoine selon les enquêtés	254
Tableau 7 : Enjeux actuels du patrimoine à Baalbek selon les enquêtés	255
Tableau 8 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « définition du patrimoine ».....	259
Tableau 9 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « Baalbek, à quoi pensez-vous »	259
Tableau 10 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « élément du patrimoine de Baalbek »	260
Tableau 11 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « identité de Baalbek »	260
Tableau 12 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « imaginaire des touristes sur Baalbek »	261
Tableau 13 : Tableau croisant la variable « acteur » avec la variable « élément de Baalbek à préserver et transmettre aux générations futures »	261
Tableau 14 : Tableau croisant « l'origine des enquêtés » avec la variable « élément à conserver et transmettre aux générations futures »	265
Tableau 15 : Tableau des caractéristiques	268

Table des Matières

REMERCIEMENTS.....	3
AVANT-PROPOS	7
SOMMAIRE	11
INTRODUCTION GENERALE	13
PREMIERE PARTIE :	21
PATRIMOINE, TERRITOIRE, TOURISME : ENJEUX D'UNE PROBLEMATIQUE IDENTITAIRE CROISEE AU LIBAN.....	21
INTRODUCTION.....	23
CHAPITRE 1. ENVIRONNEMENT ET MANIERES DE FAIRE : VERS UNE CONSTRUCTION DE LA PROBLEMATIQUE	25
1. IDENTITE, PATRIMOINE, TERRITOIRE, TOURISME : DES NOTIONS ENCHEVETREES	26
2. LE « MAKING OF » DE LA PROBLEMATIQUE	27
2.1. Les lignes directrices de la problématique	28
2.2. La structuration de la problématique	31
3. QUESTIONNEMENTS ET HYPOTHESES DE RECHERCHE	33
3.1. Questionnements de recherche	33
3.2. Hypothèses de recherche	35
4. LES MANIERES DE FAIRE SUR ET AVEC LE TERRAIN	37
4.1. Les difficultés et blocages du terrain	37
4.2. Approches et méthodes	39
CHAPITRE 2. APPROCHER LE PATRIMOINE : REGARDS CROISES FRANCO- ARABES.....	43
1. LE PATRIMOINE DE « L'ECOLE » FRANÇAISE	44
1.1. L'évolution du patrimoine en France : objet de réflexions en SHS.....	45
1.2. Patrimoine, territoire et tourisme : triangle de médiation socio-spatiale de l'identité	47
1.3. Le patrimoine, enjeu de la construction nationale	49
2. LE PATRIMOINE DANS LE MONDE ARABE	51
2.1. La sémantique arabe autour du vocable patrimoine	52
2.2. Renaissance arabe et réflexions patrimoniales	52
2.3. Les enjeux du patrimoine dans le monde arabe	56
3. LE PATRIMOINE, AU CROISEMENT DE DEUX MONDES CULTURELS FRANÇAIS ET ARABE ..	59
CHAPITRE 3. LE PATRIMOINE AU LIBAN : UN BIEN COMMUN PRIS EN TENAILLES ENTRE NATIONALISME ET COMMUNAUTARISME	63
1. EVOLUTION DE LA NOTION ET DE L'ENJEU PATRIMONIAUX AU LIBAN	64

1.1.	Renaissance arabe	64
1.2.	Le Mandat français	65
1.3.	La Première République libanaise (de l'Indépendance jusqu'à 1975)	67
1.4.	La guerre civile libanaise (1975 - 1989)	70
1.5.	La Deuxième République (depuis 1990)	71
2.	PATRIMOINE ET SOCIÉTÉ LIBANAISE	75
2.1.	La communauté au Liban : un mode d'organisation sociopolitique.....	75
2.2.	Patrimoine communautaire et patrimoine national : complémentarité ou concurrence ?	77
3.	PATRIMOINE ET ACTEURS AU LIBAN : L'INSTRUMENTALISATION DE LA REPRÉSENTATION IDENTITAIRE DANS LA COURSE AU POUVOIR	80
CHAPITRE 4. LA CONSTRUCTION LIBANAISE : DU LEXIQUE IDENTITAIRE A LA REPRODUCTION DU MODELE NATIONAL OCCIDENTAL		85
1.	LES FONDEMENTS GEO-HISTORIQUES ET SOCIOCULTURELS DU DISCOURS NATIONAL LIBANAIS	86
1.1.	Le Liban : un « chef-d'œuvre » de la « géographie naturelle » ?	86
1.2.	Le Liban : un « écho » de l'Histoire ?.....	89
a)	L'Antiquité (3000 av. J.C. - 634 ap. J.C.)	90
i.	Cananéens et Phéniciens	90
ii.	Hyksôs, Pharaons et Hittites	91
iii.	Assyriens, Babyloniens et Perses	91
iv.	Grecs, Séleucides, Romains et Byzantins	91
b)	Le Moyen Age (634 - 1516)	93
i.	Arabes et Omeyyades	93
ii.	Croisades, Ayyoubides et Mameloukes	93
c)	Les temps modernes (1516 - 1914)	94
i.	Les Ottomans et l'Émirat de la montagne libanaise	94
ii.	Le Liban sous les deux Caimacamats (1842 - 1860)	95
iii.	Le Liban sous les Moutaçarrifs (1861 - 1915)	96
iv.	Le Mandat Français (1920 - 1943)	96
1.3.	Le Liban : une « mosaïque » socioculturelle ?	98
2.	LA CONSTRUCTION NATIONALE LIBANAISE : LE PRISME OCCIDENTAL	100
2.1.	Le Liban, terre sainte	101
2.2.	Le Liban, terre prestigieuse	103
2.3.	Le Liban, terre pittoresque	104
3.	LE MODELE DE LA CONSTRUCTION NATIONALE LIBANAISE	106
3.1.	Les référentiels de l'identité nationale libanaise	106
a)	L'histoire : une fabrique de mythes fondateurs	106
b)	Le « milieu naturel » comme marqueurs identitaires	107
c)	La culture comme réservoir de stéréotypes identificateurs	107
d)	La littérature orientaliste comme source de clichés singuliers	108
3.2.	Le modèle national libanais	109

CHAPITRE 5. PATRIMOINE ET IDENTITE LIBANAISE : LES ELEMENTS D’UNE NOTORIETE TOURISTIQUE	113
1. IMAGINAIRE OCCIDENTAL ET IDENTITE TOURISTIQUE LIBANAISE	114
1.1. Le rôle des récits des voyageurs dans la construction d’un imaginaire touristique occidental sur le Liban	114
1.2. Le rôle des premiers guides touristiques dans la consécration de l’imaginaire touristique occidental sur le Liban	117
2. IMAGINAIRE OCCIDENTAL ET POTENTIEL TOURISTIQUE AU LIBAN	119
2.1. Le patrimoine national : un potentiel touristique	120
2.2. Le patrimoine national : une tradition touristique.....	122
3. LE PATRIMOINE NATIONAL AUJOURD’HUI	126
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	131
DEUXIEME PARTIE :	133
BAALBEK : CAISSE DE RESONNANCE DES ENJEUX IDENTITAIRES LIBANAIS	133
INTRODUCTION.....	135
CHAPITRE 6. LE SITE DE BAALBEK : DE LA SEDIMENTATION CULTURELLE A LA POLYSEMIE DES REGARDS PATRIMONIAUX.....	137
1. BAALBEK DANS LE DISCOURS HISTORIQUE NATIONAL	138
1.1. Baalbek, la ville en récit	138
1.2. Baalbek, le site en strates	141
a) L’époque païenne	141
b) L’époque chrétienne	143
c) L’époque musulmane	144
2. LE SITE DE BAALBEK : LE PATRIMOINE POLYVALENT.....	145
2.1. Le site de Baalbek et le regard « national »	145
2.2. Le site de Baalbek et le regard « local »	148
2.3. Le site de Baalbek et le regard « occidental »	151
3. LES ENJEUX DE LA POLYSEMIE PATRIMONIALE SUR LE SITE DE BAALBEK	153
3.1. Le tourisme à Baalbek	154
3.2. La polysémie patrimoniale sur le site de Baalbek	159
CHAPITRE 7. LE MAUSOLEE DE SIT KHAWLA : PARADIGME DE LA PATRIMONIALISATION COMMUNAUTAIRE A BAALBEK	163
1. LES IMPACTS DE LA GUERRE SUR LE TISSU SOCIAL LIBANAIS	164
1.1. Guerre civile et (re)territorialisation communautaire	164
1.2. La guerre et la recomposition communautaire à Baalbek	166
2. CONSTRUCTION COMMUNAUTAIRE ET PATRIMONIALISATION A BAALBEK	168
2.1. Le modèle de construction communautaire à Baalbek	168
2.2. La patrimonialisation communautaire à Baalbek	173

3. DICHOTOMIE TOURISTIQUE – BIPOLARITE PATRIMONIALE	177
3.1. Recomposition touristique et patrimoniale sur le site de Baalbek	179
3.2. Le phénomène de dualité patrimoniale à Baalbek	182
3.3. Deux paradigmes touristiques	186
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE.....	193
TROISIEME PARTIE :	195
LA BIPOLARITE PATRIMONIALE : PERFORMATIVITE DES DISCOURS ET/OU	
CONCURRENCE DES VALEURS. LA PAROLE AUX ACTEURS	195
INTRODUCTION.....	197
CHAPITRE 8. LE PAYSAGE PATRIMONIAL A BAALBEK : EMBOITEMENT DES	
REGARDS OU GENESE D’UNE TRANSITION PATRIMONIALE ?	199
1. LE REGARD PATRIMONIAL DU NIVEAU NATIONAL	200
1.1. Le Plan Directeur de Reconstruction et de Développement touristiques	201
1.2. Le dépliant du Ministère du tourisme sur Baalbek	205
1.3. Le flyer du Festival International de Baalbek	210
2. LE NIVEAU LOCAL	215
2.1. La « carte » de Baalbek	215
2.2. Le numéro inaugural du bulletin d’une association locale	219
3. LE NIVEAU INTERNATIONAL	223
3.1. Le rapport de l’ICOMOS	224
3.2. Le projet CHUD	227
CHAPITRE 9. LE FAIT PATRIMONIAL A BAALBEK : LES DONNEES DE	
L’ENQUETE PAR QUESTIONNAIRE	235
1. PROCESSUS DE L’ENQUETE PAR QUESTIONNAIRE	236
1.1. Conception du questionnaire	236
1.2. Choix de la population interrogée	246
1.3. Mise en œuvre de l’enquête	248
2. ANALYSE EXPLICATIVE DES DONNEES RECUEILLIES PAR LE QUESTIONNAIRE	251
2.1. Lecture descriptive des résultats	251
2.2. Lecture analytique des résultats	256
3. ANALYSE TYPOLOGIQUE DES DONNEES	265
3.1. Les paradigmes du regard patrimonial à Baalbek	265
a) Le regard des non-Libanais	266
b) Le regard des Libanais non-Baalbekis	266
c) Le regard des Baalbekis	269
d) Lecture comparative et synthétique des trois regards	269
3.2. Les facteurs discriminants du regard patrimonial à Baalbek	271
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE	275

CONCLUSION GENERALE	279
LISTE DES ACRONYMES	287
BIBLIOGRAPHIE	289
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	309
TABLE DES TABLEAUX	311
TABLE DES MATIERES	313

LES ENJEUX DU PATRIMOINE AU LIBAN

Baalbek : quelles échelles pour quels patrimoines ?

Pays où se croisent influences occidentale et arabe, le Liban est un laboratoire heuristique pour analyser la question patrimoniale. Son système politique confessionnel, sa société communautaire et sa situation stratégique au Moyen Orient en font un enjeu géopolitique. La construction nationale a approprié le regard orientaliste pour postuler une identité libanaise assise sur des mythes fondateurs ; elle a mobilisé les Libanais autour des valeurs communes de la nation afin de diluer les identités communautaires. La guerre civile a réactualisé ces identités et les communautés se sont emparées de leurs particularismes religieux au profit des acteurs divers qui s'affrontent au Moyen Orient et qui instrumentalisent la carte communautaire libanaise dans leurs confrontations. Le Liban a traversé deux périodes de construction identitaire : nationale et communautaire ; chacune de ces périodes a secrété un patrimoine particulier. À Baalbek, ville connue par l'Occident à travers les récits des voyageurs, la construction nationale désigne le site archéologique comme patrimoine national. Or, ce site se caractérise par une sédimentation de couches culturelles qui sollicite une lecture patrimoniale différente selon des échelles : alors que le regard occidental y voit des temples romains, la population locale y voit une *Qalaa* (citadelle) arabe. Entre la romanité et l'arabité du site, l'État libanais a opté pour sa dimension phénicienne qui affirme que les Libanais sont les descendants des Phéniciens. Avec la remontée du pouvoir communautaire chiite dans la ville, un nouvel objet patrimonial émerge : le mausolée de *Sit Khawla* répond par son référentiel identitaire et la dynamique économique qu'il induit dans la ville, aux aspirations de la population locale recomposée communautairement. Il s'ensuit deux pôles patrimoniaux qui coexistent dans l'espace de Baalbek. Cette bipolarité patrimoniale renvoie à des enjeux, des logiques d'acteurs et des acceptions du patrimoine que cette thèse s'attache à analyser.

Mots clés : identité nationale, construction patrimoniale, regard touristique, communautés, référentiel identitaire, logiques des acteurs, enjeux géopolitiques, valeurs, représentations, Baalbek.

THE STAKES OF HERITAGE IN LEBANON

Baalbek: what scales for which heritages?

A country influenced by both the Western and Arab world, Lebanon is a heuristic laboratory to analyze heritage questions. Its confessional political system, community social structures and strategic location in the Middle East contribute to make it an important geopolitical stake. The Lebanese nation-building process appropriated the Orientalist gaze to force a national identity based on several founding myths. It sought to gather the Lebanese around national common values, and so weaken the community identities by promoting the image of a socio-cultural mosaic. The civil war refreshed these identities, and the communities seized their specific religious particularisms, which the regional powers in the Middle East manipulated for their power game. Lebanon witnessed two periods of identity-building: national and community, each of them inventing a particular heritage object. In Baalbek, a city that was familiar to the West thanks to travellers, nation-building process appointed the archaeological site as a national heritage. However, the site is characterized by sedimentation of several cultural layers, each participating in different scales of heritage interpretation: while the Western gaze sees Roman temples, the local gaze sees an Arab *Qalaa* (citadel). In addition to the Roman and Arab identity of the site, the Lebanese state stressed its Phoenician dimension favourable to its national discourse which affirms that the Lebanese are the descendants of Phoenicians. With the rise of Shiite community power in the city, a new heritage object attracts the local level: the mausoleum of *Sit Khawla* responds to the aspirations of local population, by its referential identity and its economic dynamics which it has induced in the city, now recomposed on a community basis. As a result, two heritage centres coexist in Baalbek's space. This bipolarity underlines heritage issues, the actors' logics and the different significance of the conception of heritage, which this thesis attempts to analyze.

Keywords: national identity, heritage building processes, tourist gaze, communities, identity reference, logics of actors, geopolitical issues, values, representations, Baalbek.

